SHM 7312

LES MERVEILLES DE MASSABIELLE

A

LOURDES

La Vierge couronnée sur l'Esplanade à Lourdes

Les Merveilles de Massabielle

A

LOURDES

Apparitions --- Miracles --- Pèlerinages

RÉCIT DISPOSÉ EN 32 CHAPITRES

POUR LES MOIS DE MARIE OU DU ROSAIRE

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

Nihil obstat.

O. Roland-Gosselin, *can. hon.*

IMPRIMATUR

Parisiis, die 15 aprilis 1909.

G. Lefebvre, *vic. gen.*

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Pour obéir au décret, toujours en vigueur, du pape Urbain VIII (1625), je déclare que si, dans le courant du présent livre, j'ai qualifié de *miracles* certains faits merveilleux non encore soumis à l'examen canonique, je n'ai eu d'autre intention que de les présenter comme certifiés par des témoignages privés et non comme approuvés par la sainte Eglise, à qui seule il appartient de décider souverainement en pareille matière.

S. P.

PRÉFACE

Toutes ces pages ont été écrites sur la foi des principaux historiens de Notre-Dame de Lourdes, M. Estrade et le Dr Dozous, témoins eux-mêmes des merveilles qu'ils ont racontées avec une scrupuleuse fidélité, et M. H. Lasserre, dont les longues et judicieuses enquêtes donnent à cette divine histoire une garantie de loyauté et d'authenticité qui défie la critique la plus minutieuse.

Au récit des dix-huit apparitions et des premiers miracles qui les ont si prodigieusement accréditées en quelques semaines, non seulement à Lourdes, mais dans le monde entier, nous avons ajouté l'histoire de l'établissement et des progrès du célèbre pèlerinage avec assez de développements pour satisfaire la pieuse curiosité du plus grand nombre des fidèles. Quant aux personnes qui voudraient plus de détails sur les faits historiques,

elles les trouveront dans les auteurs que nous venons d'indiquer.

Pour ce qui concerne la critique scientifique et philosophique du miracle, elles liront très utilement les savants ouvrages du Dr Boissarie, le chef de la clinique médicale de Lourdes, et celui du chanoine G. Bertrin, l'éminent professeur des Facultés catholiques de Paris, dont le livre contient, sur la grande question du miracle, le traité pratique le plus solide et le plus lumineux qui ait été écrit (1).

Ce n'est pas au même public que s'adresse notre modeste travail; mais, pour avoir une portée moins élevée et moins étendue, il est animé du même esprit : la dévotion pleine de confiance et d'amour envers l'Immaculée Marie, et la reconnaissance pour les innombrables bienfaits qu'elle a répandus sur le monde depuis qu'elle a daigné choisir pour son pied-à-terre notre France, son pays d'adoption.

Parmi ces bienfaits, il en est un qui nous touche de plus près, c'est la guérison mira-

(1) Voir ci après une liste des principaux ouvrages sur Lourdes.

culeuse d'une jeune fille de seize ans, soignée depuis quatre ans dans notre maison hospitalière. Transportée presque mourante à Lourdes, en 1906, avec le pèlerinage du Nord, elle nous est revenue complètement guérie d'une de ces maladies dont l'art ni la nature n'ont jamais triomphé : la coxalgie suppurée. C'est sur le parvis du Rosaire, au passage du Très Saint Sacrement, que cette merveille s'est accomplie. Instantanément et sans douleur, les plaies se sont fermées, le fémur s'est remis en place, l'ankylose du genou a disparu et le pied contourné a repris sa forme normale; toutes les articulations ont retrouvé leur souplesse et leurs mouvements. Il y a plus de deux ans que cette guérison a eu lieu, et la jeune fille, agile et forte, continue à jouir d'une excellente santé (1).

Gloire et amour à Jésus et à Marie!

Nous déposons ce petit livre à leurs pieds, comme hommage de reconnaissance.

L'abbé S. P., *aumônier.*

(1) Les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* (avril 1907) ont reproduit le récit détaillé de cette remarquable guérison, avec les certificats médicaux.

PLAN
de
LOURDES
Légende.
1 Grotte
2 Piscines
3 Carmélites
4 Orphelinat
5 Hl Municipal
6 St Vincent St Michel
7 Stes Clarisses
8 Hopl N-D des Douleurs
9 Place Peyramale
10 " du Marcadal
11 " Chp Commun
12 Mairie
13 Ég. Paroissiale
14 Presbytère
Tramways
Echelle
0 100 200 300 M
Palais Épiscopal
Grotte
Résidence des Chapelains
Calvaire
Basilique
Église du Rosaire
Adm N-D de Salut
Statue de la T.S. Vierge
Panorama
Usine Elect. et Imprimerie
Av. Peyramale
Gave de Pau
Usine à Gaz
Cimetière
Château
Rue de la Fort
Rue Basse
Petites Fossés
Marché
P. de Justice
R. St Pierre
Rue de la Grotte
Rue Maransin
Rue de la Merci
Prison
Route de Bagnères
Chemin de fer de Tarbes à Pau
Gave
Cère

Bibliographie historique et critique de Lourdes.

Dr Dozous. — *La Grotte de Lourdes.*

J.-B. Estrade. — *Les Apparitions de Lourdes.*

MM. Dozous et Estrade habitaient Lourdes au temps des apparitions dont ils furent les témoins assidus, témoins sceptiques d'abord, mais bientôt convaincus de leur réalité. Leurs livres ont une valeur documentaire de premier ordre.

(Voir ci-après, les chapitres 6 et 7.)

Henri Lasserre. — *Notre-Dame de Lourdes.* — *Les épisodes miraculeux de Lourdes,* 2 vol. — *Bernadette, Sœur Marie-Bernard.*

M. H. Lasserre a été miraculeusement suscité pour faire connaître Notre-Dame de Lourdes au monde entier. (Voir ci-après, le chapitre 30.)

E. Artus. — *Défi publié à la libre-pensée.* — *Les médecins et les miracles de Lourdes.*

Ces deux intéressants opuscules ont été réunis en une seule brochure.

R. P. Cros. — *Notre-Dame de Lourdes.*

Dr Boissarie. — *Les grandes guérisons de Lourdes.* — *Lourdes, depuis 1858 jusqu'à nos*

jours. — Le miracle devant la science. — L'œuvre de Lourdes.

Le Dr Boissarie est, depuis 1892, le directeur du Bureau des constatations à Lourdes. L'autorité considérable que s'est acquise le savant docteur dans le monde médical rejaillit nécessairement sur tous ses livres.

Georges Bertrin. — *Histoire critique des événements de Lourdes.*

M. le chanoine Bertrin est professeur aux Facultés catholiques de Paris. Le succès rapide de son important ouvrage sur Lourdes (23 000 exemplaires vendus en trois ans) dit assez sa haute valeur historique et scientifique.

Annales de Notre-Dame de Lourdes, revue mensuelle publiée, depuis 1867, par les chapelains de la Basilique.

Louis Guérin. — *Année jubilaire de Lourdes, Le Pèlerinage national de 1908, Récits et souvenirs.*

CHAPITRE PREMIER

Lourdes et le Gave. — La famille Soubirous.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis que la Sainte Vierge a daigné apparaître à Lourdes et converser jusqu'à dix-huit fois avec une petite bergère, pauvre et ignorante enfant de quatorze ans. Une fois de plus le monde a pu voir que Dieu se plaît à se servir des plus faibles instruments pour opérer les plus grandes choses. La Sainte Vierge elle-même n'est-elle pas le plus illustre exemple de cette divine méthode? Qui aurait cru alors que le témoignage de cette enfant aurait retenti à travers le monde entier, attiré dans ce coin des Pyrénées des foules innombrables et sans cesse renouvelées, transformé la petite et vieille bourgade en une grande cité moderne, pleine d'animation et de vie, reculé le lit rocailleux d'une large et impétueuse rivière et couvert de vastes et superbes basiliques des rochers sauvages et solitaires? Ces merveilles sont cependant une réalité que personne n'oserait mettre en doute. Le chrétien reconnaissant les contemple avec joie, car elles sont le triomphe de sa foi et de sa piété; l'incrédule en

est stupéfait et déconcerté; et elles jettent le sectaire dans une fureur d'autant plus grande, qu'il se sent impuissant à les nier. Sous quelque forme qu'il se révèle et quelle que soit la nature du sentiment qui le produit, l'acte de foi aux merveilles de Lourdes est universel comme la renommée de ce lieu, qui était inconnu il y a un demi-siècle.

Beaucoup de chrétiens ont eu le bonheur d'aller s'agenouiller devant la Grotte à jamais illustrée par une si auguste visite, et ce souvenir continue d'embaumer leur vie. Combien d'autres entretiennent dans leur cœur l'espérance d'une semblable joie! Voir Lourdes ou le revoir, n'est-ce pas le vœu intime de quiconque aime Marie? En attendant que ce vœu se réalise, pèlerins de désir, aimons, pendant ce mois qui lui est consacré, à nous y transporter chaque jour sur les ailes de la pensée et de l'amour, pour y offrir nos hommages à la Vierge Immaculée qui a daigné y poser ses pieds bénis et inviter les peuples à s'y rendre.

Dans nos lectures quotidiennes, nous rappellerons l'histoire des apparitions de la Reine du ciel, des premiers miracles, des débuts et des progrès du célèbre pèlerinage; et de ces récits, nous retirerons chaque jour un amour plus grand pour Marie, une foi plus solide aux vérités qu'elle est venue confirmer, une espérance plus ferme aux promesses divines et surtout une dévotion plus profonde et plus active envers la sainte Eucharistie, car à Lourdes, comme partout, Marie ne

s'est manifestée que pour nous faire mieux connaître et aimer davantage son divin Fils. « *Ad Jesum per Mariam*. A Jésus par Marie », comme disait le dévot saint Bernard.

Aujourd'hui, nous ferons connaissance avec le lieu privilégié qui fut le théâtre de ces merveilles et avec l'heureuse élue du ciel qui en fut le principal témoin et l'intermédiaire.

La ville de Lourdes, chef-lieu de canton du département des Hautes-Pyrénées, est bâtie au pied des premiers contreforts de la grande chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne. Elle avait, il y a cinquante ans, de cinq à six mille habitants ; aujourd'hui, pendant la saison des pèlerinages, elle en contient souvent plus de cinquante mille. Elle a eu, dans les vieux siècles, une histoire fort mouvementée. Au temps des grandes invasions asiatiques, les Barbares l'ont souvent visitée et détruite. Défendue plus tard par un château fort qui la domine du haut d'un énorme rocher, elle fut prise par les Sarrasins puis reprise par Charlemagne. A leur tour, les Anglais l'occupèrent pendant la guerre de Cent Ans. Elle est située sur la rive droite du Gave, le plus important cours d'eau du département. Sorti des glaciers de Gavarnie, près de l'Espagne, le Gave descend à travers les hautes vallées, souvent par bonds fantastiques qui forment de pittoresques cascades, jusqu'à la plaine de Lourdes, pour aller de là se joindre, au delà de Pau, à l'Adour, et, avec lui, se jeter dans l'océan

Atlantique, près de Bayonne. C'est sur les bords de ce torrent que se sont passés les événements que nous avons à raconter.

Il y avait alors à Lourdes une famille tombée, depuis quelques années, dans la plus extrême pauvreté. Le père, François Soubirous, et la mère, Louise Castérot, l'un et l'autre très honnêtes gens et bons chrétiens, jouissaient, quand ils s'étaient mis en ménage, en 1843, d'une petite aisance. Ils avaient en location le moulin de Boly, sur le ruisseau de Lapaca, au pied du château fort. C'est là que naquit, le 7 janvier 1844, leur première-née, qu'ils appelèrent Bernadette, la future héroïne de la merveilleuse histoire de Lourdes. Quand l'enfant eut six mois, sa mère fut obligée de lui chercher une nourrice. C'est au village de Bartrès, à sept kilomètres de Lourdes, chez de braves paysans, la famille Aravant, qu'elle fut élevée jusqu'à l'âge de deux ans. De retour au logis paternel, elle y resta jusqu'à dix ans. A cette époque, l'aisance avait disparu de chez les Soubirous. En même temps que sa famille augmentait, le meunier avait vu son commerce diminuer peu à peu, à ce point que, en 1855, il avait été obligé de quitter son moulin pour se faire journalier. La mère, d'une santé chétive, suffisait à peine au soin de ses enfants. Aussi ces pauvres gens accueillirent comme un réel soulagement dans leur détresse la proposition que leur firent leurs amis de Bartrès, les Aravant, de prendre chez eux Bernadette, à qui

ils confieraient la garde d'un petit troupeau de chèvres et de brebis. Dans cet arrangement, ne peut-on pas voir une disposition secrète de la Providence qui, pour l'accomplissement de ses desseins, a souvent choisi ses élues parmi les bergères? Telles sainte Geneviève de Nanterre, qui sauva Paris; sainte Solange, la glorieuse patronne du Berry; l'immortelle Jeanne d'Arc; sainte Germaine, la thaumaturge de Pibrac, et bien d'autres. C'est dans cette innocente occupation que Bernadette atteignit sa quatorzième année, passant toutes ses journées sur les coteaux solitaires, dans la compagnie de son humble troupeau. Elle était d'apparence chétive et d'une taille inférieure à son âge. Elle avait une constitution maladive et souffrait souvent d'oppressions produites par un asthme. Son intelligence était fort ordinaire, et sa mémoire rebelle.

N'ayant jamais été à l'école, elle ne savait pas lire et ne parlait que le patois pyrénéen. Toute sa science consistait dans la connaissance des prières dont se compose le chapelet, sa dévotion favorite : Notre Père..., Je vous salue..., Je crois en Dieu..., Gloire au Père... Instinctivement pieuse, elle aimait souvent à les réciter, tout en veillant sur son troupeau. Mais ses infirmités naturelles et les lacunes de son intelligence fruste et sans culture étaient, dans une certaine mesure, compensées par de remarquables qualités. Sa physionomie, d'une parfaite pureté de lignes, avait quelque chose d'ex-

trêmement sympathique et d'attrayant. Un aimable sourire, reflet de la paix et de la pureté de son âme, l'éclairait habituellement. Son regard limpide, sa bouche expressive, tous ses traits enfin respiraient la bonté, la douceur et l'innocence.

Comme elle n'avait point encore fait sa Première Communion, ses parents, malgré leur indigence, se décidèrent à la réclamer, afin qu'elle pût fréquenter le catéchisme paroissial et l'école des Sœurs, et se préparer ainsi à ce grand acte de la vie chrétienne.

Donc, vers la fin de janvier 1858, Bernadette quitta ses parents nourriciers, qui l'aimaient comme leur enfant propre, pour revenir à Lourdes. Les Soubirous habitaient alors une des plus misérables maisons de la ville, située rue des Petits-Fossés.

Ici encore, ne voit-on pas l'action de la Providence qui, à l'époque qu'elle avait fixée, ramenait à Lourdes la petite bergère, pour la grande et miséricordieuse mission dont la Reine du ciel allait la charger ?

Que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres! Le monde a horreur de la pauvreté; il méprise les pauvres et Dieu les honore. Ayant besoin d'un confident pour des communications célestes, il ne va pas le choisir dans les demeures habitées par l'opulence; c'est parmi ce qu'il y a de plus humble et de plus pauvre qu'il le prend. Ainsi avait-il fait au jour de l'Incarnation : c'est une humble et pauvre Vierge de Nazareth qui

devient la glorieuse Mère du Fils de Dieu fait homme. Apprenons de là à ne pas envier les richesses périssables, si nous sommes pauvres, et, si nous en possédons, à ne pas y attacher notre cœur.

INVOCATION

Ave Maria.

O Sainte Vierge Marie, Siège de la Sagesse, vous qui, dans votre cantique d'action de grâces pour l'Incarnation du Verbe dans votre sein, avez si magnifiquement chanté la gloire de l'humilité et de la pauvreté, obtenez-nous la grâce d'apprécier à leur juste valeur les biens temporels, afin que nous ne perdions pas pour eux, par une attache insensée, les seuls biens véritables que Dieu nous a préparés dans l'heureuse éternité.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. (Indulg. de 300 jours, décret du 9 nov. 1907.)

CHAPITRE II

Première apparition.

Bernadette était donc depuis environ deux semaines dans sa famille, quand, le 11 février, qui était un jeudi, la mère Soubirous trouvant épuisée la petite provision de bois, envoya Marie, sa seconde fille, pour en chercher le long du Gave.

Bernadette lui demanda d'accompagner sa sœur. Craignant que la fraîcheur de l'air ne nuisît à la chétive enfant, sa mère hésitait à le lui permettre. Pourtant, sur les instances d'une petite voisine, Jeanne Abadie, amie des deux sœurs, elle finit par y consentir, mais en obligeant Bernadette à se chausser de bas et à se couvrir la tête et les épaules de son capulet, sorte de pèlerine à capuchon en usage parmi les femmes de cette contrée.

Les trois compagnes s'en allèrent donc joyeusement à la récolte de bois mort. Le but de leur excursion fut un endroit appelé Massabielle, énorme masse de rochers qui s'élevait presque à pic sur la rive gauche du Gave. Au pied de ces roches s'ouvrait, comme une moitié de coupole irrégulière, une grotte naturelle de douze à quinze mètres de largeur à l'entrée, de quatre mètres à la plus grande hauteur et de huit mètres de profondeur en son milieu. Dans la voûte, à droite, une ouverture, semblable à une cheminée inclinée, traversait le massif de pierre et aboutissait à une sorte de baie ogivale par où pénétrait la lumière.

En temps ordinaire, l'accès de la grotte n'était pas facile. On sortait de la ville par le Pont-Vieux et on suivait une route escarpée, appelée « Chemin de la Forêt ». Près de l'endroit où fut bâtie depuis la basilique supérieure, on quittait ce chemin et on descendait le massif de Massabielle par

une pente abrupte, jusqu'à la rive du torrent au delà de la grotte.

L'accès de cette grotte, du côté de la ville, était fermé par un canal appelé le Savy qui, sorti du Gave en aval du Pont-Vieux, y retombait à cet endroit. Le terrain compris entre ce canal et le Gave était une île connue sous le nom de « Prairie du Savy ». Le canal actionnait un moulin alors en chômage pour cause de réparation ; aussi les eaux, pour cette même raison, étaient fort basses. Profitant de cette circonstance, les jeunes filles passèrent par le moulin, pour arriver plus aisément au Gave. Devant la Grotte, Jeanne et Marie prirent en mains leurs sabots et passèrent le canal à gué. Mais Bernadette, devant ôter ses bas, resta en arrière. Elle hésitait d'ailleurs, craignant la température glaciale de l'eau. Se décidant enfin, elle commençait à se déchausser, quand son attention fut attirée par un fait étrange. Mais laissons-la raconter elle-même et transcrivons son récit, tel que l'a recueilli de sa bouche M. Estrade, l'historien des apparitions, qui n'a fait que traduire mot pour mot le patois pyrénéen de Bernadette :

« J'avais commencé à ôter mon premier bas, quand tout-à-coup, j'entendis une grande rumeur pareille à un bruit d'orage. Je regardais à droite, gauche, sur les arbres de la rivière, rien ne bougeait ; je crus m'être trompée. Je continuai à me déchausser, lorsqu'une nouvelle rumeur, semblable à la première, se fit encore entendre. Alors

j'eus peur et je me dressai toute droite. Je n'avais plus de parole et ne savais que penser, quand, tournant la tête du côté de la Grotte, je vis à une des ouvertures du rocher un buisson, un seul, remuer comme s'il avait fait grand vent. Presque en même temps, il sortit de l'intérieur de la Grotte un nuage couleur d'or, et, peu après, une Dame jeune et belle, belle surtout, comme je n'en avais jamais vu, vint se placer à l'entrée de l'ouverture, au-dessus du buisson. Aussitôt, elle me regarda, me sourit et me fit signe d'avancer, comme si elle avait été ma mère. La peur m'avait passé, mais il me semblait que je ne savais plus où j'étais. Je me frottais les yeux, je les fermais, je les rouvrais, mais la Dame était toujours là, continuant à me sourire et me faisant comprendre que je ne me trompais pas. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je pris mon chapelet dans ma poche et me mis à genoux. La Dame m'approuva par un signe de tête et amena elle-même dans ses doigts un chapelet qu'elle tenait à son bras droit. Lorsque je voulus commencer le chapelet et porter ma main au front, mon bras demeura comme paralysé, et ce n'est qu'après que la Dame se fut signée que je pus faire comme elle. La Dame me laissa prier toute seule ; elle faisait bien passer entre ses doigts les grains de son chapelet, mais elle ne parlait pas, et ce n'est qu'à la fin de chaque dizaine qu'elle disait avec moi : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Quand le chapelet fut

achevé, la Dame rentra à l'intérieur du rocher, et le nuage d'or disparut avec elle. » (1)

Tel fut le récit de Bernadette. Elle ne savait pas qui était cette Dame, mais ce dernier détail aurait pu le lui faire deviner, si elle avait été plus instruite. De toutes les formules du chapelet, Marie ne pouvait, en effet, dire que le *Gloria,* qui est une louange à Dieu. Le *Credo*, c'est le symbole de la foi, vertu terrestre qui consiste à croire ce que l'on ne voit pas. Dans le ciel, où les élus voient Dieu face à face, il n'y a plus de foi, il y a l'évidence. Le *Pater,* c'est la prière qu'adresse à son Père céleste l'homme exilé sur la terre; et Marie, qui n'est plus de la terre, n'a plus rien à demander, ayant la plénitude du bonheur. Quant à l'*Ave Maria,* c'est la louange et la supplication que nous adressons à Marie; ce n'est donc pas à elle à le dire. En égrenant son chapelet, Marie encourageait l'enfant et nous aussi à le réciter, montrant par là qu'elle est attentive à nos hommages et à nos prières et qu'elle compte nos *Ave,* pour y répondre par autant de bénédictions maternelles.

Les compagnes de Bernadette, Jeanne et Marie, tout à leur besogne le long du Gave, ne s'étaient point jusqu'alors inquiétées de ce qu'elle faisait. En ce moment, s'étant retournées et la voyant à

(1) *Les Apparitions de Lourdes,* par J.-B. Estrade, p. 42 et 43.

genoux et en prière, elles l'appelèrent, en lui adressant quelques plaisanteries. Bernadette aussitôt descendit dans l'eau, qu'à son grand étonnement elle trouva, suivant son expression, « tiède comme l'eau de la vaisselle ».

Quand elles eurent récolté assez de bois pour faire trois fagots, les enfants montèrent la pente de Massabielle, pour reprendre avec leur fardeau le chemin de la ville. En route, Bernadette leur dit :

— N'avez-vous rien remarqué à la Grotte?

— Non, dirent-elles ; pourquoi nous demandes-tu cela?

— Oh! alors, rien, répliqua-t-elle en affectant l'indifférence.

Mais elle ne put longtemps résister aux questions de ses compagnes curieuses. Elle leur raconta sa merveilleuse vision, en leur faisant promettre le secret. Malgré cette promesse, Marie, de retour à la maison, ne tarda pas à répéter à sa mère les confidences de sa sœur.

— Ce sont des enfantillages, dit la mère Soubirous inquiète. Tu t'es trompée, ma fille. Tu as cru voir quelque chose, tu n'as rien vu. En tout cas, je te défends de retourner à la Grotte.

Cette défense serra le cœur de Bernadette, qui n'avait qu'un désir, celui de revoir la Dame. Son âme tout entière était remplie du souvenir délicieux de sa vision, dont elle repassait sans cesse en elle-même toutes les circonstances. Le soir vint, et, après le frugal repas, on récita, comme tous

les jours, la prière en commun. Au moment d'aller prendre son repos, la pauvre enfant, en embrassant sa mère, se mit à pleurer. Celle-ci, troublée elle-même, essaya de nouveau de détruire ce qu'elle appelait des illusions, et renouvela sa défense. Bernadette ne dormit point cette nuit-là. « La figure si bonne et si gracieuse de la Dame, disait-elle plus tard, me revenait sans cesse à la mémoire, et je ne pouvais croire que je me fusse trompée. »

Les deux jours suivants, le vendredi et le samedi, se passèrent pour elle dans une inquiète tristesse. Bernadette, qui n'avait jamais désobéi, souffrait de ne pouvoir retourner à Massabielle, où elle s'était trouvée comme dans le ciel. Sa mère avait beau la raisonner, l'enfant ne se rendait point. Rien ne pouvait diminuer sa conviction : elle avait bien vu, elle avait aussi entendu distinctement la belle Dame réciter avec elle, après chaque dizaine, le *Gloria Patri*. Non ! ce ne pouvait être qu'une apparition du ciel, un ange ou une sainte du paradis. L'ange des ténèbres, dont sa mère lui avait aussi parlé pour l'effrayer, n'aurait pas fait le signe de la croix ni dit la formule de louange à l'auguste Trinité.

Bernadette n'était pas instruite, mais elle avait trop de bon sens pour s'y tromper. La suite prouvera qu'elle raisonnait justement.

INVOCATION

Ave Maria.

O Mère du Sauveur, votre première leçon à Berna-

dette fut de lui apprendre la dévotion à la douloureuse Passion de votre divin Fils, en lui enseignant à faire avec recueillement et piété le signe de la croix. Gravez profondément en nos âmes cette dévotion nécessaire, en nous faisant comprendre de plus en plus que dans la croix seule est notre salut.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE III

Deuxième apparition.

Le dimanche arriva. Une voix intérieure, à la fois suave et puissante, disait à Bernadette : « Retourne à Massabielle. » Hélas! la défense était formelle et la chère enfant ne savait pas désobéir. N'osant en parler de nouveau à sa mère, elle pria sa sœur d'intervenir. La mère Soubirous ne voulut rien entendre; Jeanne Abadie insista à son tour, mais ce fut inutilement. Après le dîner, la mère répondit assez brusquement :

— Hé bien, partez, mais surtout soyez rentrées pour les vêpres; si non, vous savez ce qui vous attend.

Elle comptait bien que ce retour à la Grotte, où Bernadette ne verrait sûrement rien, guérirait sa fille de ce qu'elle appelait ses illusions.

Bientôt les deux sœurs sortirent. Une douzaine de jeunes filles, que Marie avait mises dans la confidence, se joignirent à elles. L'une des compagnes proposa, par précaution, d'emporter de l'eau bénite dans une fiole, afin d'en asperger l'Apparition, comme on le fait contre les manifestations de l'esprit malin. Ainsi armées, les jeunes filles partirent en deux groupes. Bernadette était avec le premier, radieuse de bonheur et d'espérance. Dès son arrivée à la Grotte, elle s'agenouilla en face du buisson où la Dame lui était apparue une première fois et se mit en prière. Puis, tout à coup, elle s'écria toute tremblante de joie et d'émotion : « Elle y est! Elle y est! » Aussitôt, la jeune fille qui tenait en main la petite fiole la passa à Bernadette en disant :

— Jette-lui vite de l'eau bénite.

La voyante, ayant aspergé l'Apparition, dit à ses compagnes :

— Elle ne s'en fâche pas; au contraire, elle approuve de la tête et sourit vers nous toutes.

Toute la jeune troupe, profondément impressionnée, se jette à genoux. Il leur suffit de voir Bernadette, pour comprendre qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Elle est immobile, et ses traits, merveilleusement transfigurés, brillent d'une lumière qui n'est pas de la terre. Toutes sont saisies d'une émotion inexprimable; elles ont l'intime conviction qu'elles sont en présence du surnaturel, sans qu'elles puissent se rendre compte

de son caractère; la plupart éclatent en sanglots, et un sentiment de terreur leur fait jeter des cris d'angoisse :

— Si Bernadette allait mourir! s'écrie l'une d'elles.

Et la voyante, toujours immobile et le regard fixe, restait insensible à ce qui se passait autour d'elle.

A ce moment, deux femmes, attirées par leurs exclamations, accourent du moulin voisin : c'est la mère et la sœur du meunier Nicolau. A la vue de Bernadette en extase, elles s'en approchent avec respect, lui parlent, essayant de la rappeler à elle-même. Vains efforts! La jeune fille ne voit rien, n'entend rien; tous ses sens et ses facultés sont appliqués à la vision. Alors M^me^ Nicolau court au moulin chercher son fils. Le jeune meunier, âgé de vingt-huit ans, arrive, le sourire aux lèvres, et nullement disposé à croire ce que lui raconte sa mère. Mais, à la vue de Bernadette, il ne pense plus à railler; il se sent lui-même pénétré d'un profond respect; lui aussi a conscience que ce qui se passe sous ses yeux appartient au surnaturel. Longtemps il considère la voyante, n'osant pas l'approcher, et ce n'est que sur les instances réitérées de sa mère, qu'il la prend sous les bras, la soulève et essaye de la faire marcher. Bernadette reste insensible; les yeux toujours fixés vers le même point et le sourire extatique aux lèvres, elle se laisse entraîner et presque porter par la

meunière et son fils vers le moulin. Là seulement elle sort de son extase. Mais en même temps, la joie surnaturelle qui transformait tous ses traits disparaît, et fait place à une sorte de tristesse; c'était, pour la pauvre enfant, la déception de se retrouver sur la terre après une vision du ciel. Les personnes qui l'entourent l'interrogent sur ce qu'elle a vu, et voici comment elle décrivit la Dame qui venait de se montrer à elle pour la seconde fois :

« Elle a l'air d'une jeune fille de seize à dix-sept ans; elle est vêtue d'une robe blanche, serrée à la ceinture par un ruban bleu, glissant le long de la robe; elle porte sur la tête un voile également blanc, laissant à peine apercevoir ses cheveux et retombant ensuite en arrière jusqu'au-dessous de la taille; ses pieds sont nus, mais couverts par les derniers plis de la robe, si ce n'est à la pointe, où brille sur chacun d'eux une rose jaune; elle tient à son bras droit un chapelet à grains blancs avec une chaîne d'or luisante comme les deux roses des pieds. » (1)

Cependant, les compagnes de Bernadette se sont répandues dans la ville, racontant ce qu'elles avaient vu. Marie, sa sœur, en rentrant chez elle, éclata en sanglots sans pouvoir parler; sa mère, effrayée, croyant à un malheur, prit en toute hâte le chemin de la Grotte. Heureusement, elle rencontra des

(1) *Les Apparitions de Lourdes,* par J.-B. Estrade, p. 43.

femmes qui la rassurèrent ; mais, si elle était moins inquiète, son mécontentement n'en fut que plus vif. Elle entra au moulin de Savy, une verge à la main, et alla droit vers sa fille pour la frapper :

— Comment, drôlesse, s'écria-t-elle, veux-tu donc faire de nous la risée de tout le monde ? Je vais t'en donner, moi, des visions et des histoires de Dame.

Comme elle levait le bras, la meunière l'arrêta :

— Que faites-vous ? lui dit-elle ; qu'a donc fait votre fille pour que vous la traitiez ainsi ? Votre enfant est un ange du ciel, entendez-vous ? Je n'oublierai jamais, moi, ce qu'elle était à la Grotte.

Soudainement apaisée, la mère, brisée d'émotion, se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer en regardant sa fille. Quand elle fut un peu remise, elle prit Bernadette par la main et s'en retourna avec elle vers la ville.

L'heureuse voyante ne savait encore rien de plus sur l'identité de la Dame qui lui apparaissait. Devant elle, elle ne s'appartenait plus, ne pensant qu'à la contempler et nullement à l'interroger. Cette seconde rencontre eut pour effet de vaincre la timidité de l'enfant et d'établir entre elle et l'Etre surnaturel une sorte de familiarité pleine de confiance et d'amour.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Reine des anges et des saints, vous dont la gloire et la beauté sont l'ornement du ciel, obtenez-

nous la grâce de vivre et de mourir dans une si parfaite pureté d'esprit et de corps, que nous ayons le bonheur d'aller un jour vous contempler dans l'éternelle apparition du ciel.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE IV

Troisième apparition.

Dans la ville, on s'entretenait beaucoup de ces étranges récits. Quelques-uns, sans oser encore y ajouter foi, étaient cependant frappés de l'accent de sincérité des jeunes filles qui les rapportaient sans se contredire. Mais, en général, on en riait et on les traitait d'imaginations de petites têtes folles. Tous ces bruits amenèrent à la pauvre demeure des Soubirous plusieurs visites de personnes désireuses de se renseigner. Deux dames, entre autres, M^me^ Millet et M^lle^ Antoinette Peyret, s'y rendirent le mercredi, vers le soir.

Précisément, au moment où elles entraient, la mère Soubirous grondait fortement sa fille Bernadette, à cause des instances réitérées de celle-ci pour obtenir de retourner une troisième fois à la Grotte. Elle s'y refusait absolument, invoquant

surtout, mais ce n'était qu'un prétexte, des raisons de santé. Les visiteuses en prirent occasion pour engager la mère à céder à la demande de sa fille, dans la crainte, disaient-elles, que celle-ci contrariée dans un désir qui, après tout, était légitime, n'en devînt malade.

— Voudriez-vous donc, répliqua alors Mme Soubirous, faire de mon enfant un objet de moquerie?

— C'est bien loin de notre pensée, Madame. Mais laissez-nous vous dire, en vous quittant, que vous prenez une grande responsabilité. Qui sait si vous ne contrariez pas les desseins de Dieu?

C'était faire appel aux sentiments de foi de la fervente chrétienne qu'était Mme Soubirous. Ces paroles la rendirent anxieuse. Tout émue, elle leur dit, en les retenant par les mains :

— Ah! je perds la tête! Il me semble que vous ne me trompez pas..... Je vous confie ma fille..... Voyez mes angoisses..... Veillez sur elle.

Là-dessus, il fut convenu que, le lendemain matin, Mme Millet et Mlle Peyret accompagneraient Bernadette à la Grotte. Avant le jour, elles frappaient à la porte des Soubirous. Bernadette les attendait. Ensemble elles se rendirent à l'église pour entendre la messe, et placer ainsi leur démarche sous la protection divine. De l'église, elles s'acheminèrent vers Massabielle. Le jour commençait à peine à se lever; il n'y avait encore personne dans les rues. Mme Millet s'était munie d'un cierge bénit, et Mlle Peyret cachait sous son

capulet une feuille de papier, un encrier et une plume.

Bernadette, toute transportée de bonheur, avait hâte d'arriver. Malheureusement, le passage par le moulin n'était plus possible; les réparations étant terminées, le canal avait été rendu à son libre cours, et on ne pouvait avoir accès à la Grotte que par le chemin fort malaisé de la forêt.

Devançant ses compagnes, la jeune fille, qui se sentait attirée, gravit presque en courant le mamelon de Massabielle et le descendit en hâte jusqu'à la Grotte. Quand les deux dames y arrivèrent à leur tour, l'enfant était déjà à genoux, tournée vers la baie et récitant son chapelet. Aussitôt elles allumèrent le cierge et s'agenouillèrent à ses côtés, ayant aussi en mains leur chapelet.

Après quelques instants, Bernadette poussa un cri de joie : « Elle vient! La voilà! » Et elle se prosterna jusqu'à terre, rayonnante de bonheur. Ses deux compagnes ne voyaient rien que le buisson d'églantier et des rochers âpres et nus, mais, en regardant Bernadette, elles ne doutaient pas que celle-ci ne vît réellement la Dame mystérieuse. Elle priait et souriait tour à tour. Pourtant elle n'entra pas en extase et continua d'être en pleine possession d'elle-même et en relation avec le monde extérieur.

Le chapelet récité, M^elle^ Peyret, présentant à la jeune fille la plume et le papier qu'elle avait apportés, lui dit :

— Demande à la Dame si elle a quelque chose à nous dire et prie-la de vouloir bien l'écrire.

Bernadette prit ces objets et fit quelques pas vers le buisson. Comme ses compagnes la suivaient, elle leur fit signe, sans se retourner, de rester en arrière. Puis, se haussant sur ses pieds, elle présenta le papier et la plume à la Dame, les bras levés vers elle. Elle demeura quelque temps dans cette attitude, paraissant écouter des paroles qui lui venaient du haut de la niche. Elle abaissa ensuite ses bras, fit une profonde inclination et revint à sa place.

— Qu'est-ce que la Dame a répondu? dit M^lle^ Peyret.

— Elle s'est mise à sourire, répliqua Bernadette, en me disant : « Ce que j'ai à vous communiquer, il n'est pas nécessaire que je l'écrive. » Puis, après un moment, elle ajouta : « Voulez-vous avoir la bonté de venir ici pendant quinze jours? »

— Qu'as-tu répondu ?

— J'ai répondu que oui.

— Mais pourquoi la Dame veut-elle que tu viennes ?

— Je n'en sais rien ; elle ne me l'a pas dit.

— Mais, reprit à son tour M^me^ Millet, pourquoi nous as-tu fait signe de reculer quand nous montions tout à l'heure après toi ?

— Pour obéir à la Dame.

— Demande-lui donc si ma présence ici lui déplaît.

Bernadette leva les yeux vers le haut du rocher, puis se retournant :

— La Dame répond : « Non, sa présence ici ne m'est pas désagréable. »

Quelques instants après, Bernadette dit à M^lle^ Peyret :

— Antoinette, la Dame te regarde en ce moment.

— Demande-lui, répliqua Antoinette tout émue, si cela la contrarierait que, durant cette quinzaine, nous venions avec toi.

A cette question, transmise par Bernadette, la Dame fit cette réponse : « Elles peuvent venir avec vous, elles et d'autres encore ; je désire y voir du monde. »

Toute cette scène dura environ une heure, et la vision disparut et Bernadette se leva pour se retirer.

Pendant le retour, ses compagnes continuèrent de l'interroger :

— Tu as causé longtemps avec cette Dame ; que t'a-t-elle dit encore ?

— Elle m'a dit : « Je vous promets de vous rendre heureuse, non pas dans ce monde, mais dans l'autre. »

— Lui as-tu demandé son nom ?

— Oui, mais elle a baissé la tête en souriant, et elle ne m'a pas répondu.

Arrivées à la maison Soubirous, les deux femmes firent part à la mère de leurs impressions et la quittèrent en disant : « Ah ! que vous êtes heureuse d'avoir une pareille enfant ! »

Le récit de cette troisième apparition provoque plusieurs réflexions :

1° Le regard de la céleste Dame, bienveillant pour Mme Millet, le fut plus encore pour Mlle Peyret, sur laquelle il se fixa longtemps. Ne peut-on pas croire que la Sainte Vierge a voulu, par cette attention maternelle, reconnaître et récompenser celle qui, comme membre de la Congrégation des Enfants de Marie, lui était spécialement consacrée ?

2° Elle a dit à Bernadette : « Voulez-vous avoir la bonté de venir ici pendant quinze jours ? » Qui parle de la sorte ? C'est la Reine du ciel, qui a le droit de commander à tout ce qui existe ; c'est la Mère de Dieu, la plus élevée de toutes les créatures. A qui s'adresse-t-elle ? A une chétive enfant, pauvre, ignorante, tout ce qu'il y a de plus méprisable suivant les idées du monde. Elle ne commande pas, elle supplie ; elle ne tutoie pas, elle dit : *vous*. Quel respect pour cette enfant, et quelle leçon pour nous ! Comme elle nous fait bien comprendre que toute notre valeur ne réside que dans l'âme et ne se mesure qu'à l'innocence et à l'humilité ! Ces qualités du cœur de Bernadette valaient plus aux yeux de Marie que tous les biens si prisés ici-bas : la fortune, la beauté, la noblesse, la science. C'est la même pensée que la Sainte Vierge avait jadis exprimée dans son *Magnificat* : « Il a regardé l'humilité de sa servante..... Il a exalté les humbles. »

3° Elle a dit encore cette parole : « Je vous pro-

mets de vous rendre heureuse, non en ce monde, mais dans l'autre. » C'est ainsi que Notre-Seigneur, la veille de sa mort, avait aussi parlé à ses apôtres, leur annonçant toutes sortes de tribulations dans cette vie, mais un bonheur parfait dans l'éternité. Nous sommes faits pour le bonheur, mais ce n'est pas sur la terre qu'il faut le chercher. La vie présente n'est pour tous qu'une épreuve. En la traversant avec patience et résignation, dans la fuite du péché et la pratique des vertus chrétiennes, elle devient pour nous l'infaillible chemin du ciel, unique séjour du bonheur. Grande leçon de sagesse ! Hélas ! combien d'insensés qui la repoussent !

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, qui avez acheté par de grandes douleurs en cette vie mortelle la gloire dont vous jouissez dans le ciel, obtenez-nous la grâce de comprendre pratiquement le prix de la souffrance et d'apprécier les grands mérites attachés aux épreuves d'ici-bas, afin que, après cette vie, nous ayons le bonheur de les échanger pour les joies infinies du paradis.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE V

Quatrième et cinquième apparitions.

Bernadette avait promis à la Dame qui lui apparaissait de retourner à la Grotte pendant quinze jours. Quand elle fit part à ses parents de cette promesse, ils en furent fort contrariés. L'attention publique dont ils étaient l'objet leur était pénible; et puis, qui était cette Dame mystérieuse? Venait-elle du ciel ou de l'enfer? On se racontait encore dans le pays certains récits effrayants de scènes diaboliques qui auraient eu autrefois Massabielle pour théâtre. Ce lieu inspirait toujours au peuple de Lourdes une sorte de terreur. Ne serait-ce pas encore quelque chose de ce genre-là? Dans leur anxiété, ils résolurent de consulter la tante Bernarde; c'était la sœur aînée de M^me^ Soubirous et la marraine de Bernadette; on avait souvent recours à ses avis dans les conjonctures difficiles. Après réflexion, tante Bernarde leur conseilla de ne pas faire opposition, mais d'accompagner l'enfant à la Grotte, afin de pouvoir mieux juger de l'affaire. « Nous avons eu tort, ajouta-t-elle, de n'avoir pas déjà pris cette mesure. » En conséquence, il fut décidé que le lendemain, vendredi, la mère Soubirous et Bernadette se rendraient ensemble à la Grotte et prendraient en passant tante Bernarde.

Ainsi fut fait. Quand elles arrivèrent, il y avait déjà plus de cent personnes qui attendaient.

Bernadette se mit aussitôt à genoux à sa place habituelle, et, son chapelet à la main, elle commença par faire un signe de croix qui impressionna tous les témoins. La Dame était là et l'extase commençait. Une lumière ravissante illuminait le visage de Bernadette et ses yeux brillaient, ardents et doux comme deux étoiles; son corps était penché en avant comme pour s'envoler. La mère et la tante la regardaient avec une admiration mêlée d'effroi. « Mon Dieu, s'écria la mère, ne m'enlevez pas mon enfant ! » « Oh ! qu'elle est belle ! » dit une autre voix. Tous les yeux étaient mouillés de larmes en contemplant ce spectable.

Après une demi-heure, la voyante revint à elle-même; elle se frotta les yeux et semblait comme accablée sous le poids de son bonheur. S'étant levée, elle s'approcha souriante et affectueuse de sa mère et de sa tante. Avec quelle respectueuse tendresse celles-ci la serrèrent dans leurs bras ! Ensemble elles retournèrent au logis.

En chemin, Bernadette raconta un étrange incident survenu pendant sa vision et que rien n'avait signalé à l'assistance. Des voix effrayantes paraissant sortir du sein de la terre se firent entendre du côté du Gave; ces voix s'interpellaient, se croisaient, se heurtaient comme les clameurs d'une foule en querelle. L'une d'elles, dominant les autres, avait crié d'une manière stridente et pleine de

rage : « Sauve-toi ! Sauve-toi ! » A ce cri, qui ressemblait à une menace, la Dame avait levé la tête et froncé le sourcil, en regardant vers la rivière ; sur ce simple mouvement, les voix épouvantées avaient fui dans toutes les directions.

Cette nouvelle apparition accrut considérablement l'émotion et la curiosité parmi la population de Lourdes. On connaissait la promesse qu'avait faite Bernadette de retourner à Massabielle pendant quinze jours. Aussi, le lendemain samedi, quand elle y arriva avec sa mère, vers 6 h. 1/2, il y avait devant la Grotte de quatre à cinq cents personnes.

Aussitôt, un silence profond et attentif se fait parmi cette multitude.

Bernadette, sans s'émouvoir de ce concours et comme si elle eût été seule, s'agenouille et commence à réciter son chapelet. L'attente ne fut pas longue, et l'extase la saisit bientôt avec les mêmes caractères que les jours précédents. Parfois ses lèvres semblent parler, puis elle écoute. Tous les yeux voient, sans rien entendre, qu'une conversation se tient entre la voyante et l'Apparition ; on ne saisit rien de plus, mais tout le monde lit sur le visage inspiré, brillant, céleste de Bernadette le reflet d'une lumière surnaturelle. La Dame est là devant elle, personne n'en pourrait douter, pas plus qu'on ne doute de la présence du soleil quand, sans le voir, on regarde une muraille qu'éclairent ses rayons.

Jusqu'à présent, dans chacune des apparitions, tout s'est passé dans l'intimité entre la Dame et la voyante, sans qu'il fût question de quoi que ce soit d'étranger à la personne même de Bernadette ; c'est comme une éducation surnaturelle que la céleste Dame poursuit par degrés. La première apparition fut une présentation ; dans la seconde et la troisième, l'intimité s'établit avec la confiance ; dans la quatrième, la Dame montre son pouvoir souverain, en mettant en fuite, d'un seul regard, les puissances infernales ; enfin, dans la cinquième, elle apprend à sa jeune protégée à prier pour ses besoins personnels : « Elle a eu la bonté, a dit Bernadette, de m'apprendre mot par mot une prière particulière et spéciale pour moi. » Qu'était cette prière ? Nous ne le savons pas ; la jeune fille a déclaré qu'elle ne se croyait pas autorisée à la faire connaître. Recueillons du moins de cette circonstance cette importante leçon, que nos prières personnelles sont nécessaires pour obtenir les grâces dont nous avons besoin dans l'œuvre de notre sanctification et de notre salut.

Mais ce n'est pas seulement pour Bernadette que la Sainte Vierge lui apparaît ; elle a des vues plus étendues et plus générales ; elle prépare d'abord celle qui doit lui servir d'instrument et d'intermédiaire pour l'œuvre de miséricorde qu'elle vient accomplir sur la terre. Chacune des apparitions suivantes signalera un nouveau progrès, et la divine

Institutrice va bientôt commencer à mettre son élève dans ses maternelles confidences.

INVOCATION

Ave Maria.

O divine Mère de Jésus, que nous vous devons de reconnaissance pour nous avoir rappelé la plus grande leçon de l'Evangile, la nécessité de la prière! Obtenez-nous la grâce de la comprendre si bien et de la pratiquer si fidèlement, que nous trouvions toujours dans la prière, avec les secours qui nous sont indispensables, le charme et la consolation de notre vie.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE VI

Sixième apparition.

Le dimanche, dès avant le lever du soleil, il y avait déjà devant la Grotte, dans la prairie, aux bords du Gave, sur les anfractuosités des rochers, partout où l'on pouvait se hisser pour mieux voir, une foule immense, composée de plusieurs milliers de personnes venues non seulement de Lourdes, mais de toute la région. Là se trouvait aussi, avec d'autres membres de la haute société lourdoise, un personnage dont la présence mérite

d'être spécialement signalée : c'était le Dr Dozous, savant et judicieux médecin, très estimé à Lourdes, mais absolument indifférent en matière de religion. Il repoussait toute intervention surnaturelle, et ne croyait qu'à la science. Le cas de Bernadette lui semblait une manifestation d'une de ces maladies bizarres, d'ordre névropathique ; et, puisque l'occasion s'en présentait, il était heureux de l'étudier de près. Il l'étudiera si bien, qu'il deviendra bientôt l'un des témoins les plus autorisés et les plus convaincus de l'apparition céleste. Dans cette même Grotte de Lourdes, son intelligence loyale s'ouvrira à la lumière de la foi, et son cœur à une dévotion ardente envers l'Immaculée Marie, dont il se fera, par sa parole et ses écrits, le fidèle champion jusqu'à la fin de sa vie.

Bernadette, accompagnée d'une personne de sa famille, arriva, modeste et simple comme toujours. Devant elle, la foule s'ouvrait avec respect pour lui livrer passage. Dès qu'elle fut devant la Grotte, elle se mit à genoux, tira son chapelet et pria, les yeux fixés sur le rocher. Une personne lui ayant avancé un cierge allumé, elle le prit et le tint de la main droite. Bientôt les signes ordinaires de ses extases signalèrent la présence de la céleste Apparition. Cependant, bien que son attention fût entièrement absorbée par la contemplation de son auguste Visiteuse, elle avait en partie conscience de ce qui se passait autour d'elle. Ainsi, il arriva plusieurs fois que son cierge s'éteignit au souffle

du vent, et, chaque fois, elle étendit le bras pour qu'on le rallumât. Le Dr Dozous vint se placer près d'elle et lui tâta le pouls; elle parut n'y pas faire attention.

Depuis, le savant docteur a publié le récit de ses observations dans un livre intitulé : *la Grotte de Lourdes*. Son témoignage a une importance considérable dans cette merveilleuse histoire. Nous lui empruntons ce passage, relatif à la circonstance présente:

« Le pouls était tranquille, régulier, la respiration facile; rien, dans la jeune fille, n'indiquait une surexcitation nerveuse. Après que j'eus abandonné son bras, elle se leva et s'avança un peu vers la Grotte. Bientôt je vis son visage, qui jusque-là avait offert l'expression de la béatitude la plus parfaite, s'attrister; deux larmes tombèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Ces changements, survenus dans sa physionomie pendant cette station, me surprirent. Je lui demandai, quand elle eut terminé ses prières et que l'Etre mystérieux eut disparu, ce qui s'était passé en elle durant cette longue station. Elle me répondit :

— La Dame, en me quittant un instant de son regard, l'a dirigé au loin par-dessus ma tête. Ensuite, le reportant sur moi, qui lui demandais ce qui l'attristait, elle m'a dit : *Priez pour les pécheurs!* Je fus bien vite rassurée par l'expression de bonté et de sérénité que je pus revoir sur son visage, et aussitôt elle disparut.

« En quittant ces lieux, ajoute M. Dozous, où l'émotion générale avait été si grande, Bernadette se retira, comme toujours, dans l'attitude la plus simple, la plus modeste. »

Le caractère spécial de la sixième apparition est tout entier dans ces paroles : *Priez pour les pécheurs!* C'est la première mission que reçoit Bernadette; c'est aussi l'œuvre la plus importante de toutes celles qui se font à Lourdes. Tout ce qui s'y accomplit, par le ciel ou par les hommes, a pour principal objectif la conversion des pécheurs. Qui dira jamais le nombre des âmes qui ont eu le bonheur de rentrer dans la voie du salut, soit à Lourdes, soit à l'occasion des merveilles qui s'y accomplissent! Que de conversions d'incrédules, de libres-penseurs, d'hérétiques et même de sectaires! Combien Marie y réalise admirablement l'un de ses plus beaux titres des litanies : Refuge des pécheurs! C'est répondre à ses plus chères intentions et attirer sur soi ses faveurs, que de s'intéresser à cette œuvre, la première de toutes, puisque c'est le but de la Rédemption.

A partir de ce jour, l'autorité civile commença à s'occuper des événements de la Grotte, qui répandaient dans la ville et toute la contrée un émoi grandissant chaque jour. Le maire (1), le procureur impérial (2) et le commissaire de police (3)

(1) M. Anselme Lacadé, notaire.
(2) M. Jacques Dutour.
(3) M. Dominique Jacomet.

se réunirent à la mairie dans la matinée de ce dimanche, pour délibérer sur les mesures à prendre. Aucun d'eux ne croyait au surnaturel, et ils soupçonnaient plutôt dans toutes ces histoires de la Grotte une cause maladive ou coupable. Ils décidèrent d'empêcher désormais toute manifestation ou rassemblement, en évitant toutefois de froisser le public. Il fallait tout d'abord obtenir, sans violence, que Bernadette ne se rendît plus à la Grotte. M. le procureur s'en chargea.

Il fit donc appeler la jeune fille. En vain il essaya la persuasion, puis la menace, sans plus de succès.

— Promettez-moi, lui dit-il en finissant l'entretien, de ne plus retourner à Massabielle.

— Monsieur, je ne vous le promets pas, répondit Bernadette.

— Est-ce votre dernier mot ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, sortez..... Nous aviserons.

C'était une défaite, que M. le procureur n'hésita pas d'ailleurs à avouer dans son rapport.

Le commissaire, homme fin et retors, pensa être plus heureux. Il se rendit devant l'église pour y attendre Bernadette à l'issue des vêpres. Un garde qui l'accompagnait la lui désigna au moment où elle sortait avec sa tante Lucile. Il l'aborda, comme par hasard, et la pria de le suivre à son bureau. L'enfant, sans se troubler, obéit au magistrat, tandis que sa tante allait prévenir la famille.

La séance fut longue et l'interrogatoire tour à

tour insidieux et menaçant. Dès le début, un témoin entra dans la salle ; c'était M. Estrade, receveur des Contributions indirectes, qui, dans son livre *les Apparitions de Lourdes*, en a rapporté tous les détails. Le commissaire employa toutes les ruses de son métier de policier : flatteries, promesses, menaces, rien n'y fit. L'ignorante et simple enfant, n'ayant rien à cacher, répondit sans détour ; elle ne se laissa pas surprendre aux pièges que l'habile magistrat lui tendait, redressant coup sur coup ses erreurs voulues et ses allégations insidieuses, qui avaient pour but de la troubler et de l'amener à se contredire.

A bout de moyens, le commissaire ne savait plus que faire, quand le père de Bernadette entra dans le bureau. C'est à lui qu'il s'en prit pour arriver à son but. Il alla jusqu'à le menacer de faire arrêter et emprisonner sa fille. François Soubirous, effrayé, promit tout ce qu'on voulut et sortit avec Bernadette.

Comme tout ce monde officiel était bien de son siècle, qui repoussait le surnaturel au nom de la science ! Pauvre science, quand elle est au service de l'orgueil et de l'incrédulité ! Que de sottises on lui fait dire ! Comme si le surnaturel, c'est-à-dire l'intervention de Dieu dans le gouvernement du monde créé par lui, ce qui s'appelle la Providence, n'était pas une conséquence nécessaire de la création. Simple question de bon sens ! Dieu ne peut pas se désintéresser de ses œuvres qui puisent en

lui, comme dit saint Paul, la vie, le mouvement et l'être. C'est une des grandes leçons données par la Sainte Vierge à un siècle insensé. Toute l'histoire de Lourdes, depuis cinquante ans, c'est l'affirmation éclatante et à coups de miracles du surnaturel, c'est la mise en un piteux échec de la fausse science et de ses orgueilleux adeptes.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Mère du Rédempteur, qu'elle est touchante et instructive votre compassion pour les pécheurs! Elle nous rappelle que c'est le péché qui a été la cause de la Passion et de la mort de votre divin Fils, que c'est le péché qui rend inutiles tant de souffrances et d'humiliations et qui précipite dans l'enfer tant d'âmes qui n'ont pas voulu profiter de la Rédemption. Inspirez-nous une profonde horreur pour le péché et une grande et efficace pitié pour les pécheurs.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE VII

Septième apparition.

Le lendemain matin, Bernadette, par obéissance, s'abstint de se rendre à la Grotte. Elle s'en alla tristement à l'école, d'où elle revint à l'heure de

midi, sans se détourner de son chemin. Après son repas, elle repartit docilement pour la classe. Tout son cœur et toutes ses pensées étaient à Massabielle, mais le devoir l'emportait sur le désir.

En approchant de l'hospice, où étaient les classes pauvres tenues par les Sœurs, tout à coup elle s'arrêta. Il y avait devant elle comme une barrière invisible, qu'à plusieurs reprises elle tenta vainement de franchir. Troublée par cet obstacle, qu'elle sentait n'être pas naturel, la pauvre enfant, anxieuse, se demandait quelle pouvait en être la cause. Serait-ce son infidélité à la promesse faite à la Dame? Mais en l'accomplissant, elle aurait désobéi. Quelle douloureuse perplexité! Ses inutiles efforts avaient eu, à son insu, des témoins aussi attentifs qu'étonnés. C'étaient les gendarmes qui, de leur caserne toute proche, l'épiaient par ordre du commissaire.

Après une nouvelle tentative pour franchir l'obstacle, soudain, comme poussée par une force mystérieuse, Bernadette se retourne, et, d'un pas rapide, elle prend la route de Massabielle. Elle ne désobéissait point, parce que ce n'était pas sa volonté qui l'entraînait. Des anges invisibles sans doute conduisaient ses pas.

Bientôt d'autres compagnons, très visibles, la rejoignirent. C'étaient des gendarmes, qui lui demandèrent durement où elle allait.

— Je vais à la Grotte, répondit-elle sans s'arrêter ni détourner la tête.

Les braves militaires commandés pour ce singulier service l'accompagnèrent. Ajoutons que leur attitude fut jusqu'au bout convenable et respectueuse. Ils n'avaient l'ordre que de voir, afin de faire leur rapport. Cette étrange compagnie ne troubla nullement Bernadette, qui continua à marcher rapidement, mais toujours calme et sereine.

Le matin de ce jour, comme on le pense bien, il y avait eu foule à la Grotte, et ce fut pour les nombreux visiteurs une grande déception de ne pas voir arriver la voyante. Après une longue attente, la multitude s'était dispersée peu à peu. Pourtant, la Grotte ne fut jamais solitaire. On y venait pour voir l'endroit des apparitions, beaucoup aussi pour y prier. Le pèlerinage de Lourdes venait de commencer, pour ne plus s'interrompre désormais.

L'arrivée de Bernadette, à cette heure de la journée, y attira bientôt une foule considérable. La jeune fille se mit en prière, comme elle le faisait les jours précédents. Un silence profond régnait autour d'elle. Un long temps se passa, et rien ne changea sur son visage. La vision n'eut pas lieu.

Quelle déception pour l'enfant, si éprouvée depuis la veille, si remuée par tant d'incidents et de contradictions! Elle ignorait encore la loi de l'épreuve, qui régit ici-bas les choses divines; elle commençait de l'apprendre en ce jour. L'éducation de son âme toute neuve se continuait par la privation des

consolations et des joies accoutumées, par le délaissement apparent au milieu des angoisses et des tristesses qui l'accablaient.

Tristement, elle se leva pour se retirer. Sa mère arrivait en ce moment ; Bernadette lui raconta ce qui venait de se passer sur le chemin de l'école et comment elle s'était sentie poussée vers la Grotte. Ensemble elles entrèrent au moulin de Savy ; plusieurs dames les y suivirent, parmi lesquelles M^lle Estrade, la sœur du receveur de l'Enregistrement, que nous avons rencontré hier chez le commissaire, à l'interrogatoire de Bernadette. Aucune de ces dames ne connaissait encore Bernadette ni sa mère. Une conversation s'engagea, au cours de laquelle M^me Soubirous leur dit quelles inquiétudes et quelles tribulations ces événements causaient à sa famille ; que, malgré tout, elle et son mari cesseraient désormais toute opposition, car ils connaissaient trop bien la sincérité et l'obéissance de leur fille, pour avoir encore des doutes sur la réalité des apparitions.

En ville, les impressions furent diverses. Ceux qui persistaient à ne voir dans les faits de la Grotte que de la folie, des hallucinations, ou même un plan habilement dressé de mystification ou de supercherie, triomphaient de la récente déconvenue. Ils félicitaient l'habile commissaire d'avoir trouvé le bon moyen, en exhibant ses gendarmes, de mettre un terme à toutes ces ridicules histoires.

D'autres, et ce fut le grand nombre, n'hésitaient pas à reconnaître dans les nouveaux incidents une preuve de plus de la sincérité de la voyante.

Quant au commissaire, vexé de voir ses injonctions violées, et ayant appris que le père Soubirous avait levé sa défense, il le fit appeler ainsi que sa femme et leur fille ; il renouvela ses menaces, mais sans trouver la même docilité.

— Ma fille n'a jamais menti, lui répondit François Soubirous, et si le bon Dieu ou la Vierge l'appellent, nous ne pouvons pas nous y opposer ; le bon Dieu nous en punirait.

— Tout cela, ce sont des contes, reprit le terrible fonctionnaire, et je vais vous faire mettre tous en prison si votre fille continue d'ameuter le monde par ses simagrées.

— Mon Dieu, dit à son tour Bernadette, je m'en vais prier toute seule ; je n'appelle personne, et s'il vient tant de monde après moi et avant moi, ce n'est pas ma faute.

Le commissaire, déconcerté, n'avait rien à répliquer et pas la plus petite loi à lui opposer ; c'est ce qui l'exaspérait.

Le lendemain matin, mardi 23 février, il y eut grande foule à la Grotte. M. Estrade, sur les instances de sa sœur, y vint avec celle-ci. Un peu honteux de sa démarche, car il était du parti des incrédules, il fut rassuré en y trouvant plusieurs messieurs de la ville, entre autres le Dr Dozous, l'avocat Duflo, le capitaine du fort et M. de La

Fitte, ancien intendant militaire (1), propriétaire du terrain.

Voici comment M. Estrade raconte dans son livre la scène de ce jour. Nous résumons son récit :

« Vers 6 heures du matin, j'arrivai à la Grotte ; beaucoup de femmes y priaient à genoux, et j'eus peine à contenir mon rire, en voyant la foi naïve de ces débonnaires chrétiennes. Après quelques minutes, une clameur confuse s'éleva de la foule, et l'on dit que la voyante arrivait. On ouvrit les rangs, et bientôt Bernadette apparut. Nous, les hommes, usant des coudes, nous écartâmes les petites gens et vînmes nous établir à côté de la jeune fille. A partir de ce moment, la voyante n'avait qu'à se bien tenir, car nous, nous avions les yeux braqués sur elle.

» Elle se mit à genoux, prit son chapelet et salua profondément. Tous ses mouvements s'accomplirent sans gêne et avec naturel. Tandis qu'elle priait, tout à coup, comme si un éclair l'avait frappée, elle fit un soubresaut d'admiration et parut naître à une seconde vie. Ses yeux s'illuminèrent et devinrent étincelants ; des sourires angéliques apparurent sur ses lèvres. Une grâce indéfinissable se répandit sur toute sa personne. Bernadette n'était plus Bernadette.

» Alors, nous, les hommes qui étions là, spon-

(1) *Les Apparitions de Lourdes,* par J.-B. Estrade, p. 91.

tanément, nous ôtâmes nos chapeaux, et nous nous inclinâmes comme les plus humbles femmes. L'heure des raisonnements était passée ; nous assistions à une scène du ciel. La voyante prit bientôt l'attitude d'une personne qui écoute. Ses gestes, sa physionomie reproduisirent toutes les phases d'une conversation. Tour à tour souriante ou sérieuse, elle approuvait de la tête ou semblait elle-même interroger.

» L'extase dura environ une heure. Vers la fin, la voyante s'avança sur ses genoux jusqu'au dessous de l'églantier, baisa la terre et revint à sa place, toujours à genoux. Sa figure s'illumina d'un dernier éclat, puis, par gradation, reprit son aspect naturel, aimable, mais rustique.

» Après une pareille scène, continue M. Estrade, j'étais comme un homme qui sort d'un rêve. Je ne pouvais revenir de mon émotion, et un monde de pensées s'agitaient en mon âme. La Dame du rocher avait eu beau se voiler, j'avais senti sa présence, et j'étais convaincu que son regard maternel avait plané sur ma tête. O heure solennelle de ma vie! Je me troublais jusqu'au délire en pensant que moi, l'homme des ricanements et des suffisances, j'avais été admis à occuper une place auprès de la Reine du ciel!

» Interrogée sur ce que la Dame lui avait dit, Bernadette répondit qu'elle avait reçu trois secrets, mais pour elle seule. Toutes les tentatives qui ont été faites pour arracher à l'enfant les révélations

de la Vierge ont échoué, et Bernadette a emporté ses secrets dans la tombe. » (1)

Nous n'ajouterons rien à cet émouvant récit d'un témoin.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, c'est par le rude chemin de l'épreuve et de la contradiction que vous conduisez pas à pas votre élève. Obtenez-nous la grâce de recueillir pour nous-mêmes ce précieux enseignement, afin que nous comprenions mieux la parole de votre Fils : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE VIII

Huitième apparition.

Nous voici arrivés, dans notre histoire, au mercredi 24 février. Sans vouloir scruter les secrets divins et pénétrer le mystère des révélations personnelles que Bernadette avait reçues la veille, ne

(1) *Les Apparitions de Lourdes,* par J.-B. Estrade, p. 90 et 91.

peut-on pas conjecturer qu'elles eurent pour objet une dernière préparation de la jeune fille pour les grands et solennels messages dont elle allait bientôt être chargée? Aucune disposition ne lui était certainement plus nécessaire que l'humilité, et cette vertu devait atteindre en elle un degré d'autant plus profond, que sa mission devait la mettre en plus grande évidence et lui attirer, avec une popularité prodigieuse, des hommages toujours périlleux. Il était important de la mettre en garde contre les sentiments d'orgueil auxquels elle serait inévitablement exposée, pauvre enfant prise si bas et élevée si haut, choisie par la Reine du ciel pour être son intermédiaire et son ambassadrice près des hommes. Mais la Sainte Vierge, qui s'était faite elle-même son institutrice, sut admirablement la prémunir contre un si subtil danger. L'humilité et la simplicité, dont Marie avait été un modèle si accompli, ne souffrirent aucune atteinte dans le cœur de Bernadette, et, jusqu'à sa mort, resteront sa marque spéciale, son cachet personnel.

La voilà donc, à l'heure ordinaire du matin, à genoux devant la Grotte, sur la pierre qu'elle s'était choisie. Cette place, à l'approche de la voyante, était toujours respectée de la foule. Ce jour-là, l'assistance s'était encore accrue, en raison même des tyranniques vexations exercées sur l'humble enfant.

Après quelques instants de prière, l'ineffable Beauté dont elle invoquait instamment le retour

se manifesta à ses yeux et la ravit hors d'elle-même. A l'attitude de la jeune fille, on comprit qu'elle était en conversation avec l'Apparition. Mais voici que tout à coup son visage s'assombrit et se voile de tristesse; ses yeux se mouillent et des larmes abondantes inondent son visage. Bientôt elle se lève et gravit lentement la pente qui précédait le rocher, s'agenouillant à chaque pas pour se prosterner et baiser la terre.

Admirons comme la Sainte Vierge, pour l'exercer à l'humilité, lui en fait multiplier les actes extérieurs. Nous en verrons par la suite d'autres exemples.

Arrivée au pied du rocher, Bernadette fait une nouvelle prostration; puis, levant ses regards vers l'Apparition, elle se dresse sur ses pieds comme pour s'en approcher davantage. Elle écoute quelques instants, puis, se tournant vers la foule, elle lui jette ce triple cri à travers ses sanglots: *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* Evidemment, elle ne faisait que répéter, ainsi que le fait l'écho, les paroles qu'elle venait d'entendre, et qu'elle avait ordre de transmettre à l'assemblée.

Il serait impossible de décrire l'impression que cette scène émouvante produisit sur les assistants. Des larmes coulaient de tous les yeux. Tous comprenaient que cet appel à la pénitence répondait à l'invitation pressante, d'un des jours précédents, à prier pour les pécheurs. Le péché doit être nécessairement suivi de la réparation. Nous la devons

à Dieu pour nos péchés personnels; notre salut est à ce prix : « Si vous ne faites pénitence, dit Notre-Seigneur, vous périrez tous. » (1) Nous la lui devons aussi pour les péchés du prochain. Il y a, entre tous les hommes, pour le bien comme pour le mal, une solidarité dont nous partageons, dans une certaine mesure, les conséquences et les responsabilités. Les saints n'ont-ils pas été tous des réparateurs, des pénitents? L'expiation fait partie de ce qui est l'essence de la vie chrétienne. Hélas! cette loi de la pénitence n'a jamais été autant oubliée que dans notre siècle de lâcheté et de sensualisme. La Sainte Vierge est venue nous la rappeler. Ce fut le premier message de Bernadette; il a déjà eu dans le monde un profond retentissement et suscité bien des réparations salutaires.

Bernadette était retournée à sa place et sa figure avait repris le merveilleux aspect de ses extases, quand se produisit un incident qui jeta l'indignation dans tous les cœurs. Deux gendarmes firent brutalement irruption dans la Grotte en criant : « Place! Place! » L'un d'eux, qui avait le grade de maréchal des logis, s'avança vers la jeune fille et lui dit avec arrogance : « Hé bien! que fais-tu là, petite comédienne? » Bernadette, sans s'émouvoir, comme si elle n'avait rien entendu, continua son entretien avec la Vision, tandis que le gendarme, qui s'attendait à un autre effet, fort em-

(1) *Luc*, XIII, 5.

barrassé de son triste rôle, chercha à se donner une contenance en jetant à la foule cette insultante ironie : « Et dire que c'est au XIXe siècle que l'on voit de pareilles sottises! »

C'en était trop. Un murmure peu rassurant s'éleva de l'assemblée, et des ouvriers s'avancèrent, prêts à intervenir. Il n'en fallut pas plus pour faire comprendre aux deux intrus qu'ils avaient eux-mêmes fait une sottise, doublée d'une suprême inconvenance. Aussi, avec un air penaud qui remplaçait l'arrogance de leur arrivée, ils se hâtèrent de partir sans rien ajouter.

Peu après, Bernadette se retira au bras de sa tante, et la foule se dispersa en commentant les diverses circonstances de cette sensationnelle matinée.

Dieu, dans sa toute-puissance, sait tirer parti des obstacles pour les faire servir à ses plans. Nous verrons de plus en plus, dans la suite, que l'intervention des pouvoirs publics, loin de nuire à l'œuvre de Lourdes, l'a merveilleusement servie, en lui donnant une plus grande célébrité par les entraves qu'elle a essayé de lui opposer aux débuts, et un crédit plus authentique par le contrôle même qu'elle lui a fait subir.

N'est-ce pas aussi cette intervention qui prouva sans réplique aux Juifs de Jérusalem la réalité de la Résurrection de Notre-Seigneur, dont les gendarmes de Pilate furent les principaux et officiels témoins? C'est ainsi que la malveillance des autorités de Lourdes a fourni la plus solide preuve

que tout ce qui se passa à la Grotte fut loyal, sincère et surnaturel.

Là, comme toujours, la malice des hommes s'est trompée. *Mentita est iniquitas sibi.* (*Ps.* XXVI, 12.)

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, encore une grande leçon que notre lâcheté nous fait trop souvent oublier : la nécessité de la pénitence. Merci, ô bonne Mère, de nous l'avoir rappelée. Obtenez-nous la grâce d'y conformer notre conduite, afin que nos péchés, effacés et réparés, ne nous soient plus imputés quand nous paraîtrons devant le souverain Juge.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE IX

Neuvième apparition.

De toutes les apparitions de la Sainte Vierge à Bernadette, celle que nous allons décrire est l'une des plus importantes par ses conséquences. Elle fut aussi pour la voyante et les innombrables témoins une suite d'épreuves déconcertantes. Si la pauvre enfant n'eût pas eu une humilité solide, combien elle eût eu à souffrir dans son amour-

propre! La Sainte Vierge la menait vraiment par un rude sentier.

Voici en quels termes M. Estrade, qui en fut le témoin, raconte les scènes étranges de la matinée du jeudi 25 février :

« Elle était là sous mes yeux, dans sa pose angélique, lorsque, après quelques minutes de méditation, elle se leva pour s'avancer vers la Grotte. Elle écarta en passant les branches de l'églantier et alla baiser la terre sous la roche, au delà du buisson. Elle redescendit ensuite la pente, et, s'étant recueillie, elle retomba dans l'extase.

» Au bout de deux ou trois dizaines de chapelet, la voyante se leva de nouveau, se montra embarrassée; tout hésitante, elle se tourna vers le Gave et fit deux ou trois pas en avant. Tout à coup, elle s'arrêta brusquement, regarda en arrière, comme quelqu'un qui s'entend appeler, et écouta des paroles qui semblaient lui venir du côté du rocher. Elle fit un signe affirmatif, se remit en marche, non plus vers le Gave, mais vers la Grotte, à l'angle gauche des excavations. Aux trois quarts de la montée, elle fit halte et promena autour d'elle un regard troublé. Elle leva la tête comme pour interroger la Dame, puis, résolument, elle se courba et se mit à gratter la terre. La petite cavité qu'elle venait de creuser se remplit d'eau; après avoir attendu un moment, elle y but et s'y lava la figure; elle prit aussi un brin d'herbe qui poussait sur le sol et le porta à sa bouche. Tous les spectateurs

suivaient les phases de cette scène étrange avec un sentiment pénible et une espèce de stupeur. Quand l'enfant se releva pour retourner à sa place, elle avait encore le visage barbouillé d'eau boueuse. A cette vue, un cri de déception et de pitié sortit de toutes les bouches : « Bernadette n'y est plus! » la pauvre enfant devient folle! »

» Bernadette revint à sa place sans paraître s'émouvoir ni même se rendre compte de l'exclamation qui retentissait à ses oreilles. Après qu'on lui eut essuyé la figure, plus heureuse que jamais, le sourire des anges sur les lèvres, elle se remit à contempler la céleste Vision.....

» Elle continua, tranquille et recueillie, à se délecter dans les douceurs de la prière, sous le regard de Celle qu'elle aimait. Enfin, vers 7 heures, heure à laquelle la Vision disparaissait, elle fit le signe de la croix et reprit le chemin de la ville, parlant, conversant avec cet air confiant et familier qui lui était ordinaire.....

» Aux questions qui lui furent posées sur ses gestes et démarches, qui avaient paru à tout le monde si étranges, elle répondit :

» — Pendant que j'étais en prière, la Dame m'a dit d'une voix amicale, mais en même temps sérieuse : « Allez boire et vous laver à la fontaine. » Comme je ne savais pas où était cette fontaine et que je croyais que cela n'y faisait rien, je me suis dirigée vers le Gave. La Dame m'a rappelée et m'a fait signe du doigt de me rendre vers la Grotte, à

gauche; j'ai obéi, mais je ne voyais pas d'eau. Ne sachant où en prendre, j'ai gratté la terre et il en est arrivé. Je l'ai laissée s'éclaircir un peu, puis j'ai bu et je me suis lavée.

» — Tu as aussi mangé de l'herbe, pourquoi cela?

» — Je ne sais; la Dame m'y a poussée par un mouvement intérieur. » (1)

Tel est le récit de M. Estrade.

Un autre témoin qui avait également tout vu de près et qui a aussi publié ses observations, le Dr Dozous, que nous connaissons déjà, a eu soin, avant de quitter la Grotte, d'examiner attentivement toutes les parties du sol qu'il a trouvé, dit-il, partout très sec, excepté dans l'endroit où Bernadette avait creusé un petit trou d'où avait aussitôt jailli la source.

Cette source, qui ne fut d'abord qu'un mince filet d'eau, grandit peu à peu; le lendemain, elle avait la grosseur d'un doigt, et, après quelques jours, elle était grosse comme le bras d'un enfant. Bientôt ce fut un jet puissant. Elle coule depuis cinquante ans, sans avoir jamais tari, sans même avoir subi de diminution. Elle s'échappe par quinze robinets où va boire et puiser constamment la foule des pèlerins, et remplit les neuf piscines destinées aux bains des malades. Son débit est,

(1) *Les Apparitions de Lourdes*, par J.-B. Estrade, p. 99 et suiv.

actuellement, de cent vingt-deux mille litres par vingt-quatre heures, ou environ quatre-vingt-cinq litres par minute.

A la suite des scènes déconcertantes de la neuvième apparition, les adversaires avaient bruyamment triomphé, mais ils furent bientôt rabattus et réduits au silence devant ce fait inouï et irrécusable, qui ne pouvait être qu'un miracle. Il était en effet bien avéré que personne n'avait jamais connu de source à la Grotte. Peu importe qu'elle vînt d'une nappe souterraine, les circonstances de sa découverte n'étaient certainement pas naturelles. Et c'est là que gît le miracle.

Telle est l'origine de la célèbre eau de Lourdes, qui est distribuée en quantité prodigieuse dans le monde entier depuis un demi-siècle, et qui a été l'instrument incontestable d'innombrables guérisons.

Les démarches et les actes de Bernadette ont pu paraître étranges à ceux qui en furent les témoins, parce qu'ils n'en connaissaient pas la raison et le but; mais, pour nous, que de précieux enseignements sont renfermés dans la scène que nous venons de contempler!

L'eau a, dans les usages ordinaires, une double utilité : elle purifie et elle désaltère. Aussi, à ce double titre, elle est souvent donnée comme le symbole du sacrement de pénitence. « Allez boire et vous laver à la fontaine », dit Marie à la jeune fille. Non pas à la rivière, comme celle-ci le crut

d'abord ; la rivière, avec ses flots bruyants et désordonnés, représente le monde. L'eau qui désaltère et purifie les âmes, c'est cette eau vive dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine au bord du puits de Jacob, et qu'il faut aller puiser à une fontaine mystérieuse ; c'est l'eau de la grâce. Cette eau ne s'obtient qu'avec peine et labeur. Pour se purifier de ses fautes, il faut le labeur douloureux de la pénitence, accompagné des pratiques humiliantes du sacrement : la confession, la contrition, la satisfaction. A ces conditions, l'âme est lavée de ses souillures et abreuvée de l'eau divine de la grâce. Cet effet merveilleux du sacrement de pénitence est admirablement figuré par les guérisons dues en si grand nombre à l'emploi de l'eau que l'auguste Vierge a fait jaillir sous les doigts de Bernadette.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Mère de la divine grâce, quel don précieux vous nous avez fait dans cette source d'eau vive qui, par votre ordre, est sortie de la terre et dont votre parole : *Allez boire et vous laver,* a marqué, pour notre instruction, la haute signification ! Instruits par vous, puissions-nous mettre plus de zèle à aller boire et nous laver aux fontaines salutaires des sacrements !

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE X

Dixième apparition.

Les incidents de la source eurent dans toute la région un retentissement prodigieux. De tous les points du département arrivèrent des visiteurs, désireux de se trouver le lendemain aux fameuses roches de Massabielle. Dès l'aube, cinq à six mille personnes se pressaient aux alentours de la Grotte.

Bernadette, à son arrivée, monta d'abord sur la pente, jusqu'à l'endroit de la source ; elle s'y mit à genoux, fit posément le signe de la croix, puisa de l'eau dans sa main, en but une gorgée et s'en lava la figure, qu'elle essuya ensuite avec son tablier. Alors seulement elle alla s'agenouiller à sa place ordinaire.

Son visage ne tarda pas à recevoir le splendide reflet de la céleste Apparition. Soudain, comme il était arrivé déjà deux jours auparavant, il s'attrista et des larmes coulèrent le long de ses joues. S'étant ensuite levée, elle fit quelques pas vers le rocher, se prosterna et, avec une grande ferveur, elle baisa la terre de ses lèvres. Elle se releva aussitôt et, se tournant vers la foule, d'un geste de la main, elle fit comprendre aux assistants qu'ils devaient l'imiter. Et l'immense foule obéit instantanément à ce simple geste de l'enfant, qui ne

faisait que traduire, tous le sentaient, l'ordre irrésistible de la plus haute des Souveraines. Tous les genoux fléchirent, toutes les bouches baisèrent la terre. Quel spectacle! Des incrédules, mêlés en grand nombre à l'assistance, firent sans hésiter, les larmes aux yeux, et étonnés d'eux-mêmes, cet acte d'humilité et de pénitence. On peut croire que dans bien des cœurs, rebelles jusqu'alors, pénétra en ce moment le germe de leur conversion future.

Que s'était-il passé entre la voyante et la céleste Visiteuse? Celle-ci, raconta Bernadette, lui avait dit : *Vous baiserez la terre pour les pécheurs.* Voilà bien la grande préoccupation de celle qui est tout à la fois la Mère du Rédempteur, et, par adoption, la mère des coupables rachetés. Elle veut le salut des pécheurs, et elle ne cesse d'en rappeler les moyens nécessaires, à savoir : l'humilité et la pénitence.

Ainsi se passa la dixième apparition.

Revenons à l'eau de la source, qui ne tarda pas à recevoir des foules enthousiasmées le titre de miraculeuse.

Il y avait alors à Lourdes un pauvre ouvrier bien connu de toute la ville, nommé Louis Bourriette. C'était un carrier, c'est-à-dire un ouvrier occupé à l'extraction du marbre dans les carrières, nombreuses en ce pays. Vingt ans auparavant, il avait été victime d'un terrible accident. Par suite de l'explosion d'une mine de poudre mal dirigée,

il avait eu l'œil droit à moitié écrasé par un éclat de pierre. En même temps, son frère Joseph était tué à ses côtés. Malgré les soins qui furent prodigués au blessé, le malheureux ne put recouvrer l'usage de l'organe atteint. Il ne voyait plus de l'œil droit qu'une vague lueur, ne sachant même, quand il fermait l'œil gauche, distinguer un homme d'un arbre.

Dès qu'il eut entendu parler de la source jaillie à la Grotte, il envoya sa fille pour y chercher de l'eau. Cette eau était encore sale et terreuse. Bourriette, après avoir fait le signe de la croix, en frotta l'œil perdu depuis tant d'années. Presque aussitôt, il poussa un grand cri, il sentait la vue lui revenir. Il continua à prier et à frictionner, et bientôt il reconnut nettement les objets.

Le lendemain, rencontrant sur la place de Lourdes le Dr Dozous, Bourriette l'aborda triomphalement en disant :

— Je suis guéri.

— Pas possible, s'écrie le médecin. Votre mal est incurable. Le traitement que je vous fais suivre a pour but de calmer vos douleurs, mais ne peut pas vous rendre la vue.

— Ce n'est pas vous qui m'avez guéri, répond avec émotion le carrier, c'est la Sainte Vierge de la Grotte.

L'homme de la science humaine haussa les épaules, puis tirant un agenda de sa poche, il écrivit quelques mots au crayon. Ensuite, appli-

quant sa main sur l'œil valide de Bourriette, il présenta à l'œil blessé la petite phrase qu'il venait d'écrire.

— Si vous pouvez lire ceci, je vous croirai, dit d'un air de triomphant défi l'éminent docteur.

Les gens qui se promenaient sur la place s'étaient groupés autour d'eux.

Aussitôt, à haute voix et sans la moindre hésitation, l'ouvrier lut ces mots : « Bourriette a une amaurose incurable, et il ne guérira jamais. »

Le docteur fut aussi stupéfait que si la foudre était tombée à ses pieds. C'était un homme de science, mais aussi de conscience, et il n'hésita pas à reconnaître, dans cette guérison soudaine d'un mal incurable, l'action d'une puissance supérieure.

— Je ne puis le nier, dit-il; c'est un miracle, un vrai miracle. Cela me renverse, mais il faut bien se soumettre devant un fait si évident.

Le Dr Vergez, de Tarbes, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et médecin très renommé des eaux de Barèges, appelé à se prononcer sur cet événement, n'hésita pas, dans un rapport détaillé, à conclure aussi au miracle.

D'autres guérisons non moins surprenantes eurent lieu coup sur coup dans la ville. Toutes furent scrupuleusement contrôlées et officiellement constatées sur certificats médicaux.

La guérison de Bourriette fit un bruit énorme dans la ville de Lourdes. Elle jeta le trouble dans

le camp des incroyants, mais la grande masse des habitants y reconnut avec joie et reconnaissance une intervention surnaturelle, c'est-à-dire un miracle. Ce fut surtout dans la corporation dont faisait partie l'heureux miraculé que cet événement suscita un véritable enthousiasme. Vers le soir de ce jour, un grand nombre d'ouvriers carriérs, en rentrant de leur travail, se rendirent aux roches Massabielle avec leurs outils et tracèrent dans la pierre un sentier plus facile pour aborder la Grotte. Devant le trou de la source, ils placèrent une rigole de bois au-dessous de laquelle ils creusèrent un petit réservoir ovale d'un demi-mètre de profondeur et de la dimension d'un berceau d'enfant. Nous verrons que la corporation des carriers ne s'en tint pas à ce premier merci.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge sainte, miroir de justice, dans cette dixième apparition, en ordonnant à Bernadette de baiser la terre pour les pécheurs, vous nous rappelez que la mortification et l'humilité sont nécessaires à l'expiation du péché, fruit de l'orgueil et de la sensualité. Demandez à Dieu pour nous, pauvres pécheurs, la grâce de bien comprendre cette grande leçon et de la mettre courageusement en pratique.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XI

Onzième apparition.

Le samedi 27 février, comme les jours précédents, une grande foule attendait Bernadette à la Grotte. A l'arrivée de la voyante, tout se passa comme de coutume et, à sa transfiguration, on reconnut que l'apparition avait lieu. Elle ne présenta d'ailleurs aucun incident particulier pour les témoins, seulement, l'entretien entre la Dame du ciel et sa petite privilégiée se prolongea plus que d'habitude. Quand l'extase eut cessé et que Bernadette fut de retour chez elle, elle annonça à sa mère que la Dame lui avait donné une commission pour M. le curé, en ces termes : *Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle.*

La pensée d'aller au presbytère troublait la timide enfant; elle s'y rendit cependant pour obéir.

On a certainement déjà remarqué avec étonnement que, jusqu'à présent, il n'a pas encore été question de prêtres dans toute cette histoire qui, depuis deux semaines, occupait avec une passionnante intensité tous les esprits dans la ville et dans la région. Cette abstention du clergé, dans une affaire qui intéressait aussi considérablement la religion, n'était certes pas due à l'indifférence, mais à la plus sage réserve. Le curé de Lourdes

et ses trois vicaires n'avaient pas manqué, dès le début, de se faire mettre au courant de tous les incidents qui se produisaient, mais ils attendaient prudemment pour intervenir, sachant bien que, s'il y avait lieu, la Providence les appellerait à temps.

La paroisse de Lourdes, chef-lieu de décanat, était gouvernée par un prêtre de haute valeur, M. Peyramale, homme de grande foi, de piété profonde et de vie austère. Il jouissait de l'estime et de l'affection universelles; aussi son autorité était considérable sur son peuple. Physiquement, il avait une haute taille, des traits énergiques et un aspect assez rude; mais dans ses relations avec ses paroissiens, il était familier et bon et d'un abord facile. Bernadette ne lui avait jamais parlé, n'étant de retour à Lourdes, comme on s'en souvient, que depuis quelques semaines, pour se préparer à sa Première Communion. Elle allait assidûment à l'école des Sœurs et au catéchisme que faisait l'un des vicaires.

Bernadette vint donc au presbytère. La maison curiale était précédée d'un jardin où se promenait alors M. Peyramale, en récitant son bréviaire. La petite fille alla aussitôt vers lui, modeste et timide. Le prêtre, interrompant sa prière, lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

— Je suis Bernadette Soubirous, répondit la voyante.

— Ah! c'est toi, reprit le curé d'un ton sévère;

on raconte de toi de singulières histoires, ma pauvre fille. Suis-moi et entre.

Il la précéda et l'introduisit dans le salon du presbytère.

— Hé bien! voyons, que me veux-tu?

— La Dame de la Grotte m'a chargée de dire aux prêtres qu'elle désire avoir une chapelle à Massabielle, et c'est pour cela que je suis venue.

— Qu'est-ce que c'est que cette Dame dont tu parles? reprit le curé, feignant de tout ignorer.

— C'est une dame très belle qui m'apparaît sur le rocher de Massabielle.

— Oui, mais enfin, qui est cette Dame? Est-elle de Lourdes? La connais-tu?

— Elle n'est pas de Lourdes, je ne la connais pas.

— Et tu acceptes d'une personne que tu ne connais pas des commissions comme celle que tu me fais?

— Oh! Monsieur le curé, la Dame qui m'envoie ne ressemble pas aux autres dames.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'elle est belle comme on l'est, je pense, dans le ciel.

— Et tu n'as jamais demandé son nom à cette Dame?

— Si; quand je le lui demande, elle incline la tête, sourit, mais ne répond pas.

— Elle est donc muette?

— Oh! non, puisqu'elle s'entretient tous les

jours avec moi ; si elle était muette, elle n'aurait pas pu me dire de venir vous trouver.

— Raconte-moi, du moins, comment tu as fait sa rencontre.

M. le curé s'étant assis, invita Bernadette à s'asseoir. Celle-ci, sans se troubler et avec l'assurance de la vérité, commença le récit de tout ce qu'elle avait vu et entendu à la Grotte à partir de la première apparition.

A mesure que l'enfant déroulait sa narration, le bon curé sentait que ses préventions s'en allaient une à une. Habitué à lire au fond des cœurs, il admirait, sans le laisser paraître, le caractère de sincérité de cette simple enfant, racontant dans son patois rustique des événements aussi merveilleux que, dans l'état inculte de son esprit, il lui eût été impossible de concevoir. A travers ces yeux limpides, derrière ce visage candide, il apercevait l'innocence profonde de cette âme privilégiée. N'avons-nous pas vu déjà précédemment que des incrédules, des libres-penseurs avaient aussi subi cette même influence ?

La fermeté du prêtre sut pourtant commander à sa secrète émotion, et il eut la force de garder envers l'enfant sa physionomie sévère et sceptique. Dans l'intérêt même de la vérité, il voulait la mettre à l'épreuve. Il reprit donc d'un ton bourru :

— Et tu prétends que la Dame t'a chargée de dire aux prêtres qu'elle désire avoir une chapelle à Massabielle ?

— Oui, Monsieur le curé.

— Mais tu ne vois pas que cette Dame a voulu se moquer de toi ? Si une dame de la ville t'avait chargée d'une pareille commission, est-ce que tu l'aurais écoutée ?

— Oh ! il y a une grande différence entre les dames de la ville et celle que je vois.

— Elle est grande, en effet, la différence ! Comment, une femme qui n'a pas de nom, qui vient on ne sait d'où, qui va se loger dans un rocher, les pieds nus, te paraît digne d'être prise au sérieux ? Ma fille, je ne crains qu'une chose, c'est que tu ne sois victime d'une illusion.

Bernadette ne répondit pas. Il y eut un moment de silence, pendant lequel le curé se mit à arpenter à grands pas son salon. Il revint se placer devant Bernadette et lui dit :

— Tu répondras à la Dame qui t'a envoyée que le curé de Lourdes n'a pas l'habitude de traiter avec des gens qu'il ne connaît pas ; qu'avant toutes choses, il exige qu'elle fasse connaître son nom, et, de plus, qu'elle prouve que ce nom lui appartient. Si cette Dame a droit à une chapelle, elle comprendra le sens que j'attache à mes paroles ; si elle ne le comprend pas, tu lui diras qu'elle peut se dispenser d'envoyer de nouveaux messages à la cure.

Là-dessus, le curé congédia Bernadette, qui se retira assez embarrassée, mais sans éprouver ni découragement ni inquiétude. Elle savait trop bien

que sa mission était divine et ne pouvait manquer d'aboutir, de quelque part que vinssent les contradictions.

Cette façon d'agir du curé peut paraître, après coup, d'une sévérité outrée, mais elle était inspirée par une sage prudence. Si les prêtres s'étaient, de quelque façon, mêlés au mouvement, on n'aurait pas manqué de les accuser d'avoir été les instigateurs de toute cette histoire, d'en avoir conçu le plan et dressé les acteurs. Leur sage réserve ne donna pas lieu à cette insinuation.

L'évêque de Tarbes approuva hautement cette ligne de conduite et étendit à tout le clergé diocésain l'ordre de se tenir absolument à l'écart.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Vierge très sage, l'homme, dans son orgueil, est souvent porté à l'indépendance et au mépris de l'autorité. Dans l'Eglise de Jésus-Christ, cette autorité repose sur le sacerdoce, divine magistrature instituée par son fondateur. Vous nous rappelez cette règle fondamentale, en envoyant votre messagère soumettre vos ordres aux pasteurs légitimes. Obtenez-nous la grâce d'une parfaite obéissance envers tous ceux qui sont chargés du gouvernement de nos âmes.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XII

Douzième et treizième apparitions.

Les journées ne suffisaient plus pour satisfaire la dévotion ou la curiosité des foules. La Grotte ne désemplissait pas, même la nuit. Des cierges y brûlaient continuellement et le chant des cantiques ou des litanies y retentissait sans cesse. Bien que la Dame n'eût pas encore dit son nom, tout le monde était persuadé que c'était l'auguste Vierge Marie.

Au matin du dimanche 28 février, une affluence considérable venue de toutes les parties du Bigorre et du Béarn, citadins, campagnards, habitants des montagnes, se pressait entre le Gave et le rocher désormais célèbre.

A l'arrivée de Bernadette, cette foule compacte s'ouvre devant elle avec un respectueux silence. Par honneur pour le saint jour, la jeune fille a revêtu ses habits du dimanche, modestes mais propres; elle est accompagnée de sa tante Lucile.

L'enfant s'agenouille et prie, et bientôt les signes ordinaires de la mystérieuse entrevue apparaissent sur ses traits; personne autre que Bernadette ne voit la Dame, mais tous sont pénétrés de sa présence. Le colloque fut long et partagé entre la récitation du chapelet, le baisement de la terre et l'eu-

tretien, dont la voyante n'a rien fait connaître. Les spectateurs, qui ne la quittaient pas des yeux, priaient comme elle, comme elle s'agenouillaient et baisaient la terre.

Il y avait là aussi des soldats de la garnison du château venus en curieux. Vers la fin de l'apparition, comme Bernadette se levait pour monter vers l'églantier et se rapprocher de la Dame, deux de ces militaires se présentèrent d'eux-mêmes pour lui en faciliter l'accès. « Allons! place! place ici! » disaient-ils en marchant à reculons et refoulant l'assistance de droite et de gauche, comme s'ils avaient exécuté une consigne. « Et puis, disait l'un d'eux à son camarade, on viendra encore nous dire, à toi et à moi, que l'apparition est une blague! Ah! mais, gare! c'est avec moi qu'auront à compter les loustics de la chambrée. »

Tant il est vrai de dire qu'il suffisait de voir pour croire et que le scepticisme le plus décidé devait céder devant l'évidence.

Bernadette se prosterna une dernière fois, et, la Dame ayant disparu, elle se retira avec sa tante et se dirigea vers l'église paroissiale pour assister à la messe. Elle y fut suivie d'un grand nombre de personnes.

La visite de ce jour, comme nous l'avons dit, n'eut pour objet que des communications intimes et toutes personnelles que Bernadette n'a point révélées. Il en fut de même de celle du lendemain. La Sainte Vierge n'avait garde de négliger

la formation spirituelle de l'enfant qu'elle avait choisie pour sa messagère et, par là, elle nous rappelle que le soin de la perfection est pour tous l'œuvre essentielle et première dont aucune autre ne saurait dispenser.

L'entrevue du jour suivant fut pourtant signalée par un incident que nous ne pouvons passer sous silence, car tout, dans cette merveilleuse histoire, jusqu'aux plus minimes circonstances, renferme pour nous d'utiles leçons.

Une pieuse personne (1) de Lourdes avait remis son chapelet à Bernadette, la priant de s'en servir elle-même devant l'Apparition et de le lui rendre ensuite, pour que cet objet, consacré par le regard de Marie, lui demeurât comme un précieux souvenir. Bernadette avait consenti volontiers à cette combinaison, n'y voyant d'ailleurs aucun inconvénient. C'est donc sur ce chapelet étranger qu'elle commença sa prière. La céleste Dame prit alors un aspect sévère et dit : « Où est votre chapelet ? » Bernadette lui montra celui qu'elle tenait en main. « Vous vous trompez, reprit la Dame ; ce chapelet n'est pas le vôtre. » Aussitôt l'enfant, prenant dans sa poche son propre chapelet, le lui montra. Le regard de la divine Institutrice redevint bienveillant, et la prière de l'élève docile se continua avec la ferveur habituelle.

En voyant ces gestes de Bernadette, toutes les

(1) Pauline Sens, couturière.

personnes présentes qui étaient munies d'un chapelet — et c'était le grand nombre — l'imitèrent en élevant avec une joie et un enthousiasme indescriptibles cet instrument de piété vers l'Apparition, pensant répondre à une invitation de Marie, et heureuses d'attirer ainsi sur elles-mêmes son regard bienveillant. Elles connurent bientôt, par les explications de Bernadette, ce qui s'était passé entre elle et la Dame.

La Sainte Vierge a voulu d'abord, en demandant à la jeune fille de lui montrer son chapelet, nous rappeler l'importance qu'elle attache à cet objet pieux et le désir qu'elle a que tous nous possédions un chapelet, *notre* chapelet et que nous le portions continuellement sur nous, afin de nous en servir chaque jour.

En second lieu, à cette demande se joignait un reproche. Pourquoi ? Parce que Bernadette se servait d'un chapelet qui n'était pas le sien. Or, c'est une règle rigoureuse et trop souvent oubliée, que les indulgences attachées au chapelet par les bénédictions de l'Eglise sont personnelles, c'est-à-dire propres à la personne à qui appartient le chapelet, et ne peuvent être gagnées par une autre. Le chapelet n'est donc pas un objet qu'on puisse prêter ou échanger, en vue de transmettre les indulgences; si on le fait, il perd sa bénédiction et ses indulgences et redevient un objet profane. Les indulgences sont des faveurs trop précieuses pour que nous n'apportions pas à les gagner tout le

soin nécessaire. Elles profitent à nous-mêmes et aux âmes du purgatoire, dont elles soulagent et abrègent les souffrances.

La Sainte Vierge nous apprend enfin le respect que nous devons avoir pour les décisions et observances de la sainte Eglise, qui a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pouvoir et la charge de régler tout ce qui concerne le culte divin. Cette autorité s'étend à tout, non seulement aux choses obligatoires, mais même aux pratiques de libre dévotion.

Quel doux souvenir ce fut pour les heureux témoins de la scène du chapelet que nous venons de raconter, d'avoir pu montrer à Marie leur chapelet et le réciter sous ses yeux! Mais pouvons-nous douter que toutes les fois que nous lui adressons nous-mêmes cet hommage et cette prière, elle ne nous regarde avec bonté du haut du ciel et n'écoute favorablement nos vœux?

Pèlerins de désir, chaque jour aimons à nous transporter par la pensée devant le rocher béni où Marie s'est montrée dix-huit fois avec le chapelet et où elle a enseigné Bernadette à le bien dire. Récitons-le devant elle comme le récitait la voyante. Chacune des saintes formules qui le composent, chaque mot de ces sublimes prières, en passant par les perles bénites du chapelet, se changent en pierres précieuses que Marie nous garde en réserve pour nous les rendre en grâces ici-bas et en gloire dans le ciel. Saint François de

Sales disait qu'il n'échangerait pas pour tout l'or du monde les mérites d'un seul *Ave Maria* bien récité. Quelle fortune, en effet, pourrait entrer en comparaison avec le salut maternel par lequel Marie répond toujours à chacune de nos salutations!

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Reine du saint Rosaire, en vous montrant à Lourdes avec un chapelet, vous nous avez rappelé et recommandé cette dévotion à laquelle vous vous êtes plu en tout temps à accorder de grandes et précieuses faveurs. Puisque cet hommage plaît à votre cœur, nous y serons de plus en plus fidèles et chaque jour nous aimerons à vous offrir cette couronne d'*Ave*, pour vous si glorieuse, et pour nous si féconde et si salutaire.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XIII

Quatorzième apparition.

Deux apparitions ont déjà eu lieu depuis que Bernadette, pour obéir à la Dame de la Grotte, a eu, avec le curé de Lourdes, l'entrevue que nous avons racontée. On se rappelle la réponse

du digne pasteur au message que lui transmettait la voyante, concernant la construction d'une chapelle. Le curé demandait son nom à l'Apparition, avec preuve à l'appui. Bernadette n'avait pas manqué sans doute de rapporter à la Dame cette réponse, inspirée par une défiance que beaucoup trouvaient exagérée.

Après un demi-siècle de faits miraculeux prodigieusement multipliés et de pèlerinages dont l'importance inouïe et toujours croissante n'est pas le moindre de ces miracles, nous sommes peut-être enclins à porter le même jugement. Nous aurions tort. Les preuves surabondantes que nous possédons, le curé de Lourdes ne les avait pas. On n'était alors qu'au début, et il avait trop d'expérience pour ne pas se méfier de l'enthousiasme souvent irraisonné des foules. Il avait aussi conscience de l'énorme responsabilité qui pesait sur lui et du mal considérable qu'une trop grande facilité pourrait faire à la religion et spécialement à ses ouailles. Sa sévère réserve a grandement servi l'œuvre de Lourdes et la vérité, et nous devons en louer sa sagesse. En cette circonstance, comme toujours, Dieu avait bien choisi son représentant.

Comment la réponse du curé fut accueillie par la Dame, nous ne le savons pas, la voyante n'en a rien dit.

Dans la rencontre du mardi 2 mars, un nouveau pas sera fait vers les dernières solutions. Ber-

nadette, que sa tante Basile avait accompagnée à la Grotte, s'entretint, comme précédemment, avec la céleste Dame et dans les mêmes conditions extatiques. Puis, la vision ayant cessé, elle se retira. Elle avait, cette fois, le visage très soucieux. Sa tante lui en ayant demandé la raison, elle lui répondit qu'elle était chargée d'une seconde mission pour M. le curé. Sur sa prière, tante Basile, un peu à contre-cœur, car elle savait comment s'était passée la première entrevue, consentit à accompagner sa timide nièce au presbytère.

Mais, depuis trois jours, les faits avaient marché. Le filet d'eau primitif avait grossi notablement et d'éclatantes et nombreuses guérisons étaient venues témoigner en faveur de la véracité de Bernadette. Il y avait certes de quoi ébranler les dispositions défavorables du rigide pasteur. Devant un miracle bien avéré, tout esprit de bon sens et de bonne foi s'incline et les objections tombent. Il est vrai que l'abbé Peyramale n'avait rien vu ni contrôlé par lui-même. Fidèle à sa ligne de conduite, il ne voulait pas intervenir directement ; il ne connaissait les événements que par des rapports. Il n'était donc encore que sur la voie de la conversion. En conséquence, c'est avec une froide et sévère réserve qu'il reçut Bernadette.

— Hé bien ! dit-il à l'enfant, que viens-tu m'apprendre ? La Dame a-t-elle parlé ?

— Oui, Monsieur le curé ; elle m'a chargée de vous répéter qu'elle désire avoir une chapelle à

Massabielle; de plus, elle a ajouté : *Je veux qu'on y vienne en procession.*

A cette parole, la figure du curé se rembrunit. Brusquement il répliqua :

— Ma fille, il ne manquait plus que ce dernier complément à toutes tes histoires. Ou tu mens, ou la Dame qui te parle n'est que le masque de Celle qu'elle veut paraître. Elle exige une procession, et pourquoi ? Sans doute pour faire rire les gens sans croyance et déconsidérer la religion. Le piège n'est pas habile. Tu lui diras de ma part qu'elle connaît mal les attributions hiérarchiques du clergé. Si elle était réellement Celle dont elle emprunte les traits, elle saurait que je n'ai pas le droit de prendre l'initiative d'une pareille manifestation. C'est à l'évêque de Tarbes, et non à moi, qu'elle aurait dû t'envoyer.

— Mais, Monsieur le curé, interrompit timidement Bernadette, la Dame ne m'a pas dit qu'elle voulait *dès à présent* une procession à la Grotte, elle m'a dit simplement : *Je veux qu'on y vienne en procession;* et si j'ai bien compris, c'est de l'avenir et non du présent qu'elle voulait parler.

Dans cette réflexion, toute naturelle pour Bernadette, le prêtre crut voir une habileté de la jeune fille pour se tirer d'embarras; la distinction lui parut trop subtile pour que ses doutes ne fussent pas réveillés. Il se dit que cette enfant, dans son apparente naïveté, jouait peut-être un rôle qu'on lui avait appris.

Oui, certes, la réponse était habile; mais qui ne reconnaît, ici et dans toutes les circonstances semblables où s'est trouvée déjà et se trouvera dans la suite Bernadette, l'assistance que Notre-Seigneur avait promise à ses témoins? « Quand vous serez amenés devant les magistrats, n'ayez pas souci de ce que vous devez répondre; ce qu'il vous faudra dire en ce moment, l'Esprit-Saint vous l'inspirera. » (1)

C'est sous l'impression de la défiance que, après un moment de silence, le curé dit à Bernadette :

— Voyons! il est temps que tout cela finisse. Tu diras à cette Dame qu'avec le curé de Lourdes il faut parler clair et net. Elle veut une chapelle? Elle veut une procession? Où sont ses titres aux honneurs qu'elle réclame? Qui est-elle? D'où vient-elle? Allons droit au but. Je vais lui indiquer un moyen de se faire reconnaître. Elle se tient à la Grotte, m'as-tu dit, au-dessus d'un rosier. Eh bien! demande-lui de ma part qu'un de ces jours, en présence de la foule assemblée, elle fasse fleurir subitement le rosier en question. Quand tu viendras m'annoncer que ce prodige est accompli, je croirai à ta parole, et je te promets de t'accompagner à Massabielle.

Un sourire de la tante et de la nièce répondit

(1) *Luc*, XII, 11, 12.

à ce langage. Puis, ayant salué M. le curé, elles sortirent.

L'excellent pasteur voulait des signes, il avait raison et il en aura ; mais ce n'était pas à lui de les désigner. Dieu n'a pas de directions à recevoir de ses créatures, ni pour le temps ni pour le mode.

Le curé de Lourdes, comme c'était son devoir, n'avait pas manqué de mettre son évêque au courant des événements dont sa paroisse était le théâtre, et à la suite de cette seconde entrevue avec Bernadette, il fit le voyage de Tarbes, pour en rendre compte au chef vénéré du diocèse. Le prélat, qui s'appelait Mgr Laurence, jouissait en France, et surtout dans son diocèse, d'une haute réputation de sagesse, de science et de fermeté. C'était un administrateur de premier ordre, et surtout un pasteur doué d'éminentes vertus. Comme M. Peyramale, il fut vraiment, dans ces circonstances, l'homme de la Providence. Plus sage que l'apôtre saint Thomas, il se garda bien de nier tout d'abord, il attendait....., il attendit même longtemps.

A la suite de son entretien avec le curé de Lourdes, le digne prélat concerta avec lui les mesures à prendre pour être renseigné exactement chaque jour sur tout ce qui se passerait soit à Massabielle, soit ailleurs, au sujet des apparitions, et il maintint les ordres de réserve absolue qu'il avait déjà précédemment envoyés à son clergé.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Reine et Mère, vous avez daigné établir à Lourdes un nouveau trône de puissance et de bonté et vous y invitez vos enfants. C'est de tout cœur et avec joie que, pèlerins de désir, nous nous unissons à la grande procession des peuples qui se succèdent continuellement à Lourdes pour célébrer vos grandeurs et vous remercier de vos bienfaits.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XIV

Déception.

Bernadette, à la suite de sa seconde visite au presbytère, sans être nullement ébranlée et sans perdre confiance, était cependant fort attristée et elle aspirait au lendemain, dans l'espoir de trouver près de sa divine Amie la consolation dont elle sentait le besoin. Que lui importait l'approbation des foules? C'est celle du prêtre qu'il lui fallait, et elle n'avait recueilli près de son pasteur que de pénibles rebuts. Dans l'anxiété de son cœur, elle se demandait si elle n'était pas la cause de l'insuccès de sa mission.

Le lendemain matin, elle se dirigea vers la Grotte. Combien elle avait hâte d'y arriver ! S'étant mise à genoux à sa place habituelle, elle baisa la terre, comme elle le faisait fréquemment depuis que la Sainte Vierge lui avait appris cet acte d'humilité. Puis, ayant fait le signe de la croix, elle récita son chapelet, les yeux constamment fixés au-dessus de l'églantier. Mais elle n'y apercevait que le rocher nu et sombre. Après une longue attente, elle baisa de nouveau la terre et s'éloigna, calme et résignée, mettant en pratique, sans doute, les avis qu'elle avait reçus dans les entretiens intimes des jours précédents, pour les temps d'épreuve.

— La Dame n'est pas venue, dit-elle tristement aux personnes qui l'interrogeaient.

— Peut-être que les apparitions sont finies, dit une voix.

— Je ne sais, répondit-elle; en tout cas, je reviendrai encore demain.

Le lendemain, en effet, était le dernier jour de la quinzaine demandée et promise. Comme on croyait généralement que ce serait aussi la fin des apparitions, une affluence considérable fit invasion dans la petite ville pendant toute cette journée. Par toutes les routes qui y aboutissaient, arrivèrent des multitudes d'étrangers à pied, à cheval, en voitures de toutes formes, depuis le char à bancs rustique jusqu'aux somptueux équipages. Il n'y avait pas encore de chemin de fer dans la

contrée. Tous les hôtels de la ville et un grand nombre de maisons bourgeoises regorgeaient de monde. Beaucoup durent chercher pour la nuit des abris quelconques. La nuit elle-même ne ralentit pas le mouvement. C'est de tout le Midi de la France et du Nord de l'Espagne que s'était formée cette multitude.

C'est assez dire le bruit qui se faisait partout au sujet des événements extraordinaires de Lourdes. L'opinion publique en était saisie jusqu'au paroxysme. Tous les journaux de France et de l'étranger s'en occupaient, et d'ardentes polémiques étaient engagées. C'étaient même les journaux impies qui faisaient le plus de tapage. Quoi! des apparitions, des extases, des miracles! Allons donc! Etait-ce possible? La science avait si bien prouvé que toutes ces choses-là n'existent pas et n'ont jamais été que le vain produit de folles imaginations ou de la fourberie cléricale! Et voilà que ce surnaturel si triomphalement nié se manifestait avec un éclat qu'on ne pouvait pas méconnaître. Quelle défaite et quel recul si on n'arrivait pas à l'étouffer sans retard et à faire tomber l'engouement populaire, qui prenait d'effrayantes proportions! La mauvaise presse y emploie ses moyens ordinaires: le persiflage, le mensonge, la calomnie; on ne parle pas des miracles certains et authentiquement prouvés, mais on invente des histoires puériles et ridicules, dans le but de jeter du discrédit sur les faits réels.

Vains efforts, qui n'eurent guère d'autre résultat que de faire aux événements de Lourdes une réclame énorme. Plus tard seulement, l'expérience apprendra à cette presse déloyale et sans pudeur une tactique plus habile, appelée la conspiration du silence. Seul le *Lavedan,* petite feuille libre-penseuse de Lourdes, placée au centre même des événements et ne pouvant, par conséquent, les nier, commençait déjà cette peu honnête et peu vaillante conspiration, en n'en parlant pas. Ce qui a fait dire à un écrivain de l'époque, qu'on aurait cru que ce journal était rédigé à un autre bout du monde.

Quant aux autorités civiles de la ville, du département et de la capitale, elles se trouvaient dans le plus complet désarroi. Nous avons déjà parlé des tentatives faites pour empêcher Bernadette de retourner à la Grotte. En attendant d'autres mesures, on se trouvait débordé. On avait même eu recours à la ruse. On avait tendu à Bernadette et à sa famille des pièges de toute nature pour la faire tomber, elle ou ses parents, dans une contravention, une illégalité quelconque qui permît d'y trouver prétexte à l'intervention de la justice.

Pour tenter cette pauvre famille, on essaya aussi de l'appât du gain. Souvent des visiteurs, les uns par pitié et bonté de cœur, mais beaucoup animés d'une toute autre intention, offrirent aux Soubirous des secours matériels, des provisions, de l'argent. Mais l'enfant et ses parents refusaient

toujours et de telle façon qu'on ne pouvait insister.

Un soir, un étranger entre dans le misérable logis; il interroge Bernadette avec beaucoup d'intérêt, la félicite de son bonheur, puis, s'apitoyant sur la misère qui l'entourait : « Je suis riche, dit-il; permettez-moi de vous venir en aide. » Et sa main dépose sur la table une bourse, qu'il ouvre de façon à montrer l'or dont elle était remplie. La rougeur de l'indignation monte au visage de Bernadette :

— Je ne veux rien, Monsieur, dit-elle vivement; reprenez cela.

— Mais ce n'est pas pour vous, mon enfant, c'est pour vos parents, qui sont dans le besoin.

— Nous ne voulons rien, ni Bernadette ni nous, disent le père et la mère, remportez votre or.

L'inconnu, visiblement contrarié, ramasse sa bourse et s'en va. Une si étrange attitude pouvait donner lieu à de justes soupçons.

Une autre fois, c'est une étrangère qui, après une longue conversation avec Bernadette, l'embrassa et glissa furtivement un rouleau d'or sous les plis de son tablier. L'enfant était assise. Se levant d'un bond, comme si un charbon ardent était tombé sur elle, elle laissa tomber le précieux rouleau. Puis, confuse de son brusque mouvement, elle le ramassa et le remit gentiment à la charitable étrangère, qui, elle, comprit et admira.

Et pourtant, l'on n'avait pas toujours, dans la maison des Soubirous, assez de pain pour rassasier

les huit membres de la famille, surtout depuis que ces événements rendaient fort irrégulier le travail du père et à peu près nul celui de la mère, car la maison ne désemplissait pas de visiteurs avides de voir et d'interroger.

M. Estrade et M. le Dr Dozous ont rendu, dans leurs livres, des hommages émus à ce noble et fier désintéressement, qui ne contribua pas peu à entourer d'estime ces braves gens et à affermir la confiance en la sincérité de leur enfant. Les Soubirous, avec le sens délicat des âmes chrétiennes, comprenaient qu'en recevant quoi que ce soit, ils auraient eu l'air de trafiquer des choses du ciel.

Quelle leçon pour une époque où l'on voit tant de gens fouler aux pieds leurs devoirs les plus sacrés et vendre pour un peu d'argent leur honneur, leur conscience et leur foi.

INVOCATION

Ave Maria.

O Mère du bon conseil, pendant votre vie mortelle, vous avez méprisé les biens de ce monde, parce que, dans votre sagesse, vous compreniez combien ils sont vils en comparaison des biens éternels. Comme vous l'avez fait pour Bernadette et sa chrétienne famille, inspirez-nous ce même sentiment, qui est un signe des élus et qui faisait dire à saint Ignace : « Que la terre me paraît méprisable quand je regarde le ciel ! »

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XV

Quinzième apparition. — Dernier jour de la quinzaine.

Le grand jour attendu par l'immense multitude commence à poindre, et déjà il serait difficile de trouver à se placer, tant les rangs sont pressés dans la Grotte, devant les rochers, sur la prairie, au bord du Gave et jusque sur les pentes opposées de la rive droite. Les arbres eux-mêmes et les moindres saillies des rochers ont été envahis. Si loin que le regard s'étende, on ne voit que des têtes humaines. C'est une mer houleuse et bruyante, mais sans désordre. On dirait que tout ce monde sent qu'il foule une terre sacrée comme le sol d'un temple. Les évaluations les plus modérées, écrit M. Estrade, portèrent le chiffre des assistants de quinze à vingt mille.

En prévision de cette affluence, le maire de Lourdes, dès la veille, avait pris des mesures de précaution. Il avait fait venir du dehors trois brigades de gendarmerie et réquisitionné, pour le maintien de l'ordre, tous les hommes libres de la garnison du château. De grand matin, les soldats, en tenue de parade, furent échelonnés, l'arme au bras, sur le chemin que devait parcourir la voyante.

Les gendarmes, les uns à pied, les autres à cheval, faisaient circuler dans les rues. La brigade locale, comme un piquet d'honneur, se tenait en faction sous l'arcade de la Grotte. Plus loin brillaient les casques dorés d'une troupe de cavaliers, venus de Tarbes, qui gardaient les bords du Gave. Là se trouvaient aussi le maire et ses adjoints, le procureur et le commissaire, tous ceints de leur écharpe. Sans doute, leur présence n'était pas due à la bienveillance, mais ils surent être convenables. On aurait vraiment dit, à voir ces solennelles dispositions, qu'il s'agissait de recevoir un grand de ce monde, une princesse illustre. C'était mieux que cela : c'est une princesse du ciel qui allait descendre pour conférer avec son amie de la terre, princesse aussi de la royale pauvreté.

C'est ainsi que tout concourait, même de la part des adversaires, à donner à la clôture de la quinzaine un éclat et une solennité inattendus et quasi officiels...

Bientôt le soleil, dont le lever est toujours tardif dans les vallées, franchit la cime voisine du Grand-Jer et ses rayons jettent une note brillante sur tous ces costumes et ces coiffures de formes et de couleurs variées, spectacle tout nouveau sur ces rives qui désormais le verront se reproduire indéfiniment.

Tout le monde est dans l'attente quand ce cri : « La voilà! » passant de bouche en bouche, fait circuler sur ces masses comme un frissonnement

de respect. Les fronts se découvrent, les mains se joignent pour la prière, et tous les regards se tournent vers l'endroit par où doit venir la voyante.

Bernadette s'avance avec sa mère, l'une et l'autre revêtues de leurs modestes vêtements du dimanche et la tête couverte d'un capulet blanc. Elles sont précédées de deux gendarmes, sabre au clair, qui ouvrent la marche. Ni cet appareil solennel, ni cette foule qui la considère avec une respectueuse sympathie et s'incline sur son passage, ne troublent la jeune fille. Elle y semble si indifférente, qu'on croirait qu'elle ne les voit point. Son cœur l'a devancée, et sa pensée est tout occupée de la chère visite qu'elle attend. Voici pourtant qu'elle s'arrête. Sur le chemin qu'elle suit se tenait une jeune fille aveugle qui fondait en larmes. Bernadette l'aperçoit, et, tout émue, elle lui prend les mains et l'embrasse avec tendresse. Puis, elle continue sa marche. Il était 7 h. 1/4 quand elle arriva à sa place habituelle. Aussitôt, se mettant à genoux, elle fit, avec une touchante et communicative ferveur, le signe de la croix et commença la récitation de son chapelet.

Quelques instants après, la vision commençait, sensible, pour l'assistance, à la transformation et à l'éclat des traits de la voyante. Un silence profond planait sur toute cette scène, qui était plus du ciel que de la terre. Bernadette priait et tous les cœurs priaient avec elle; on la voyait parler et écouter, mais on n'entendait rien de l'ineffable

colloque. On vit à un moment son visage s'attrister et des larmes tomber sur ses joues. Cela ne dura pas, et sa physionomie redevint bientôt radieuse.

Au bout d'une heure environ, le visage transfiguré reprit son aspect naturel; c'était la fin de la vision.

La voyante, redevenue une humble et pauvre fille, se leva tranquillement pour partir. Ses *gardes du corps,* profondément émus eux-mêmes, reprirent leur place en avant; cette fois ce n'était plus pour eux un service de police, mais d'honneur. Les acclamations éclataient sur le passage de la voyante. Chacun voulait s'approcher d'elle et la toucher, et la troupe devait l'envelopper pour la défendre contre l'empressement de la foule. A l'entrée de la ville, cette haie protectrice fut rompue par un groupe de femmes, qui s'emparèrent de Bernadette et la couvrirent de baisers.

C'était merveille de voir l'humble enfant subir cette ovation triomphante, sans se troubler et sans quitter son aimable simplicité. Elle savait bien à qui surtout s'adressaient ces hommages. On sentait que son cœur était encore sous l'impression de l'auguste présence de sa divine visiteuse. Qu'importaient à cette âme qui descendait du ciel les pauvres honneurs de la terre! L'orgueil n'avait aucune prise sur la petite élève de la Vierge très humble.

Bernadette, dans l'entrevue de ce jour, ne reçut

ni message nouveau ni communication à faire. Elle n'a rien dit de l'entretien.

L'immense assistance, dans son enthousiasme, éprouva cependant quelque déception. On s'attendait à une manifestation directe de la céleste Dame : on ne connaissait pas encore son nom, on ne pouvait que le pressentir ; enfin le signe réclamé par le curé de Lourdes, à savoir la floraison de l'églantier, n'avait pas été donné.

La quinzaine était finie, mais la solution était encore à venir. Tous le sentaient et on attendit.

Quant à Bernadette, elle répondait à ceux qui l'interrogeaient qu'elle ne savait rien, mais qu'elle continuerait d'aller à la Grotte.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge glorieuse, la gloire qui vous environne est le rayonnement de celle de Dieu, à qui seul appartiennent tout honneur et toute gloire. Pour que nous méritions d'y avoir part un jour, enseignez-nous, comme vous l'avez fait à Bernadette, le sens intime de l'humilité et sa pratique en toute circonstance et en tout état de vie.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XVI

Diverses guérisons.

Nous avons raconté hier la merveilleuse manifestation de la matinée du 4 mars, le dernier jour de la quinzaine. A ce témoignage éclatant d'amour et de foi, la Sainte Vierge voulut, en cette même journée, donner une réponse digne d'elle.

Vers le soir, dans une pauvre maison de journaliers, se passait une scène déchirante. Un enfant de deux ans, infirme, mal constitué, épuisé par une fièvre lente, touchait à sa dernière heure. Le père, calme dans sa douleur, et la mère au désespoir le regardaient mourir, tandis qu'une voisine compatissante préparait le linge pour ensevelir le corps. L'œil du pauvre petit était devenu vitreux, les membres étaient dans une immobilité absolue, la respiration avait cessé d'être sensible.

— Il est mort, dit le père.

— Allez pleurer près du feu, dit la voisine à la mère désolée, je ferai ce qu'il faut. Celle-ci semblait ne pas entendre. Soudain, elle prend l'enfant dans son berceau et l'enveloppe dans son tablier en disant : « Il n'est pas mort, la Vierge de la Grotte va me le guérir. » Et elle sort à la hâte. Son mari veut la retenir. « Laisse-moi, dit-elle, je cours à la Vierge. » Et elle se précipite avec

son fardeau. Il était près de 5 heures. Devant la roche, il y avait en ce moment plusieurs centaines de personnes. La pauvre femme se traîne à genoux, en priant, vers la source. Découvrant le petit corps inerte, elle fait sur lui le signe de la croix, et puis, d'un mouvement rapide, elle le plonge tout entier, sauf la tête, dans l'eau glacée qui remplissait le bassin que les carriers, quelques jours auparavant, avaient creusé dans la pierre. Des cris d'effroi sortent de la foule.

— Elle est folle! Elle va le tuer!

— Laissez-moi, dit la mère, je veux faire ce que je pourrai; le bon Dieu et la Vierge feront le reste.

Après un quart d'heure, elle retire son enfant de l'eau; il était rigide comme un cadavre. Elle le reporte à la hâte chez elle, où elle le recouche dans son berceau.

— Tu vois bien qu'il est mort, dit le père.

— Non, dit la mère, il n'est pas mort; la Sainte Vierge le guérira.

Au bout d'un moment, elle s'écrie : « Il respire! » C'était vrai. L'enfant respirait et dormait d'un paisible sommeil, pour ne se réveiller que le lendemain matin, le teint coloré, les traits reposés, les yeux souriants. Il demanda le sein de sa mère, et il but à longs traits. Il était guéri non seulement de sa fièvre, mais aussi de ses infirmités, à ce point que, dans la journée, profitant d'un moment où il était resté seul, il sortit de lui-

même de son berceau, et, quand sa mère rentra, il courut se jeter dans ses bras. C'était la première fois qu'il marchait. Les Drs Peyrus, Dozous et Vergez ont attesté ce fait et n'ont pas hésité à en reconnaître le caractère miraculeux.

Ce ressuscité de l'eau de la Grotte s'appelle Justin Bouhohorts, bien connu à Lourdes.

On ne saurait décrire l'émotion que cet événement causa en ville et dans la contrée. D'autres faits non moins merveilleux se produisirent coup sur coup, pour la joie des fidèles et la confusion des incrédules obstinés. Contentons-nous d'en citer rapidement quelques-uns.

Un habitant de Lourdes, Blaise Maumus, restaurateur, avait, à l'articulation du poignet, une loupe énorme. S'étant rendu à la Grotte, il plongea la main malade dans la source et, instantanément, il vit disparaître cette excroissance qui, non seulement le rendait difforme, mais, vu la place qu'elle occupait, faisait d'un homme valide un véritable infirme.

La veuve Croizat était atteinte, depuis une vingtaine d'années, d'une surdité telle qu'elle n'entendait pas les bruits les plus retentissants. Ayant fait usage de l'eau de la Grotte, elle recouvra soudainement l'ouïe.

Auguste Bordes, à la suite d'un accident, était depuis longtemps affligé d'une forte claudication. Il baigna la jambe infirme dans l'eau miraculeuse, et aussitôt elle se redressa, reprit sa forme naturelle et redevint forte et souple.

Jeanne Crassus avait depuis dix ans la main paralysée. L'ayant plongée dans l'eau de la source, elle l'en retira parfaitement guérie.

Mme Benoite Cazeaux était depuis trois ans retenue dans son lit par une fièvre lente, accompagnée de points de côtés et de vives douleurs. Les soins des plus habiles médecins n'avaient pu la soulager; elle avait même essayé, sans résultat, des eaux sulfureuses de Gazost. S'étant fait apporter de l'eau de la Grotte, elle en but, en passa sur les régions souffrantes et le mal disparut soudainement.

Une femme âgée de cinquante ans, Blaisette Soupenne, souffrait d'un mal chronique des yeux, souvent avec d'intolérables douleurs. Une multitude d'excroissances charnues recouvraient ses paupières renversées et dépourvues de cils. La science médicale avait pour elle aussi épuisé tous ses moyens; les eaux renommées de Gazost, de Barèges et de Cauterets avaient été inutilement employées. Dès le premier usage qu'elle fit de l'eau miraculeuse, elle se sentit grandement soulagée. Le lendemain, elle recommença la lotion et, cette fois, avec un succès complet; les paupières, nettes de toute excroissance, se redressèrent; les yeux reprirent leur aspect normal et la vision ne fut plus troublée. A partir de ce jour, des cils nouveaux commencèrent à pousser.

Toutes ces personnes habitaient Lourdes. Nous aurions pu prolonger considérablement cette liste,

en recueillant, à travers toute la région, des merveilles semblables, dues à la maternelle protection de Marie. De toutes parts, chaque jour amenait à Lourdes d'heureux miraculés accompagnés d'amis et de parents, qui venaient remercier leur glorieuse Bienfaitrice.

Les guérisons que nous venons de rapporter étaient autant de témoignages évidents et irrécusables en faveur des événements surnaturels de la Grotte. Le doute n'était pas possible. Les personnes favorisées étaient connues de tout le monde dans la petite ville, et il était facile à chacun de constater leur parfaite délivrance. On pouvait s'informer auprès des médecins qui les avaient traités ou lire les certificats de guérison que ces praticiens n'ont pas hésité à donner, en accompagnant le plus souvent leur témoignage d'un acte de foi dans l'intervention d'une puissance surnaturelle. C'était la science qui, de bon gré, ou sous la contrainte de l'évidence, proclamait l'existence du miracle.

Mais la force des idées reçues et des préjugés est grande chez certaines personnes qui se prétendent éclairées et savantes. C'est pour elles un axiome que le miracle n'existe pas et ne peut même pas exister. Pourquoi ? Elles ne sauraient le dire. Un peu de réflexion leur ferait comprendre que refuser à Dieu le pouvoir de faire des miracles équivaut à le supprimer lui-même, car on ne peut concevoir un Dieu qui ne serait pas

tout-puissant, un Dieu borné dans quelqu'un de ses attributs. En Dieu, c'est nécessairement tout ou rien. Dans cet état d'âme que produit l'incrédulité irraisonnée, il n'y a plus de place pour le bon sens. Il est vrai qu'il n'y en a pas davantage pour la bonne foi. Rien de plus facile, en effet, quand tout le monde crie au miracle, que d'aller voir, de faire une enquête, de vérifier les faits, les étudier, les analyser, afin d'en reconnaître la vérité ou le mensonge. Et qu'arrive-t-il souvent en pareil cas ? Ces philosophes, infatués d'eux-mêmes, laissent dire, mais ils se gardent bien d'agir. Une pareille attitude ne révèle-t-elle pas la crainte qu'ils ont d'être amenés à des aveux trop pénibles pour leur amour-propre, et, à moins d'être inconséquents, à de trop douloureux sacrifices (1)?

Ce n'est guère courageux et ce n'est pas plus loyal.

C'est l'attitude que prirent, à Lourdes et dans le département, la plupart des fonctionnaires, et nous verrons bientôt les misérables excès auxquels ils se laissèrent entraîner. Mais n'anticipons pas.

Le peuple, avec son bon sens et sa loyauté, pen-

(1) « Si l'on m'assurait, a écrit Voltaire, qu'un mort a ressuscité à Passy, je me garderais bien d'y courir, je reviendrais peut-être aussi fou que les autres. »

Le fou n'est pas celui qui se rend à l'évidence, mais bien celui qui y résiste.

sait tout autrement ; et, en présence des merveilles qui éclataient à ses yeux, il se laissait aller à tous l'élan de sa foi et de sa reconnaissance envert Dieu et l'auguste Messagère de ses miséricordes.

INVOCATION

Ave Maria.

O vous que l'Eglise, instruite par une longue expérience de votre bonté et de votre puissance, nous fait invoquer sous le titre de *Santé des infirmes,* ayez pitié de nos malades et, dans votre sagesse, choisissez et obtenez-leur la grâce la plus avantageuse pour l'intérêt de leur âme, ou la guérison, ou du moins le soulagement et surtout la résignation chrétienne, qui donne tant de prix aux souffrances.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XVII

Après la quinzaine. — Bernadette.

Depuis le début des apparitions, on avait joui à Lourdes, et dans toute la région pyrénéenne, d'un temps exceptionnellement beau ; c'était comme un printemps anticipé ; l'hiver, obéissant à l'ordre du Créateur, avait suspendu ses rigueurs. Cette circonstance contribua pour une grande part à

l'affluence croissante des foules à Massabielle. Mais voici qu'après cette quinzaine si mouvementée, les choses changèrent : le printemps recula et l'hiver reprit son empire. Dès le 5 mars et les jours suivants, il tomba une neige abondante, et la température se refroidit considérablement. Le concours à la Grotte, où d'ailleurs il n'y avait plus à attendre d'apparition, fut naturellement ralenti.

Quant à Bernadette, sa vie d'écolière n'en fut que plus calme et plus régulière, car les visites devinrent plus rares. Chaque matin, après avoir aidé sa mère aux soins du ménage, puisqu'elle était l'aînée de la famille, elle s'en allait, son petit panier au bras, sur le chemin de l'école. Personne, en la voyant passer, n'aurait cru qu'elle était l'héroïne des merveilleux événements qui, depuis trois semaines, avaient produit auprès et au loin un si prodigieux émoi. Rien ne la distinguait des autres écolières de l'hospice ; elle était vêtue comme les petites filles de la classe pauvre. Elle se montrait pour toutes une bonne compagne, simple, douce et familière ; elle se mêlait volontiers à leurs jeux. On a remarqué que, dans sa conversation, elle ne faisait jamais allusion aux apparitions de la Grotte ; elle n'en parlait que quand elle était interrogée, répondant d'ailleurs toujours modestement et sans impatience aux questions qu'on lui faisait à ce sujet. Quand on la mettait sur ce chapitre, on sentait qu'elle y rem-

plissait comme une sorte de ministère, celui d'être le témoin de la Dame du ciel. Aussi rien ne lassait sa patience, ni les interrogations oiseuses ou captieuses, ni les entretiens trop prolongés, d'où elle sortit plus d'une fois malade d'épuisement et de fatigue. Elle n'en laissait rien voir, mais elle a avoué souvent qu'elle redoutait extrêmement les visites; elle avait la vertu de surmonter cette répugnance et de se montrer toujours aimable aux visiteurs.

En classe et au catéchisme, elle avait la même attitude effacée, s'appliquant, avec de très lents progrès, à l'étude de l'alphabet et de l'enseignement religieux. Elle était d'ailleurs d'une docilité parfaite. La Première Communion faisant l'objet principal de ses désirs, elle apportait à s'y préparer une grande application. Sa piété, sans avoir au dehors rien d'extraordinaire, était vraie et profonde. Quand elle priait, c'était de tout cœur. En elle, il n'y avait rien d'apprêté, tout était naturel : son attitude, sa démarche, son langage. Comme le sont d'ordinaire les enfants, elle semblait être tout entière au présent, sans souci ni du passé ni de l'avenir, comme si rien d'extraordinaire n'avait traversé son existence. Cette manière d'être n'était-elle pas le résultat des leçons reçues à la Grotte, leçons d'humilité, de modestie, de détachement et d'oubli de soi-même?

Et pourtant, dans le secret sanctuaire de son âme, la meilleure place était réservée à la céleste

Dame, à laquelle son cœur et sa pensée étaient irrévocablement liés. Elle vivait continuellement du souvenir de ce bonheur qu'elle avait quinze fois goûté; elle repassait dans sa mémoire, merveilleusement fidèle sur ces choses, toutes les circonstances de chacune des apparitions, et se répétait les paroles qu'elle y avait recueillies. Elle continuait d'être au dedans d'elle-même l'heureuse voyante de la Grotte.

Ainsi se passaient ses journées, simples, innocentes et occupées, comme celles de ses compagnes.

Après la classe du soir, elle s'en allait toute seule vers sa Grotte chérie; elle passait inaperçue, couverte de son capulet, parmi les groupes qui allaient et venaient, car la Grotte n'était jamais solitaire; à toute heure, on y voyait des pèlerins. La dévotion populaire en avait fait une chapelle. Dans le fond, un autel rustique, surmonté d'une statue de la Sainte Vierge, était orné de bouquets et d'objets de piété; de nombreux cierges y brûlaient constamment; les visiteurs, le chapelet entre les doigts, y priaient avec ferveur. Parfois aussi la prière se faisait hymne ou cantique. C'est la Reine du ciel qu'on y invoquait sous ses titres les plus aimés de Vierge immaculée, de Mère de miséricorde, de Refuge des pécheurs, de Salut des infirmes, de Porte du ciel, de Secours des chrétiens. Les cantiques à Marie les plus populaires alternaient avec l'*Ave maris stella* et le *Magnificat*.

Bernadette, à son arrivée à la Grotte, commençait par s'agenouiller près de la source jaillie sous ses doigts et buvait, au creux de sa main, de l'eau miraculeuse. Puis, pour ne pas attirer l'attention, elle franchissait la place qu'elle occupait habituellement au temps des visions et allait se réfugier dans un coin obscur de la Grotte. Là, se mettant à genoux, elle commençait par baiser la terre, puis, se signant avec la croix de son chapelet, elle le récitait dévotement, les yeux toujours fixés vers l'endroit du rocher où lui était apparue sa céleste Protectrice.

A l'approche du soir, elle baisait encore la terre, saluait profondément la statue de l'autel et s'en retournait chez elle, repassant dans son cœur, comme Marie à Nazareth, les merveilles dont elle avait été, dans ce lieu béni, l'heureux instrument.

Aux jours de congé, la pieuse enfant, ayant plus de loisirs, allait passer de longues heures à la Grotte, en compagnie de Celle qui lui avait promis de la rendre heureuse non pas en ce monde, mais dans l'autre. Ne l'était-elle pas déjà au moins pendant ces trop courts moments !

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge tout aimable, Bernadette vous a vue et, dès ce moment, son âme est toute remplie de vous, le ciel est dans son cœur. Quelles délices Dieu prépare donc à ses élus, qui le verront lui-même, dans tout

l'éclat de sa gloire, au milieu de la cour céleste. Que ce rayon du ciel, dont vous avez illuminé la Grotte de Lourdes, reste dans notre souvenir pour nous éclairer, nous consoler et nous encourager!

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XVIII

Les carriers et la Grotte.

On n'a pas oublié le récit que nous avons donné, il y a quelques jours, de la guérison instantanée d'un pauvre ouvrier, Louis Bourriette, dont l'œil droit était perdu depuis vingt ans, par suite de l'explosion d'une mine. Ce fut le premier miracle obtenu par l'usage de l'eau de la Grotte. La corporation des carriers, dont ce brave homme faisait partie, témoigna sa reconnaissance à l'auguste Bienfaitrice en pratiquant, sur la pente abrupte et escarpée du rocher de Massabielle, un sentier pour faciliter l'accès de la Grotte et de la source miraculeuse. Elle ne s'en tint pas là. Ce sentier étant insuffisant pour l'énorme affluence qui s'y pressait, les carriers entreprirent de le remplacer par un chemin plus large et plus praticable. Il fallait pour cela faire jouer la mine et tailler le rocher en maint endroit.

« C'était, dit M. Lasserre, dont nous reproduisons en partie le touchant récit, un travail considérable, qui leur demanda de la peine, du temps et des frais. Ces braves gens accomplissaient ce labeur dans la soirée, en revenant des chantiers où ils étaient occupés du matin au soir. Ils se reposaient des fatigues de leur rude journée en travaillant à ce chemin qui conduisait à Dieu : *In labore requies*. Vers la tombée de la nuit, on les voyait attachés comme une fourmilière au flanc du tertre rapide, piochant, brouettant, creusant le roc, y mettant de la poudre et faisant voler en éclats le marbre ou le granit.

» — Qui vous payera? leur disait-on.

» — La Sainte Vierge, répondaient-ils.

» Avant de se retirer, ils descendaient tous ensemble à la Grotte et faisaient la prière en commun. Au milieu de cette superbe nature, sous ce beau ciel étoilé, ces scènes chrétiennes avaient une simplicité et une grandeur primitives. » (1)

Ces bons ouvriers, au cœur reconnaissant, donnaient tout ce qu'ils pouvaient donner, le travail de leurs bras. Mais ils n'étaient pas seuls à témoigner à la Sainte Vierge, par de généreux sacrifices, leur amour et leur gratitude. Des ex-voto, les uns modestes, d'autres de grand prix, s'accumulaient sur les gradins ou même sur le sol, au pied de l'autel, que les carriers, pour le protéger

(1) *Mois de Marie de Lourdes*, par H. Lasserre, p. 157.

contre la pression de la foule, avaient entouré d'une grossière balustrade. On y voyait des bijoux variés et même des croix d'or avec leur chaîne. Pour bâtir la chapelle que la Dame de l'apparition avait réclamée, des dons en argent commencèrent à affluer. On jetait les offrandes par-dessus la balustrade, les laissant à la garde de la foi publique.

« Des sommes considérables, plusieurs milliers de francs, se trouvèrent ainsi exposées en plein air, sans nulle défense extérieure, durant la nuit et durant le jour; et tel était le respect qu'inspirait ce lieu, naguère inconnu, tel était l'effet moral produit sur les âmes, qu'il ne se trouva pas un seul malfaiteur dans tout le pays pour commettre un larcin sacrilège. Et cela est d'autant plus merveilleux que, quelques mois auparavant, dans cette même contrée, plusieurs églises avaient été dévalisées. La Vierge ne voulait point que le moindre souvenir criminel se mêlât à l'origine du pèlerinage qu'elle voulait établir. » (1)

N'omettons pas non plus, dans le même ordre d'idées, une circonstance singulière signalée plus tard par les historiens. C'est une sorte d'immunité dont bénéficia le département tout entier pendant les deux trimestres de cette même année qui enveloppèrent la période des apparitions. Cette immunité consista en ce que, pendant ces six mois, aucun crime n'y fut commis et aucun cri-

(1) *Mois de Marie de Lourdes*, par H. Lasserre, p. 158.

minel n'y fut condamné. C'est peut-être un fait inouï dans les annales judiciaires de toute la France.

« Cette coïncidence étonnante, cette marque mystérieuse de l'invisible influence qui planait sur toute la contrée, ce prodige moral nous semblent faits pour donner à réfléchir aux esprits les plus frivoles. Comment, pendant un aussi long temps, les criminels ont-il eu le bras arrêté? Est-ce imposture, hallucination ou catalepsie ? Comment le glaive de la justice n'a-t-il pas eu à sévir ? D'où venait cette paix, cette trêve extraordinaire, précisément en ce moment ?

» En dehors de la raison que nous indiquons, nous invitons l'incroyance à essayer de trouver la cause de ce fait surprenant et de cette étrange coïncidence. On le tentera vainement. La Reine du ciel avait passé, la Reine du ciel avait béni. » (1)

INVOCATION

Ave Maria.

O Reine dont la puissance ne s'exerce que par des bienfaits et la clémence, soyez à jamais bénie et remerciée. Qui donc a eu recours à vous sans avoir éprouvé l'effet de votre bonté? Nous nous réfugions sous votre protection maternelle, afin d'être en sûreté contre tous les périls qui nous menacent.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

(1) *Mois de Marie de Lourdes*, par H. Lasserre, p. 159.

CHAPITRE XIX

Seizième apparition.

On se rappelle qu'à la troisième apparition Bernadette avait demandé à la Dame qui elle était, et qu'elle n'avait reçu pour toute réponse qu'un sourire. Plusieurs fois depuis, surtout à la suite de ses entretiens avec le curé de Lourdes, elle avait vainement réitéré la même question. Ce silence persistant, sur un point qui paraissait essentiel, faisait croire à la multitude que la Dame apparaîtrait encore, pour donner à son œuvre le couronnement si impatiemment attendu. Bernadette avait aussi cette espérance, d'autant plus qu'à la dernière entrevue, le 4 mars, la tout aimable Visiteuse s'en était allée sans laisser une parole d'adieu. La chère enfant vivait de cette pensée et de ce vœu, qui se mêlaient à toutes ses prières.

Au soir du 24 mars, elle sentit au fond de son cœur le doux pressentiment que, le lendemain, son espérance serait réalisée. C'était plus qu'un pressentiment, c'était une certitude nette et précise. Aussi, avant d'aller prendre son repos, elle en fit part à ses parents. Pourquoi le lendemain ? C'est que, en ce jour, l'Eglise allait célébrer l'une des principales fêtes de la Sainte Vierge, l'Annonciation, si chère à la piété chrétienne, la fête de

l'*Ave Maria*, cette salutation que l'archange Gabriel apporta de la part de Dieu à la Vierge de Nazareth, et que Bernadette avait répétée tant de fois sous le regard même de la céleste Apparition.

La joie qu'elle éprouvait la tint éveillée toute la nuit, nuit de prière et de délicieuse attente. Dès l'aube de ce jour béni, elle fut sur pied, s'habilla à la hâte et s'en alla toute joyeuse. Le temps était redevenu beau ; la nature aussi était en fête. Les cimes des monts voisins, couronnées d'une neige immaculée, s'éclairaient des rayons du soleil levant, quand Bernadette arriva près de Massabielle. Elle y avait été devancée par un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient les récents miraculés : Louis Bourriette, la veuve Croizat, Blaisette Soupenne, Benoite Cazeaux, Auguste Bordes, et bien d'autres. Des groupes venant de la ville et des campagnes environnantes se suivaient sans interruption, formant bientôt une foule considérable.

Tous ces pèlerins avaient été amenés par un sentiment de piété à l'occasion de la fête, mais à ce sentiment se mêlait le secret espoir que quelque chose de nouveau signalerait cette matinée.

Quelle ne fut pas la surprise de Bernadette, quand, entrant dans la Grotte, elle la vit tout illuminée de l'éclat céleste des apparitions ! La Dame était là, qui l'attendait : « Paisible et souriante, a raconté Bernadette, elle regardait la foule comme une mère affectueuse regarde ses enfants. » Toute

confuse, la voyante se met à genoux et s'excuse de son retard. Mais laissons-la décrire elle-même cette scène délicieuse, comme elle le fit le soir de ce jour à M. Estrade :

« Toujours bonne pour moi, dit-elle, elle me fit signe de la tête que je n'avais pas besoin de m'excuser. Alors je lui exprimai toutes mes affections, tous mes respects et le bonheur que j'avais de la revoir. Après l'avoir entretenue de tout ce qui me vint dans le cœur, je pris mon chapelet. Pendant que j'étais en prière, la pensée de lui demander son nom se présenta à mon esprit, avec une persistance qui me faisait oublier toutes mes autres pensées. Je craignais de me rendre importune en réitérant une demande toujours demeurée sans réponse, et cependant quelque chose m'obligeait à parler. Enfin, d'un mouvement que je ne pus contenir, les paroles sortirent de ma bouche : « Madame, faites-moi la grâce de me dire votre » nom. » A cette question, la Dame inclina la tête avec un aimable sourire, mais ne dit rien. Encouragée, malgré ce silence, je répétai ma demande. Elle renouvela son sourire et sa gracieuse salutation, mais elle continua à garder le silence. Enfin, une troisième fois, les mains jointes, je recommençai ma prière. Alors la Dame prit un air grave et parut s'humilier. Elle joignit ensuite ses mains et les porta sur le haut de la poitrine..... elle regarda le ciel....., puis, séparant lentement les mains et se penchant vers moi, elle me dit en

laissant trembler sa voix : « JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION. » (1)

Ayant dit ces mots, l'auguste Vierge disparut.

Bernadette sortit de cette vision avec un sentiment de bonheur intime plus profond et une joie extérieure plus vive que les autres fois. Sans savoir pourquoi, car ces expressions étaient pour elle toutes nouvelles et incomprises, elle sentait l'importance de la céleste parole qu'elle venait d'entendre. Entourée aussitôt et interrogée sur ce qui venait de se passer pendant la vision, elle redit la réponse qu'elle avait reçue de la céleste Dame : « Je suis l'Immaculée Conception ! »

Ces mots volèrent soudain de bouche en bouche, avec des acclamations de triomphe et d'allégresse qui firent tressaillir tous les échos de la vallée. La cité en fut bientôt instruite et partagea l'enthousiasme des pèlerins. C'était partout une explosion de joie délirante. Plus d'incertitude ! C'est bien Marie, la Mère de Dieu, la Reine du ciel qui a apparu à Massabielle ! On l'espérait, on en a maintenant l'assurance. Vive Notre-Dame de Lourdes ! Vive l'Immaculée Conception ! Cette première ovation, qui sera suivie de tant d'autres, ne saurait se décrire. Elle continua toute la journée. La grotte ne se désemplit pas un instant. Chacun voulait aller déposer un baiser d'amour et de

(1) *Les Apparitions de Lourdes*, par J.-B. Estrade, p. 148.

reconnaissance sur le rocher béni par le contac
des pieds de la Reine des cieux.

Bernadette revint chez elle, accompagnée de sa
tante Lucile. Son retour fut un triomphe. Elle
avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à ses
parents qui en pleurèrent de joie, oubliant en ce
moment les soucis et les inquiétudes dont ils avaient
payé, depuis six semaines, cette minute du ciel.

L'heureuse enfant s'empressa d'aller l'annoncer
aussi à M. le curé. C'était enfin la réponse demandé
par le vigilant pasteur qui la reçut avec une joi
profonde, car, pour lui aussi, elle était la réalisa
tion d'une secrète espérance. Mais il eut assez
d'énergie pour dissimuler son émotion ; il se réser
vait encore.

Vers le soir, Bernadette se rendit chez Mlle Es
trade et son frère, le receveur de l'Enregistre
ment, qui suivait dès le début avec un grand in
térêt tous ces faits merveilleux, pour les raconter
un jour : « Un ange serait entré dans la maison
écrit-il, qu'il ne nous eût pas procuré une jo
plus profonde. Elle nous raconta la scène du matin
Vers la fin de son récit, elle fut prise d'un gran
attendrissement ; elle s'arrêta un instant, puis, le
larmes aux yeux et le tremblement dans la voi
elle nous répéta avec une expression séraphiqu
la réponse à jamais mémorable de la Vierge
« Je suis l'Immaculée Conception ! » (1).

(1) *Les Apparitions de Lourdes*, par J.-B. Estrade, p. 15

Grande et divine parole, qui était la réplique de Marie au dogme que le pape Pie IX, quatre ans auparavant, avait solennellement proclamé en son honneur! Elle était aussi l'éclatante confirmation, accompagnée du miracle, de toute la Révélation avec ses dogmes essentiels : le péché originel, l'Incarnation, la Rédemption, la fondation de l'Eglise infaillible.

Gloire, amour, reconnaissance par toute la terre et dans tous les siècles à l'Immaculée Marie, à Notre-Dame de Lourdes!

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge très pure, que Dieu, en vue de l'Incarnation du Verbe, a préservée de la tache originelle, obtenez à tous ceux qui honorent votre Immaculée Conception la grâce de réparer dans leurs âmes les désastres du péché et d'en être préservés pour l'avenir.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XX

Les contradictions.

Une loi providentielle, dont on peut suivre l'application constante à travers toute l'histoire, c'est

qu'aucune œuvre ayant le double caractère d'être tout à la fois humaine et divine, ne s'établit et ne prospère qu'à travers les contradictions. L'Eglise en est le plus éclatant exemple. Instituée pour être universelle dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire pour régner sur tous les peuples, jusqu'à la fin des siècles, elle est née et elle a grandi dans la persécution. L'œuvre de Lourdes, sans avoir une aussi vaste portée, n'a pas échappé à cette loi. Nous avons déjà plusieurs fois touché à cette question, le cours des événements nous force d'y revenir.

Bernadette, la pauvre petite messagère de Marie, a rencontré devant elle trois sortes de contradicteurs s'appuyant sur des principes différents.

Ce fut d'abord le clergé. Le prêtre, tout en admettant la possibilité des révélations et des miracles, doit, dans les cas particuliers, se tenir sur une extrême réserve, car il a le devoir de protéger le peuple chrétien contre le danger de l'erreur et de la superstition. Mais aussitôt la vérité connue et prouvée, son opposition cesse, et, d'adversaire, ou mieux d'observateur en garde, il devient défenseur et propagateur. Ce fut le rôle sage et prudent qu'adoptèrent, dès les premiers jours, les prêtres de Lourdes et tout le clergé du diocèse, à la suite de l'évêque.

Une seconde catégorie d'adversaires est composée de ces gens qui, mettant leur intérêt au-dessus de tout, forment leur opinion d'après les

avantages qu'ils espèrent en retirer. En ce temps-là, le rationalisme, ennemi du surnaturel, était bien porté et avait les faveurs du pouvoir. C'est de ce côté que les fonctionnaires de Lourdes et du département, par conviction ou autrement, se hâtèrent de se ranger. Nous les avons déjà vus à l'œuvre, nous les reverrons.

La troisième catégorie est formée de ces malheureux esclaves de Satan, qui s'appellent sottement libres-penseurs ; ce sont des sectaires irréductibles, ennemis déclarés de Dieu et de l'Eglise, fermant les yeux pour ne pas voir et n'ayant à opposer aux raisons que le blasphème et le mensonge. On les rencontre partout ; étant audacieux et impudents, ils font beaucoup de bruit, ce qui les fait croire plus nombreux qu'ils ne sont réellement. La presse est leur principal instrument d'action, et les loges maçonniques leur lieu de ralliement et d'inspiration. Lourdes en possédait quelques-uns, que les événements de la Grotte mettaient dans un état d'exaspération continue.

Cette digression était nécessaire, avant d'aborder le récit des tracasseries administratives et des persécutions auxquelles Bernadette et l'œuvre de la Sainte Vierge à Lourdes seront en butte. Ce récit tient, d'ailleurs, une place trop importante dans la merveilleuse histoire, pour que nous n'en donnions pas au moins un rapide résumé. Peut-on bien apprécier une victoire, si l'on ne connaît pas les péripéties de la bataille ?

Dès le jour même où la céleste Dame qui apparaissait à Bernadette avait enfin déclaré qui elle était, le curé de Lourdes s'empressa d'en informer l'évêque du diocèse, pendant que, de leur côté, le maire et le commissaire en avisaient le préfet (1). La tournure que prenait cette affaire jetait dans une cruelle perplexité le chef du département; il se creusait vainementla tête pour trouver un moyen légal d'arrêter ces manifestations, qu'il jugeait compromettantes, sinon pour l'ordre public qui n'était point troublé, du moins pour son propre avancement. Faire arrêter Bernadette par la police, c'était s'exposer à des conséquences redoutables, puisqu'on ne pouvait découvrir en sa conduite rien de contraire au code pénal. A défaut d'accusation juridique, il y avait bien la séquestration administrative, mais cela ferait crier à la tyrannie; et, dans l'état de surexcitation où se trouvaient les esprits, une pareille mesure n'était pas sans danger. Un seul moyen lui parut pratique, c'était d'obtenir d'une Commission médicale un certificat qui déclarerait la visionnaire atteinte de folie. Avec cette pièce, on l'enfermerait dans une maison d'aliénées et tout ce bruit tomberait bientôt.

Aussitôt conçu, ce plan fut mis à exécution. Par ordre préfectoral, trois médecins furent chargés d'examiner l'état mental de Bernadette. C'étaient

(1) M. le baron Massy, préfet des Hautes-Pyrénées.

de savants docteurs, honnêtes gens mais pas chrétiens du tout, et surtout absolument opposés au surnaturel. Le Dr Dozous, qui avait loyalement, dès le début, étudié Bernadette et ses visions, semblait tout indiqué pour faire partie de la Commission; il en fut écarté, comme soupçonné de croire aux apparitions.

L'enquête se fit à l'hospice, où Bernadette se rendait chaque jour en classe. Simple et naïve, elle s'y prêta comme toujours, ignorant d'ailleurs le but qu'on se proposait. Elle raconta toutes les apparitions, donna toutes les explications qu'on lui demandait, répondit avec sa franchise ordinaire et une présence d'esprit étonnante aux questions habiles et souvent captieuses qui lui furent posées, sans se laisser prendre, sans se contredire.

Les médecins, à bout de ruses, n'en revenaient pas. Ils eurent beau palper sa tête, pas une lésion, pas un signe qui indiquât un dérangement du cerveau.

Comme ils avaient ordre de lui trouver une maladie de ce genre, et que leur honnêteté professionnelle ne leur permettait pas de dire ce qui n'était point, ils rédigèrent un rapport en termes vagues et embarrassés, auquel ils n'osèrent même pas donner de conclusion. Tout ce qu'ils crurent pouvoir accorder au préfet, c'est que Bernadette « pourrait bien être hallucinée ». Ce sont les termes propres du rapport. Ils n'osèrent dire un mot de plus.

Mais cela ne tirait pas le préfet d'embarras. Il chercha vainement des lumières à Paris, près du ministre de l'Intérieur (1), lui demandant une ligne de conduite ou plutôt des ordres derrière lesquels s'abriterait sa propre responsabilité.

En attendant une solution qui ne venait pas, l'affluence des foules croissait chaque jour à la Grotte, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux pour M. le préfet, l'ordre n'en était nullement troublé. D'après un rapport de police du commissaire, on avait compté, le 5 avril, plus de neuf mille pèlerins, dix mille le surlendemain. Et tout ce monde-là se contentait de prier. Mais la prière, même en plein air, n'était pas encore au nombre des méfaits légaux contre lesquels le pouvoir avait le droit de sévir. Combien une petite révolte ou quelque bruyante manifestation, menaçante ou non pour la tranquillité publique, eût mieux répondu aux secrets désirs de l'excellent proconsul!

Laissons-le se débattre dans l'angoisse et la perplexité, et unissons-nous par la pensée à la prière et aux hommages des heureux pèlerins de la Vierge Immaculée.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge très sage, en permettant aux contradictions humaines d'entraver votre œuvre de Lourdes, vous nou

(1) M. Gustave Rouland.

avez donné une grande leçon de patience au milieu des épreuves et de confiance au secours divin, qui ne fait jamais défaut à la bonne volonté et à la persévérance ; obtenez-nous la grâce de mettre en pratique ce précieux enseignement dans la conduite de notre vie personnelle et sociale.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXI

Dix-septième apparition.

Depuis le 25 mars, Bernadette n'avait plus revu la Sainte Vierge. Mais la grande révélation de ce jour continuait d'embaumer son cœur. C'était bien la Mère de Dieu, la Reine des anges qui lui avait apparu à la Grotte ; elle s'était appelée elle-même l'Immaculée Conception.

Tandis qu'à son insu les puissants de ce monde s'agitaient contre elle et l'œuvre divine dont elle était l'instrument, l'heureuse enfant poursuivait sa paisible vie d'écolière, se préparant de son mieux à la grande affaire de sa Première Communion.

Le lundi de la semaine de Pâques, 5 avril (1), elle se sentit secrètement appelée à la Grotte.

(1) C'est la date indiquée par M. H. Lasserre. M. Estrade place cette apparition au mercredi 7 avril, d'après un rapport du commissaire, qui semble avoir été postdaté.

Toute joyeuse, elle se hâta d'obéir à cette voix connue, et, à son arrivée, elle alla s'agenouiller à sa place ordinaire des jours de vision, que, par respect, la foule, si pressée qu'elle fût, laissait toujours libre. Bientôt l'éclat de son visage et son attitude extatique firent connaître aux assistants que la Reine du ciel était descendue sur la terre.

Une circonstance merveilleuse signala cette vision, qui eut lieu devant plus de neuf mille personnes. Voici le récit qu'en a fait le Dr Dozous, qui se trouvait présent :

« Bernadette était à genoux, récitant avec une ferveur angélique les prières de son chapelet, qu'elle avait à la main gauche, pendant qu'elle tenait de la main droite un gros cierge bénit allumé. Au moment où elle commençait de faire à genoux son ascension ordinaire, il survint tout à coup un temps d'arrêt dans ce mouvement, et sa main droite, se rapprochant alors de la gauche, plaça la flamme du gros cierge sous les doigts de cette main, assez écartés les uns des autres pour que cette flamme pût facilement passer entre eux. Activée en ce moment par un courant d'air assez fort, elle ne parut produire sur la peau qu'elle atteignait aucune altération. Etonné de ce fait étrange, j'empêchai que personne ne le fît cesser, et, prenant ma montre, je pus, durant un quart d'heure, l'observer parfaitement. Bernadette, après cet intervalle de temps, toujours en extase, s'avança

ers le haut de la Grotte, en déplaçant ses mains
t en les éloignant l'une de l'autre. Elle fit ainsi
esser l'action de la flamme sur la main gauche.
Sa prière terminée et la transfiguration de son
isage ayant disparu, Bernadette se leva et se
lisposa à s'éloigner de la Grotte. Je la retins un
noment et je lui demandai de me montrer sa
nain gauche, que j'examinai avec le plus grand
soin. Je ne trouvai nulle part la moindre trace de
rûlure. M'adressant alors à la personne qui s'était
mparée du cierge, je la priai de le rallumer et
le me le remettre. Aussitôt, je plaçai plusieurs
ois de suite la flamme du cierge sous la main
gauche de Bernadette, qui l'en éloigna bien vite
n me disant : « Vous me brûlez. » (1)

N'oublions pas que c'est un docteur en méde-
cine que nous venons d'entendre, c'est-à-dire un
savant, un homme qui, par profession, est habitué
à observer. Ce prodige, qui émerveilla les nom-
breux témoins, n'était-il pas une réponse topique
à la Commission médicale, qui avait avoué timi-
dement que Bernadette « pourrait bien être hallu-
cinée » ? Etait-ce aussi de l'hallucination cette
flamme qui fondait et brûlait la cire et qui lais-
sait intacte, après un quart d'heure d'action, la
chair vive de Bernadette ? C'est par un fait clair
et flagrant que la Sainte Vierge réfutait, sans
réplique possible, les *peut-être* des savants.

(1) *La Grotte de Lourdes,* par le Dr Dozous.

Quelques semaines se passèrent en consultations actives entre Paris, Tarbes et Lourdes. Il fallait pourtant en finir, le flot des pèlerins ne faisait que monter. Plus on attendait, plus la situation devenait critique. Dès les premiers jours de mai, le préfet prit un double arrêté. Au maire de Lourdes, il ordonnait d'enlever Bernadette et de l'expédier à Tarbes, pour qu'elle y fût internée; son état de santé, disait-il avec compatissance, exigeant des soins spéciaux. Au commissaire, il enjoignait de dépouiller la Grotte de tout ce que la piété y avait déposé.

Le maire, fortement impressionné par les derniers événements, et craignant tout à la fois d'exaspérer la population et d'irriter le ciel, alla trouver M. le curé pour lui communiquer l'ordre préfectoral et lui demander son avis et son concours. Il était accompagné du procureur impérial.

En apprenant l'attentat qui se préparait, le digne pasteur ne put contenir son indignation. Il se dressa de toute sa haute taille, le regard ferme et le geste résolu : « Monsieur le maire, dit-il, curé de la ville de Lourdes, je me dois à tous, et en particulier aux plus faibles. La mesure dont vous me parlez est illégale et odieuse. Allez dire à M. le préfet que ses gendarmes me trouveront à la porte de cette pauvre famille, et qu'ils auront à me passer sur le corps avant de toucher à cette petite fille. »

Cette attitude énergique du curé de Lourdes en

imposa tellement au maire, que le jour même, dans une lettre au préfet, il lui déclara que, dans l'état où se trouvaient les esprits, il y aurait danger de révolte si l'on touchait à Bernadette, et que, pour sa part, il se refusait à exécuter une pareille mesure, offrant sa démission de maire, si l'on persistait à l'y contraindre.

C'est ainsi que Bernadette échappa, sans le savoir, à la persécution complotée contre son repos et sa liberté.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge secourable, vous avez protégé l'innocence et la faiblesse de Bernadette contre les attentats des méchants; protégez-nous contre Satan, l'ennemi de nos âmes, afin que nous ne tombions point dans les pièges qu'il ne cesse de nous tendre pour nous perdre dans l'éternité.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXII

Le dépouillement de la Grotte.

Le recul prudent du maire de Lourdes, que le préfet avait chargé de faire enlever Bernadette, ne fut pas suivi par le commissaire, qui avait

reçu l'ordre de dépouiller la Grotte. Etranger à la ville, où il n'était qu'un fonctionnaire de passage, le commissaire n'avait pas les mêmes motifs que le chef de la municipalité pour ménager la population.

Heureux d'avoir l'occasion de montrer son zèle et son énergie, le commissaire ne perdit pas de temps. Le jour même où il reçut l'arrêté du préfet, c'était le 4 mai, il prit ses mesures pour l'exécuter.

Les objets et les ex-voto déposés à la Grotte étaient en si grande quantité, qu'une voiture était nécessaire pour les transporter. Le commissaire s'adressa d'abord au maître de poste, qui lui répondit par un refus catégorique. Il eut le même accueil chez les loueurs de voitures, les hôteliers et autres qui, soit par horreur du sacrilège, soit par crainte de s'aliéner leur clientèle, ne voulurent, à aucun prix, contribuer à son attentat. Enfin, à force de chercher, il finit par trouver une charrette et un cheval pour 30 francs, « les trente deniers de Judas », dit la foule.

Le magistrat, tout à la fois penaud et irrité, s'en alla donc vers Massabielle, accompagné, pour l'aider dans sa triste besogne, de plusieurs agents de police et suivi d'une foule nombreuse, silencieuse et calme, comme l'atmosphère avant l'orage.

La Grotte fut bientôt dépouillée de tout, vases de fleurs, bouquets, cadres, statuettes, cierges et autres objets. Les pièces de monnaie, or, argent

et cuivre, furent soigneusement recueillies pour être remises à M. le maire. Restait à enlever la balustrade. Il fallait pour cela une hache. Il y avait, à proximité, une scierie de bois; le commissaire s'y rendit pour en chercher une; pas un ouvrier ne voulut céder la sienne. Il s'adressa à un bûcheron qui travaillait un peu plus loin, et qui n'osa pas refuser. La balustrade fut bientôt en pièces. Le commissaire opérait lui-même. Ce fut un moment critique. Aux coups de hache, la foule répondait par des cris menaçants. Pâle, bouleversé et tremblant de peur, le malheureux policier essaya des excuses, disant qu'il agissait par ordre et bien malgré lui. Au même instant, et ce fut heureux pour lui, une voix cria dans la foule : « Soyons calmes, pas de violence; laissons tout à la main de Dieu! » Le Gave roulait à quelques pas de là ses flots mugissants. Ce sage conseil sauva peut-être les jours précieux du commissaire, qui put se retirer sans obstacle avec ses agents et son glorieux butin.

« Quand le convoi fut rendu à la mairie, le crieur public passa dans tous les quartiers de la ville, annonçant que les objets de piété enlevés à la Grotte seraient mis à la disposition de ceux qui viendraient les reconnaître et les réclamer. Comme si un mot d'ordre eût été donné à l'avance, toutes les femmes de la classe ouvrière accoururent à la maison commune, s'emparèrent des ex-voto qui leur appartenaient et aussi de ceux

qui ne leur appartenaient pas; puis, d'un pas agile, elles allèrent triomphalement les replacer à la Grotte. Le soir, quand la nuit fut venue, ces mêmes femmes, en réparation de l'outrage fait à la Vierge, firent resplendir le rocher de Massabielle d'une superbe illumination. » (1)

Le lendemain de l'odieuse profanation de la Grotte, on apprit en ville avec une émotion inexprimable que la personne qui avait eu la faiblesse de louer le chariót et le cheval au commissaire venait de se briser deux côtes en tombant de son grenier à foin, et bientôt après que l'homme qui lui avait prêté sa hache avait eu les deux pieds écrasés par la chute d'un madrier.

Le peuple vit dans cette double et étrange coïncidence une réponse du ciel à l'attentat de la veille.

Sa réponse à lui n'en fut que plus accentuée et plus ardente. Chaque soir, avec un entrain merveilleux, une procession s'organisa au chant des litanies. Elle partait du Vieux-Pont, escortée de chaque côté par les carriers, qui formaient la haie. Devant la Grotte illuminée, on priait longtemps, et personne ne se retirait sans avoir été boire à la source. Jamais mois de Marie ne fut célébré avec autant d'enthousiasme par des fidèles aussi nombreux.

(1) *Les Apparitions de Lourdes*, par M. Estrade, p. 205.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, secours des chrétiens, aujourd'hui encore et plus que jamais, les ennemis de votre divin Fils veulent enlever à ses peuples fidèles la foi de leur baptême; comme autrefois, servez de défense et de protection aux âmes chrétiennes opprimées.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXIII

La Première Communion de Bernadette.

La lutte ardente dont nous avons décrit les premières phases continuait d'agiter les passions, et Bernadette, dont la parole avait occasionné ce mouvement prodigieux, achevait de se préparer, aussi paisiblement que possible, à sa Première Communion. Elle aurait bien voulu pouvoir se cacher pour ne s'occuper plus que de cette grande affaire, mais comment se dérober aux nombreux visiteurs qui voulaient la voir et l'entretenir des apparitions? Unique témoin de la Sainte Vierge, elle se sentait chargée d'une mission sacrée et, coûte que coûte, elle voulait la remplir. Sa candeur, son éclatante bonne foi, sa naïveté, unie à

un bon sens et à un à-propos étonnants, charmaient tous ceux qui l'approchaient.

Une grande dame, un jour, dans un mouvement de vénération, lui dit :

« Voulez-vous, mon enfant, échanger votre chapelet pour le mien ? » Ce chapelet qui lui était offert était en pierres précieuses sur chaîne d'or : « Gardez votre chapelet, Madame, répondit Bernadette ; le mien est pauvre et convient mieux à mon indigence. »

A un visiteur qui lui offrait une pièce d'argent pour qu'elle puisse avoir elle-même le plaisir de faire l'aumône, elle fit cette réponse : « Faites vous-même, Monsieur, cette aumône à mon intention, cela vaudra mieux que si je la faisais moi-même. »

Bernadette voulait servir Dieu gratuitement et remplir, sans sortir de sa noble pauvreté, la mission qu'elle avait reçue. Et cependant, dans sa maison, on manquait quelquefois de pain.

Une si exquise délicatesse, jointe à tant de fermeté, indiquait une âme d'une élévation singulière et d'une rare noblesse de sentiments.

Mais il n'était pas donné à tout le monde de pouvoir pénétrer dans ce beau sanctuaire, dont rien ne trahissait extérieurement l'incomparable richesse. Pour les étrangers qui ne la connaissaient pas, elle était, avec sa tenue simple, ses manières sans apprêt ni recherche, son langage rustique et populaire, semblable à toutes les petites

filles de sa condition, n'ayant rien de particulièrement distinctif. Elle avait un caractère calme et peu démonstratif, et sa piété tenait de son caractère. Son instruction était très rudimentaire, et certainement elle ne dut pas briller à l'examen de catéchisme.

Mais on ne peut douter que ses dispositions intérieures ne fussent plus qu'ordinaires. N'avait-elle pas été préparée à sa Première Communion par la Maîtresse la plus habile et la plus compétente? Dans les nombreux entretiens secrets que ces deux âmes virginales eurent entre elles, l'enfant de la terre et la Reine des vierges du ciel, peut-on douter que la prochaine rencontre de Bernadette avec Jésus n'ait été le principal objet des leçons de Marie?

C'est le jeudi 3 juin, jour où l'Eglise célébrait la fête du Très Saint Sacrement, qu'eut lieu cette touchante cérémonie, dans la chapelle de l'hospice. La piété et le recueillement de Bernadette en firent tout le charme, et, contrairement à l'attente de plusieurs, son bonheur ne se trahit point sur ses traits par la transfiguration qu'y produisait à la Grotte la vision de l'Immaculée Marie.

Au soir de ce beau jour, M^lle^ Estrade lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'a rendue la plus heureuse, ou de recevoir le bon Dieu, ou de converser à la Grotte avec la Sainte Vierge?

— Je ne sais pas, répondit Bernadette; ces

choses-là vont ensemble et ne peuvent être comparées. Ce n'est pas la même chose. Ce que je sais, c'est que, dans ces deux circonstances, j'ai été bien heureuse.

Oh! l'admirable et délicieuse réponse!

Nous aimons à terminer ce chapitre sur la Première Communion de Bernadette par cette belle prière de son pieux historien M. H. Lasserre :

« Notre-Dame de Lourdes, tandis que le prêtre enseignait à Bernadette le catéchisme et le dogme, c'est vous-même, dans le silence de la pensée solitaire, qui prépariez cœur à cœur votre enfant privilégiée à recevoir le corps sacré de Jésus-Christ.

» Faites sur chacun de nous, ô très Sainte Mère, un semblable travail, si digne en vérité de votre tendresse pour nous et de votre amour pour l'Hôte divin qui vient nous visiter. Préparez en nos âmes une demeure aussi digne de lui qu'il est possible à une créature d'être digne du Créateur. Donnez-nous, ô Vierge incomparable, les sentiments que vous eûtes vous-même lorsque, pour la première fois, Dieu incarné descendit en ce monde et que vous reçûtes dans votre sein celui que les cieux ne peuvent contenir.

» Apprenez-nous à faire le discernement du corps infiniment saint de Notre-Seigneur. Embrasez nos cœurs de l'amour de l'Eucharistie. Faites-nous comprendre que, quand nous sommes faibles et lâches, là est la force et le courage; quand nous sommes dans les souillures du péché,

là est la pureté; quand nous sommes malheureux, là est la consolation; quand nous sommes pauvres, là est la richesse; quand nous sommes esclaves, là est la délivrance; quand nous sommes égarés, là est la voie; quand nous sommes dans les tâtonnantes ténèbres de l'esprit, là est la vérité; quand nous sommes morts, là est la résurrection et la vie.

» Donnez-nous d'aimer, comme il mérite d'être aimé, ce Pain des anges, cette chair et ce sang de Dieu. Que, sans ce Pain vivant, tout nous soit fade : tendresse partagée, plaisirs et joies, ambitions réalisées, fortune conquise. Qu'avec lui toute amertume nous soit douce; qu'il donne à toute chose sa saveur divine : au travail pénible, au devoir difficile, à l'injure reçue, à l'humiliation subie, à tout ce qui répugne ici-bas.

» O Marie, donnez-nous d'aimer le corps de Jésus-Christ, l'âme de Jésus-Christ, la divinité de Jésus-Christ. Donnez-nous d'aimer l'Eucharistie. » (1)

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, Mère de Jésus, quand nous sommes unis à lui dans la communion, n'avons-nous pas acquis un nouveau droit de vous appeler notre mère et un titre nouveau à recevoir vos caresses maternelles ? Nous avons besoin de nous nourrir de lui pour l'entretien de

(1) *Mois de Marie*, par H. Lasserre, p. 218.

la vie en nos âmes; augmentez en nous le sentiment de ce besoin, afin que nous éprouvions souvent le désir de le recevoir en cette vie, en attendant l'éternelle communion du ciel.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXIV

L'eau de la source. — Interdiction de la Grotte.

Tandis que l'eau de la source bénie continuait de couler abondante et pure, douce et bienfaisante, et que les multitudes, véritable fleuve humain, déroulaient sans cesse leurs vagues pressées vers la Grotte de Massabielle, les flots tumultueux d'une onde amère bouillonnaient dans la tête de l'infortuné préfet. Eh quoi! lui, l'homme habile et fort, allait-il donc voir sombrer son prestige dans cette ridicule histoire d'une petite fille hallucinée! Profondément humilié de voir l'inutilité de ses efforts, il cherchait en vain quelque expédient qui pût le tirer d'embarras. Supprimer la malencontreuse source qu'un hasard habilement exploité a fait sortir de terre? Il n'y fallait pas songer. Mais ne pourrait-on pas en interdire l'usage et ainsi mettre fin à cette épidémie de guérisons

qui entretenaient le fanatisme et la crédulité dans son département ? Il n'y aurait qu'à faire constater par une analyse officielle que c'est une eau minérale, par conséquent soumise, pour l'usage public, au contrôle de l'Etat. Un pharmacien du petit bourg de Trie, conseiller général et ami du préfet, fut aussitôt désigné pour cette opération. Avec plus de complaisance que de loyauté, ce savant homme se mit aussitôt à l'œuvre et eut bien vite fait de trouver au fond de ses cornues des éléments conformes aux désirs du préfet. Il fit en ce sens, mais en termes fort embarrassés, un rapport qu'il termina par ces mots : « Nous ne croyons pas trop préjuger en disant, vu l'ensemble et la qualité des substances qui constituent cette eau, que la science médicale ne tardera *peut-être* pas à lui reconnaître des vertus curatives spéciales qui pourront la faire classer au nombre des eaux qui forment la richesse minérale de notre département. »

On a remarqué le mot *peut-être* qui escompte l'avenir et qui rappelle celui de la Commission chargée précédemment de découvrir la folie en Bernadette. Le *peut-être* du pharmacien préfectoral n'aura pas une plus heureuse fortune. Son analyse fantaisiste donna lieu, dès qu'elle fut connue, à d'énergiques protestations. Des chimistes distingués et des professeurs contestèrent l'exactitude de sa décision. La population de Lourdes, sans distinction de partis, s'en émut,

car tous, amis ou ennemis du surnaturel, comprenaient l'importance de cette grave question.

Les guérisons nombreuses et étonnantes dues à l'eau de la Grotte étaient des faits tellement éclatants et avérés, que nul n'aurait osé les contester. Mais si la science pouvait les attribuer aux qualités médicales de l'eau, quel brillant avenir pour la petite ville, qui se verrait bientôt transformée en station balnéaire de premier ordre ! Quelle fortune dans cette source, dont les effets prodigieux et rapides laissaient bien loin en arrière les cures lentes, rares et imparfaites des sources les plus renommées ! Si, au contraire, cette eau n'avait aucune qualité naturelle curative, c'est à une vertu surnaturelle qu'il fallait attribuer ses bienfaits, et Lourdes devenait un lieu de pèlerinage qui attirerait de partout les foules croyantes.

Tel était l'état des esprits à Lourdes à ce sujet, et tous étaient d'avis qu'une nouvelle analyse officielle était nécessaire. Le Conseil municipal ne put y rester indifférent. Le maire demanda l'avis du préfet sur le choix de l'homme qui devrait procéder à l'analyse définitive de l'eau de la Grotte.

Le préfet répondit que le chimiste le plus en renom dans le Midi était M. Filhol, l'un des membres les plus éminents de la Faculté des sciences de Toulouse.

En conséquence, le Conseil municipal de Lourdes prit, le 3 juin, une délibération autorisant le maire

à confier cette analyse au savant professeur. M. Filhol accepta cette mission, et, deux mois après, le 7 août, il envoya son rapport scientifique, qui se termine par cette déclaration : « Cette eau ne renferme aucune substance active capable de lui donner des propriétés thérapeutiques marquées ; elle peut être bue sans inconvénient. »

Ce fut le dernier mot de la science, et toutes les analyses opérées depuis n'ont fait que le confirmer.

Mais le préfet, pressé d'agir, ne l'avait pas attendu. Muni de l'analyse du pharmacien de Trie, il se hâta de rédiger et d'envoyer au maire de Lourdes, avec ordre de le signer et de le publier, un arrêté précédé de considérants qui, deux mois plus tard, étaient reconnus sans fondement.

Voici en quels termes était conçu cet arrêté :

Article premier. — Il est défendu de prendre de l'eau de ladite source.

Art. 2. — Il est également interdit de passer sur le communal, dit rive de Massabielle.

Art. 3. — Il sera établi à l'entrée de la Grotte une barrière en planches pour en empêcher l'accès. Des poteaux seront également placés, qui porteront ces mots : *Il est défendu d'entrer dans cette propriété.*

Art. 4. — Toute contravention au présent arrêté sera poursuivie conformément à la loi.

Le maire de Lourdes ne se soumit qu'à contre-cœur et en exigeant du préfet qu'il prît officielle-

ment toute la responsabilité de cet acte odieux. Il était lui-même fort impressionné par l'élan général et croissant de la population, et surtout par les guérisons merveilleuses qui se multipliaient.

L'arrêté fut publié le 8 juin et, le même jour, sous la direction du commissaire, des barrières et palissades furent élevées, de façon à empêcher, à moins d'effraction ou d'escalade, tout accès à la Grotte et à la source. Il y fut établi aussi un service de gardes se relevant d'heure en heure, le jour et la nuit.

Ces mesures vexatoires ressemblaient beaucoup à une provocation. Un *tolle* général s'éleva de tous les quartiers de la ville, et on put craindre une insurrection. Il n'y eut cependant ni révolte, ni désordres. On se contenta de protester par des manifestations pacifiques. Le curé de Lourdes ne cessait d'ailleurs de prêcher le calme et d'interdire les violences. Comme il était fort aimé et respecté, on lui obéissait.

Quant aux contraventions, beaucoup, Lourdois et étrangers, s'en faisaient comme un jeu. Les sergents de ville chargés de garder les barrières ne suffirent bientôt plus à dresser des procès-verbaux, ni le juge de paix à prononcer des condamnations.

Cette situation, en se prolongeant, ne faisait que s'aggraver; elle constituait pour l'autorité une lamentable défaite et le prestige du préfet se trouvait considérablement diminué.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge très pure, l'eau vive et bienfaisante que, par votre puissante bonté, vous avez fait jaillir du sein de la terre, c'est le doux et gracieux emblème des grâces dont vous êtes le canal inépuisable; faites-les couler abondamment sur nous, afin que, fidèles disciples de Jésus, qui en est la source, nous arrivions au bonheur du ciel.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXV

Dix-huitième et dernière apparition. Apaisement.

Nous avons laissé Bernadette à sa Première Communion. Revenons à elle. Que devient-elle au milieu de tout ce mouvement et de cette agitation? Elle aurait bien voulu s'effacer complètement et vivre inaperçue, pour jouir dans la paix de son cœur de ses souvenirs délicieux. Mais cela n'était pas possible. Soit au logis paternel, soit même à l'hospice, elle était harcelée de visites, et ces conversations trop fréquentes, auxquelles elle ne pouvait ni ne voulait se refuser, lui occasionnaient

parfois de violentes douleurs, au point de donner à ses parents de sérieuses inquiétudes. Il était urgent de l'arracher à ce surmenage qui l'épuisait. Pour cela, il fallait l'éloigner de Lourdes. Une parente de sa mère qui devait se rendre à Cauterets, s'offrit de l'emmener avec elle, en se chargeant de tous les frais. Ces vacances de quelques semaines et les soins qui lui furent donnés dans cette ville soulagèrent la jeune malade. Quand elle revint à Lourdes, elle put reprendre ses occupations ordinaires.

Parfois mêlée aux étrangers, pour n'être pas reconnue, elle s'en allait toute seule vers Massabielle. Comme elle souffrait en son cœur de ne plus pouvoir entrer dans sa Grotte bien-aimée! Elle n'apercevait que de loin, de l'autre côté du Gave, la niche du rocher où dix-sept fois elle avait eu le bonheur de contempler la Vierge Immaculée! La reverrait-elle encore? Elle en avait l'espérance. Ah! certes! tout ce qui se passait autour de la Grotte, misérables et mesquines tracasseries, n'était pas capable d'ébranler sa foi dans la divine mission dont elle était l'humble messagère. Que peuvent les puissances de la terre contre celles du ciel! Elle savait bien que rien n'empêcherait la réalisation des demandes de Marie, et que là, s'élèverait bientôt une chapelle et qu'on y viendrait en procession.

Le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Bernadette s'était, pour la quatrième fois,

approchée de la Table sainte. Vers le soir, elle était retournée à l'église pour y continuer son action de grâces du matin. Tandis qu'elle priait avec sa dévotion habituelle, elle entendit en elle-même la voix bien connue qui l'appelait au rendez-vous de Massabielle. Toute joyeuse, Bernadette se lève et se rend en toute hâte chez sa tante Basile, qu'elle supplie de l'accompagner. L'accès de la Grotte étant interdit, elles prennent le chemin qui mène aux prairies de la Ribère, sur la rive droite du Gave, en face du rocher des apparitions. Des voisines leur demandent où elles vont et, sur leur réponse, elles les suivent. Le groupe grossit à mesure qu'on avance. Des personnes en prière dans la prairie, vis-à-vis de la Grotte, reconnaissant Bernadette, s'approchent d'elle. Tout ce monde, à l'imitation de la voyante, se met à genoux et récite le chapelet.

Après quelques instants, les rayonnements de l'extase éclatent sur la figure de Bernadette et elle s'écrie toute transportée : « Oui, oui, la voilà ! Elle nous salue et nous sourit par-dessus la barrière. » Puis l'extase commença. A en juger par le reflet plus lumineux et plus idéalement beau qui transfigurait le visage de l'enfant, jamais la Vierge ne s'était montrée plus belle, jamais la gloire qui l'environnait n'avait eu un éclat aussi merveilleux. Le colloque fut tout intérieur, sans échange de paroles. La vision dura environ un quart d'heure, et, dans un dernier sourire de

maternel amour, la Reine des anges disparut aux yeux de sa petite amie, pour ne plus se montrer à elle que dans l'éternelle vision du ciel.

Telle fut la dernière visite de Marie à Bernadette.

Il était environ 8 h. 1/2. Au milieu du silence universel des choses, on n'entendait que la voix grondante du Gave. Tout contribuait à prolonger l'émotion profonde des âmes, témoins de la scène divine qui venait de s'achever. C'est sous cette impression délicieuse, dont le souvenir ne devait jamais s'effacer, que la pieuse assemblée se dispersa, quand Bernadette et sa tante se levèrent pour retourner chez elles.

Revenons maintenant sur la rive gauche, autour de la Grotte fermée et si bien gardée par les agents du commissaire.

Toutes ces entraves, aussi maladroites qu'illégales, loin d'écarter les visiteurs, semblaient les attirer. On se trouvait précisément en pleine saison balnéaire. Par tous les chemins de l'Europe, des étrangers, touristes ou baigneurs, affluaient aux nombreuses stations d'eaux pyrénéennes. Lourdes, depuis plusieurs mois, faisait tant de bruit dans le monde, que l'on profitait volontiers de sa proximité pour aller visiter des lieux aussi célèbres. De Cauterets, de Barèges, de Luz, de Saint-Sauveur, des Eaux-Bonnes, de Bagnères-de-Bigorre, chaque jour des équipages amenaient d'innombrables excursionnistes qui, pèlerins ou

curieux, ne respectaient aucune consigne, aucune barrière.

Un jour, un étranger s'apprête à franchir la barrière.

— On ne passe pas, lui crie l'agent de garde.

— Vous allez voir que l'on passe, lui est-il répondu; et, sans se troubler, l'inconnu entre sur le terrain interdit et se dirige vers la Grotte.

— Votre nom? Je vous dresse procès-verbal.

— Je me nomme Louis Veuillot, rédacteur en chef de *l'Univers*.

Ce nom était, à cette époque, l'un des plus célèbres dans la presse européenne, et celui qui le portait le plus redouté champion de l'Eglise catholique.

En même temps que le garde verbalisait contre l'illustre écrivain, à quelques pas de là, une dame de grand air, accompagnée de deux jeunes filles, franchissait aussi la clôture et allait s'agenouiller devant la Grotte. Les trois voyageuses se mirent à réciter le chapelet à haute voix. Quand elles eurent fini, elles s'approchèrent de la source et y burent plusieurs gorgées de l'eau miraculeuse; puis, elles détachèrent une petite branche de l'églantier qui descendait de la niche, firent une profonde révérence et un dernier signe de croix et se disposèrent à partir. Le garde les attendait. Il les arrête et leur dit :

— Au nom de la loi, je vous dresse procès-verbal. Votre nom?

— Je suis Madame l'amirale Bruat, gouvernante de Son Altesse le prince impérial.

Le pauvre garde fut tellement saisi en entendant ce nom et ce titre, qu'il fut pris de tremblement, au point de ne pouvoir écrire. La noble dame écrivit elle-même, en souriant, sur le papier officiel son nom et celui de ses filles.

Le soir de ce même jour, en lisant de pareils noms sur le carnet de police, le commissaire trembla à son tour. Dès le lendemain, il courut informer le maire, qui consulta le préfet et celui-ci le ministre. Ce dernier donna l'ordre de cesser désormais toute poursuite et d'annuler tous les procès passés.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge fidèle, à l'exemple des vaillants chrétiens qui, pour vous rendre hommage, n'ont pas craint de braver les obstacles, les menaces et le respect humain, nous voulons désormais être plus courageux dans le service de Dieu et ne jamais reculer dans l'accomplissement de notre devoir; obtenez-nous de votre divin Fils la grâce d'être constamment fidèles à cette résolution.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXVI

La victoire.

Longtemps avant que l'opposition opiniâtre des magistrats eût été forcée de fléchir, la prudente réserve du clergé était devenue moins rigoureuse. L'ensemble des événements et les témoignages de tant de graves témoins avaient peu à peu dissipé les premiers doutes. Le curé de Lourdes lui-même n'avait pas attendu jusqu'à cette époque pour se ranger du côté des croyants. Homme de principe, il avait su résister avec une énergie indomptable à la poussée de l'opinion, et il ne s'était rendu qu'à l'évidence. Pour se montrer ouvertement et prendre parti dans la mêlée, il n'attend plus, par discipline, que la levée de l'interdit épiscopal. La même transformation, lente et sûre, s'était produite dans l'esprit de l'évêque de Tarbes.

Le prélat jugea enfin que l'heure était venue de parler, et, le 28 juillet, il publia une ordonnance qui fut pour tout le diocèse une joie et un soulagement. C'était le premier pas vers la solution attendue. Par cet acte, le prélat instituait une Commission d'enquête pour examiner les faits extraordinaires de Lourdes, apparitions et guérisons, et préparer la décision qu'il conviendrait de prendre. C'est ainsi que l'autorité ecclésiastique

marchait sûrement à une victoire complète, tandis que l'autorité civile, pour avoir voulu, sans examen préalable, trancher une question qui, d'ailleurs, n'était pas de son ressort, s'avançait, par échecs successifs, vers une lamentable déroute.

De toutes parts, les populations adressèrent à l'empereur Napoléon III des pétitions pour obtenir le retrait des mesures arbitraires et odieusement tyranniques du préfet de Tarbes. L'une d'elles disait : « Au nom des droits de la conscience, sire, laissez les croyants aller prier à la Grotte, si cela leur convient ; au nom de la plus simple humanité, laissez les malades aller y guérir, si telle est leur espérance ; au nom de la liberté des intelligences, laissez les esprits qui demandent la lumière à l'étude et à l'examen aller y découvrir l'erreur ou y trouver la vérité. »

Un pareil langage était trop juste pour ne pas frapper l'esprit du souverain. Celui-ci se trouvait alors en villégiature dans le département voisin, à Biarritz. Il y reçut la visite de plusieurs hauts personnages dont les rapports, mieux que les polémiques passionnées des journaux, purent l'éclairer sur l'état réel des choses. Il n'eut pas de peine à comprendre que son gouvernement faisait fausse route en se mêlant maladroitement d'une question purement religieuse, où l'Eglise seule avait autorité et compétence pour décider et agir. Par leur ingérence déplacée, le ministre, le

préfet et leurs agents ne faisaient que discréditer le pouvoir. Telles étaient les dispositions du monarque, lorsqu'un jour il apprit les nouvelles mesures vexatoires que venait de prendre l'administration départementale. Aussitôt il fronça le sourcil et, sans attendre la fin de l'audience, il traça quelques lignes d'une main impatiente et sonna violemment son secrétaire : « Portez ceci au télégraphe », dit-il.

C'était une dépêche laconique pour le préfet de Tarbes, ordonnant de la part de l'empereur de retirer à l'instant l'arrêté sur la Grotte de Lourdes et de laisser libres les populations.

Ce télégramme fut pour l'infortuné préfet un véritable coup de foudre. Il essaya, en faisant agir de puissantes influences, de faire retirer cet ordre. Vains efforts! L'empereur, irrité du délai, envoya une seconde dépêche, et le préfet dut s'exécuter. Le 3 octobre, une proclamation fut publiée à Lourdes, annonçant l'annulation de l'arrêté du 8 juin. Le commissaire eut la cruelle humiliation de présider lui-même à l'enlèvement des barrières et palissades qu'il avait fait dresser moins de quatre mois auparavant.

Cet acte de justice et de réparation remplit la ville de Lourdes d'une immense émotion. La multitude, composée de toutes les classes de la société, allait et venait sur le chemin de la Grotte. Devant les roches Massabielle, d'innombrables fidèles étaient à genoux. On chantait des cantiques, on

allait boire à la source. Les croyants étaient libres. Dieu avait vaincu.

Quelques semaines plus tard, le préfet de Tarbes était transféré à Grenoble. Il quittait Notre-Dame de Lourdes, la Vierge au doux sourire, pour Notre-Dame de la Salette, la Vierge des larmes; maïs dans les Alpes comme dans les Pyrénées, c'était toujours la bonne Mère de la miséricorde, il l'éprouvera bientôt. Quant au commissaire, c'est à Avignon qu'on l'envoya exercer ses fonctions.

Il nous plaît de faire remarquer ici, que nul n'a favorisé l'œuvre de la Sainte Vierge comme ces deux hommes, qui avaient mis tant d'ardeur à la faire échouer. Ils lui ont fourni l'élément nécessaire au triomphe de la vérité et de la justice, c'est-à-dire la contradiction. Grâce à eux, l'œuvre de Lourdes a reçu d'une manière éclatante l'hommage authentique de toutes les sciences intéressées : la chimie, la géologie et la médecine. Les œuvres divines, certes, peuvent se passer des certificats humains, mais nous, nous en avons besoin pour fortifier notre foi contre nos ignorances et la défendre contre ses ennemis. Grâce à eux, cette œuvre peut braver désormais et pour toujours les dénégations et les sarcasmes du pédantisme et de l'impiété. A toutes les attaques, d'où qu'elles viennent, nous avons le droit de répondre par un seul mot et ce mot suffit : Taisez-vous, vous n'êtes que des ignorants.

Ces deux fonctionnaires furent les collaborateurs inconscients de la Sainte Vierge. Aussi cette bonne Mère ne cessa de les couvrir de sa protection. L'un et l'autre sont morts dans des sentiments très religieux, un prêtre à leur côté et le crucifix sur les lèvres. Il en fut de même du maire de Lourdes, du procureur et de la plupart des opposants officiels de la première heure. Telle fut la vengeance de Celle qui, dans plusieurs de ses apparitions, fit prier pour les pécheurs.

INVOCATION

Ave Maria.

O Marie, c'est par vous que les hommes qui s'étaient faits vos adversaires ont reçu la grâce de la conversion ; obtenez-nous celle de pardonner à ceux qui nous font ou qui nous veulent du mal et de nous montrer ainsi de dignes enfants de Celle que l'Eglise appelle la Mère de miséricorde.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXVII

Déclaration épiscopale et première procession.

Quand le calme eut reparu dans la contrée, la Commission instituée par l'évêque de Tarbes commença ses opérations. Les hommes éminents qui

la composaient, prêtres et laïques, se transportèrent d'abord à Lourdes. Bernadette comparut devant eux et fut longuement interrogée. Un grand nombre de témoins furent cités et eurent à répondre aux questions très détaillées qui leur furent posées. La Grotte fut minutieusement visitée, ainsi que le sol d'où sortait la source miraculeuse. Les guérisons obtenues par l'usage de l'eau de cette source furent aussi l'objet d'une sévère enquête. On n'acceptait que les faits précis, assurés, incontestables. Ne pouvant étudier tous les cas, qui se comptaient par plusieurs centaines, les enquêteurs durent borner leur examen à trente guérisons des plus remarquables et des plus connues, et ils se transportèrent aux endroits mêmes où elles avaient eu lieu, dans les divers départements de la région. Ils étaient accompagnés de deux éminents médecins, le Dr Dozous, de Lourdes, et le Dr Bergès, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, lesquels contrôlaient tous les témoignages recueillis avec une rigueur scientifique qui donnait une solide garantie aux conclusions de la Commission.

Ce travail préparatoire dura plusieurs mois, et un rapport très circonstancié fut présenté à Mgr Laurence qui, bien que pleinement convaincu du caractère miraculeux des apparitions et des guérisons, voulut, avant de lui donner sa sanction épiscopale, qu'il eût reçu celle du temps.

Il laissa donc encore s'écouler trois années,

après lesquelles il ordonna une seconde enquête qui ne fut pas moins rigoureuse que la première, et dont celle-ci reçut une pleine confirmation, car nul ne vint retirer son premier témoignage, ni contester les faits déjà enregistrés. On comprend qu'après des délais aussi prolongés, personne n'eut jamais la pensée d'adresser à l'autorité ecclésiastique le reproche de précipitation.

Alors seulement le très prudent pontife rendit le jugement qu'on attendait de lui. Dans cet acte solennel, qu'accompagnait une lettre pastorale d'une éloquence élevée et émue, il déclara :

1° Que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, avait réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la Grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes;

2° Que le culte de Notre-Dame de la Grotte de Lourdes était autorisé dans son diocèse;

3° Que, pour répondre à la volonté de la Sainte Vierge, un sanctuaire serait élevé sur le terrain de la Grotte.

Cet acte était daté du 18 janvier 1862.

Au nom de l'évêché, Mgr Laurence acheta à la ville de Lourdes la Grotte, le terrain qui l'entoure et le groupe entier des roches Massabielle. Il y ajouta un peu plus tard la prairie du Savy.

Bientôt commencèrent les travaux. On ne toucha pas à la Grotte, mais ses abords furent transformés; on supprima le moulin voisin et son canal,

et le lit du Gave fut reculé. On ferma la Grotte par une grille et une lampe d'or fut suspendue à la voûte. Pour recevoir les cierges des pèlerins, on y installa plusieurs immenses brûloirs, souvent insuffisants. Hors de cette enceinte, plusieurs robinets de bronze permirent de puiser et de recueillir l'eau de la source. En même temps, de nombreux ouvriers élevaient au sommet du rocher qui surmonte la Grotte le sanctuaire demandé par Marie.

L'âme de toute cette activité, c'était le vaillant curé de Lourdes, M. Peyramale. Souvent on le voyait au milieu des travailleurs, les encourageant, veillant à tout. Il lui tardait de voir se réaliser le double vœu de la Sainte Vierge, dont elle avait daigné le charger personnellement. La chapelle s'élevait; quand pourrait-il organiser la première procession ? Cette joie, il put enfin l'entrevoir après deux ans de travaux continus au milieu de difficultés qu'on aurait pu croire insurmontables.

L'occasion de cette fête devait être la bénédiction de la statue de Notre-Dame de Lourdes, destinée à être placée dans la niche des apparitions. Un éminent sculpteur lyonnais, M. Joseph Fabisch, y travaillait activement, d'après les indications de Bernadette et avec un scrupuleux respect des moindres détails que lui avait signalés la voyante. Il la tailla dans un bloc choisi du plus pur carrare; il y mit toute son âme et tout son talent d'artiste; il en fit un chef-d'œuvre universellement admiré. Et pourtant l'on raconte que

quand Bernadette la vit, elle fut tellement déçue, que jamais plus elle ne la regarda, tant elle lui paraissait au-dessous du divin modèle que ses yeux avaient tant de fois contemplé.

La fête fut enfin fixée au 4 avril 1864. Voici la magnifique description qu'en a donnée M. H. Lasserre :

« Le temps était magnifique. Le jeune soleil du printemps s'était levé et s'avançait dans un dôme d'azur, que ne ternissait aucun nuage. La ville de Lourdes était pavoisée de fleurs, d'oriflammes, de guirlandes, d'arcs de triomphe. A la haute tour de la paroisse, à toutes les chapelles de la cité, à toutes les églises des environs, les bourdons, les cloches et les campaniles sonnaient à toute volée. Des peuples immenses étaient accourus à cette grande fête de la terre et du ciel. Une procession, comme on n'en avait jamais vue de mémoire d'homme, se mit en marche pour aller de l'église de Lourdes à la Grotte de l'apparition. Des troupes, avec toutes les richesses et tout l'éclat de l'appareil militaire, tenaient la tête. A leur suite, les Confréries de Lourdes, les Sociétés de secours mutuels, toutes les corporations de ces contrées, portant leurs bannières et leurs croix; la Congrégation des Enfants de Marie, dont les traînantes robes avaient l'éclat de la neige; les Sœurs de Nevers avec leur long voile noir; les Filles de la Charité aux grandes coiffes blanches; les Sœurs de Saint-Joseph, enveloppées de leur manteau sombre; les

Ordres religieux d'hommes : les Carmes, les Frères de l'Instruction et des Ecoles chrétiennes ; des multitudes prodigieuses de pèlerins, hommes, femmes, enfants, vieillards, cinquante à soixante mille hommes, rangés en deux interminables files, serpentaient le long du chemin fleuri qui conduisait aux roches illustres de Massabielle. D'espace en espace, des chœurs de voix humaines et d'instruments faisaient entendre des fanfares, des cantiques, toutes les explosions de l'enthousiasme populaire. Ensuite, fermant ce cortège inouï, s'avançait solennellement, entouré de quatre cents prêtres en habit de chœur, de ses grands vicaires, des dignitaires et du Chapitre de son église cathédrale, très haut et très éminent prélat, S. G. Mgr Bertrand-Sévère Laurence, évêque de Tarbes, la mitre au front, revêtu de son costume pontifical, d'une main bénissant les peuples, de l'autre s'appuyant sur son grand bâton d'or.

» Une émotion indescriptible, une ivresse comme en connaissent seules les multitudes chrétiennes assemblées sous le regard de Dieu, remplissait tous les cœurs. Il était enfin venu, après tant de peines, tant de luttes, tant de traverses, le jour du triomphe solennel. Des larmes de bonheur, d'enthousiasme et d'amour coulaient sur les visages émus de ces peuples, remués par le souffle de Dieu. » (1)

(1) *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre, p. 448 de l'édition in-12.

A cette fête prodigieuse si splendidement décrite, il manquait pourtant deux personnages qui auraient dû y tenir les places les plus remarquées : Bernadette et le curé de Lourdes. Ces élus de Marie étaient en ce moment en proie aux plus violentes douleurs physiques. Bernadette avait dû être transportée à l'hôpital ; l'abbé Peyramale était mourant dans son presbytère, et ses gardes-malades se demandaient si le joyeux son des cloches n'allait pas, ce même jour, se transformer en un glas funèbre pour annoncer sa mort.

Mais ni l'un ni l'autre n'avaient encore rempli leur tâche ici-bas. Dieu les réservait pour d'autres travaux et d'autres épreuves.

INVOCATION

Ave Maria.

O Reine de la victoire, en privant vos plus chers amis des justes triomphes de la terre, vous nous avez appris à craindre les subtiles tentations de la vaine gloire que vous leur avez épargnées, et à ne travailler ici-bas et à n'y souffrir qu'en vue de l'éternelle victoire du ciel, où les joies sont sans tristesse, les triomphes sans larmes et les fêtes sans crainte du lendemain.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXVIII

Sœur Marie-Bernard (Bernadette).

Nous avons laissé Bernadette sur un lit de douleur à l'hôpital de Lourdes. Elle se remit de cette crise, mais sa santé resta toujours précaire. Ce n'est plus maintenant une enfant, elle a vingt ans. Les bonnes Sœurs de l'hospice, dans l'espoir de fortifier sa constitution chétive par des soins que la pauvreté de ses parents ne pouvait lui procurer, ont enfin obtenu de ceux-ci de la prendre avec elles à titre de malade indigente. Ses crises d'asthme lui revenaient souvent et, un jour, ses douleurs accompagnées de suffocations furent si violentes, que les médecins qui la visitèrent la déclarèrent perdue. On lui administra les derniers sacrements, puis on lui fit boire un peu d'eau de la Grotte. Ses douleurs cessèrent aussitôt et elle se remit peu à peu.

Mgr Forcade, le grand et illustre évêque de Nevers, supérieur de la Congrégation des Sœurs, dont la maison-mère était dans sa ville épiscopale, vint à cette époque faire la visite canonique de la Communauté de l'hospice de Lourdes. Il trouva Bernadette à la cuisine, occupée à éplucher des légumes. Le saint prélat l'aborda avec une bonté paternelle, mais intérieurement avec un respect

inspiré par la merveilleuse histoire de cette enfant qui, dix-huit fois, avait vu et entretenu la Mère de Dieu. Après l'avoir longuement interrogée sur les apparitions, il lui dit :

— Ma fille, qu'allez-vous faire dans l'avenir ?

— Monseigneur, ce que je fais maintenant, dit Bernadette, travailler et prier avec les Sœurs, comme leur petite servante.

— N'avez-vous jamais eu la pensée d'entrer dans leur Congrégation ?

— Moi, Monseigneur ? A quoi pourrais-je être bonne ? Je suis trop ignorante et incapable.

— Si le bon Dieu vous y appelle, ma fille, vous serez toujours assez capable. Promettez-moi d'y réfléchir et de prier.

Bernadette remercia et promit; puis, elle se remit en paix à sa vie de servante. Mais, dès ce moment, la pensée d'entrer en religion ne la quitta plus. Après un an de réflexion et de prière, assurée de répondre à l'appel de sa Mère du ciel, elle demanda à la supérieure la faveur d'être admise comme novice. Sa requête, envoyée à Nevers, y fut agréée avec bonheur. Mais, quand le moment de partir fut arrivé, la pauvre enfant tomba malade, et son voyage fut forcément retardé. Après plusieurs mois, sa santé s'étant raffermie, elle fut de nouveau appelée à Nevers.

Quel déchirement ce fut pour elle, quand, le soir qui précéda son départ, elle alla faire une dernière visite à sa Grotte bien-aimée! En appli-

quant à plusieurs reprises ses lèvres sur le rocher béni, elle éclata en sanglots. Un cri d'angoisse s'échappa de sa poitrine : « O ma Mère! ma Mère! » Les Sœurs qui l'accompagnaient durent l'emporter.

Sa douleur ne fut pas moins vive au moment des adieux à sa famille, à son père et à sa mère si tendrement aimés, à ses frères et sœurs et à ses amies. Pour s'encourager à ces durs sacrifices, elle se répétait souvent la parole que lui avait dite la Sainte Vierge à sa troisième apparition : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre. » Elle comprenait que ce bonheur promis devait être acheté par la souffrance.

Son départ fut aussi un deuil pour sa ville natale, qui perdait en elle la plus noble de ses enfants.

Bernadette arriva à Nevers le 8 juillet 1866, et, le 29 du même mois, elle reçut l'habit de novice, avec le nom de Sœur Marie-Bernard. Elle fut pour ses compagnes de noviciat un admirable modèle d'humilité, d'obéissance, de ferveur et d'amabilité.

Mais sa santé était toujours chancelante. Le 30 octobre, elle eut un vomissement de sang. Le médecin, appelé aussitôt, trouva son état désespéré. On avertit sans tarder Mgr l'évêque, qui arriva au milieu de la nuit. Comme les vomissements continuaient, il lui administra le sacrement de l'extrême-onction. En reconduisant le prélat, la supérieure lui dit :

— Ce qui me désole, c'est que notre chère petite sœur n'a pas encore reçu le voile ni prononcé ses vœux.

— Qu'est-ce qui l'en empêche ? répond l'évêque, et il retourne près de la mourante.

— Sœur Marie-Bernard, lui dit-il, pour aller revoir au ciel la Vierge de Lourdes, il faut que vous soyez revêtue de l'habit de professe. Le voulez-vous ? Dites-moi par un signe que vous me comprenez.

La malade fit de la tête un signe d'assentiment, et un éclair de joie inexprimable passa dans son regard. L'évêque aussitôt fit les cérémonies essentielles et prononça, au nom de Bernadette, la formule des vœux, puis se retira, brisé d'émotion, n'espérant plus la retrouver vivante. Le reste de la nuit fut paisible; la malade dormit d'un calme sommeil et quand, le matin, elle se réveilla, elle se trouva presque guérie.

Elle put bientôt rentrer au noviciat, pour achever sa formation religieuse; et, le 30 octobre 1867, elle renouvela solennellement à la chapelle la profession qu'elle avait faite *in extremis* sur son lit d'agonie.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de sa vie conventuelle pendant les douze ans qu'elle eut encore à passer sur la terre. Elle fut chargée successivement de deux offices : celui d'infirmière à l'hospice annexé au couvent, et, peu de temps après, à cause de sa chétive santé, celui de sacristine.

Dans l'une et l'autre fonction, elle montra de rares aptitudes et un zèle admirable.

Ses souffrances presque continuelles n'avaient pas altéré son caractère; elle avait conservé sa gaieté d'enfance et cette charmante naïveté qui n'excluait pas une finesse d'esprit peu commune. Ces qualités, jointes à une rude franchise et à la vivacité méridionale, lui donnaient un cachet à part et la plus aimable originalité. Aussi, au couvent et à l'hospice, Sœurs et malades, tout le monde aimait singulièrement la chère Sœur Marie-Bernard.

Nous avons déjà fait entrevoir l'exquise sensibilité de son cœur. Aussi quelles cruelles et dangereuses secousses lui causèrent à plusieurs reprises de fâcheuses nouvelles venues de Lourdes! Ce fut d'abord, quelques mois après son arrivée à Nevers, le 8 décembre 1866, la mort de sa mère si tendrement aimée; puis, en 1871, celle de son père et enfin, en 1877, celle du saint et vaillant curé de Lourdes, le père de son âme, qu'elle chérissait à l'égal des auteurs de ses jours. Chacune de ces tristes annonces mit sa frêle vie en danger.

En approchant de son terme, elle eut à supporter, outre son asthme, qui ne l'avait jamais quittée, plusieurs autres afflictions fort douloureuses: tumeurs, rhumatismes, expectorations sanguines, carie des os. Il n'en fallait pas tant pour ruiner sa complexion déjà si délicate. Sa vie était un vrai martyre qu'elle supportait avec une héroïque

vaillance et une patience joyeuse : « Je suis contente de souffrir, dit-elle un jour; je mets mon bonheur à être la victime du Cœur de Jésus. »

Ainsi que le lui avait enseigné Marie, elle offrait toutes ses souffrances pour la conversion des pécheurs. Cette raison surnaturelle pouvait seule calmer la violence des aspirations de cette âme qui, depuis vingt ans, souffrait ici-bas de la nostalgie du ciel. Cet état d'âme perçait souvent, à son insu, dans ses conversations. Un jour, une petite fille lui demandait :

— Etait-elle bien belle la Sainte Vierge?

— Si belle, répondit Bernadette, que quand on l'a vue une fois, il tarde de mourir pour la revoir.

Peu de jours avant sa mort, l'aumônier, la trouvant plus souffrante, lui dit :

— Ma Sœur, il faut faire généreusement le grand sacrifice.

— Quel sacrifice, mon Père?

— Celui de la vie.

— Mais ce n'est pas un sacrifice! reprit-elle vivement.

Non, ce n'était pas un sacrifice, c'était une délivrance ardemment désirée et patiemment attendue.

Enfin, l'heure bénie va sonner. Entourée de ses Sœurs en prières et en larmes, elle attend en paix. Elle fait une dernière fois, avec un héroïque effort, ce grand et beau signe de croix qu'elle avait appris jadis de la Mère du Sauveur et qui ravissait les témoins de ses extases. Elle tient entre ses

mains défaillantes le crucifix qu'elle regarde avec amour et qu'elle baise souvent en disant : « Ah ! que je l'aime ! » ou quelqu'autre parole semblable. Jusqu'à la fin, elle s'unit aux prières murmurées autour d'elle, et c'est en répondant à l'*Ave Maria* qu'elle exhale son dernier soupir avec ces derniers mots : « Sainte Marie, Mère de Dieu..... »

C'était le 16 avril 1879, le mercredi de la semaine de Pâques. Elle était âgée de trente-cinq ans et trois mois.

Ses funérailles furent célébrées avec une pompe grandiose, sous la présidence de l'évêque de Nevers, qui était alors Mgr Lelong. Ce fut plutôt un triomphe qu'un deuil, le triomphe d'une humble enfant du peuple dont le ciel s'était servi pour la plus grande œuvre de salut et de miséricorde du XIXe siècle.

Bernadette fut inhumée dans la chapelle Saint-Joseph, construite au centre du jardin de la maison-mère de sa Congrégation. Celle qui fut béatifiée d'avance par la Reine du ciel le sera-t-elle un jour par l'Eglise de la terre ? On peut l'espérer. Sa cause vient d'être inaugurée à Nevers, en l'année jubilaire de 1908, par le procès canonique de l'Ordinaire.

INVOCATION

Ave Maria.

Sainte Marie, Mère de Dieu, puissions-nous mourir comme Bernadette, avec votre nom et celui de Jésus dans notre cœur et sur nos lèvres, pour continuer à les bénir et à les chanter avec les anges et les saints pendant toute l'éternité !

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXIX

L'œuvre de Lourdes.

La Vierge Immaculée avait donné à Bernadette une première mission : « Allez dire aux prêtres que je veux que l'on me bâtisse ici une chapelle. » Et la chapelle, grande comme une cathédrale, riche comme un vaste écrin rempli de joyaux merveilleux, s'est élevée, superbe dans sa robe de pierres blanches, avec sa flèche svelte et hardie. Et bientôt ce sanctuaire a été insuffisant et il a fallu bâtir à ses pieds, et pour cela supprimer une montagne de granit, une seconde chapelle plus vaste, l'église du Rosaire. Et la multitude, croissant chaque jour, a dit comme le poète :

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez! (1)

Et devant l'église du Rosaire, un troisième temple, aux proportions jusqu'alors inconnues et n'ayant d'autre voûte que le firmament, a étendu sa prodigieuse enceinte entre deux rampes monumentales : c'est le parvis du Rosaire. Là seulement peuvent se développer avec toute leur ampleur

(1) *Harmonies poétiques et religieuses,* par A. de Lamartine. — *Hymne de la nuit.*

et dans leur solennelle majesté, les cérémonies du plus merveilleux pèlerinage du monde.

Et la Vierge avait dit encore : « Je veux que l'on vienne ici en procession. »

Nous avons décrit la première procession, celle du 4 avril 1864. Depuis lors, Lourdes en voit chaque année par centaines dérouler devant ses sanctuaires et sa Grotte bénie leurs interminables rangs de pèlerins.

De quels pays viennent-ils ? Que l'on demande plutôt quel est le pays du globe qui n'y a pas été souvent représenté ? Toutes les langues du monde se parlent à Lourdes, tous les peuples s'y donnent rendez-vous pour y faire hommage à la Reine de l'univers. Naturellement, les nations de l'Europe dominent dans ces assises de la catholicité, et, parmi elles, l'Espagne et l'Italie, la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne, la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, qui y envoient de fréquentes et nombreuses légions, et enfin et surtout la France, qui reste toujours, malgré tout, la préférée de Marie ; la France que, dans un même siècle, la Reine du ciel a visitée quatre fois : à Paris, à La Salette, à Lourdes et à Pontmain.

Il y a dans le monde physique, aussi bien que dans le monde moral, une loi constante qui veut que la cause soit toujours proportionnée aux effets. Quelle est donc la cause première de ce soulèvement inouï des hommes et des choses, le moteur initial de cette action prodigieuse, qui per-

siste depuis un demi-siècle sans arrêt ni diminution, mais avec une puissance toujours croissante et toujours victorieuse des obstacles? Nous n'avons d'autre réponse à faire que celle-ci : c'est la parole d'une petite bergère qui dit avoir vu ce que personne n'a vu, avoir entendu ce que d'autres oreilles n'ont pas entendu. Qu'on explique cette merveille, si l'on peut, autrement que par le miracle!

Quelle histoire étonnante que celle des progrès de l'œuvre de Lourdes dont nous avons raconté les débuts, et comme elle nous révèle la puissance et la vitalité de la foi catholique! Rappelons-en rapidement les phases principales et les dates les plus remarquables.

En 1872, la France, encore saignante des cruelles blessures reçues à la guerre désastreuse de 1870, voulut que toutes ses provinces et ses principaux sanctuaires fussent représentés à Lourdes par de riches bannières, hommage symbolique et perpétuel, auquel s'est joint celui d'un grand nombre d'autres nations. Ces bannières, au nombre de plus de trois cents, suspendues à la voûte de la basilique supérieure, forment une décoration unique et d'une richesse inappréciable. Là se distingue entre toutes, cravatée de deuil, la bannière de l'Alsace captive. A son passage dans l'immense procession, M^gr^ de Langalerie, archevêque d'Auch, qui présidait, l'arrêta, et, approchant ses lèvres, il la baisa en pleurant. Un frisson patriotique

passa en ce moment dans tous les rangs de la foule, des sanglots éclatèrent et tous les yeux se mouillèrent de larmes.

Quatre ans plus tard, en 1876, la basilique fut consacrée et la statue de Notre-Dame de Lourdes solennellement couronnée au nom du Souverain Pontife Pie IX, le glorieux définiteur du dogme de l'Immaculée-Conception. On vit à cette imposante cérémonie trente-cinq prélats, dont un cardinal, trois mille prêtres et cent mille fidèles.

L'affluence ne fut pas moins considérable au vingt-cinquième anniversaire de l'apparition, en 1883. C'est alors que fut posée la première pierre de l'église du Rosaire, dont la consécration, en 1901, fut aussi l'une des solennités les plus remarquables de l'histoire de Lourdes. Vingt-cinq prélats y furent présents, dont deux cardinaux et un patriarche.

Outre les pèlerinages ordinaires, qui atteignent une moyenne de cent cinquante par an, il y eut à plusieurs reprises des pèlerinages composés exclusivement d'hommes venus de toutes les classes de la société : législateurs des deux Chambres, membres de l'Institut, officiers de tous grades, chefs d'industrie, châtelains, ouvriers et paysans, dont les rangs se confondaient dans une vaste fraternité de foi, d'amour et de prière. Celui de 1903 ne comptait pas moins de soixante mille hommes.

Pour amener à Lourdes de pareilles foules, qui se succèdent pendant les huit mois des grands

pèlerinages, la Compagnie du Midi a dû créer une organisation spéciale. La petite ville de Lourdes, qui ne se trouvait même pas sur le tracé primitif de ses lignes, est, grâce au pèlerinage, le lieu le plus visité de son réseau. Son immense gare reçoit à elle seule plus d'un million de voyageurs par année.

Et que dire des journées de Lourdes avec leurs fêtes qui échappent à toute description ?

Dès les premières heures, des messes sont célébrées sans interruption à la Grotte, à tous les autels des deux basiliques et de la crypte, à ceux de l'église paroissiale et des chapelles de la ville. Partout la sainte communion est continuellement distribuée aux pèlerins. A 10 heures, une messe est chantée en grande solennité dans l'une des deux basiliques, souvent même en plein air, au parvis. Les prédicateurs les plus distingués y font entendre leur apostolique parole. Les après-midi sont réservés à la procession du Très Saint Sacrement.

Quoi de plus naturel ? La vraie dévotion à la Sainte Vierge se résout nécessairement dans la dévotion à Jésus présent et vivant dans la Sainte Eucharistie. *Ad Jesum per Mariam.* On va à Jésus par Marie.

La procession part de la Grotte. Le peuple se range sur deux lignes, entre lesquelles s'avancent des groupes d'Enfants de Marie ou d'associations, précédés de leurs bannières ; vient ensuite le clergé,

toujours nombreux, portant des flambeaux; et enfin, sous un dais, le prélat qui soutient l'ostensoir sacré. Les hymnes eucharistiques, graves et solennelles, sont chantées par toute cette multitude avec un accent pénétrant de foi, d'adoration et d'amour.

Mais comme le spectacle devient émouvant lorsque le saint cortège arrive au parvis du Rosaire! De chaque côté, apportés par les brancardiers, jeunes et vaillants héros de la charité, sont étendus sur des grabats les malades au nombre parfois de plus d'un millier. Là sont représentées toutes les infirmités humaines, toutes les maladies qui ont résisté aux soins savants de la médecine. Les invocations commencent et se poursuivent; ce sont celles qu'adressaient à Jésus de Nazareth, quand il passait à travers la Judée, les infirmes et les malades. Et le célébrant fait lentement le tour de cet immense hôpital, présentant à chacun le Maître tout-puissant de la vie et de la mort. Parfois un cri de joie, suivi de mille autres cris, retentit dans l'immense enceinte : c'est un mourant qui renaît à la vie, un paralytique qui se lève, un aveugle qui voit; c'est une plaie hideuse qui se ferme, un membre qui se redresse. Quelle émotion! Quel enthousiasme!

Et la fête s'achève par la bénédiction du Saint Sacrement, que reçoit dans le silence de l'adoration la foule prosternée.

En ce moment solennel, tous les cœurs sont

émus et des larmes s'échappent de tous les yeux. C'est souvent aussi l'heure des miracles intimes. Pour les guérisons spirituelles, il n'y a pas, comme pour les autres, un bureau médical des constatations; elles ne sont enregistrées qu'au ciel. Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'y a peut-être pas un seul lieu de la terre où il se soit produit tant de conversions. Combien de cœurs dont la foi endormie s'y est réveillée! Combien d'autres qui ne l'avaient jamais possédée et qui s'y sont ouverts à sa douce et salutaire influence! C'est dans les confessionnaux de la crypte que ces heureux vaincus de la grâce iront, avant de quitter Lourdes, échanger le fardeau de leurs iniquités pour le pardon divin et la paix du cœur qui en est le fruit.

La journée, toujours trop courte, s'achève et la nuit étend son voile sombre sur toutes choses. Mais soudain une éclatante lumière jaillit. La basilique tout entière, de sa base au sommet de sa flèche aérienne, s'illumine de mille feux multicolores qui en dessinent les lignes gothiques et la font resplendir sur le fond noir du firmament. C'est le signal. En même temps, des flambeaux innombrables s'allument et se mettent en mouvement. On dirait, vu de la montagne voisine, un fleuve fantastique, aux multiples méandres, dont les flots lumineux ressemblent à ceux de l'Océan pendant les nuits phosphorescentes de l'été. Et de ces flots qui marchent s'élève une harmonie puissante,

immense, étrange, faite d'un chant toujours le même, dont les syllabes se croisent et se mêlent sans heurt ni désaccord, comme le chant solennel de l'Océan. Et que disent ces flots qui chantent ? *Ave, ave, ave Maria!* C'est le chant d'amour de dix mille, de vingt mille cœurs, chant toujours le même et qui ne se répète jamais, parce que le cœur n'est jamais las de le redire.

Et le spectateur ému se demande si c'est une fête du ciel ou une fête de la terre.

INVOCATION

Ave Maria.

O Reine du ciel et de la terre, tandis que les fêtes du monde ne laissent souvent après elles que dégoût, lassitude et remords, vos fêtes et celles de Jésus sont douces au cœur et font du bien à l'âme ; elles apportent avec elles joie et consolation, force et espérance ; elles sont un avant-goût des fêtes éternelles du paradis.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXX

Le Pèlerinage de Lourdes.

Au sujet des pèlerinages de Lourdes, il existe deux prophéties absolument contradictoires : l'une, transmise par Bernadette au curé de Lourdes, de

la part de la Dame céleste : « Je veux qu'on vienne ici en procession »; l'autre, jetée dédaigneusement du haut de la tribune parlementaire française par un illustre homme d'Etat (1). « Cela ne durera pas, les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs. » Le grand orateur vécut encore assez pour comprendre que, dans cette circonstance comme en bien d'autres, il avait été tout à la fois mauvais prophète et juge mal avisé. Les pèlerinages sont si bien rentrés dans nos mœurs, que le XIX^e^ siècle les a vus prendre une extension que n'ont point connue les siècles les plus fervents du moyen âge, grâce, il est vrai, aux facilités plus grandes dont les progrès de la science ont favorisé notre époque.

La Providence s'est servie, pour atteindre ce but, de deux hommes choisis par elle dans des milieux et des dispositions bien contraires.

Le premier, elle est allée le chercher parmi ce monde spécial qu'on appelle les « gens de lettres » : c'est M. Henri Lasserre, écrivain de talent, en possession déjà d'une réputation littéraire incontestée, mais nullement disposé à mettre sa plume au service de la religion, dont la pratique le laissait assez indifférent. Elle lui envoya aux yeux un mal qui devint bientôt une menace de cécité prochaine. Les spécialistes les plus renommés furent en vain consultés. Le malade n'avait plus d'espoir.

(1) M. Thiers.

Sur ces entrefaites, l'un de ses amis, homme distingué et protestant (1), en revenant des eaux de Cauterets, s'était, par curiosité, arrêté à Lourdes, et ce qu'il y avait vu et entendu l'avait singulièrement frappé. Sans tarder, il en parla à M. Lasserre, en l'invitant à recourir, lui catholique, à ce remède merveilleux déjà célèbre sous le nom d'eau de Lourdes. Le malade, tout ébahi d'un semblable conseil venant d'une telle source, résiste d'abord, opposant une double raison : le manque de confiance et surtout l'obligation où il serait, en cas de guérison, de changer de vie et de s'imposer certaines privations trop dures pour sa faiblesse. L'ami protestant insista tellement et avec des arguments si forts, qu'il finit par triompher, et, séance tenante, il écrivit lui-même à Lourdes pour demander de l'eau de la Grotte.

Quelques jours après, une petite caisse renfermant un litre de cette eau arrivait à l'adresse de M. Lasserre. Celui-ci l'ouvrit en tremblant, puis, tombant à genoux, il pria Dieu de tout son cœur, en lui demandant pardon de ses coupables faiblesses. Fortifié par cette prière, il versa de l'eau dans une tasse, et, s'agenouillant de nouveau, il dit à haute voix : « O Sainte Vierge Marie, ayez

(1) M. de Freycinet, sénateur et académicien, plusieurs fois ministre et chef de ministère. Sa politique louvoyante, quoique non sectaire, a été souvent fatale aux intérêts catholiques.

pitié de moi et guérissez mon aveuglement physique et moral. » Il se frotta alors successivement les deux yeux avec une serviette imbibée d'eau de Lourdes. « Qu'on juge, raconte-t-il lui-même, de mon saisissement; j'allais presque dire de mon épouvante! A peine avais-je touché mes yeux et mon front de cette eau miraculeuse, que je me sentis guéri tout à fait, brusquement, sans transition..... Ce soir même je me confessai, et, le lendemain, je reçus la sainte communion en action de grâces. »

Dès ce jour, M. Lasserre a embrassé courageusement, avec toutes ses exigences, la vie chrétienne, dont la perspective l'avait tant effrayé. Dès ce moment aussi, il se fit l'apôtre de Lourdes, consacrant à toutes ses œuvres une grande partie de sa fortune et surtout son rare talent d'écrivain, pour en faire connaître les merveilles. Son premier ouvrage sur ce sujet s'est immédiatement répandu avec une étonnante rapidité. Il a été traduit dans les principales langues du monde. Jamais livre n'a obtenu un pareil succès et n'eut un aussi grand nombre d'éditions (1). Il fut comme le clairon d'appel qui a retenti dans le monde entier et auquel tous les peuples ont répondu en accourant à Lourdes pour honorer et invoquer l'Immaculée Vierge Marie.

Afin de canaliser et de diriger ce mouvement

(1) La première édition parut en 1869.

merveilleux, la Providence a suscité peu après un autre apôtre qui avait reçu à un degré éminent les dons de foi et de zèle, d'éloquence et d'organisation : c'est le P. Picard, supérieur général des Augustins de l'Assomption.

En 1871, au sortir du cataclysme où avait failli sombrer la France, il fonda, pour travailler à son relèvement moral et chrétien, la grande et admirable Association de Notre-Dame de Salut, qui embrasse dans son programme toutes les œuvres de piété et d'action sociale propres à atteindre ce but (1). Parmi ces œuvres, celle des pèlerinages eut naturellement sa place. C'est en 1873 que le Comité spécial, avec l'approbation et les encouragements de Pie IX, lança vers Lourdes son premier train, sous le nom de Pèlerinage National. Dès l'année suivante, plusieurs trains furent nécessaires, et, d'année en année, il fallut les multiplier. Au pèlerinage jubilaire de vingt-cinq ans, en 1897, il y en eut dix-huit ; le nombre monte à vingt en 1899 ; à vingt-six en 1906, pour atteindre, en 1908, le chiffre prodigieux de vingt-neuf.

Et en même temps, dans tous les diocèses de France et dans beaucoup de diocèses étrangers, des institutions semblables s'établissaient sous la même organisation et avec les mêmes pro-

(1) Le siège de l'Association de Notre-Dame de Salut est à Paris, 4, avenue de Breteuil.

grès (1). Tant il est vrai que les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs!

Le Pèlerinage National, et en ceci encore il a été imité par tous les autres, ne s'est pas contenté de conduire à Lourdes des pèlerins valides, mais il a, par une inspiration sublime et touchante, organisé des convois de malades pauvres, se chargeant de tous les frais de voyage, de soins médicaux, de nourriture et d'hospitalisation. Une souscription est instituée chaque année à cet effet, laquelle a suivi aussi une progression merveilleuse. La première année, c'est-à-dire en 1873, elle a produit 320 francs; 4961 francs en 1876; 10184 francs en 1877; 29600 francs en 1878; 46122 francs en 1879....., pour arriver au chiffre moyen de 70000 francs par an. N'est-ce pas une véritable explosion annuelle de piété et de charité? N'est-il pas vrai de dire que tout ce qui touche à Lourdes a un caractère miraculeux? Ces largesses ont permis de conduire à la Vierge de Massabielle, par le seul Pèlerinage National, 29730 pauvres malades, dont un grand nombre y a reçu le bienfait de la guérison.

Cette œuvre prodigieuse est aussi un éclatant témoignage en faveur des miracles de Lourdes, tant de la part des souscripteurs que de celle des malades.

(1) En l'année jubilaire 1908, le pèlerinage diocésain de Cambrai a eu dix-neuf trains.

N'en est-ce pas un autre non moins éloquent que l'institution des brancardiers et des hospitalières, nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut ? Le recrutement de cette double légion se fait en grande partie dans les rangs de la haute société. Ce sont de riches et généreux volontaires qui, pendant la saison des voyages et des villégiatures, viennent, à leurs frais, se faire, à Lourdes, les valets et les servantes des pauvres. C'est leur manière à eux, en payant de leur bourse et de leur personne, de travailler à l'apaisement des haines sociales qui divisent les classes. N'est-ce pas faire de la meilleure démocratie que de dépenser leurs revenus en fêtes tapageuses ou en coûteuses flâneries ? Voyez-les ces vaillants jeunes hommes, ornés des bretelles de cuir, qui sont l'insigne et l'instrument de leur fonction, et ces nobles dames aux mains aristocratiques, parées du tablier blanc de leur office! Tous sont à leur poste, à la gare, à l'arrivée des malades : les dames, pour leur donner, avec une affectueuse délicatesse, leurs encouragements et leurs soins; les hommes, pour les transporter sur des brancards aux diverses hôtelleries ou hospices. Cette rude besogne, ceux-ci la continueront chaque jour, dès les premières heures jusqu'au soir, sous l'ardent soleil ou sous la pluie, portant les malades à la Grotte ou aux piscines ou les en ramenant, tandis que les infirmières les servent avec un inlassable dévouement.

On les voit rivaliser avec une autre phalange qui porte un nom glorieux près de ceux qui consolent les affligés et adoucissent les maladies, je veux dire les Petites-Sœurs de l'Assomption. Vieille d'à peine quarante ans, leur Congrégation s'est faite une renommée universelle, a étendu ses rameaux à travers l'ancien et le nouveau monde, et cela sans effort apparent : c'est par sa seule bonté, par son dévouement de tous les instants, que la Petite-Sœur s'est imposée à l'attention et à l'admiration de tous. De Paris à Lourdes, c'est elle qui soigne les malades en wagon, acceptant ainsi la plus grande part de fatigue, seule pour accomplir une besogne que rendent plus répugnante l'exiguité de la place et le manque de toute commodité. Dans la ville des miracles, c'est bien différent : la Petite-Sœur disparaît ; tout au plus la retrouve-t-on à la Permanence, car sa modestie ne lui permet pas de se montrer en public, même pour accomplir le bien.

Quel spectacle et quel exemple ! Cela ne peut se décrire, il faut le voir. Il n'y a que la foi et la charité chrétiennes qui puissent opérer de telles merveilles. Et faut-il s'étonner que ces actes héroïques, que ces dévouements multipliés et persévérants qui s'accomplissent au milieu de l'atmosphère de piété et de prière qu'on respire à Lourdes, soient si souvent récompensés par de miraculeuses guérisons ?

Le P. Picard, qui fut le fondateur et l'inspirateur

de ces admirables institutions, est mort pieusement en exil, à Rome, en 1903. Mais son œuvre n'est pas morte avec lui. Le manteau d'Elie a été recueilli par des Elisées animés de son esprit, et le Pèlerinage de Lourdes, dont pendant trente années il avait été l'âme, poursuit sa marche bienfaisante et son action salutaire avec une intensité croissante.

La prodigieuse affluence des pèlerins qui viennent à Lourdes de toutes les parties de l'univers ne représente qu'une infime minorité des chrétiens qui honorent et invoquent Notre-Dame de Lourdes. Combien voudraient pouvoir répondre personnellement à son appel : *Je désire y voir du monde* (3e apparition), et qui sont dans l'impossibilité de réaliser ce désir! L'éloignement, le manque de loisir ou de ressources constituent, pour le plus grand nombre, des obstacles insurmontables. Ceux qui ont eu le bonheur de faire ce beau pèlerinage voudraient le renouveler : qui a vu Lourdes désire le revoir. Aussi, pour donner quelque satisfaction à cette dévotion si ardente et si répandue, la piété catholique a multiplié Lourdes. Non seulement l'idéale image de la Vierge Immaculée est vénérée dans presque toutes les églises du monde, mais en bien des lieux on a reproduit la Grotte des apparitions et jusqu'aux sanctuaires mêmes élevés à Lourdes. Lourdes est partout, sur toutes les plages, dans toutes les îles de l'univers.

Vous le reverrez au Vatican, et le Pape pri-

sonnier qui ne connut pas, avant de perdre sa liberté, le bonheur de prier devant les grottes de Massabielle, a au moins la consolation d'en posséder une copie fidèle au milieu de ses jardins.

L'Espagne, l'Italie, la Belgique, l'Angleterre, puis successivement les autres nations d'Europe, ont creusé des grottes ou bâti des églises pour y honorer notre Vierge pyrénéenne. Vous en trouverez, de ces lieux de pèlerinage, en plein pays musulman, aux portes mêmes de Constantinople, à Féry-Keuy qui a vu des grâces miraculeuses, au Mexique, au Chili, au centre de l'Asie et du continent africain, dans toutes les régions où pénètre un missionnaire catholique.

Partout on y va en pèlerinage, et souvent aussi la bonne Mère a récompensé la confiance de ses enfants par d'éclatantes faveurs. Cette dévotion est vraiment catholique, comme la Sainte Eglise de Jésus-Christ, c'est-à-dire universelle.

INVOCATION

Ave Maria.

O Notre-Dame de Lourdes, en apparaissant à Bernadette sur le rocher de Massabielle, vous avez fait luire aux yeux de cette enfant un rayon du ciel dont vos heureux pèlerins retrouvent encore le reflet qui les ravit. Obtenez-nous la grâce de rester toujours fidèles à Jésus, pour que notre laborieux pèlerinage de la terre nous fasse arriver dans le beau paradis, où nous jouirons avec vous de l'éternelle vision divine.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXXI

Lourdes et le miracle.

Notre-Seigneur, pendant sa vie mortelle, a fait des miracles et il en donne lui-même la raison : « Les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire rendent ce témoignage que j'ai été envoyé par mon Père. » (*Joan.* v, 36.) « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez au moins aux œuvres que je fais. » (*Joan.* x, 38.) Le miracle était donc, dans sa pensée, comme une lettre de crédit qui confirmait sa mission, une garantie de la vérité de sa parole, une preuve de sa divinité.

En effet, le miracle étant une dérogation aux lois de la création, nul autre que le Créateur n'en peut être l'auteur, car seul le législateur est maître de sa loi. En présence d'un fait de cette nature, nous nous disons forcément, comme les devins de l'Egypte devant les plaies qui frappèrent ce pays : « Le doigt de Dieu est là » (*Ex.* VIII, 19.), ou avec le Psalmiste : « C'est le Seigneur qui a fait cela. » (*Ps.* CXVII, 22.) A ce premier aveu du bon sens, s'en ajoute immédiatement un autre : Dieu étant la vérité même, ne peut faire de miracle en faveur de l'erreur. Il faut nécessairement croire à la parole d'un thaumaturge : « Jésus-Christ se disait Dieu, donc il l'était. » C'était d'une logique

irréfutable, contre laquelle se débattaient en vain les opiniâtres pharisiens.

Ce même raisonnement a toujours conservé sa valeur et produit le même effet, depuis dix-neuf siècles que le miracle, à demeure dans l'Eglise, continue d'affirmer la divinité de l'œuvre de Jésus-Christ. Les pharisiens de tous les temps ont eu beau regimber, comme leurs premiers devanciers, les miracles les ont toujours réduits ou à garder le silence, ou à dire des sottises.

Que n'ont pas inventé les pharisiens modernes pour expliquer, en dehors du surnaturel, des faits merveilleux dont ils ne pouvaient pas nier l'existence! Ils ont eu recours à des théories soi-disant scientifiques, qu'ils ont décorées de noms pompeux ou bizarres, tels que hypnose, auto-suggestion, psychothérapie, et autres tout aussi savants, et ils n'ont réussi qu'à accentuer davantage leur impuissance et à donner plus de retentissement à leur défaite. Oh! combien se réalise en eux cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui s'exalte sera humilié. » (*Luc.* XVIII, 14.) C'est l'éternel châtiment de l'orgueilleux qui veut s'attaquer à Dieu ou à ses œuvres.

Qu'on se rappelle les guérisons que nous avons précédemment racontées, comme celles de Bourriette et de l'enfant Bouhohorts. Y a-t-il place à l'hypnose dans la restauration instantanée d'un œil perdu depuis vingt ans, ou à l'auto-suggestion dans le retour à la vie d'un enfant de deux ans,

après un bain d'un quart d'heure dans l'eau glaciale? Ces deux faits seuls, suffiraient à établir, sans contestation raisonnable, le caractère miraculeux de l'eau de Lourdes. Et c'est par milliers que l'on compte les guérisons scientifiquement attestées par procès-verbaux médicaux!

La multiplicité prodigieuse de ces guérisons empêche chacune d'elles d'avoir le retentissement qu'elle aurait si elle était isolée. Elle se perd dans la masse, comme le son particulier de chaque instrument dans la fanfare dont il contribue cependant à accroître la puissance.

Quelques-unes pourtant, à cause de circonstances plus remarquables qui les ont accompagnées, ont échappé à cet oubli inévitable. Tels sont les cas bien célèbres de Pierre de Rudder et de Gabriel Gargam, que nous allons rapporter.

Le 16 février 1867, un ouvrier de la commune de Jabbèke, près d'Ostende, en Belgique, nommé Pierre de Rudder, eut la jambe gauche écrasée par la chute d'un arbre. Le médecin constata la fracture complète, un peu au-dessous du genou, des deux os de la jambe, le tibia et le péroné. Elle se compliqua d'une ulcération purulente et gangréneuse; une autre large ulcération s'étendit sur le dos du pied. Tour à tour, de nombreux médecins furent appelés à donner leurs soins au malade; tous s'accordèrent à le déclarer incurable, n'ayant d'autre remède à proposer que l'amputation du membre. De Rudder s'y refusa constam-

ment. Au bout de quelque temps, un morceau d'os se détacha et il fallut l'enlever du milieu de la plaie. Il en résulta que les extrémités des fragments étaient séparées l'une de l'autre de trois centimètres. Cette situation se prolongea pendant huit ans, causant au blessé des souffrances continuelles et parfois intolérables.

Le 7 avril 1875, Pierre, accompagné de sa femme, entreprit un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, établi depuis quelques années à Oostacker, près de Gand, et très fréquenté en cette région. Le voyage, partie en chemin de fer, partie en diligence, fut très pénible. Le pauvre blessé, se traînant sur ses deux béquilles, arriva à la Grotte. C'était pitié de voir, quand il marchait, sa jambe malade, qu'aucun appareil ne retenait, osciller étrangement, n'étant suspendue que par les chairs. Après avoir bu un peu d'eau de Lourdes, dont la fontaine de la Grotte est toujours fournie, il fit deux fois, en priant, le tour du rustique sanctuaire, puis vint s'asseoir devant la statue de la Sainte Vierge.

Mais voici que tout à coup il se lève, et, comme hors de lui-même et sans appui, il va s'agenouiller au pied de l'image vénérée. Il était guéri. Il se relève, il marche facilement et sans douleur.

De nombreux témoins purent, au moment même, constater que les os s'étaient ressoudés et voir les deux cicatrices indiquant la place des plaies.

Cette guérison fit grande sensation en Belgique, où elle souleva surtout l'attention du monde médical. Elle fut pour plusieurs libres-penseurs, dont l'un des médecins qui avaient soigné le blessé, l'occasion d'une sincère et publique conversion.

Pierre de Rudder vécut encore vingt-trois ans après sa guérison. Il mourut d'une pneumonie, à l'âge de soixante-quinze ans, le 22 mars 1898. L'année suivante, sur la demande de plusieurs médecins, le cadavre fut exhumé et les jambes amputées à l'articulation du genou. Les deux os de la jambe gauche présentaient la trace sensible de leur cassure, et ils étaient de la même longueur que ceux de la jambe droite, malgré l'élimination d'un fragment du tibia avant la guérison. Ils ont été conservés en témoignage. Les pèlerins de Lourdes peuvent voir, sur la table du bureau des constatations, une reproduction exacte en bronze de ces os miraculeusement reconstitués.

Le cas de Gabriel Gargam n'est pas moins remarquable.

C'était, en 1899, un beau jeune homme de vingt-neuf ans, actif et intelligent. Il avait fait avec succès ses études au lycée d'Angoulême, où il avait conquis son diplôme de bachelier, mais où il avait aussi perdu la foi. Entré dans l'administration postale, il avait la légitime ambition d'avancer dans cette carrière, et il se préparait dans ce but aux examens spéciaux.

Le 17 décembre, il se trouvait, pour son service,

sur le rapide de Bordeaux à Paris. Vers minuit, le train ayant dû accidentellement ralentir sa vitesse, fut tamponné par un express à quelques kilomètres d'Angoulême. Il y eut de nombreuses victimes. Gabriel fut trouvé, vers 7 heures du matin, couché dans la neige, à dix-huit mètres de la voie, tout le corps couvert de plaies. Le terrible choc avait en outre produit dans son organisme des désordres d'une extrême gravité. On le transporta mourant à l'hôpital.

Nous passons sous silence les phases et les progrès de la maladie, et nous arrivons au 2 juillet 1901. Ce jour-là, la Compagnie du chemin de fer venait d'être condamnée à payer au blessé une indemnité élevée avec une forte pension viagère. Elle comptait bien d'ailleurs n'avoir pas longtemps à porter cette lourde charge.

Après vingt mois passés à l'hôpital, et ayant perdu tout espoir, le malade demanda à être transporté chez lui, pour mourir près des siens. Sa mère, très pieuse, ne cessait de prier pour son malheureux enfant, plus inquiète encore pour son âme que pour son corps.

Précisément, on était à l'époque où le Pèlerinage National allait se rendre à Lourdes. M^me^ Gargam supplia son fils d'y prendre part. Celui-ci résista d'abord, puis finit par céder.

C'était un voyage très aventureux. La partie inférieure du corps était comme morte; quant à la partie supérieure, elle était si faible qu'au

moindre mouvement, le malade éprouvait une syncope et semblait sur le point d'expirer; l'alimentation ne pouvait se faire, toujours avec grande douleur pour le patient, qu'au moyen d'un tube introduit dans l'œsophage.

On l'emporta sur un brancard fait exprès, garni d'un matelas. Sa mère, une amie de la famille et un infirmier l'accompagnaient, et aussi, hélas! il faut le dire, son scepticisme. Ainsi, un peu avant d'entrer en gare de Lourdes, au matin du 20 août, sa mère lui montra de loin le grand Christ qui domine le mont du Calvaire, en lui disant : « Voici Lourdes! Salue le Christ et demande-lui de te guérir. » Pour toute réponse, Gabriel détourna la tête. Cependant, pour complaire à sa mère, il s'était confessé avant son départ, et, à la Grotte, il communia, moins en fidèle croyant qu'en homme d'honneur, parce qu'il le lui avait promis.

Et pourtant, après cette communion, où la foi avait eu si peu de part, il se passa en lui une chose étrange. Il se sentit pris subitement d'un immense désir de prier. La grâce de Dieu venait de faire irruption dans son âme, en y répandant à flots la lumière et la vie. L'après-midi, il fut porté aux piscines et plongé dans l'eau miraculeuse; de là, à l'esplanade, du Rosaire, pour la procession du Saint Sacrement. A peine y était-il arrivé, qu'il perdit connaissance; son visage devint livide et son corps froid comme un cadavre. On crut qu'il se mourait.

En ce moment, arrive le Saint Sacrement, et voici que le malade ouvre les yeux et reprend ses sens ; il se soulève sur ses poignets, puis il retombe ; il se relève encore, et bientôt on le voit debout, nu-pieds, en longue chemise de nuit, semblable à un mort qui sortirait de la tombe enveloppé de son blanc linceul. Il veut suivre le Saint Sacrement, mais on le retient et on le force à se recoucher.

Il était guéri, et on n'osait le croire. Plus de paralysie et il sent la faim renaître dans son estomac.....

Depuis lors, Gabriel Gargam jouit d'une vigoureuse santé et il tient à revenir chaque année à Lourdes en action de grâces. Il n'y reste pas inactif. C'est le plus vaillant des hospitaliers volontaires. Il y passe toutes ses journées avec les malades, au rude service des piscines ; il les baigne, il prie avec eux, insensible à la fatigue ou au dégoût.

C'est un homme dans toute la force de l'âge, à la tournure élégante, au visage fin et régulier. Il porte une barbe châtain taillée en pointe, mais son front est chauve ; c'est la seule trace qu'ait laissée sa maladie.

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge puissante ! Notre-Dame des miracles ! soyez bénie pour vos innombrables bienfaits envers tant de malheureux qui ont eu recours à votre inépuisable

bonté ; soyez bénie surtout pour le précieux appui que vous donnez à notre foi, en la vengeant des attaques et des sarcasmes de ses ennemis.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

CHAPITRE XXXII

Lourdes et les Papes.

Un jour, Notre-Seigneur, en présence de ses disciples, dit à Pierre cette solennelle parole : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise..... Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (*Matth.* XVI, 18-19.) C'était l'investiture d'une puissance véritablement divine donnée à celui qu'il établissait comme chef de son Eglise. En vertu de ce pouvoir, Pierre et ses successeurs, jusqu'à la fin du monde, exercent un contrôle universel et souverain sur toutes les doctrines et sur tout ce qui s'y rapporte. Tout ce qu'ils condamnent est mal, tout ce qu'ils approuvent est bien, et leurs décisions sont règles infaillibles de vérité et s'imposent à la foi. Aucune idée dans l'ordre philosophique ou religieux ne peut se soustraire à leur visa. Et telle est l'étendue

de ce pouvoir, qu'il s'exerce même sur les communications de Dieu avec les hommes, au point que celles-ci ne peuvent avoir de valeur pour les fidèles que si elles sont reconnues par le Pape. Les révélations et les miracles n'échappent pas à cette règle, et ne peuvent même légitimement s'appeler de ces noms qu'après l'approbation du chef de l'Eglise.

Cette approbation n'a pas manqué à l'œuvre de Lourdes, et elle lui a même été donnée avec une surabondance et un éclat qui la placent au premier rang des manifestations divines de cette nature. Sans doute, cette approbation ne va pas jusqu'à élever à la hauteur d'un dogme ou d'une vérité de foi définie le fait des apparitions de Lourdes; mais si elle n'a pas cette solennité suprême et cet effet, elle ne laisse pas que de s'imposer avec une autorité à laquelle il serait téméraire et même insensé de résister. Pour qui sait quelle sage lenteur et quelle prudence l'Eglise apporte dans l'examen de ces matières, à quelles sévères enquêtes elle les soumet, sa décision fait loi devant le bon sens et la foi humaine, à l'exclusion de toute incertitude.

Nous avons dit précédemment avec quelle rigueur l'évêque de Tarbes a appliqué, dès le début, cette méthode d'investigation. Ce n'est qu'après trois ans d'enquête qu'il se décida à proclamer son jugement. L'autorité du Pape n'avait pas à intervenir, car il s'agissait d'un fait et non d'une doc-

trine, seul objet où s'exerce le magistère infaillible de l'Eglise. Mais s'il n'a pas été donné de définition sur ce sujet, de nombreux actes publics ont manifesté clairement la pensée des trois Papes qui ont gouverné l'Eglise depuis cinquante ans : Pie IX, Léon XIII et Pie X.

Le premier acte que nous trouvons, c'est un Bref d'éloges adressé à l'historien de Lourdes, M. H. Lasserre, à la date du 4 décembre 1869. Pie IX y déclare que « l'apparition de l'Immaculée Conception dans la Grotte de Lourdes est un fait d'une vérité lumineuse ». En 1874, il érige la chapelle de Lourdes en basilique mineure et offre son portrait en mosaïque pour en décorer la façade. Deux ans après, en 1876, il charge le cardinal Guibert, archevêque de Paris, de la consacrer en son nom ; et, la même année, il envoie Mgr Meglia, avec le titre de Nonce apostolique, pour couronner la statue de la glorieuse Vierge. L'année suivante, c'est à l'Immaculée Marie, honorée à Lourdes, qu'il fait hommage de la rose d'or que les Papes ont coutume de bénir chaque année (1) et d'offrir aux reines et aux princesses de la terre dignes de cette faveur.

Dans son palais du Vatican, les souvenirs de Lourdes abondent. La statue de l'Immaculée est dans son cabinet de travail ; une autre décore la

(1) C'est le IVe dimanche de Carême, avant la messe, que le Pape fait cette bénédiction, suivant un rite spécial.

splendide salle de l'Immaculée-Conception ; et, dans son oratoire privé, il a fait placer un riche émail cloisonné, représentant l'apparition du 25 mars, don de Mgr Langénieux, alors évêque de Tarbes. Enfin, dans ses jardins, il fait aménager un fac-similé de la célèbre Grotte et souvent il dirige de ce côté sa promenade pour y réciter une prière à la Sainte Vierge. Là se trouve une fontaine alimentée d'eau de la Grotte de Lourdes ; parfois le Pape en fait envoyer à des malades et il en use lui-même pour ses infirmités.

Léon XIII a hérité de cette dévotion de Pie IX, et il s'est plu à en multiplier les preuves. C'est en son nom que fut posée, en 1883, la première pierre de l'église du Rosaire par le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, qu'elle fut bénite en 1889 par le cardinal Richard, archevêque de Paris, nommé pour cette circonstance légat du Pape, et enfin consacrée en 1901 par le cardinal Langénieux, devenu archevêque de Reims, et revêtu aussi du titre et des insignes de légat apostolique. C'est lui aussi qui avait approuvé en 1890 l'office et la messe propres de l'apparition de Lourdes, que son successeur Pie X vient de rendre obligatoires pour le monde entier.

Comme ses prédécesseurs, le pontife actuel se plaît à témoigner sa piété envers Notre-Dame de Lourdes. Il a agréé avec grande joie l'offre qui lui fut faite de remplacer dans le jardin du Vatican, par une Grotte monumentale, surmontée d'un fac-

similé de la basilique, la modeste représentation primitive, et, quand la construction fut achevée, il a daigné en faire lui-même la dédicace solennelle devant la Cour pontificale et un grand concours de peuple, le 28 mars 1905. C'est aussi le but préféré de ses promenades ou plutôt de ses pieux pèlerinages. Ne pouvant venir lui-même à Lourdes, il a voulu s'y faire représenter, en l'année jubilaire de 1908, par un légat; c'est au cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, qu'il confia la mission d'en ouvrir les solennités en son nom, le 11 février, cinquantième anniversaire de la première apparition. Parmi beaucoup d'autres faveurs spirituelles, citons enfin la précieuse indulgence de 300 jours, applicable aux défunts, que peuvent gagner tous les fidèles, chaque fois qu'ils prononcent cette invocation : Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

Ce culte spécial des Papes pour Notre-Dame de Lourdes a certainement une cause distincte de ce sentiment universel dans l'Eglise, que l'on appelle la dévotion envers la Sainte Vierge, sentiment particulièrement vif et profond dans la ville des Papes. Quelle est cette cause?

C'est que la Sainte Vierge n'est venue à Lourdes que pour apporter au monde la réponse de Dieu à l'acte religieux le plus important des temps modernes, c'est-à-dire la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, défini solennellement à Rome, le 8 décembre 1854, par le pape Pie IX. Cette réponse, appuyée par l'irrésistible

argument du miracle, est une éclatante confirmation de la parole pontificale, en même temps qu'elle est un remède souverain aux grandes plaies contemporaines : le naturalisme, le rationalisme et le matérialisme. Grâce à l'enseignement officiel, à la littérature et au théâtre, l'esprit public s'imprégnait de plus en plus de ces odieuses doctrines, qui ne se distinguent l'une de l'autre que par de simples nuances et qui aboutissent nécessairement à la négation de toute vérité religieuse. Elles rejettent la révélation tout entière : la chute de l'homme et ses suites déplorables, la concupiscence et le péché; sa réparation par l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise et les sacrements; enfin, elles nient les sanctions éternelles dans l'autre vie : le paradis et l'enfer. Aucune croyance ne peut subsister dans une intelligence infectée de l'une ou l'autre de ces erreurs : c'est l'homme sans foi, sans religion et sans culte, l'homme sans Dieu.

A Lourdes, la Sainte Vierge est venue d'un mot vainqueur venger la vérité. *Je suis l'Immaculée Conception,* c'est-à-dire, comme le pape Pie IX l'a défini, seule de toute la famille d'Adam, j'ai été exempte de la tache originelle dont naissent souillés tous ses autres descendants. A ce dogme, comme à un premier anneau, se rattache toute la chaîne des autres dogmes. C'est l'enseignement de l'Eglise tout entier confirmé par le miracle, car, étant l'œuvre de Dieu, le miracle ne peut soutenir l'erreur, il est le témoin divin de la vérité. L'Eglise

de Jésus-Christ, comme aux temps apostoliques où elle s'est établie sur les ruines du paganisme vaincu, a reçu à Lourdes, en notre siècle de négation et de décadence, un renouveau d'énergie, présage d'un avenir de réparation et de relèvement; c'est le printemps qui annonce et promet l'été. Et voilà pourquoi les Papes et les évêques, le clergé et les fidèles ont salué avec tant d'acclamations de joie et de reconnaissance Celle à qui l'Eglise a toujours attribué ses victoires sur l'erreur : « *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* — C'est vous qui avez frappé à mort toutes les hérésies dans le monde entier. »

INVOCATION

Ave Maria.

O Vierge Immaculée, soyez à jamais bénie pour les grands biens que vous avez apportés du ciel en visitant notre terre ; vous avez fortifié notre foi, ranimé notre espérance, rallumé le flambeau de la charité. Confirmez, ô Mère tout aimable, ce que vous avez fait parmi nous. Nous vous le demandons pour la France, votre privilégiée, choisie par vous pour y poser vos pieds sacrés, pour toutes les nations où est connu, adoré et aimé le nom de votre divin Fils Jésus.

Secours des chrétiens, Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

1° Témoins et témoignages.

Il y a un demi-siècle que les faits racontés dans cette histoire se sont passés, et le nombre des témoins diminue rapidement; dans quelques années il n'en restera plus. Mais alors même les adversaires du surnaturel ne pourront s'en prévaloir pour essayer d'ébranler la foi des croyants, sous le prétexte que le contrôle ne sera plus possible. Il l'était quand M. H. Lasserre a publié son livre quelques années seulement après les événements. « J'ai voulu tout dire, écrit-il, tant que les témoins sont encore vivants; j'ai voulu donner leurs noms et leur demeure, pour qu'il fût possible de les interroger et de refaire, afin de contrôler mon propre travail, l'enquête que j'ai faite moi-même. J'ai voulu que chaque lecteur pût examiner par lui-même mes assertions et rendre hommage à la vérité; j'ai voulu qu'il pût me confondre et me déshonorer si j'ai menti. » Cette contre-enquête, provoquée de la sorte par l'éloquent écrivain, a été souvent faite, car jamais événement n'a soulevé au même degré la curiosité et l'intérêt publics, excité tant de passions, occasionné tant de polémiques, inspiré tant d'écrits hostiles ou favorables : articles de journaux ou de revues, livres ou brochures. Et le résultat de tout ce bruit, c'est que la croyance en l'authenticité des apparitions

de Lourdes n'a fait que croître, sans jamais avoir connu un instant d'arrêt. Les témoins peuvent disparaître, les témoignages restent; et, parmi ces témoignages, en est-il un plus éloquent et plus péremptoire que l'existence même du pèlerinage? Il n'y a pas d'effet sans cause. Tel un chêne à la puissante membrure; qui oserait nier que ce chêne antique soit sorti d'un gland, sous le prétexte que le gland qui lui a donné naissance a disparu sans laisser rien de lui-même?

2° Deux témoins.

Parmi les témoins des apparitions encore survivants au moment où nous écrivions ces lignes, nous pouvons citer deux des plus importants : Jeanne Abadie, voisine des Soubirous et amie de Bernadette et de Marie, qu'elle accompagnait le 11 février 1858, quand elles s'en allèrent à la recherche du bois mort; c'est alors qu'eut lieu la première apparition; et M. Estrade, le receveur de l'Enregistrement, dont il est si souvent question dans cette merveilleuse histoire, qu'il a lui-même racontée dans un livre très répandu. Voici, à son sujet, des détails très intéressants recueillis le 28 septembre 1908, au bureau des constatations de Lourdes, de la bouche même de M^gr^ Gauthey, évêque de Nevers :

La Commission d'enquête instituée par le prélat pour instruire le procès de béatification de Bernadette s'était récemment rendue à Bazas (Gironde), pour interroger M. Estrade. Malheureusement, le vénérable vieillard était tombé dans un tel état de décrépitude intellectuelle et physique, qu'il ne parlait plus et ne recevait plus personne; il ne quittait plus le lit, c'était l'annonce d'une fin prochaine. Les enquêteurs déconcertés ob-

tinrent cependant de le voir. Et voilà qu'aussitôt le mourant sort de sa torpeur et se trouve capable de soutenir sans fatigue un entretien de deux heures. La nuit qui suivit fut excellente, et, le lendemain, il put se lever; il se revêtit lui-même de ses plus beaux habits, par honneur pour la Sainte Vierge, à qui il allait rendre un solennel et dernier témoignage. C'est dant cet état qu'il reçut ses visiteurs, avec son ancienne et aimable distinction. Cela ressemblait à une véritable résurrection. Dans une longue séance, il raconta, avec des détails très précis, toute la suite des apparitions et remit aux enquêteurs de nombreuses notes écrites par lui en 1858 et restées jusqu'à ce jour inédites (1).

3° La famille Soubirous.

Nous avons parlé plusieurs fois du désintéressement étonnant des Soubirous, même dans les circonstances les plus graves et les plus pressantes, et de quelque part que vinssent les offres de secours. Un pareil héroïsme leur valut l'admiration et le respect universels, et contribua largement à accréditer la parole de Bernadette. Mais après le départ de la voyante pour le couvent, l'œuvre de Lourdes étant solidement établie et l'action divine surabondamment prouvée, cette rigueur inflexible n'avait plus la même raison d'être, et tout le monde aurait voulu la voir cesser, car

(1) Peu de temps avant de livrer ces pages à l'impression, nous apprenions par les journaux la mort de M. Estrade. Il s'est éteint pieusement dans sa résidence de Bazas, le 8 janvier 1909, dans sa quatre-vingt-huitième année. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

l'extrême pauvreté de cette famille, qui ne voulait pas être secourue, pesait comme un remords sur la population de la ville. Cette détresse ne fit qu'augmenter après la mort de Mme Soubirous, qui jeta dans une sorte de stupeur le père et ses enfants. Le vénérable curé Peyramale, et il n'était pas le seul, attribuait cette résistance irréductible à des ordres secrets venus de la Dame céleste par l'intermédiaire de Bernadette, et il priait instamment Marie de lever sa défense. Il crut reconnaître, dans une circonstance fortuite, la réponse du ciel à ses supplications. Il apprit donc un jour que le moulin Lacadé, occupé autrefois par les Soubirous et où était née Bernadette, était en vente. Cette nouvelle fut pour lui un trait de lumière. Aussitôt, accompagné du P. Sempé, le supérieur des Missionnaires de la Grotte, il partit pour Tarbes, afin de consulter son évêque sur le projet qu'il venait de concevoir. Il s'agissait d'acheter le moulin et de le donner en propriété au père Soubirous, qui, avec ses enfants, pourrait l'exploiter. Mgr Laurence, non seulement approuva ce plan, mais voulut lui-même pourvoir à la dépense. C'est ainsi que François Soubirous devint, à la satisfaction générale, propriétaire du moulin Lacadé. C'était désormais l'aisance assurée à la famille de Bernadette.

Deux frères de la voyante existent encore.

4° Le défi de M. E. Artus.

En 1871, à la suite de la guérison miraculeuse de sa nièce, Juliette Fournier, par l'usage de l'eau de Lourdes, M. E. Artus publia une brochure où, après avoir raconté cette faveur, il porta aux adversaires du surnaturel un courageux défi, consistant en un pari de 10 000 francs

qu'il s'engageait à payer à quiconque prouverait, devant un jury composé d'hommes éminents, à choisir dans les différentes branches de l'Institut, que deux quelconques des guérisons miraculeuses racontées par M. H. Lasserre étaient fausses. Ce défi reçut une énorme publicité, soit par les journaux qui le reproduisirent, soit par la diffusion de la brochure qui eut, en peu d'années, plus de cinquante éditions. M. Artus déposa la somme promise chez Me Turquet, notaire, rue de Hanovre, 6, à Paris. Il y ajouta 5 000 francs comme garantie des frais de l'enquête; en tout : 15 000 francs. Il attendit en vain plusieurs années qu'il se présentât un contradicteur muni d'une somme égale. La libre-pensée, si fière et si audacieuse quand il n'y a qu'à nier et à blasphémer, ne l'est plus autant quand il lui faut prouver ses négations.

M. Artus avait trouvé le meilleur moyen de lui faire avouer, au moins tacitement, sa mauvaise foi, sa lâcheté et son impuissance.

Ce malencontreux pari mettait les libres-penseurs en si fâcheuse posture devant le public attentif, que l'un d'eux, et pas des moindres, essaya de relever le gant, sans toutefois exposer d'enjeu. C'est le Dr Diday, de Lyon, médecin de grande réputation comme praticien et comme écrivain dans des revues médicales. Il publia donc une thèse très savante, mais d'un ton parfois si haineux, qu'on a pu la qualifier de pamphlet. Bernadette y était traitée d'hallucinée, et les prétendus miracles de guérisons naturelles. M. Artus, dans une spirituelle réplique, n'eut pas de peine à lui prouver que, de tous les arguments, le meilleur serait de tenir le pari dans les conditions proposées, et qu'un refus de sa part équivalait à une défaite. C'est ainsi que le comprit le public, et sans doute aussi l'imprudent doc-

teur, qui finit par se taire. (1) Mais l'aventure eut des suites. M. Diday, amené, par son intervention même, à étudier de près les faits de Lourdes, ne tarda pas à découvrir la vérité et à reconnaître l'existence du surnaturel. Il était de bonne foi et il fut logique; de libre-penseur militant, il devint un catholique pratiquant, ne se cachant pas pour réciter dévotement son chapelet. Il est mort pieusement en 1902, en invoquant la Vierge Immaculée, qu'il avait tournée en dérision.

La Sainte Vierge s'est souvent complue à se venger de la sorte de ses savants adversaires. En voici quelques autres exemples :

Le docteur protestant Piou de Saint-Gilles est aujourd'hui Rédemptoriste, sous le nom de R. P. de Saint-Gilles ; le Dr Longo, ancien anarchiste, s'est fait religieux Passioniste ; le Dr Bull, américain, né protestant, devenu athée et franc-maçon, reçut à Lourdes successivement la guérison de l'âme, puis celle du corps. Tout en continuant d'exercer son art, il s'applique depuis avec un zèle d'apôtre à la conversion des hérétiques. Beaucoup de protestants et même de juifs lui doivent le bonheur d'être devenus catholiques.

Nous pourrions multiplier ces exemples.

5° Les guérisons de Lourdes.

Il n'est pas possible de connaître toutes les guérisons obtenues à Lourdes ou ailleurs par l'usage de l'eau de la Grotte. La plupart échappent aux enquêtes officielles du bureau des constatations. Le Dr Boissarie dit qu'il

(1) De semblables défis ont été portés, en divers lieux, à la suite de guérisons miraculeuses obtenues à Lourdes, et on n'a jamais ouï dire qu'aucun d'eux ait été relevé.

évalue au dixième des guérisons obtenues celles qui sont relatées dans les procès-verbaux officiels, et il ajoute : « En réunissant tous les faits, nous arriverions à 1000 ou 1 500 guérisons par année. » Les procès-verbaux enregistrés jusqu'en cette fin d'année 1908 sont au nombre de 3 800. M. G. Bertrin en donne la liste avec dates, noms et genre de maladie jusqu'au 1er septembre 1904. Beaucoup de ces guérisons ont eu lieu sur le parvis du Rosaire, au passage du Saint Sacrement. Dans les trois dernières années (de 1905 à 1908), le nombre de ces guérisons eucharistiques officiellement constatées s'est élevé à 148.

L'un des plus émouvants spectacles qu'il fut donné de contempler au dernier Pèlerinage National (21, 22, 23 août 1908), ce fut le cortège des miraculés. Ils étaient au nombre de 350, tous portant une bannière. A leur tête marchait leur doyen, Justin Bouhohorts, l'enfant ressuscité le jour même de la quinzième apparition, le 4 mars. (V. p. 87.) Il a maintenant cinquante-deux ans.

6° Faut-il fermer Lourdes au nom de l'hygiène?

L'un des journalistes français les plus disqualifiés par sa perfidie et sa mauvaise foi, par ses mensonges et ses calomnies contre la religion et l'Eglise catholique, s'est donné, ou plutôt a reçu la triste mission de démolir l'œuvre de Lourdes. Il n'est pas difficile de deviner d'où lui venait le mot d'ordre. Lourdes, on le sait, est le grand cauchemar de la Franc-Maçonnerie. Son but était d'effrayer et de soulever l'opinion, surtout en présentant cet afflux continuel de pèlerins, accompagnés de malades, comme un grave danger pour la santé publique.

C'était mettre en cause le corps médical qui, par un grand nombre de ses membres les plus autorisés, lui a fait une réponse toute différente de celle qu'il attendait. Sur l'appel de M. le Dr Vincent, agrégé, ancien chirurgien de l'hôpital de la Charité de Lyon, près de 3 000 médecins ont protesté par lettres publiques. Parmi ces médecins favorables à Lourdes, on compte 13 membres de l'Académie de médecine, 52 professeurs de Facultés ou d'Ecoles de médecine, 129 médecins ou chirurgiens des hôpitaux; 60 anciens chefs de clinique, de laboratoire, etc.; 204 anciens internes des hôpitaux de Paris, de Lyon et de province, etc., etc.

C'est ainsi qu'échoua misérablement, par le fait des savants eux-mêmes, cet assaut hypocritement soulevé au nom de la science (1).

7° Les médecins à Lourdes.

La clinique de Lourdes est une des créations les plus étonnantes de notre époque. Dans un temps où l'on ne croit plus au surnaturel, où le seul mot de miracle provoque des sourires d'incrédulité méprisante, il a fallu de l'audace pour instituer une œuvre publique dont l'objet n'est autre que l'étude même du miracle. Et à cette œuvre sont conviés tous les savants du monde, et spécialement les médecins, à quelque nationalité qu'ils appartiennent et quelles que soient leurs doctrines philosophiques ou religieuses. Et cet appel a été merveilleusement entendu, tant est puissante l'attraction que le mystère exerce sur l'âme humaine! Pour ne

(1) On peut consulter, au bureau des constatations, le dossier complet de cette affaire, avec toute la correspondance.

parler que des médecins, plus de 3 600, dont les noms sont consignés dans les registres et souvent même souscrits au bas des procès-verbaux constatant les miracles, ont passé par cette étrange institution. Il en vient de tous les pays, et, parmi eux, beaucoup sont protestants, juifs ou libres-penseurs. Tous y reçoivent le même accueil et peuvent, en toute liberté, étudier les cas soumis à leur appréciation. Il n'en est aucun qui n'ait reconnu que tout s'y passe publiquement, scientifiquement et loyalement. Combien y sont entrés sceptiques et en sont sortis convaincus! Combien qui, après avoir longtemps nié le miracle, y ont renoncé à leurs préjugés d'éducation et d'école! Que de conversions, fruits miraculeux des guérisons miraculeuses, ont eu là leur début!

La clinique de Lourdes exerce son action à l'hôpital de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où sont hébergés les malades pauvres des pèlerinages et au bureau des constatations, établi dans le pourtour du parvis; c'est là que sont conduits, aussitôt après une guérison obtenue, les malades qui ont reçu cette faveur, pour y être examinés par les médecins présents, sous la présidence de M. le Dr Boissarie.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

BIBLIOGRAPHIE DE NOTRE-DAME DE LOURDES.. ix

CHAP. I. — LOURDES ET LE GAVE. — LA FAMILLE SOUBIROUS 1

A Jésus par Marie. — Bernadette à Bartrès.

CHAP. II. — PREMIÈRE APPARITION (jeudi 11 fév. 1858) 7

La Grotte de Massabielle. — Le moulin du Savy.

CHAP. III. — DEUXIÈME APPARITION (Dim. 14 fév.) 14

L'eau bénite.

CHAP. IV. — TROISIÈME APPARITION (jeudi 18 fév.) 19

Mme Millet et Mlle Peyret. — Demande et promesse.

CHAP. V. — QUATRIÈME APPARITION (vend. 19 fév.) 26

La mère Soubirous et la tante Bernarde. — Bruits diaboliques.

Cinquième apparition (sam. 20 fév.)..... 28

La prière.

Chap. VI. — Sixième apparition (Dim. 21 fév.)..... 30

Le Dr Dozous. — « Priez pour les pécheurs. » — Procureur et commissaire.

Chap. VII. — Première déception (lundi 22 fév.)..... 36

Etrange obstacle. — Les gendarmes. — Chez le commissaire.

Septième apparition (mardi 23 fév.)..... 41

M. Estrade.

Chap. VIII. — Huitième apparition (merc. 24 fév.)..... 43

« Pénitence, pénitence, pénitence! » — Encore les gendarmes.

Chap. IX. — Neuvième apparition (jeudi 25 fév.)..... 48

« Allez boire et vous laver à la fontaine. »

Chap. X. — Dixième apparition (vend. 26 fév.)..... 54

« Vous baiserez la terre pour les pécheurs. » — Louis Bourriette.

Chap. XI. — Onzième apparition (sam. 27 fév.)..... 59

« Allez dire aux prêtres..... » — Le curé de Lourdes.

Chap. XII. — Douzième apparition (Dim. 28 fév.).. 65

Les soldats.

Treizième apparition (lundi 1er mars)..... 67

Le chapelet.

Chap. XIII. — Quatorzième apparition (mardi 2 mars) 70

« Je veux qu'on vienne ici en procession. »

Chap. XIV. — Deuxième déception (merc. 3 mars)..... 76

Les journaux et les autorités civiles. — Les Soubirous.

Chap. XV. — Quinzième apparition (jeudi 4 mars)..... 82

Dernier jour de la quinzaine. — La foule. — Enthousiasme.

Chap. XVI. — Diverses guérisons..... 87

J. Bouhohorts, B. Maumus, Vve Croizat, A. Bordes, J. Crassus, B. Cazeaux, etc.

Chap. XVII. — Après la quinzaine. — Bernadette..... 93

A l'école. — A la Grotte.

Chap. XVIII. — Les carriers et la Grotte. 98

Un nouveau chemin. — La grève des criminels.

Chap. XIX. — Seizième apparition (jeudi 25 mars)..... 102

« Je suis l'Immaculée Conception ! » — Joie universelle.

Chap. XX. — Contradictions..... 107

Le clergé. — Les fonctionnaires. — Les libres-penseurs. — Enquête médicale.

Chap. XXI. — Dix-septième apparition (lundi 5 avril)..... 113

Le miracle du cierge. — Le préfet, le maire et le curé.

Chap. XXII. — Le dépouillement de la Grotte (mardi 4 mai)..... 117

La réponse de Dieu et celle du public.

Chap. XXIII. — La Première Communion de Bernadette (jeudi 3 juin)..... 121

Prière de M. H. Lasserre.

Chap. XXIV. — L'eau de la source. — Interdiction de la Grotte (mai à août).. 126

Analyses contradictoires. — Barricades et procès-verbaux.

Chap. XXV. — Dix-huitième et dernière apparition (jeudi 16 juillet)..... 131

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Pèlerins de marque. — Emoi.

Chap. XXVI. — La victoire (Dim. 3 oct.). 137

Intervention de l'Empereur. — Changement du préfet et du commissaire.

Chap. XXVII. — Déclaration épiscopale (12 janv. 1862)..... 141

La première procession, le 4 avril 1864.

Chap. XXVIII. — Sœur Marie-Bernard (Bernadette, 1866-1879)..... 148

Sa vocation, sa vie à Nevers, sa mort.

Chap. XXIX. — L'œuvre de Lourdes..... 155

Sanctuaires. — Processions. — Fêtes.

Chap. XXX. — Le Pèlerinage de Lourdes. 162

M. H. Lasserre et son livre. — Le P. Picard et ses œuvres.

Chap. XXXI. — Lourdes et le miracle. .. 172

Pierre de Rudder. — Gabriel Gargam.

Chap. XXXII. — Lourdes et les Papes... 180

Pie IX. — Léon XIII. — Pie X.

Notes complémentaires.

1. Témoins et témoignages..... 187
2. Deux témoins..... 188
3. La famille Soubirous..... 189
4. Le défi de M. E. Artus..... 190
5. Les guérisons de Lourdes..... 192
6. Faut-il fermer Lourdes au nom de l'hygiène?..... 193
7. Les médecins à Lourdes..... 194

124-09. — Imp. P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, 8e.

Mois de Marie

HISTORIQUE

de l'Apparition de Notre-Dame de Pontmain

A LA FRANCE

NOTRE-DAME DE PONTMAIN

Mois de Marie

HISTORIQUE

de l'Apparition de N.-D. de Pontmain

A LA FRANCE

PAR

Louis COLIN

« Terrible comme une armée
rangée en bataille !.... »

PARIS

5, RUE BAYARD, 5

Nihil obstat.

O. ROLAND-GOSSELIN,
can. hon.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 19 aprilis 1910.

H. ODELIN,
vic. gen.

PRÉFACE

Les *Mois de Marie* ne manquent certes pas en France où on les compte par centaines. Et cependant celui de Notre-Dame de Pontmain n'y a pas encore trouvé place. Après le *Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes*, qui a été lu et relu pour le plus grand bien des âmes dans toutes les paroisses, c'était une lacune. Lacune d'autant plus regrettable que la glorification de Jeanne d'Arc réveille en ce moment plus que jamais au fond des esprits le souvenir des grandes miséricordes de Dieu sur notre cher pays, aux jours critiques de son histoire.

Aussi avons-nous pensé que l'heure était venue, sans nous éloigner aucunement

de Jeanne d'Arc ni marcher à la dérive le long des réalités lamentables dont nous sommes les témoins, de rouvrir, en forme de *Mois de Marie*, sous les yeux des catholiques qui les ignorent ou qui les ont trop vite oubliées, les pages de cette prodigieuse histoire publiée il y a seize ans, pages dont le P. Monsabré, qui en écrivit la préface parallèlement à Henri Lasserre, souhaite « qu'elles aillent se répandant par toute la France pour y porter aux âmes assombries ou découragées *un livre d'espérance touchant et doux au cœur* ».

La France, en effet, n'a jamais eu plus besoin qu'aujourd'hui d'espérance.

A travers le dédale obscur où elle s'enfonce de plus en plus, qui réjouira ses yeux troublés? qui éclairera sa nuit, sinon les mêmes étoiles qui, en 1871, percèrent le ciel de sang sous lequel elle gisait couchée dans son agonie? Avec son message en lettres

d'or, la banderole blanche de Pontmain plane toujours comme un céleste parchemin sur nos têtes. Elle n'a pas cessé d'être la page qu'il faut relire, parce qu'elle nous indique d'une façon écrite et soulignée, c'est-à-dire durable, au livre de l'espérance, le refuge assuré où nous rencontrerons le salut : *Mon Fils se laisse toucher*.

A la vierge secourable des Marches de Lorraine, il était donc juste d'unir, dans un même sentiment d'amour pour le Christ qui aime les Francs, le souvenir de la Vierge sainte et secourable, apparue quatre cent cinquante ans plus tard aux Marches de la Bretagne, alors que l'histoire de France avait déjà signé entre les deux, sur la route des siècles, des rapprochements providentiels.

Le duc d'Alençon, le grand compagnon d'armes si connu de la Libératrice, n'était-il point baron de Château-Gontier et seigneur

de Sainte-Suzanne? Yolande d'Aragon, sa protectrice la plus dévouée, n'était-elle point baronne de Mayenne, titre qu'elle avait reçu de son époux, Louis II d'Anjou, avec le douaire d'Ernée et de PONTMAIN? Une phalange de seigneurs du Bas-Maine n'étaient-ils pas accourus, à la première heure, parmi les chevaliers de la suite de l'Envoyée de Dieu? L'histoire en est là, toute remplie de leur vaillance au service du pays contre les Anglais.

Et puis, d'autres liens plus intimes rattachent encore ces deux figures dans le miracle historique dont elles ont été la révélation. Ce serait une erreur de croire — ce volume en donne la preuve — que l'apparition de Pontmain ne fut pas celle d'une libératrice, mais d'une simple messagère de la fin de nos malheurs. A elle plus qu'à toute autre se réfère la vieille ballade militaire que jadis connaissaient nos

aïeux : « Ce ne fut pas la France qui mit en fuite l'ennemi, mais la benoîte Vierge Marie. » *Non te Francus fugat, sed benedicta Virgo Maria.*

Que la Pucelle de la terre et la Vierge du ciel dont le souvenir s'évoque ainsi mutuellement, et dont les deux statues se font vis-à-vis à Pontmain, comme André et Guy de Laval faisaient vis-à-vis à Jeanne d'Arc, le long des rives de la Loire, bénissent l'une et l'autre ce modeste *Mois de Marie* que j'offre au public chrétien de mon temps, comme un talisman consolateur sur le chemin de larmes de la grande pitié qui derechef est au royaume de France.

L. C.

LECTURE PRÉPARATOIRE

Veille du Mois de Marie.

Le récit des miséricordes de Marie sur ce cher pays de France est un livre de prodiges. Comptez, si vous le pouvez, en feuilletant les pages de son histoire, les faveurs singulières dont il a été gratifié. Depuis sa glorieuse Assomption, la Vierge, Mère de Dieu, n'a cessé d'écrire, invocation par invocation, sur le marbre et sur l'airain, sous la coupole de nos églises, comme à la pointe de leurs centaines de flèches de pierre, ses admirables litanies. La carte de France est le parchemin de ses bontés. Nulle part, plus de souvenirs, plus d'ex-voto, plus de livres, plus de prières, plus d'apparitions, plus de pèlerins ne rappellent ses vocables et ne proclament ses bienfaits. Ici, c'est un chant de victoire; là, une gracieuse idylle; ailleurs, une charmante pastorale; là encore, un can-

tique de délivrance; partout, un immense amour. Marie, Reine et Mère des Francs, qui aux siècles écoulés, furent les ouvriers de son Fils Jésus-Christ à travers le monde. n'a cessé de les combler et de les défendre.

Mais si l'amour qu'elle leur a voué a donné naissance à tant de monuments, il a complété son œuvre de prédilection au XIX^e^ siècle par un redoublement de merveilles. Plus haut que les petites églises, les majestueuses cathédrales et les vastes basiliques, Jésus possède le dôme de Saint-Pierre de Rome. Par delà les innombrables sanctuaires élevés en son honneur, Marie possède la basilique de Lourdes. Saint-Pierre est l'église des Sept Collines; la basilique de l'Immaculée Conception est l'église des sept vallées du Lavedan, le *Lilium convallium* des Ecritures.

Lourdes est la capitale de la Sainte Vierge sur la terre.

Plus bas que Lourdes, mais immédiatement à sa droite et à sa gauche, dans l'ordre des temps, voici les deux apparitions de La Salette et de Pontmain. Celle de La Salette qui annonce des châtiments, celle de Pontmain qui annonce des miséricordes. Apparitions corrélatives sous le ciel de notre

histoire, mêlées de larmes et de sourires que nous avons trop oubliés; car elles n'ont pas cessé un seul instant de rester suspendues, l'une comme une menace, l'autre comme un testament solennel au-dessus de nos têtes.

La Vierge de Pontmain est la grande inconnue du peuple qui lui doit la cessation de la guerre. Et cependant elle est peut-être le poème le plus touchant des miséricordes de Marie. Epopée céleste qu'il est impossible d'étudier, sans que le cœur se fonde et que les paupières se mouillent des plus intimes émotions de l'âme. Son grand ciel semé d'étoiles, la vision aérienne qui, trois heures durant, en avant des armées ennemies, fixa les regards ravis de jeunes enfants, cette banderole blanche, ce crucifix rouge, ce long voile de deuil, cette invitation à la prière, cette promesse des miséricordes du Fils de Dieu, en un mot, tout ce poème touchant de sourires et de larmes exerce une séduction profonde sur l'esprit de quiconque s'y arrête, comme l'auteur du présent *Mois de Marie*. Du fond de nos désastres, il voit la Vierge surgir, non plus à l'Est ni au Midi, sur les Alpes ou au pied des Pyrénées, mais à l'Ouest, proche du mont Saint-Michel,

l'Archange protecteur de nos destins, comme un céleste rempart opposé à la marche triomphante du Prussien, de l'hérétique qui menaçait de tout broyer sous ses pas. Et il se dit que l'humble grange de Pontmain, tout aussi bien que la chaumière de Domremy, nous avait, au soir d'un désastre national qui paraissait sans remède, révélé la Libératrice de la France.

Attiré d'une part et retenu de l'autre par la difficulté de raconter cette divine page de notre histoire, je me trouvais dans la situation très exacte d'un homme en voyage sur les montagnes, que la soif, une soif ardente poursuit, mais qui n'ose se pencher sur le lac qu'il y découvre, parce que son miroir tranquille, plein des reflets de la voûte azurée du ciel, lui donne le vertige en sa clarté profonde.

— Venez voir, me répéta un ami, le P. Lemius. Quand vous aurez vu, vos indécisions seront bien vite dissipées. Si Lourdes a des grâces à nulle autre pareilles, Pontmain, lui, possède d'inoubliables souvenirs. La France envahie, puis délivrée surnaturellement, y parle au cœur comme elle ne parle nulle autre part dans le monde. Vous y entendrez

la voix pleine des émotions de la reconnaissance, pleine aussi des murmures de la prière qui font descendre le pardon. »

Alors, je bouclai ma valise et m'en fus à Pontmain. Un volume, dont le présent *Mois de Marie* est le résumé, est né de cette visite.

L'histoire qu'il raconte est une histoire encore profondément ignorée. Son nom à peu près seul, en dehors de la Bretagne, du Maine et de la Normandie, est parvenu à l'oreille de notre génération qui n'a guère retenu que ceci : La Sainte Vierge est apparue à des enfants à la fin de la guerre. Ce qu'elle leur a dit, de quelle façon, en quel sens, pourquoi, comment, tout cela est demeuré à l'état de point d'interrogation dans les esprits. L'apparition de Pontmain reste pour la plupart le livre scellé, elle qui répond de la façon la plus précise à tous les graves et redoutables problèmes de l'heure présente. Etoile de la nuit mystérieuse qui s'est éclaircie par cinq apparitions successives (1), nuit historique qui commence en 1689 et se prolonge jus-

---

(1) Celles de Paray, de la Médaille miraculeuse, de La Salette, de Lourdes et de Pontmain.

qu'en 1871, elle est le couronnement des magnifiques manifestations qui ont émerveillé le siècle dernier, sur lesquelles elle laisse tomber sa décisive lumière.

Dans les plis de son royal manteau, c'est elle qui a apporté le Vœu National au monde. Montmartre est déjà visible dans Notre-Dame de Pontmain....., Notre-Dame de Pontmain aux pieds de laquelle se déroule l'énigme des temps actuels.

Pour refaire ce dramatique récit, l'auteur a tout d'abord interrogé ceux qui en ont été ici-bas les principaux témoins, encore là pour la plupart, dans leurs familles, dans leurs amis, dans tous ceux qui vivaient alors. Et Jeannette Détais, qui entra dans la grange, et Victoire Quentin, la mère des voyants, et les voyants eux-mêmes, tous quatre de ce monde, et toujours remplis jusqu'aux larmes du souvenir de leur Apparition bienheureuse: Eugène Barbedette, curé de campagne dans la Mayenne; Joseph, son frère, religieux Oblat de Marie-Immaculée; Jeanne-Marie Lebossé, religieuse des Sœurs de la Sainte-Famille; Françoise Richer, aide-institutrice alors à Entrammes, aux portes de la Trappe de Port-du-Salut.

Enfin j'ai surtout interrogé les événements. Dans l'ordre le plus parfait, sous la main divine qui les a enchaînés, en une trame harmonieuse, vers un but défini, les événements m'ont répondu des profondeurs, chacun par sa propre lumière, souvent éblouissante, dont j'ai fait une gerbe de rayons.

C'est cette gerbe que j'offre au public de notre temps, qui, lui aussi, interroge le ciel avec inquiétude, pour y lire des oracles sacrés. Elle s'appelle, sous le nom de *Mois de Marie*, NOTRE-DAME DE PONTMAIN, SON MESSAGE A LA FRANCE.

Ce message, vous viendrez tous en entendre le récit. Il remplira vos âmes des plus douces lumières et rouvrira, sous vos yeux qui en ont si grand besoin, le ciel étoilé de l'espérance.

INVOCATIONS

Notre-Dame de Pontmain, priez pour nous.

Glorieux saint Michel, protecteur de la France, protégez-nous.

Bienheureuse Jeanne d'Arc, libératrice de la France, délivrez-la de ses ennemis.

Notre-Dame du Perpétuel secours, venez à notre secours.

PRIÈRE

O Notre-Dame de Pontmain, vous qui, en 1871, avez quitté votre trône du ciel pour nous apporter, au milieu de l'une des tempêtes les plus redoutables de notre histoire, le sourire de l'espérance et de la délivrance, appelez, oui, appelez autour de cette chaire, pendant ce mois de Marie, les âmes chrétiennes en très grand nombre, pour en entendre le récit trop ignoré. Après quarante ans, la France, rendue par vous à la paix extérieure, n'a pas cessé de subir, en son propre sein, la plus effroyable des guerres intestines contre sa destinée et sa gloire. Elle pleure comme elle pleurait, elle prie comme elle priait. Comme alors, elle lève vers vous ses bras suppliants. Reparaissez, oui, reparaissez au milieu de nous, Mère de l'espérance. Reparaissez avec vos étoiles, votre sourire, votre crucifix rouge, votre banderole, votre message en lettres d'or, toujours vrai, toujours vivant, qui plus que jamais doit être lu et relu par les enfants de la France. Reparaissez, pour leur rappeler ce que vous nous avez écrit : *Mais priez, Mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps* ● Mon Fils se laisse toucher : Double message qui n'a pas cessé d'être la promesse, mais aussi la condition de la résurrection et de la délivrance. Ainsi soit-il.

PREMIER JOUR

« Réveillez-vous, s'écriait autrefois le prophète Joël, en annonçant des calamités au peuple de Dieu; réveillez-vous et pleurez, vous qui savourez le vin de la volupté avec délices; une nation forte et innombrable est venue fouler votre terre. Ses dents sont terribles comme celles du lion. Elle a changé ses vignobles en déserts; elle a enlevé jusqu'à l'écorce de vos figuiers. Votre pays est dépeuplé, votre terre gémit, vos greniers sont pillés, votre vin est répandu, votre ville a tari, vos agriculteurs sont consternés et poussent des cris, parce que le blé et l'orge et toutes les moissons sont perdues pour longtemps. »

Ce cri terrible devait ouvrir le récit de cette histoire, précédée de loin par les avertissements répétés du ciel.

Le 18 juillet 1830, à la veille de l'insurrection révolutionnaire déjà déchaînée, une

religieuse de la Charité de Saint-Vincent de Paul, Catherine Labouré, avait, par une révélation, ouï par avance l'annonce des calamités qui menaçaient notre pays.

— Mon enfant, lui avait dit, entre autres choses, l'Apparition célèbre qui lui apportait la médaille miraculeuse, les temps sont très mauvais, des fléaux vont fondre sur la France. Le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toutes sortes.

Et ce disant, la Vierge était profondément triste.

— Un moment viendra où le danger sera grand. On croira tout perdu. La je serai avec vous. Il y aura des victimes dans d'autres communautés. Monseigneur l'archevêque mourra.

Ici, les larmes coulèrent avec abondance :

— Mon enfant, la croix sera méprisée, on la jettera par terre. On ouvrira de nouveau le côté de Notre-Seigneur. Les rues seront pleines de sang. Le monde entier sera dans la tristesse.

Ces dernières paroles, la Sainte Vierge put à peine les prononcer, tant les larmes étouffaient sa voix. Et comme Catherine

Labouré, toute consternée, se demandait en elle-même à quelle époque auraient lieu ces terribles événements, la voix qui lui parlait lui répondit d'une façon très distincte : DANS QUARANTE ANS !

Or, ceci se passait en 1830. L'échéance redoutable de 1870 ne pouvait être plus clairement désignée.

A partir de cette époque et faisant suite à l'annonce de ces redoutables bouleversements, un duel sublime semble engagé, duel entre l'amour de Marie pour son peuple et les périls que va courir la France. A mesure que les temps vont se troubler, que les jours vont devenir mauvais, que s'accumuleront les fautes et les rébellions, la Reine du ciel, à laquelle Louis XIII consacra jadis, pour les temps modernes, son royaume, devenu ainsi plus particulièrement celui de Marie, la Mère de Dieu ne craindra pas de faire de toutes parts les plus étonnants miracles. Menaces, prières, supplications, bons conseils, célestes talismans, prodiges de grâce et prodiges d'apparitions, rien ne sera épargné. On la verra pleurer et on la verra sourire, partout Reine et partout admirable Mère, demandant à Dieu et aux hommes

d'écarter les malheurs dont notre pays est menacé.

Car l'heure est venue où l'esprit de révolte contre Dieu va souffler à nouveau, où toutes les découvertes et tous les progrès, entassés les uns sur les autres, monteront comme une seconde tour de Babel pour braver le ciel, où, du milieu de l'arbre de la nouvelle science, le serpent des anciens jours, glissant de branche en branche, répétera aux hommes son odieux mensonge : « Vous serez comme des dieux ! *Eritis sicut dii !* »

Pouvoir contre pouvoir, couronne contre couronne, domination contre domination, c'est la vieille haine et l'éternelle inimitié.

Mais voici que l'orage annoncé par la Sœur Catherine Labouré s'est rapproché. Ecoutez cette autre voix ; elle éclate subitement comme un coup de tonnerre au plus haut lieu de la France.

Le 19 septembre 1846, veille de la fête des Sept-Douleurs, à l'heure même où l'Eglise pleurait dans son office avec la Mère du divin Crucifié, deux petits bergers faisaient paître leur troupeau sur un des coins les plus culminants des Alpes, lorsqu'une Dame inconnue se leva subitement devant eux au

bord d'une fontaine et leur dit : Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur. Et pour piquer davantage leur curiosité, elle ajouta : Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle.

Les deux enfants s'avancèrent alors sans plus de frayeur, et, placée entre les deux, la Dame poursuivit avec des larmes dans les yeux : Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis obligée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres, pour que mon Fils ne vous abandonne pas; depuis le temps que je le prie, vous n'en faites aucun cas. Mon Fils vous a donné six jours pour travailler, se réservant le septième jour pour lui, et vous ne le lui accordez pas. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas parler sans jurer, sans mêler a leurs paroles le nom de mon Fils.

La Dame fit en outre devant les deux enfants, un garçon et une petite fille, l'énumération de bien d'autres menaces. Si la récolte se gate, continua-t-elle, ce n'est rien qu'a cause de vous. Je vous l'ai fait voir déja l'année dernière par la cueillette des pommes de terre, et vous n'en avez tenu aucun cas, au contraire. C'est quand vous

TROUVIEZ LES POMMES DE TERRE GÂTÉES QUE VOUS JURIEZ AVEC LE NOM DE MON FILS A LA BOUCHE. EH BIEN, ELLES VONT CONTINUER A POURRIR, ET A NOËL, IL N'Y EN AURA PLUS.

SI VOUS AVEZ DU BLÉ, IL NE FAUT PAS LE SEMER. TOUT CE QUE VOUS SÈMEREZ, LES BÊTES LE MANGERONT. CELUI QUI MURIRA TOMBERA EN POUSSIÈRE QUAND VOUS LE BATTREZ.

IL VIENDRA UNE GRANDE FAMINE. AVANT QUE LA FAMINE VIENNE (1). LES PETITS ENFANTS AU-DESSOUS DE SEPT ANS PRENDRONT UN TREMBLEMENT ET MOURRONT POUR BEAUCOUP AUX MAINS DES PERSONNES QUI LES TIENDRONT. LES AUTRES FERONT PÉNITENCE PAR LA FAMINE.

Ces prédictions sont pour le cas où les Français ne se convertiront pas. Mais il en sera de toute autre manière dans le cas de retour aux commandements de Dieu. S'ILS SE CONVERTISSENT, a soin d'annoncer la Vierge de La Salette, LES PIERRES ET LES ROCHERS SE CHANGERONT EN MONCEAUX DE BLÉ, ET LES POMMES DE TERRE SE TROUVERONT ENSEMENCÉES DANS LES CHAMPS. Après quoi, elle demanda aux petits bergers s'ils priaient, ce qu'ils ne faisaient que très peu : « Pas guère »,

(1) En 1847.

répondirent-ils, et elle leur recommanda avec instance de réciter matin et soir leur prière. Puis, cela fait, elle poursuivit :

Il ne va a la messe que quelques femmes un peu agées; les autres travaillent le dimanche pendant tout l'été. L'hiver, quand les hommes ne savent plus que faire, s'ils vont a la messe, ce n'est que pour se moquer de la religion. En Carême, ils fréquentent les boucheries, comme s'ils étaient des chiens.

La Dame avait dit tout cela dans le patois de La Salette, mais ce fut en français qu'elle termina son discours. Voici ses dernières paroles : Eh bien, mes enfants, ce que je viens de vous annoncer, vous le ferez passer a tout mon peuple.

Afin de mieux accentuer son ordre, l'Apparition se reprit et répéta deux fois : Vous le ferez passer a tout mon peuple.

INVOCATIONS

Notre-Dame de Pontmain, priez pour nous.

Glorieux saint Michel, protecteur de la France, protégez-nous.

Bienheureuse Jeanne d'Arc, libératrice de la France, délivrez-la de ses ennemis.

Notre-Dame du Perpétuel secours, venez à notre secours.

PRIÈRE

O Marie, Mère remplie de tendresse pour notre patrie, Reine et céleste Protectrice de la France, qui êtes descendue tant de fois chez elle, tantôt pour y sourire et tantôt pour y pleurer, toujours pour la sauver, lors même que vous lui apportiez les menaces et avertissements du ciel, soyez bénie pour vos messages de justice qui sont des messages d'amour. Puisse la France ne jamais oublier les larmes que vous avez versées sur la montagne de La Salette, ni les reproches que vous lui avez adressés. Puisse-t-elle vous rendre en amour ce qu'elle vous doit en prédilections et en miséricordes, vous, son étoile, son espérance, sa consolation dans ses malheurs, son arc-en-ciel au milieu de ses orages et de ses révolutions. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR

Nous avons lu hier la conversation tenue par la Sainte Vierge à Mélanie et à Maximin. De ce discours sévère et comme plein d'amertume traduit par deux bergers ignorants, ressortent avec clarté les péchés capitaux de

la France. Sinaï désolé de Marie, la montagne de La Salette semble rappeler le Décalogue au peuple qui va de révolution en révolution contre Dieu lui-même.

La France blasphème le nom de Jésus, la France foule aux pieds les lois du jeûne et de l'abstinence, la France profane le saint jour du dimanche que le Seigneur s'est réservé pour lui, la France ne sait plus prier et ne prie plus, la France est refroidie comme la terre après une série de tempêtes et d'ouragans. Chute lamentable qui soulèvera un terrible orage : celui de la colère de Dieu. Demain, les fruits de la terre se gâteront, les graines seront frappées au cœur de la plante et le blé pourrira dans les épis. Des nuées d'insectes microscopiques dévoreront les vignes jusqu'à la racine. Tari par le phylloxera, le vin ne coulera plus sous le pressoir, et le choléra parcourant ensuite toute la France, cent cinquante mille victimes tomberont sous ses coups.

Là ne s'arrêtera pas le bras du Fils de Marie. Un secret a été confié aux bergers, qui sera porté au Pape, Chef visible de l'Eglise, secret singulier qui a le don de mettre en émoi le monde, que princes et évêques dési-

reraient pénétrer, mais que la bouche des enfants garde pour l'oreille seule de celui qui définira le dogme de l'Immaculée Conception, Pie IX, le roi détroné de Rome, livré par la France à Victor-Emmanuel, avant que la France fût livrée par Dieu aux Prussiens de Metz et de Sedan.

Cependant deux ou trois mots en sortent, comme l'éclair dans la nuit, découvrant un ciel d'épouvante.

— Que veut dire le mot *infailliblement?* demanda Mélanie en écrivant ce secret au Pape.

— Cela dépend des mots qui l'accompagnent, lui est-il répondu.

— *Arrivera infailliblement*, reprend la bergère; puis elle continue: « Et le mot *souillé?* »

On lui répète de même que seuls les mots auxquels il est uni peuvent en déterminer le sens.

— *Ville souillée*, répond l'enfant, puis elle pose à nouveau cette autre question qui est la dernière:

— Quelle est l'orthographe du mot *Antéchrist?*

A la lecture de cette lettre, une vive émotion se manifeste sur le visage du Pape; ses

lèvres se contractent et ses joues se gonflent. « Ce sont des fléaux, dit-il, dont la France est menacée; elle n'est pas seule coupable. L'Italie l'est aussi, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, toute l'Europe. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, vous en voyez ici le capitaine! » Et Pie IX pose sa main droite sur sa poitrine en soupirant.

Entre temps. le nom de La Salette provoque en France une émotion universelle. Les incrédules sourient, les haines s'éveillent, les passions s'allument, une lutte à mort se déchaîne autour de l'Apparition et porte le nom de Marie, avec son message, jusqu'aux confins les plus reculés.

Le secret de Mélanie, ce secret qui était alors l'énigme du monde, pesait sur l'enfant d'un poids mystérieux. Dès l'origine et de longues années durant, elle était demeurée triste, vivant de son souvenir comme l'on vit d'une vision ou d'une ombre qui vous suit pas à pas. Elle disait de Napoléon III qu'il serait le *Pilate de la Papauté*. Les heures de son sommeil en étaient troublées.

A Corenc, c'est-à-dire au cours des années 1850 à 1854, on remarquait qu'elle effaçait

toujours le mot de Paris où qu'elle le rencontrât, dans les atlas aussi bien que dans les livres..

— Pourquoi faites-vous cela ? lui disait-on.

— C'est, répondait-elle, parce que Paris sera un jour effacé.

A l'une de ses amies qui l'interrogeait, elle répéta plusieurs fois : « Paris, ô malheureux Paris!..... » Dans une lettre qu'elle écrivit à sa mère, le 10 septembre 1870, on lisait : « Paris, foyer de la vanité et de l'orgueil. qui t'empêchera de périr, *si des prières ferventes ne montent vers le cœur de Dieu?* »

De Castellamare, sous le nom de Sœur Marie de la Croix, Mélanie écrit à sa mère plusieurs lettres dont voici quelques extraits :

« La ville de Paris est coupable, disait-elle à la date du 11 novembre 1870, parce qu'elle a récompensé un méchant homme qui a écrit contre la divinité de Jésus-Christ. »

Elle voulait dire Renan, puis elle ajoutait :

« Dieu est irrité par la multiplicité des péchés et parce qu'il est presque inconnu et oublié. Qui pourra arrêter la guerre qui fait tant de malheureux en France ? Il faut que la France reconnaisse que cette guerre est purement de la main de Dieu, qu'elle s'hu-

milie et demande pardon de ses péchés, qu'elle promette de servir Dieu de cœur et d'âme et d'observer ses commandements sans respect humain.

» Oui, *prions* beaucoup et faisons pénitence. »

Le 29 du même mois elle écrivait encore :

« Vous me dites, chère Mère, que je suis heureuse de savoir ce qui doit arriver à notre pauvre France. Réjouissez-vous de ne rien voir. *Il y a vingt-quatre ans que je savais que cette guerre arriverait ;* il y en a vingt-deux que je disais de Napoléon qu'il était un fourbe, qu'il ruinerait notre pauvre France. Mais, au dire des grands savants, j'étais illusionnée. La France était une nation forte. Aujourd'hui, qui est l'illusionné? Où est la force de la France?

« Vous avez peut-être entendu parler de Garibaldi? Sachez que c'est un homme de mal. Il fait ce que le diable ferait s'il avait un corps. La France a commis un autre crime en l'appelant pour aide. *Prions, prions, prions* beaucoup, ne cessons de prier et de demander miséricorde. »

Le 20 janvier 1871, dans une lettre à une personne qui s'intéressait à elle, elle disait :

« Attendez la défaite de Paris, attendez encore un plus grand trouble qui sera de peu de durée. »

Et le 23 juin, elle écrivait à une religieuse de la Providence :

« Notre pauvre France est bien humiliée. Si l'on ne se dépêche de revenir sincèrement à Dieu, ce qui est arrivé n'est encore rien. *Rien, rien!*..... »

Ainsi écrivait la voyante Mélanie, de La Salette, au cours des événements terribles de la guerre de 1870-1871.

En même temps que ces avertissements solennels du ciel, un troisième, moins connu, mais non moins prodigieux, éclatait en Italie. C'était en 1870, à Soriano de Calabre, petite ville du royaume de Naples, qui possède une statue miraculeuse de saint Dominique.

« Le 15 septembre, qui, dans tout notre Ordre, écrivait le P. Jeandel au lendemain du prodige, est consacré à fêter la mémoire de cette image, se célèbre à Soriano avec une grande solennité, et la journée se termine par une procession où l'on porte une statue de bois de grandeur naturelle. Or, cette année-ci,

cette statue se trouvait exposée à la vénération des fidèles, du côté gauche de l'autel. La grand'messe terminée, une trentaine de personnes étaient à prier un peu avant midi, lorsque tout à coup on vit l'image, comme si elle eût été vivante, se mouvoir en avant, puis en arrière, lever et abaisser le bras droit, et le front ridé, accompagner ces mouvements de regards sévères et menaçants sur les assistants, tantôt tristes, tantôt remplis de piété et de vénération, quand elle les tournait vers la Vierge du Rosaire, absolument comme ferait un prédicateur du haut de la chaire.

A cette vue, la stupeur s'empara de tous les fidèles et l'église retentit de voix qui s'écrièrent : « Saint Dominique! Saint Dominique! Miracle! Miracle! » Elles ne pouvaient prononcer une autre parole. Deux mille personnes accourues, durant l'espace d'une heure et demie, ont été les témoins de ce mouvement miraculeux de la statue qui, vu les circonstances du temps où est survenu le prodige, nous permettent de supposer légitimement que Dieu a voulu donner ce signe pour nous prévenir *que les péchés du monde ont comblé le calice de sa colère, et pour nous*

inviter à redoubler de ferveur, afin de désarmer sa justice vengeresse.

Avertissements du ciel, avertissements du ciel, ils ne manquaient point au monde, ils ne manquaient point à la France!

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, ambassadrice de votre divin Fils Jésus auprès de la nation qu'il s'est choisie pour être le ministre de ses volontés dans le monde, demandez-lui pour elle et pour nous cet esprit de pénitence qu'il a si souvent prêché dans son Evangile et que nous avons tant de fois oublié. Obtenez de son Cœur miséricordieux le pardon de nos fautes. Désormais, nous vous le promettons, nous nous tiendrons à l'écart de tous ces amusements mondains qui amollissent les caractères et offensent la dignité du chrétien, de tous ces blasphèmes qui appellent les foudres du ciel, de toutes ces désobéissances publiques à la loi, qui allument entre les nations le feu des vastes incendies, instruments de la colère et des vengeances de votre Fils Jésus. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR

A peine la Mère de Dieu avait-elle fait entendre aux deux bergers de La Salette l'annonce de prochains châtiments pour la France, que quelque chose d'autre, mais cette fois de main d'homme, se préparait bien loin des Alpes. Lorsque grondent à l'horizon les voix de l'orage, c'est l'heure où la pensée se tourne du côté des paratonnerres. Et il en fut ainsi dès 1848. A deux cents lieues de La Salette, sur la vieille terre de Bretagne, patrie du bienheureux Grignon de Montfort, le prophète des gloires de Marie dans les temps modernes, à Saint-Brieuc, devant les flots tourmentés de la mer et bercé depuis des siècles par le profond murmure de ses flots, un antique sanctuaire était debout, rebâti vers l'an 1500 sous le vocable de saint Pierre.

Devenu plus tard la propriété d'une Congrégation, l'oratoire prit par la suite le nom de l'Immaculée Conception, sans que pour cela saint Pierre cessât d'y être honoré. Les choses allèrent de la sorte jusqu'en 1791,

époque à laquelle la Révolution triomphante brisa la statue miraculeuse du sanctuaire et chassa les religieux auxquels elle appartenait.

Quarante ans plus tard, la famille de l'un des expulsés racheta la chapelle de ses deniers. Dix ans après, l'un de ses petits-neveux, M. Paul Prud'homme, y institua le mois de Marie. La foule, soulevée par un vent du ciel, se porta de plus en plus sur la colline de Saint-Pierre, si bien qu'une procession aux flambeaux y naquit le 31 mai de chaque année. Procession magnifique, l'une des plus belles de la France.

Au nombre des *ex-voto* qui couvrent les murs du sanctuaire, il en est un de beaucoup plus célèbre que les autres. Il porte la date de 1848. Son nom est un nom de prodige qui devait éclairer le ciel de l'avenir et le protéger. Un enfant de neuf à dix ans, appartenant à l'une des premières familles de la ville, tomba dangereusement malade. L'enfant était le dernier espoir des siens, et son état était désespéré. Aussi fit-on prières sur prières, offrandes sur offrandes, voyages sur voyages sans pouvoir obtenir sa guérison. Le jour vint où la mort s'avançant terrible

vers cette couche où reposait tant d'affection, l'une des sœurs du moribond se prosterna toute en larmes auprès du lit de son frère et s'écria : « Ma bonne Vierge de Saint-Pierre, si vous conservez la vie à mon frère, oh! je n'en serai point ingrate, ni moi, ni ma sœur, ni aucun des miens. » En même temps, une autre personne qui s'intéressait à l'enfant joignit ainsi ses supplications à celle de la famille affligée : « O Marie, disait-elle, je n'ai plus rien à vous donner ; mon cœur, vous l'avez ; mes biens, je n'en ai pas, et si j'en ai, ils sont à vous. Accordez la guérison que tant de prières vous demandent ; et tous mes efforts tendront à vous faire appeler, à vous faire honorer comme *Notre-Dame d'Espérance ;* car, une fois de plus, vous aurez prouvé qu'ici on ne vous invoque jamais en vain. »

Malgré l'anéantissement prolongé dans lequel se trouvait l'enfant, un mieux sensible se déclara. Peu à peu les forces revinrent et une convalescence rapide mit bientôt le malade en état de venir témoigner sa reconnaissance à celle qui l'avait sauvé, à sa céleste Libératrice. L'enfant s'appelait le vicomte de Belizal.

Ce fut dans toute la ville un touchant

spectacle que celui de cette mère, de ce père, de ces sœurs, confondant leur joie commune aux pieds de Marie, et lui offrant, le jour où elle avait elle-même racheté son Fils dans le temple, le 2 février, celui qu'elle venait d'arracher à la mort. Dès la veille, la promesse faite à la Vierge de Saint-Pierre avait été accomplie. Le socle de la statue était orné du nom de *Notre-Dame d'Espérance*, et ce nom, rayon du ciel tombé sur la terre, brilla pour la première fois sur l'horizon, à l'heure même où éclatait en France un épouvantable orage.

La Révolution de 1848 sonna aussitôt le tocsin d'alarme.

Pareille à l'enfant désespéré dont la guérison s'était fait si ardemment attendre, la France, meurtrie pour la troisième fois, reposait sur le grabat où l'esprit de révolte l'avait couchée. Autour d'elle aussi se révélaient des symptômes d'incurabilité. Paris était dans le trouble, le trône venait de s'écrouler, le sang coulait sous les balles fratricides, au milieu des rues. La confusion était très grande, l'épouvante régnait de toutes parts.

En ce désarroi général, quel autre secours

pouvait être espéré que celui du ciel, et par qui l'implorer avec plus de sûreté que par Marie qui venait de recevoir le nom si doux de Notre-Dame d'Espérance?

Aussitôt le vieux sanctuaire s'emplit et la sainte colline se couvre d'allants et de venants qui font succéder les messes aux messes et les communions aux communions. Car si l'inquiétude est profonde, la confiance reste inébranlable au fond de tous les cœurs. Il s'agit de la tranquillité de la patrie, plus encore du salut même de la France, en proie à la violence de perpétuels ouragans.

« C'est surtout dans les moments de crise, disait le chanoine Prud'homme, au milieu des bouleversements, qu'on sent le besoin d'un appui solide; c'est lorsque l'inquiétude est grande et fondée qu'on éprouve le besoin d'espérer. Quel plus solide appui, quel plus puissant motif d'espérance que la protection de Marie! N'est-ce pas elle qui nous délivre de tous les dangers, *a periculis cunctis?* N'est-ce pas elle que l'Eglise salue du nom béni de notre espérance : *spes nostra salve!* N'est-ce pas elle à qui s'applique cette parole des saintes Ecritures : *Ego mater sanctæ spei.* Je suis la Mère de la sainte espérance? C'est

donc à elle que nous aurons recours. Nous l'intéresserons à nos maux, en compatissant aux douleurs qu'elle a partagées avec son divin Fils Jésus; et, appuyé sur leurs mérites, soyons-en sûrs, nous ferons une sainte violence, nous détournerons le bras vengeur qui menace de nous frapper.

» Marie protège la France qui lui a été consacrée et qui s'est dévouée à son culte. et si nos crimes sont nombreux, nous savons qu'elle est toute-puissante auprès du Tout-Puissant. Comme les pécheurs s'associent pour faire le mal, nous nous associerons donc pour l'invoquer, et ce sera avec une entière confiance que nous nous adresserons par elle à Jésus, en lui donnant un titre qu'elle a justifié et *qu'elle justifiera de plus en plus*.

Heureux témoin du mouvement extraordinaire qui se produisait autour du sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance, l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Lemée, se fit l'écho de tous les vœux qui sortaient de la foule et rendit, aux applaudissements de tous, une ordonnance qui se terminait par ces mots :

« Désirant contribuer, autant que nous le pourrons dans le Seigneur, à faire honorer la

Très Sainte Vierge Marie, notre vie, notre douceur, notre espérance, et ainsi procurer de plus en plus sa protection puissante à notre patrie, nous établissons et ordonnons canoniquement dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, dite des Saints-Apôtres Pierre et Paul de Saint-Brieuc, une pieuse Association sous le titre de Notre-Dame d'Espérance, *pour obtenir le salut de la France*, par l'intercession de la Vierge Marie.

« Donné à Saint-Brieuc, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre évêché, le 25 mars 1848. »

Ainsi naquit, en des jours de trouble et de sang, Notre-Dame d'Espérance, sur la colline de Saint-Pierre; ainsi fut fondée l'union de prières pour le salut de la France. Son nom vola aussitôt de bouche en bouche, et, en moins d'une année, l'Archiconfrérie, établie aussitôt par Pie IX à Rome, s'étendit presque à tous les diocèses de France. On compta par centaines de mille le nombre de ses affiliés.

Au chanoine Prud'homme, son directeur, le Pape, par un Bref du 13 mars 1863, fit don d'une magnifique couronne d'or dont l'imposition sur la statue donna lieu à l'une

des plus belles cérémonies que la Bretagne ait jamais contemplées. Bénie le 3 juillet, fête de saint Pierre et de saint Paul, elle fut, huit jours après. c'est-à-dire le 10. solennellement transférée à l'église Saint-Pierre. A cette superbe démonstration de foi, les habitants de la ville s'étaient surpassés, des couronnes, des guirlandes et des arcs de triomphe ornaient de loin en loin les lieux que le cortège devait parcourir. Le défilé, composé de toutes les corporations de la ville, avec bannières et oriflammes, se déroula pendant deux heures avant d'atteindre la colline. Autour de la statue monumentale, vingt hommes se relevaient à tour de rôle.

Parvenu sur la place Saint-Pierre, le cortège ouvrit les rangs pour livrer passage au glorieux brancard. Chacun suivait des yeux la Madone admirable. Elle était *toute dorée*, et sous les rayons du soleil étincelaient des milliers de feux. Ce fut un moment d'indicible émotion que celui où le visage de la Vierge d'or se découvrit à tous les regards. A sa vue, un doux frémissement de surprise s'éleva de rang en rang, parmi la foule. « Qu'elle est belle! Qu'elle est belle! » répéta tout bas le bruissement des lèvres avec amour.

Ce fut comme le chant d'aurore d'un jour merveilleux, comme le premier lever de rideau d'une scène sur l'infini. Le chant d'aurore était celui de l'espérance ; le jour merveilleux et le lever du rideau sur l'infini sera l'apparition *toute dorée* aussi de Pontmain.

Trois jours après, le mercredi 13 juillet, dès le matin, toutes les mesures étaient prises pour l'ascension de la statue. La flèche se pavoisa d'oriflammes, le son de toutes les cloches de la ville et les salves répétées du canon militaire annoncèrent au loin que l'image de la céleste Reine avait pris possession, à trente mètres de hauteur, de son trône aérien.

Ainsi, en face des menaces tombées des montagnes de La Salette, s'éleva par la main des Bretons, comme un divin paratonnerre, le regard et la face tournés vers la France, l'image rayonnante de Notre-Dame d'Espérance.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Je vous bénis, ô Marie, Mère de la sainte Espérance, d'avoir, en face des fléaux dont nous étions menacés, pris place sur le trône élevé d'un clo-

cher aérien, pour être aperçue de loin, les regards tournés vers nous, toute rayonnante et toute belle, sur les bords de la mer dont vous êtes l'Etoile destinée à éclairer les navires en détresse. Soyez, nous vous en supplions, notre sauvegarde, notre étoile à nous à travers les périls que nous traversons en cette mer qui s'appelle l'ordre social, péril de nos âmes, péril de notre foi, péril de notre France toujours assiégée et livrée à mal par des ennemis plus redoutables que ceux du dehors, puisqu'ils sont ses propres enfants en révolte contre ce Jésus-Christ dont ils ne veulent pas, qu'ils persécutent, qu'ils poursuivent de leurs complots et que vous nous avez montré à Pontmain, couvert du sang d'une nouvelle flagellation. Ecrasez, oui, écrasez sous votre pied tout-puissant la révolution déicide et, parmi ses erreurs, la plus satanique, celle de l'athéisme au sein de nos foyers, vous la triomphatrice de toutes les hérésies des siècles écoulés. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR

Le 18 juillet 1870, lorsque l'Europe apprit la querelle survenue entre la France et l'Allemagne, elle en fut dans l'étonnement. Une raison aussi futile d'apparence qu'inat-

tendue ne suffisait pas pour expliquer un conflit aussi grave. Qu'un Hohenzollern montât ou ne montât pas sur le trône d'Espagne, l'Europe seule pouvait et devait résoudre la question d'équilibre qui devait en résulter pour la paix du monde.

Mais à Paris, mais un peu partout, du côté du trône impérial comme du côté du peuple, le vent soufflait à la bataille. Chacun salua la guerre avec enthousiasme, et peuple et souverains crièrent à l'unisson qu'ils allaient à la fête du côté de Berlin.

Qui ne l'a entendu, ce cri, dans nos gares: « A Berlin! A Berlin! » poussé par les vieux soldats de Crimée, par les zouaves d'Afrique, par les jeunes recrues, par tous les Français alors pris de démence? Ainsi chantaient, hélas! dans les murs de leur ville assiégée, les Troyens attelés à des cordes, pendant qu'ils tiraient par-dessus leurs hauts remparts le cheval colosse duquel sortirent les Grecs qui se répandirent comme un torrent dans la cité.

Le même esprit de vertige, dont on a dit qu'il était le funeste avant-coureur de la chute des pouvoirs, se retrouve à chaque pas sur le chemin de l'expiation. Marches

indécises, résolutions embarrassées, confusion dans les ordres, illusions complètes du côté de la victoire, tout est là réuni pour aboutir au plus prodigieux désarroi. D'un bout à l'autre du drame règne une inexorable fatalité ; une main mystérieuse est appesantie sur nous.

Après le désastre de Sedan, la France, avec ses armées et ses capitaines, tombe, pour comble de dérision, à la merci d'un avocat créé par lui-même généralissime des armées, qui, sans avoir jamais étudié l'art savant de la guerre, commande de loin la manœuvre aux généraux, impose les marches et les contremarches, destitue à l'envi les commandants de corps d'armée et met de la sorte l'ignorance aux prises avec la stratégie la plus calculée : Gambetta face à face avec le maréchal de Moltke.

A ce premier jour de la puissance qui confond la sagesse des sages s'ajoutent les inclémences les plus terribles de la nature. Les éléments eux-mêmes se révoltent contre nous.

« Il semblait, a fait observer un écrivain du temps, que la nature eût fait pacte avec nos ennemis. Chaque fois qu'ils se mettaient

en marche, ils étaient favorisés par un temps admirable, tandis que tous nos mouvements étaient contrariés par la pluie et le froid. La rigueur de l'hiver a été certainement pour moitié dans l'insuccès de la campagne de l'Est. Le froid a contribué beaucoup à la défaite d'Orléans et même à celle du Mans : c'est la pluie qui a retardé une première fois la marche de l'armée de la Loire ou qui, du moins, a permis de justifier son inaction. Nos ennemis, au contraire, ont toujours été secondés dans leurs mouvements. Qui ne se rappelle le temps exceptionnel qui a régné pendant tout le mois de septembre et la première quinzaine d'octobre, alors que l'armée prussienne marchait sur Paris et installait les travaux du siège.

» Qui ne se rappelle également la température printanière qui a régné dès la fin de janvier, aussitôt que l'armistice a clos les hostilités? Autant l'hiver avait été rude pour les mouvements de notre armée de l'Est, autant il a été propice pour le retour des Prussiens en Allemagne. Oui, un ensemble de coïncidences malheureuses s'est joint à la faiblesse organique de la France pour déjouer tous ses efforts. Et cet ensemble a été tel que

véritablement, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques, une sorte *d'expiation de fautes nationales*. En présence de si prodigieuses infortunes, on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : *Le doigt de Dieu est là !* »

Ainsi a écrit le protestant Charles de Freycinet dans son livre intitulé : *la Guerre en province*.

Autre phénomène non moins prodigieux ! Au cours de cette lamentable tragédie, chaque heure, chaque date, chaque défaite porte avec elle les clartés les plus étonnantes. Tout y est extraordinaire et marqué du sceau divin. La France, tout d'abord, a oublié le repos dominical, et pour mieux éveiller l'attention de ce côté, c'est le dimanche, dont la Vierge de La Salette s'est entretenue en termes si expressifs avec les bergers, qui devient le jour fatal, le jour des humiliations nationales et du châtiment.

Vous en êtes les irrécusables témoins, vous qui avez apporté à la France tant et de si effroyables nouvelles, dimanche du 7 août, où Paris apprit la défaite de Reichshoffen et

de Forbach; dimanche du 4 septembre. où d'un bout du territoire à l'autre éclata la nouvelle sinistre de la capitulation de Sedan; dimanche du 2 octobre. qui vit Strasbourg tomber au pouvoir de l'ennemi; dimanche du 16, où capitula Soissons; dimanche du 30, où Thiers donna comme certaine la chute lamentable de Metz et la reprise du Bourget par les Prussiens; dimanche du 27 novembre. qui fut celui de la capitulation de La Fère et de la bataille d'Amiens; dimanche du 4 décembre, qui ouvrit au prince Frédéric-Charles les portes d'Orléans; dimanche du 29 janvier 1871, où, après catastrophes sur catastrophes dominicales, les forts de Paris cédèrent enfin devant l'ennemi victorieux une dernière fois, où le drapeau allemand fut arboré sur le mont Valérien.

Dimanche, terrible dimanche! Que de murailles en France, que de monuments construits le dimanche ont été couverts le dimanche par les dépêches fatales! Malheur, oui, trois fois malheur à notre pays, s'il l'oubliait jamais!

A côté de ce premier crime, plus particulier à la masse, une autre faute est à expier, celle-ci plus particulière à l'empereur, quoi-

que partagée par la nation tout entière. Entre Rome livrée à l'abandon et Paris livré à l'invasion d'innombrables armées. les nouvelles les plus extraordinaires se répandent.

Le 4 août, jour où l'évacuation de Rome par les troupes françaises est officiellement annoncée, le nom de Wissembourg ouvre la série de nos désastres. Le 5, à l'abandon de Viterbe par le corps d'occupation, répond une autre occupation, celle de la frontière par les Allemands qui reçoivent leurs dernières recrues. Le 6, à 2 heures de l'après-midi, le général Dumont s'embarque pour la France, et le 6, même jour et même heure, le maréchal de Mac-Mahon, écrasé à Reichshoffen, s'embarque pour la retraite, laissant aux Prussiens le drapeau français, qui, à pareil moment, descend des bastions de Civita-Vecchia. Le 7, 4 000 soldats, les derniers de ceux qui défendaient le Saint-Siège, quittent la Ville Eternelle, et 4 000 autres soldats de ceux qui défendaient la France sont faits prisonniers. OEil pour œil, dent pour dent, jusqu'à ce que la date du 4 septembre éclate comme un quadruple coup de tonnerre, avec la capitulation de Sedan, la capitivité de Napoléon III, la déchéance de l'Empire, la pro-

clamation du gouvernement de la Défense nationale.

Les événements ont beau se précipiter. la main de Dieu ne cesse d'y apparaître toujours.

Les Italiens s'emparent de Civita-Vecchia le 16 septembre, et le 16 septembre toujours, les Prussiens s'emparent de Versailles. Le 19, Rome est investie par la révolution italienne, et Paris par 300 000 Allemands. Le 20, pendant que les canons de Victor-Emmanuel tonnent sous les remparts de Rome, les canons de l'invasion tonnent sous les murs de Paris, et le palais impérial de Saint-Cloud est réduit en flammes. Le 28, le général italien agit à Rome comme souverain, alors que Strasbourg tombe, Strasbourg, le rempart de l'Alsace, avec 17 000 prisonniers.

Le 22 octobre, pendant que le ministre du roi Victor-Emmanuel répond à l'ambassadeur de France qui l'a félicité d'avoir pris Rome, Saint-Quentin se rend, malgré une héroïque défense. et après Saint-Quentin, quatre jours plus tard, Metz tirera son dernier coup de canon dans une dernière catastrophe, plus lamentable que toutes les autres.

Effroyables effrondements ! La Providence n'a pas fini d'écrire; car les dates continuent

à concorder jusqu'à la dernière, qui est la conclusion de toutes les autres. C'est le 18 janvier, en la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome, que le roi de Prusse se fait déclarer empereur d'Allemagne, et, le 23, jour où Victor-Emmanuel fait son entrée officielle à Rome pour s'y installer au Quirinal, un autre voyageur apparaît, lui aussi, dans une autre grande cité. Le palais de Louis XIV, ses statues, ses grands hommes, Colbert, Jean Bart, Luxembourg, Turenne, Catinat et Condé, toutes les vieilles gloires et toutes les vieilles grandeurs, du haut de leur socle de marbre, voient errer l'ombre fugitive de l'avocat Jules Favre, venu à Versailles non pour plaider, mais pour recevoir, sans mot dire, les conditions de la capitulation de Paris.

Dernier signe visible de la justice! Le jour même où la Chambre italienne déclare la dépossession du Pape un fait accompli, l'armée de Bourbaki se réfugie en Suisse, et le 1er février la perte de l'Alsace-Lorraine est aussi un fait accompli!

Juste ciel! quelle clarté et que de terribles leçons! Dans l'étonnement où le mettaient ses triomphes, le chef de la nation rapace que

Dieu avait ainsi lancée contre nous, l'empereur Guillaume, écrivait à la reine Augusta : *Je m'incline devant Dieu qui seul nous a élus, moi, mon armée, mes alliés, pour exécuter ce qui vient d'être fait et nous a choisis comme instrument de sa volonté. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre cette œuvre.*

Frappée par la justice de Dieu, la France, semblait-il, n'avait plus qu'à périr.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, notre Avocate et notre Mère, vous l'êtes encore et vous le serez toujours. Heureusement pour nous; car nous ne sommes pas meilleurs que nous ne l'étions en ce temps-là. Nos péchés, les péchés de la France contre Dieu, contre son vicaire ici-bas, ont comblé la mesure, et n'étaient les supplications de vos enfants demeurés fidèles et pèlerins de vos sanctuaires, la justice terrible de Dieu nous accablerait à nouveau comme elle nous accabla en 1871. Ne sommes-nous déjà pas livrés à d'autres fléaux que nous avons appelés sur nos têtes? Grâce, grâce, ô Mère des miséricordes, à l'égard de notre nation! Grâce pour

les enfants, grâce pour les parents, grâce pour les pécheurs en si grand nombre qui ne cessent de mépriser la loi de votre divin Fils. Car, s'il est vrai que notre confiance en vous augmente, que nos supplications se multiplient, que notre pardon soit demandé et espéré, il est vrai aussi que nous retombons incessamment dans les mêmes offenses qui méritent les mêmes châtiments. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR

Au cours des tragiques événements que nous avons lus ensemble, et où se révélait la justice de Dieu, deux prêtres, les frères Amodru, étaient vicaires à Paris. L'aîné s'appelait Laurent, le plus jeune s'appelait François. Tous les soirs, après que les obus et la mitraille avaient cessé de pleuvoir, Laurent s'accoudait au bout de sa table et jetait sur le papier, au courant de la plume, les événements de la journée.

— Vous tomberez malade, lui dit un jour son frère, si, après de longues stations faites à l'église, avec les privations de toutes sortes

que nous subissons l'un et l'autre, vous continuez à écrire ainsi pendant la moitié des nuits.

— Laissez-moi faire, lui répondit l'abbé Laurent, nous marchons vers une *transformation du monde,* et nous sommes sous le coup d'un châtiment. *Mais nous ne périrons pas.* Je recueille des documents pour démontrer ce que la Sainte Vierge a fait pour l'Eglise et pour la France en ces jours de malheur.

De semaine en semaine, de mois en mois, à travers les pages et au milieu des notes, arriva la date terrible du 17 janvier 1871. Victorieuse une dernière fois à Villersexel, libre sur tous les points du territoire, et ne rencontrant devant elle que des débris de légions improvisées, l'armée allemande s'avançait d'étape en étape du côté de la mer. On la voyait s'épandre de loin en loin sur les bords ensanglantés de la Loire. La Normandie, l'Orléanais, le Maine étaient sillonnés de uhlans, le gros des troupes suivait derrière, rançonnant villes et bourgades, semant partout l'épouvante et la désolation sur ses pas. Une dernière bataille avait été perdue au Mans. Quelle armée sortira de terre pour

s'élancer à la rencontre de l'armée allemande. où le flot pousse le flot, qui porte dans ses flancs le secret des vengeances de Dieu?

De Sarrebourg à Wissembourg, de Reichshoffen à Spickeren, de Borny à Rezonville, de Gravelotte à Saint-Privat et à Mars-la-Tour, de Toul à Vitry-le-François; de Buzancy à Bazeille, de la capitulation de Laon au combat de Ladonchamp, de Raon-l'Etape, de la Bourgonce, à Toury, à Arthenay, à Châteaudun, à Orléans; de Verdun à Coulmiers, de Thionville à la Fère, de Beaune-la-Rolande à Loigny, des hauts murs de Phalsbourg à ceux de Montmédy, des plaines de Vendôme aux collines de Nuits, de Pont-Noyelles à Montoire, de Mézières à Bapaume, de Villersexel au Mans et de Montbéliard à Héricourt, toutes les barrières sont franchies, toutes les portes ont été ouvertes, tout a capitulé et tout est envahi. Les deux tiers du pays appartiennent non à l'Anglais, mais à l'Allemand. Metz l'imprenable a capitulé avec ses 170 000 hommes; le nom de Sedan résonne sinistre sur la mêlée, et mesurant les dernières pulsations de l'âme de la patrie, Belfort ne réveille plus que par intervalles les échos assoupis. Pitié, pitié! Comme aux

temps de Jeanne la Pucelle, une grande pitié règne au royaume de France.

D'où viendra, oui, d'où viendra le salut?

On raconte bieu, il est vrai, qu'une jeune fille de dix-sept ans s'est levée par ordre de Dieu. Vaine rumeur, fantôme décevant, né de ce sentiment profond que Dieu a mis au cœur de tous les Français, d'après lequel, perpétuellement ballottée par les orages, la France est un navire dont l'ancre est jetée du côté du ciel.

D'autre part, un premier rayon d'espérance se fait jour du côté de Rome. Le 11 janvier 1871, l'immortel Pie IX adresse un Bref de réconfort aux catholiques marseillais. Après avoir pleuré sur nos revers, le Pape s'écrie : « N'importe! La France est l'enfant de la promesse. Dieu a sur elle de grands desseins et il les accomplira. »

De-ci, de-là aussi, se sont élevées des recrues de volontaires, parmi lesquelles les zouaves pontificaux qui les premiers ont offert leur épée à la France. Poussés par la même inspiration, toutes avaient placé sur leur poitrine l'image du Cœur de Jésus. Et par une coïncidence non moins extraordinaire de pensée, le général de Sonis et le colonel de

Charette avaient en même temps reçu des mains de M. Dupont, le saint homme de Tours, un drapeau sur lequel les religieuses de Paray-le-Monial avaient brodé le Sacré Cœur, à destination des Volontaires de l'Ouest.

Le 2 décembre 1870, premier vendredi du mois, dédié au Sacré Cœur, a eu lieu la bataille de Loigny, sous les plis de l'étendard glorieux, bataille de géants et de héros qui devait illustrer à tout jamais les noms de Sonis, de Charette, de Bouillé, de Troussures, de Verthamon, lesquels, blessés ou tués, se sont battus comme des lions avant de tomber dans le Cœur de Jésus. Au moment de la séparation, Charette a prononcé d'une voix vibrante les paroles qui suivent :

« A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus chères victimes, moi, général baron de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la légion des Volontaires de l'Ouest, les zouaves pontificaux, au Sacré Cœur de Jésus; et, avec ma foi de soldat, je dis de toute mon âme, et je vous demande de dire avec moi : *Cœur de Jésus, sauvez la France!* »

Un cri unanime, spontané, formidable, lui a répondu : *Cœur de Jésus, sauvez la France!*

En ces mêmes conjonctures, en ce même mois de décembre, à Poitiers, centre du pays abîmé par des maux sans nombre, deux chrétiens réfugiés de Paris et unis l'un à l'autre par une foi très vive autant que par les liens de l'amitié, rêvent en commun de fléchir la justice de Dieu. L'un s'appelle M. Legentil, et l'autre, M. Rohault de Fleury.

Pour sauver la France, il fallait un acte éclatant de la miséricorde du ciel. La France, se disaient-ils, est une nation coupable, rudement, mais très justement châtiée. Elle a, on peut le dire, apostasié, d'abord par la perte de la foi chez un grand nombre, puis par l'indifférence avec laquelle elle a accueilli l'abandon de Rome par ses troupes. Il est donc nécessaire, avant tout, de chercher à désarmer la colère divine, et pour ce faire, rien ne vaut la prière qui fait appel à son cœur.

De concert avec M. Baudon et le P. Ramière, les amis tombèrent d'accord sur ce qu'il convenait d'entreprendre en ce sens. Le grand acte d'expiation et de pénitence, qui serait aussi un acte de préservation, devait être *l'érection, à Paris, d'une église monumentale dédiée au Sacré Cœur.*

« Elle s'élèvera, dans la ville coupable et châtiée, écrivèrent-ils à la tête de leur résolution, comme une amende honorable faite sur le lieu du crime. En même temps, elle repoussera les dangers du présent, elle servira de leçon pour l'avenir, et ce monument de foi apprendra à nos neveux nos malheurs, notre repentir et, s'il plaît à Dieu, notre délivrance. »

Définitivement adoptée, à la fin de décembre, la formule du vœu ne fut mise en circulation que le 11 janvier 1871, avec l'autorisation de Mgr Pie, pour recueillir les adhésions. 11 janvier! date du Bref de Pie IX aux Marseillais; 11 janvier! date de l'aurore boréale mémorable dont il sera parlé et qui frappa tous les habitants de Pontmain.

Entre temps, sur divers points du territoire, la prière publique a commencé à gémir. Une admirable supplique s'est élevée sur le tombeau de saint Martin, à Tours.

« Seigneur, y est-il dit, vous qui êtes appelé le Dieu des armées, protégez la France dans la lutte qui menace son indépendance et sa foi. Levez-vous, Seigneur notre Dieu, et dissipez les ennemis qui attaquent la fille aînée

de votre Eglise. Ils ont juré sa perte et sa destruction, et sur ses ruines ils voudraient établir l'hérésie et l'erreur. Vous ne permettrez pas, Seigneur, qu'ils réalisent leurs desseins. Vous vous souviendrez de la nation à laquelle vous avez donné sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Louis, et que vous avez si souvent miraculeusement sauvée.

» O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous.

» Saint Martin, patron de la France. priez pour nous! »

En même temps, d'autres supplications s'élèvent en beaucoup d'églises. Celles de Paris sont déjà remplies. Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Sainte-Geneviève, Saint-Laurent, Saint-Philippe du Roule. Une prière y circule pleine de larmes, qui se lit publiquement. C'est une amende honorable à Marie, patronne de la France :

« Vous voyez à vos pieds, ô Marie conçue sans péché, des pécheurs et des malheureux, confessant qu'ils ne sont si malheureux que parce qu'ils sont de grands pécheurs. Chez nous, la majesté de Dieu a été publiquement insultée, son saint nom violé par le négoce, le travail et le plaisir; son Eglise

avilie, méconnue et persécutée; nous nous sommes abandonnés sans mesure et sans frein aux joies coupables et au luxe, secouant le joug salutaire de toute obéissance et de tout respect, et nous n'avons plus poursuivi qu'un seul but, *le bien-être matériel*. Dieu trop justement irrité nous châtie; la France, notre patrie, est ravagée, dévastée, des milliers de nos frères ont déjà succombé ou sont captifs. Paris est cerné par l'ennemi comme Jérusalem, la déicide.

« O Vierge Immaculée, vous êtes et vous serez toujours la gloire de Paris, la joie de la France catholique, l'éternel honneur de notre nation. Nous devrons à votre puissante intercession notre salut à l'heure présente et notre bonheur dans les siècles des siècles. »

Ainsi prie Paris.

Mais voici que les voix de la prière vont s'étendre et se multiplier avec le péril.

Depuis la bataille du Mans, commandée par Gambetta et définitivement perdue, le 12 janvier, par le général Chanzy, la terreur et l'affolement régnaient parmi les populations de la Bretagne, du Maine, de la Normandie, de l'Anjou. *C'est le secret de La Salette qui éclate sur nous*, s'écriaient les

paysans de la Vendée, et comme si l'Ange exterminateur dût s'arrêter au pas de chaque porte, une croix s'y trouvait dessinée avec cette invocation qui demandait grâce : *Notre-Dame de La Salette, retenez le bras de votre Fils qui s'appesantit sur nous !*

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Notre-Dame des Victoires, nous vous répétons ici la supplique que faisaient entendre le 17 janvier, sous les voûtes de votre église et à votre autel, des milliers de priants épouvantés, à la veille des catastrophes suprêmes. Nous nous prosternons aussi devant l'image du Sacré-Cœur de Jésus, gravée sur la bannière des zouaves, cette glorieuse bannière à laquelle faisait escorte une légion de héros qui accomplirent des prodiges à Loigny, et dont plusieurs donnèrent leur propre sang pour la France. Elle rappela à la même place les mêmes prodiges de vaillance qui avaient signalé quatre cent cinquante ans auparavant les faits et gestes de Jeanne la Libératrice, devenue Jeanne la Bienheureuse.

Notre-Dame des Victoires, prêtez l'oreille à nos prières comme vous l'avez prêtée en ce temps-là.

Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de nous.

SIXIÈME JOUR

De toutes parts, comme on l'a vu, s'élevaient pour la cessation de la guerre les prières de la France. Mais pour les rendre plus puissantes auprès du Dieu des armées, on y joignit les promesses et les vœux. Vœux à Laval, vœux à Rennes, vœux à Saint-Brieuc, vœux sur vœux vont être faits par une inspiration simultanée.

Laval, autour duquel tonne avec redoublement la voix du canon, fera le sien. Il est annoncé à Notre-Dame d'Avesnières : « Dans le péril suprême qui nous menace, supplie Laval, nous venons d'un même cœur, dans un même sentiment de foi, d'espérance, d'amour et d'un profond repentir de nos péchés, vous supplier, vous conjurer, au nom du sang de Jésus-Christ, répandu pour nous sur le Calvaire, d'abaisser sur nous un regard de pitié. O vous que l'Eglise appelle le *Secours des chrétiens*, vous que dans la sainte liturgie, elle déclare terrible comme une armée rangée en bataille, couvrez de votre protection, comme d'un bouclier, cette cité de

Laval qui vous a été spécialement consacrée, ô Mère bien-aimée, ô Notre-Dame d'Avesnières. Préservez-la des maux qui sont prêts à fondre sur elle et sur ses enfants qui sont aussi les vôtres. »

Quelques jours plus tard, le 20 janvier, Laval promettra, s'il est sauvé, de restaurer dans l'espace de dix ans son antique sanctuaire, aussi célèbre que vénérable dans les fastes de son histoire.

De son côté, Rennes est à genoux aux pieds de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, qui la sauva jadis en un jour de siège, de l'invasion des Anglais. A la tête du Chapitre de son église métropolitaine, du clergé de toutes les paroisses et des communautés de la ville, escorté d'un peuple immense, Mgr Brossais Saint-Marc formula le vœu d'une procession annuelle le jour de la Nativité, si la ville et le diocèse échappaient au fléau de l'invasion.

Saint-Brieuc aussi, Saint-Brieuc surtout, depuis longtemps. Dès le mardi 23 août, une neuvaine y était commencée. On y chantait tous les jours le *Da pacem Domine,* les *Litanies de la Sainte Vierge* et le cantique de Notre-Dame d'Espérance dont la ville possédait le très beau sanctuaire.

Souvenez-vous, Marie,
Qu'un de nos souverains
Remit notre patrie
En vos augustes mains.

La crainte et la tristesse
Ont gagné tous les cœurs,
Rendez-nous l'allégresse,
La paix et le bonheur.

En ces jours de souffrance,
Sauvez-nous du danger,
Epargnez à la France
Le joug de l'étranger.

Des mères en alarme
Raffermissez les cœurs,
Venez sécher les larmes
O Mère des douleurs!

Entre chacun de ces couplets si touchants et si actuels montait le refrain :

Mère de l'Espérance
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez, pour nous!

Très populaire dans la région de l'Ouest et même en certaines églises de l'Est, ce cantique y était chanté depuis vingt ans. Peu de villes ignoraient ses couplets mélancoliques

et éplorés, s'élevant vers l'avenir comme ces voix de l'histoire, dont on dit qu'elles ont été entendues à la veille de tous les grands événements du monde.

A la fin une neuvaine générale s'ouvrit dans tous les diocèses où se trouvaient des affiliés de Notre-Dame de l'Espérance, puis, le 17 janvier — date à jamais mémorable, plus tard nous verrons pourquoi — Saint-Brieuc conclut par le vœu d'une bannière qui deviendrait celle de la reconnaissance et des nouveaux croisés de la prière.

Ce vœu fut formulé à *6 heures du soir*.

A la même heure et le même jour se préparait par ailleurs, en plein Paris, une incomparable cérémonie.

Une église y subsiste, qui porte un nom illustre entre tous les noms. Elle s'appelle Notre-Dame des Victoires. Erigée en ex-voto pour remercier la Mère de Dieu de la défaite des protestants, au temps des guerres de religion, elle est sortie du cœur de Louis XIII en même temps et par le même mouvement que la consécration solennelle de son royaume à Marie. Celui-ci, glorieux et victorieux autrefois, maintenant broyé sous le talon de

la protestante Allemagne, n'a plus qu'une seule ressource, celle d'y demander à genoux sa délivrance. Elle sera la victoire de Notre-Dame, à laquelle, par droit de naissance et de consécration nationale, appartient la France. Par elle et avec elle, elle ne saurait devenir protestante ni mourir.

Le 15 janvier, une neuvaine y fut annoncée qui devait s'ouvrir le 17, à 8 heures du soir, malgré le désir de Mgr Darboy qui préférait la date du 20. Mais la poussée des fidèles avait quelque chose de si extraordinaire et de si irrésistible que, craignant de mécontenter les foules qui, depuis l'annonce du 17, accouraient déjà de tout Paris, M. Chanal, curé de la paroisse, délégua un de ses vicaires, l'abbé Laurent Amodru, auprès de l'archidiacre Surat, pour lui exposer la situation difficile et imprévue dans laquelle on allait forcément se trouver. « Continuez, répondit à celui-ci Mgr Surat, continuez les exercices préparatoires, comme s'il ne s'agissait de rien. »

Alors, bien qu'elle eût changé son nom primitif contre celui plus modeste d'*exercices préparatoires*, la neuvaine du 17 s'ouvrit à point nommé, et, lorsque 8 heures de la nuit eurent sonné à la grande horloge, dans

la nef de la petite église trop petite pour les contenir, des fidèles de la ville, pliés sous les maux de la patrie, assistaient aux prières plus ardentes ce soir-là de l'Archiconfrérie.

Un prédicateur monta en chaire, et ce prédicateur était l'abbé Amodru, revenu de l'archevêché.

De quoi pouvait-il entretenir les âmes, sinon des douleurs communes? Le voilà qui parle de nos humiliations, de nos soldats, de nos défaites, du péril que court la France au bord de l'abîme. Puis, subitement, et comme s'il fût transporté et hors de lui-même, sous l'action d'un souffle inconnu, il demanda que chacun fît un vœu pour obtenir la cessation du fléau qui pèse sur le pays

Ce vœu, c'est un cœur d'argent qui sera solennellement offert à Notre-Dame des Victoires, à la clôture de la neuvaine qui va commencer.

L'auditoire à cette proposition se sent tressaillir et les cœurs se réveillent à la douce espérance. Du banc d'œuvre où il est assis, M. l'abbé Chanal, curé de la paroisse, se lève à son tour comme électrisé. Debout et d'une voix forte, tremblante aussi d'émotion et de larmes, il s'écrie : « C'est de tout mon cœur,

mes frères, que j'approuve l'*ex-voto* dont vient de vous parler le prédicateur. Oui, nous l'offrons tous à Notre-Dame des Victoires, pour qu'elle nous accorde la cessation de la guerre et arrête les châtiments du ciel. Nous jurerons en même temps de servir Dieu par la sanctification du dimanche ainsi que vous venez de l'entendre. Ce cœur d'or et d'argent rappellera nos promesses, en même temps qu'il sera le témoignage de notre reconnaissance envers la Sainte Vierge. »

Après quoi une multitude de fidèles se presse aux bureaux de l'Archiconfrérie pour y déposer son obole. La commotion produite sur tous était si visible que l'abbé François Amodru, à la vue du mouvement extraordinaire qui agitait la foule, fut pris d'inquiétude. Il se précipita vers son frère, et avec l'accent d'un homme tout troublé :

— Qu'avez-vous fait, mon frère, lui dit-il, qu'avez-vous fait? Vous n'êtes comme moi qu'un simple vicaire, et voilà que du haut de la chaire vous avez mis tout le monde sur pied par une initiative qui n'appartient qu'à M. le curé. Mes confrères en sont aussi surpris que moi. Voyez cette foule qui accourt..... Comment y suffire?

Il continuait..... Mais le frère, l'arrêtant d'un geste, lui dit avec douceur :

— Mon ami, soyez en paix. Ce que j'ai fait, je devais le faire, puisque M. le curé l'a grandement et absolument approuvé.

— Mais, s'il ne l'avait pas approuvé ?

— S'il n'avait pas dû l'approuver, je n'aurais peut-être pas dit ce que j'ai dit.

— Alors, vous avez donc eu ?.....

— Ne me parlez pas de cela et soyez en paix. Les prières de l'Archiconfrérie et des milliers d'âmes qui sont venues ici pour y prier durant tout le siége ont fait violence au ciel..... Je le sens.

Sur ce, le frère étonné regarda son frère, sans se douter qu'à pareille heure, le grand rideau bleu du ciel s'était déchiré subitement, à cent vingt lieues de là, sur la tête de la France..... à Pontmain !.....

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, im-

ploré votre assistance et demandé votre intercession, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des Vierges, je cours, je vieus à vous, et gémissant sous le poids de mes péchés je me jette à vos pieds. Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer. Ainsi soit-il!

SEPTIÈME JOUR

Le vent mystérieux qui, le 17 janvier 1871, à 8 heures du soir, portait à Notre-Dame des Victoires les foules consternées et suppliantes, s'était levé subitement par ailleurs, comme on l'a vu, mais nulle part avec plus de véhémence qu'à Pontmain. Situé à l'extrême limite du département de la Mayenne dont les mobiles se trouvaient à la bataille de Loigny, autour de la bannière du Sacré Cœur, ce petit bourg touche à la fois à la Normandie et au pays breton. Par sa position exceptionnelle, il est de fait assis aux confins de trois provinces. Un point précis existe même, où les évêques de Coutances, de Laval et de

Rennes pourraient tous trois, disent les gens du pays, s'asseoir à la même table sans sortir de leur diocèse.

Le nom de Pontmain remonte très haut dans les âges chrétiens. Son berceau, qui est un berceau de guerre, porte la date de 850, époque à laquelle Méen, prince breton, de la maison de Gaël, y fit bâtir un château fort, qui lui permit de se défendre contre les Bretons et les Normands, dont les incursions venaient par intervalles troubler le repos de ces parages.

Pour Méen, qui fut le premier de la dépendance des ducs du Maine, les voisins représentaient sans doute une puissance redoutable : Normands et Bretons possédaient une nombreuse armée; c'étaient les Saxons, les Poméraniens et les Bavarois de ce temps-là.

Aussi, tout proche des remparts qu'il avait élevés, d'autres remparts sortirent de terre. Une ville fortifiée occupa rapidement les alentours, avec le nom du château au pied duquel elle était assise. On l'appela le Pont-Méen, puis par altération, le Pont-Main.

A dater de la révolution que nous allons raconter, l'habitude d'écrire Pontmain tout

court a prévalu dans les mœurs du pays.

La décadence de Pont-Méen se fit longtemps attendre. Le château garda toute son importance pendant plus de cinq siècles, et ce n'est qu'après la guerre de Cent Ans, au cours de l'occupation anglaise, qu'il tomba avec ses créneaux et ses tourelles.

Après la mort de Jeanne d'Arc, Guy de Laval, les seigneurs de Montaudin, de Mousson et du Pont-Méen s'étant avisés de courir sus à l'ennemi, le farouche Arondel profita de leur absence pour venir, à la tête d'une armée anglaise, mettre le siège devant la place du Pont-Méen. La ville fut prise et le château fut brûlé.

C'était vers l'an 1431.

Ainsi disparut dans les flammes, en même temps que le bûcher de la Vierge de Domremy, la place de guerre de Pontmain.

Rien ne reste plus debout de son antique splendeur. Mais de l'amas de cendres accumulées par l'incendie, une voix d'espérance était sortie, courant de l'Anglais en déroute à l'Allemand victorieux. Voix de mort et voix de résurrection, que l'écho des siècles passés a fidèlement gardée aux siècles futurs, entre les deux Vierges miraculeuses qui, des champs

de Vaucouleurs aux vallons de Pontmain, ont sauvé la France : Jeanne, la Libératrice de la terre, et Marie, la Libératrice du ciel.

Et cette voix chantait sur les grands chemins de l'avenir :

Lorsque Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera.

Dieu, qui ne fait rien à l'aventure, avait pourvu la petite bourgade qui devait être le théâtre élu de ses miséricordes d'un curé prédestiné à les attirer, lui aussi, et à les recevoir. L'abbé Michel Guérin, que l'on comparait alors au saint curé d'Ars, était le premier desservant en titre que Pontmain eût eu depuis la révolution de 1830. Il en avait pris possession le 25 novembre 1836.

Alors, comme ailleurs, la foi des fidèles y avait couru les plus gros périls. L'église délaissée ne présentait plus qu'une ruine. Les autels étaient délabrés, et les bancs vermoulus s'affaissaient sur eux-mêmes. Ni linge, ni ornements, ni vases sacrés, ni chandeliers. Par la toiture entr'ouverte l'eau coulait dans le sanctuaire. Le Pontmain n'était ni paroisse ni commune. Le Pontmain n'était plus rien. Alors, Dieu lui envoya d'abord

une dame aisée et très religieuse, Mme Morin, qui pourvut à tous les besoins. Elle répara tout ce qui était à réparer, jusqu'au presbytère qui se trouvait dans l'état le plus piteux de délabrement. Quand elle mourut, le 14 janvier 1871, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, son dernier acte fut de rassembler autour de son lit de mourante les enfants de l'école des Sœurs de Pontmain et de leur dire, à la vue du fléau de la guerre qui s'avançait à grands pas. « *Prions, mes enfants, oui, prions et faisons pénitence!* Chantez aussi le beau cantique: *Mon doux Jésus, enfin voici le temps de pardonner à nos cœurs pénitents.* » Puis elle ajouta : « Dieu écoutera la voix de ces innocents ! »

L'abbé Michel Guérin était né à Laval en 1801. Il avait été baptisé à cette Notre-Dame d'Avesnières où Laval priait si fort, à la veille du grand événement. *Rien sans Marie et tout par Marie* était sa devise.

Lorsqu'au premier moment il contempla dans leur nudité les voûtes et les murs de sa chère église, son cœur en fut tout ému. Alors l'idée lui vint d'y appliquer, pour reposer les yeux, une couche de bleu, qui

est la couleur de la Vierge, Mère de Dieu, et ce fut là, sans que le curé s'en doutât un seul instant, le premier coup de pinceau donné à une scène au bas de laquelle le ciel devait poser sa signature. Mais avant de lever nos regards vers l'artiste qui, le 17 janvier, l'épanouira vivant dans les airs, laissons le peintre continuer son œuvre.

Derrière le maître-autel et sous un nuage de gloire, voici que sur un fond d'azur continu apparaît l'image de Marie.

C'est une statue qui se détache du mur et qui veut frapper tous les regards. Pour mieux y réussir, l'abbé Guérin fait tracer une sorte de médaillon de forme ovale qu'il encadre d'un liseré d'or autour duquel, à gauche et à droite, se détachent deux appliques avec des bougies qui brûleront pendant les offices. L'intérieur est peint en couleur bleue plus foncée, qui met la statue en relief sur un ciel d'étoiles.

« Nous avons confiance, dit-il, le jour où il lui consacre solennellement ses ouailles, que cette bonne et tendre Mère, notre *Avocate* et notre *Patronne*, sous la protection de laquelle je mets ma paroisse, intercédera pour nous auprès de son Fils, Jésus-Christ

Notre-Seigneur, et que la Sainte Vierge *plaidera* notre cause auprès de Dieu. »

Paroles prophétiques dont pas une ne doit être perdue, en regard de l'avenir, lorsque la cause de Pontmain sera devenue la cause de toutes les paroisses, la cause de Notre-Dame d'Espérance, la cause de Notre-Dame des Victoires, la cause universelle de la France.

En même temps qu'il décorait l'intérieur de son église, le saint curé de Pontmain ornait aussi les âmes qui sont les autres temples de Dieu. Sermons, catéchismes, solennités du culte, fêtes chrétiennes et associations de prières furent remises sur pied. Pontmain redevint sous peu le modèle des paroisses.

Par une coïncidence nouvelle et très curieuse, comme on en rencontre dans les œuvres que Dieu prépare de loin, l'année 1846, qui marque la date historique où la Vierge de La Salette annonçait au monde et à la France qu'elle ne pouvait plus soutenir le bras de son Fils, fut précisément celle de l'inauguration du Mois de Marie, rétabli par les enfants de Pontmain et les Sœurs de leur école. Dans les registres où les faits mémo-

rables de la paroisse étaient consignés, l'abbé Guérin écrivit de sa propre main le nom de La Salette, avec le récit du miracle, qui se terminait par l'exclamation de : *Vive Marie!* comme une note d'appel écrite d'avance en regard de l'avenir.

Le premier dimanche de chaque mois, une procession se déroule dans la petite église où l'on chante les litanies de la Sainte Vierge. Tout le monde est là et tout le monde prie. La cérémonie se termine par le cantique connu :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.

Mieux encore. Après les vêpres, et tous les dimanches de l'année, le bon curé réunit ses chères ouailles à la chapelle de la Sainte-Vierge pour y réciter le chapelet, à la lumière de quatre bougies qu'il a fait vœu, en 1854, lors de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, d'allumer aux solennités du culte. Si nous mentionnons ici le fait, c'est que ces quatre bougies vous les retrouverez présentes plus loin, au milieu des étoiles de l'apparition.

Possesseur d'une relique de l'arbre de la Croix, l'abbé Guérin l'expose aussi à la vénération des fidèles. A la campagne, sur les haies, au bord des routes, dans les carrefours comme sur le dos des collines, il engageait ses paroissiens à élever des croix et des statues en porcelaine. Il y en avait dans les trous de mur, entre les fenêtres des maisons, sur les cheminées, au flanc des chênes couverts de lierre et sur la pointe des talus champêtres. Elles y apparaissent çà et là, couvertes d'un manteau bleu sur une robe blanche et semé de points noirs, comme si elles étaient les maquettes ou les portraits ébauchés en petit de la grande image qui va venir.

Cultivée de la sorte, la paroisse de Pontmain fit des progrès merveilleux. Elle ne possédait plus qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau. Tout le monde à la messe le dimanche et tout le monde, sans exception, à la Table sainte à Pâques, ce rêve que fait au moins tout prêtre une fois dans sa vie était devenu la réalité de celui du bourg de Pontmain, à l'époque où la guerre éclata, retentissante et terrible, pour la France.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, c'est bien vous qui êtes, en effet, la Patronne et l'Avocate de la France, vous qui, non contente de plaider pour elle aux heures critiques de ses abaissements, descendez du ciel, s'il le faut et quand il le faut, avec les insignes de votre sacerdoce, entre nous et Dieu, afin de nous révéler qu'il en est ainsi, et que l'histoire ne ment pas quand elle appelle le royaume de France le royaume de Marie. Soyez, ô notre Mère, aux heures difficiles que nous traversons, parmi les ennemis qui de tous côtés cherchent à nous opprimer, en arrachant de l'âme de nos enfants l'antique foi de nos pères, oui, soyez et demeurez pour chacun de nous, pour cette paroisse qui écoute le récit de votre apparition, l'Avocate et la Patronne que vous avez été pour la paroisse de Pontmain. Elle se consacre aujourd'hui à vous et, avec le saint curé Guérin, nous aimons à vous répéter que nous avons confiance et que vous intercéderez auprès de votre divin Fils, Jésus-Christ, plaidant la cause de chacun de nous devant lui. Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR

Sur les 500 habitants qui constituent la population totale de Pontmain, 38 parmi les plus jeunes sont partis là-bas, bien loin là-bas, d'où viennent les échos de la mêlée, en sorte que presque tous comptent sous les drapeaux, soit un parent, soit un ami. Prise d'une inquiétude terrible que chaque victoire nouvelle des Allemands ne fait qu'augmenter, la population tout entière s'est de bonne heure réfugiée sous les voûtes de sa vieille église, autour de son saint curé pour y demander à Dieu de protéger les absents. Le père adresse alors les plus touchantes allocutions à ses enfants: « Mes bien-aimés Frères, oui, prions, prions beaucoup, faisons pénitence! Mais que rien n'abatte notre courage. Espérons, espérons! La miséricorde viendra...., elle viendra par Marie. »

Et, soutenue par de telles exhortations qui étaient une prophétie, la paroisse, qui s'est réunie le matin, se réunit aussi le soir, pour faire monter, comme un chant perpétuel, la salutation de l'ange à Marie, et le cri de la

terre coupable qui demande pitié : *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum, irascaris nobis!* ou bien encore : *Mon doux Jésus, enfin voici le temps de pardonner à nos cœurs pénitents!* Cri perçant de la détresse privée au milieu de la détresse universelle, lequel se terminait par le chant de l'invocation gravée sur la médaille miraculeuse : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!*

Le dimanche 15 janvier, l'angoisse était à son comble. Quand, après les vêpres, on eut récité, comme de coutume, le chapelet et les prières pour les soldats, personne n'eut le courage d'entonner le cantique. Un silence profond régnait, les poitrines étaient oppressées, la voix de chacun expirait sur ses lèvres. Alors l'abbé Guérin se leva et, après avoir donné à tous une parole d'encouragement et de consolation, il s'écria, faisant effort sur lui-même : « Allons, mes enfants, chantez votre cantique : *Mère de l'Espérance!* »

Le cantique fut chanté, mais les larmes pressées tremblèrent ce soir-là au fond de toutes les voix, et l'on y sentit monter, en une

indicible angoisse, la grande pitié qui était au royaume de France.

Dernier détail enfin qui frappe l'esprit comme l'éclair sillonne l'horizon, les Sœurs qui faisaient prier ainsi portaient un nom austère comme les événements : elles s'appelaient les Sœurs Adoratrices de la justice de Dieu..... En sorte que la justice et la miséricorde, à cette heure du monde, allaient se faire vis-à-vis.

De tous les habitants de Pontmain, nul assurément plus que les Barbedette n'était en souci de l'un des siens. Auguste Friteau, né d'un premier mariage de la mère, était parti sous les drapeaux, après avoir été racheté une première fois, et depuis longtemps aucune nouvelle n'était venue de lui. Ses deux frères, beaucoup plus jeunes, le remplaçaient dans les ouvrages de la maison.

Eugène, filleul d'Auguste, âgé de douze ans, et Joseph, qui n'en avait que dix, appartenaient l'un et l'autre à l'école mixte où les prières étaient si ardentes. Sitôt qu'ils étaient de retour au logis, le soin des bestiaux qui leur était échu, absorbant leurs loisirs, les retenait tous les jours dans une petite grange

attenant à l'étable, mais séparée. comme une longue remise au toit surbaissé l'est généralement du corps de la maison.

C'est là que se trouvait leur petit lit adossé à la cloison, du côté de l'étable, afin de mieux veiller au repos et au bon ordre de l'intérieur, où les animaux ne sont pas liés comme en d'autres pays. Sentinelles préposées à cette partie de l'édifice, ils avaient l'oreille au guet, mais leur cœur, tourné du côté de Dieu, savait des profondeurs de cet obscur et solitaire abri converser avec les anges.

Or, il advint qu'une nuit, redoublant les craintes et les préoccupations du moment, entre le 10 et le 12 janvier, un phénomène absolument insolite se produisit à Pontmain. Remontant du côté de la Bretagne jusqu'au zénith, des reflets d'aurore boréale apparurent à l'horizon, comme un immense et merveilleux incendie. Sur cette longue traînée lumineuse, un vaste nuage glissa lentement, nuage tout transparent en ses blancheurs sidérales, étrange, frangé de rouge, avec les formes les plus accidentées, armé, semblait-il, tantôt de mâts, tantôt de clochetons, pareil à quelque vaisseau lancé sur l'océan des airs,

ou à quelque cathédrale en route pour des régions inconnues.....

Tout le monde était sorti pour contempler le céleste phénomène. Sous les impressions sinistres qui remplissaient alors les âmes, chacun y vit avec tremblement je ne sais quel mystérieux présage. « *C'est un signe du temps*, dit César Barbedette à ses enfants, qui, étonnés, contemplaient pareil spectacle pour la première fois ; signe de nouveaux malheurs qui sans doute vont fondre sur nous. »

Puis, peu à peu, le prodige s'étant évanoui, chacun rentra chez soi en silence, pour prendre le repos de la nuit.

La journée du 17 janvier arriva, froide comme les autres, et comme les autres elle s'était écoulée monotone et religieuse, au milieu des angoisses communes. Les enfants, réveillés de bonne heure, s'étaient levés avant l'aube, pour recommencer leur tâche : la prière du matin, puis le travail, puis le déjeuner, puis le chapelet et le chemin de croix pour les soldats, puis enfin la messe de 7 heures à laquelle assistaient bon nombre d'habitants du lieu venus aussi à l'église pour prier. Du haut du ciel Notre-Dame de

La Salette souriait sans doute de voir, en cet humble lieu du monde, l'écho de ses avertissements si bien entendu : *Priez!*

Le soir venu, après le goûter qui suivait la classe, ils s'étaient remis au travail comme de coutume, lorsque Jeannette Détais, entr'ouvrant la petite porte de passage de la grange, y trouva le père et les enfants armés de lourds maillets qui, à la lumière vacillante d'une chandelle de résine, pilaient des ajoncs pour la ration des animaux.

Il était environ 5 h. 1/2 du soir.

Dénuée et sans ressources, Jeannette, pour vivre, exerçait dans le pays la pénible mission d'ensevelisseuse des morts. Elle rentrait alors d'un village voisin, où, chemin faisant, elle avait recueilli des nouvelles de nos soldats.

L'un d'eux, après la débâcle du Mans, avait profité du désarroi général pour venir au pays embrasser sa vieille mère, et Jeannette avait eu le bonheur, sinon de le voir, d'obtenir des détails de la bouche même de ceux qui l'avaient vu. Hélas! le fugitif était dans l'état de délabrement le plus absolu, malade, découragé et plein de sinistres récits.

Parent de la famille Barbedette, son arri-

vée subite offrait par cela même un intérêt tout particulier pour Pontmain.

« Je vais en donner des nouvelles à mon retour, pensa la brave Jeannette. J'entrerai à la grange pour éviter de rencontrer Victoire chez elle, ça pourrait l'effrayer. » Et ce disant, l'ensevelisseuse reprit la route, poussée par une force mystérieuse qui précipita ses pas. « J'allais droit tout comme portée, a-t-elle raconté cent fois avec un grand geste, j'allais droit à la grange. »

Elle s'était arrêtée sur le pas de la porte entr'ouverte: les lourds marteaux des enfants étaient tombés de leurs mains.

Une conversation s'engagea.

Usant de ce répit, Eugène sortit presque aussitôt. Joseph et le père Barbedette restèrent en place, assis sur la pile aux ajoncs.

« Comment mon frère put-il alors s'éclipser? a écrit Joseph. Eugène avait un culte pour son parrain, et ce cher parrain, on venait enfin nous apporter quelque chose qui ressemblait à de ses nouvelles. »

Mais Eugène avait d'autres soucis en tête. Comme tous les jours, tenu en éveil par le souvenir de l'aurore boréale qu'il avait admirée quelques jours auparavant, il allait

pour voir le *temps*, c'est-à-dire *les signes du temps*. comme avait dit son père le 11 janvier.

Signum magnum apparuit in cœlo, raconte saint Jean dans l'Apocalypse, un grand signe est apparu dans le ciel.

Le ciel, en effet, méritait d'être vu ce soir-là.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour. p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, Mère de Jésus, qui fut l'enfant du travail dans l'atelier de son père adoptif, le charpentier Joseph, soyez bénie pour la leçon que vous nous donnez de nouveau à Pontmain. Sur la cime des Alpes comme au pied des Pyrénées, ce sont les enfants occupés aux plus humbles travaux des champs que vous choisissez ; c'est à l'heure même de leur travail et non à celle de leurs jeux ou de leurs récréations que vous venez les surprendre pour en faire les messagers de vos communications à la terre. Ceux de La Salette gardent leurs troupeaux ; Bernadette de Lourdes ramasse des brindilles de bois sur les bords du Gave. Ceux de Pontmain pilent des ajoncs pour la ration des animaux. Ils travaillent après avoir prié. Touchante image de ce qui se faisait à Nazareth, dont le travail et le recueillement sont

la leçon pour tous les chrétiens ici-bas. Faites, ô Marie, que cette leçon reste gravée au fond de notre mémoire, en ce siècle où le devoir du travail et le besoin de la prière sont également mis en cause par les ennemis de votre Fils, Jésus. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME JOUR

Le ciel de Pontmain méritait en effet d'être vu ce soir-là. La nuit était venue et le silence le plus absolu régnait au loin, silence que n'interrompait pas même la voix mélancolique de la cloche. L'horloge paroissiale s'étant laissé engourdir par le froid, l'aiguille avait toute la journée oublié de marquer les heures du temps, comme si le temps se fût arrêté..... en attendant l'éternité.

La neige et le verglas couvraient au loin la terre. Dans les profondeurs du bleu firmament scintillaient des milliers d'étoiles.

L'enfant était resté au bord du chemin. Mesurant d'un œil distrait les sentiers lumineux qui se perdent à travers les célestes plaines, il trouvait les étoiles plus nom-

breuses et plus brillantes encore que de coutume, lorsque ses réflexions prirent subitement un autre cours. En face de lui et tout proche, à quelques mètres apparents au-dessus de la maison Guidecoq, en un point où les étoiles lui paraissaient plus clairsemées, une Dame inconnue se tenait immobile au milieu des airs.

L'enfant tressaillit.

« Mon frère sera mort, » se dit-il — on se rappelle qu'il avait un frère sous les armes, — mais cette pensée lui traversa l'esprit comme un rapide éclair.

La Dame souriait d'un sourire si doux que rien de ce qui ressemble à la peur ne pouvait naître autour d'elle. Au lieu d'une émotion d'épouvante, ce fut une joie fondante qui peu à peu lui pénétra au plus intime de l'âme.

Le sourire de l'inconnue semblait lui dire : *Me voici!*

Le costume simple et magnifique dont elle était revêtue ne ressemblait en rien aux vaines parures d'ici-bas. Une robe sans ourlet et sans couture, d'un bleu foncé comme l'indigo, lui tombait du cou sur les pieds, pointillée çà et là d'étoiles d'or. Ces étoiles ne

laissaient échapper aucun rayon. La robe n'était ni resserrée ni retenue à la taille par aucune ceinture qui en arrondît les formes sur le corps. Pareille à celle de l'avocat dans sa forme traînante, ou à l'aube déployée du prêtre qui se prépare à intercéder pour la terre auprès du Dieu miséricordieux qu'il tiendra tout à l'heure entre ses mains, elle était ample et libre sur le bleu plus clair du firmament lointain. Quelques plis visibles ondulaient à la surface, dans l'étoffe au repos. Les manches étaient larges et pendantes, comme celles d'un surplis. Deux mains fines en sortaient à peine.

Aux pieds que ne couvre point la robe aux chastes plis, la belle Dame portait des chaussons bleus de la même nuance que la robe, mais sans étoiles et aussi sans semelle. Voyageuse en des régions que nul œil n'a contemplées, elle n'avait point eu, sans doute, à rencontrer les aspérités qui, sous nos pieds endoloris, hérissent d'ordinaire les sentiers d'ici-bas.

Un ruban d'or, relevé dans un nœud admirablement arrondi, s'épanouissait dessus.

De la tête couronnée du diadème également d'or sous lequel il reposait jusqu'à

mi-front, en forme de long bandeau de deuil, un voile noir lui tombait sur les épaules, dérobant les oreilles et la chevelure comme chez les femmes de Bethléem. Le voile descendait au milieu du dos. La couronne était semblable à un cône renversé, mais sa hauteur sur le devant dépassait celle des côtés, où elle s'évasait à l'instar du pétale d'une fleur de lis. Faisant le tour par le milieu, courait un liseré rouge, large de 5 millimètres.

Les mains, comme dans la médaille miraculeuse, étaient tendues et abaissées; la figure, d'apparence ronde, dessinait cependant un ovale d'une incomparable pureté. A la fraîcheur matinale du visage, à l'étonnante jeunesse de la physionomie, s'unissait la finesse des traits. Plutôt pâle que coloré, le teint avait aussi une exquise délicatesse dont rien autre que la fleur, en nos ombres grossières, ne saurait donner une idée.

L'âge pouvait être celui de dix-huit ans. Contrairement à toute apparition qui tient des sens ou du rêve, celle-ci attirait ou reposait invinciblement le regard. Les détails de la figure et du vêtement que nous venons de décrire, ces étoiles en or mat au milieu

des étoiles étincelantes de l'azur, ces mains fines et blanches, ces pieds, ces chaussons sans semelle avec un nœud, cette bouche où se dessinait un ineffable sourire étaient bien la figure, le vêtement, les mains, les pieds, la bouche d'une femme vivante, aussi visible que si elle eût été tout proche à la portée de la main et à la pleine lumière du jour. « Si belle, ont dit plus tard les enfants, qu'on n'a jamais rien vu de pareil, ni en personne ni en image. »

S'il m'était permis de comparer les ombres de la terre aux merveilles du ciel, je dirais que, sous son royal manteau d'étoiles, la Dame mystérieuse était, au soir d'un jour d'orage, la personnification de la nuit rassérénée avec son infinie douceur et ses clartés divines.

Baignés d'une tendresse virginale, les yeux de la Vision restaient fixés sur l'enfant!

Celui-ci, dans son étonnement, ne songea ni à rentrer ni à appeler. Lorsque Jeannette l'ensevelisseuse sortit, un quart d'heure s'était écoulé.

— Jeannette, murmura le voyant, en l'arrêtant du bras, regardez donc sur le toit de la maison Guidecoq, si vous ne voyez rien.

Jeannette fit deux pas de l'avant. Ouvrant

alors de grands yeux sur le point indiqué, elle répondit avec calme :

— Ma foi, mon pauvre Eugène, je ne vois absolument rien.

Entre temps, le père Barbedette et son fils Joseph faisaient leur apparition. Du fond de la grange où ils étaient restés, ils avaient tout ouï, et le ton de voix singulier avec lequel l'interrogation avait été posée les avait particulièrement frappés. Ce fut le père qui regarda le premier. Il s'essuya à plusieurs reprises les yeux pour mieux voir, mais il eut beau chercher et rechercher encore, rien ne lui apparut..... rien que le ciel profond tout parsemé d'étoiles.

— Vois-tu bien, toi? dit alors Eugène à Joseph.

— Oh! là, oui, s'écria celui-ci, je vois une belle grande Dame.

— Comment est-elle habillée?

— Elle a une robe bleue et puis des étoiles dorées dessus, et puis des chaussons bleus avec des boucles d'or.

— Regarde encore si elle a une couronne.

— Je vois bien une couronne d'or qui va en s'élargissant, puis un fil rouge au milieu de la couronne, puis un voile noir.

Le père et Jeannette continuaient, eux, à rester bouche bée, face à face avec le ciel.

Bientôt pourtant César Barbedette perdit patience. Se désistant subitement de son attention aussi vaine que soutenue :

— Mes pauvres enfants, dit-il, vous ne voyez rien. Si vous aperceviez quelque chose, nous le verrions bien aussi, nous. Allons, venez vite piler vos ajoncs, le souper va être prêt.

Joseph et Eugène quittèrent leur apparition sans mot dire, et s'en allèrent avec regret, au fond de la grange, retrouver leurs pilons.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Je vous salue, Marie, Mère de la sainte espérance. C'est bien vous que nos yeux ont contemplée au bord de la mer, sur la colline de Saint-Pierre. Je vous reconnais d'abord à cette date du 17 janvier où se célèbrent les premières Vêpres de la Chaire de Saint-Pierre à Rome : puis à votre couronne d'or qui est bien la couronne envoyée par le Pape Pie IX ; à votre robe traînante qui est la robe de la statue de Saint-Brieuc ; aux

étoiles dont vous êtes environnée, vous l'étoile de la mer et de l'espérance. En vous montrant du ciel à nos yeux mortels, et sous ce costume où nous vous avons priée et suppliée, vous avez réalisé les doux espoirs que les fondateurs de votre sanctuaire avaient mis en vous, lorsqu'ils disaient par la bouche de leur évêque : « En ces jours où l'avenir est si impénétrable et paraît si gros de tempêtes, nous avons confiance, puisque notre appel a été entendu; puisque Marie trouve en France un si grand nombre de cœurs qui lui sont dévoués, Dieu a des vues de miséricorde sur nous, et Notre-Dame d'Espérance deviendra *une fois encore,* par son intercession puissante, la cause de notre joie et de notre salut. O Marie, Mère toute bonne et toute miséricordieuse, vous qu'on n'a jamais invoquée en vain, entendez à nouveau nos prières et sauvez une autre fois la France. Ainsi soit-il.

DIXIÈME JOUR

Les enfants Barbedette une fois rentrés dans la grange pour y terminer leur travail, leur père fut pris de peur, à la pensée de ce qu'ils venaient de lui raconter. Se tournant

alors vers Jeannette Détais, il lui murmura à demi-voix, comme s'il eût eu peur d'être entendu :

— Ne parlez pas de cela, n'est-ce pas? Le monde ne le croirait point..... ça pourrait faire du scandale.

— Soyez tranquille, père César, affirma Jeannette, je ne dirai rien.

Et elle se retira.

Or, voilà qu'au premier coup de maillet qu'ils donnèrent, nos deux ouvriers n'y étaient plus. Il leur sembla qu'un siècle s'était écoulé entre eux et leurs ajoncs. Une force qu'ils n'avaient jamais connue et qu'ils ne pouvaient se définir, force en quelque sorte irrésistible, les tenait au cœur, qui les soulevait obstinément vers la porte de la grange. « Je ne sais, a écrit Joseph, quel attrait mystérieux était en moi. Je ne pensais qu'à la belle Dame que j'avais vue et nullement aux ajoncs. »

Chose non moins extraordinaire! César Barbedette, le même qui venait de donner à ses enfants l'ordre brusque de reprendre leur besogne, César ne fut pas sitôt rentré qu'il se sentit agité par une sorte de remords.

Après quelques coups confusément donnés, le marteau lui tomba des mains.

— Va donc regarder, dit-il anxieusement à Eugène, si tu vois encore.

Eugène courut à la porte.

— Oui, papa, s'écria-t-il d'un accent clair et joyeux, c'est encore tout pareil.

— Eh bien! en ce cas, poursuivit la voix plus grave du père, va chercher ta mère pour essayer si elle découvrira quelque chose. Ne dis rien à Louise — Louise était la servante, — dis seulement à ta mère que j'ai à lui parler.

En quatre pas Eugène était auprès de sa mère.

Celle-ci arriva aussitôt.

Sur la porte de la grange, elle trouva Joseph qui avait profité de l'interruption du travail pour prendre le large ; Joseph était tout entier à sa vision. Le regard en l'air, trépignant de joie et battant des mains à coups précipités, l'enfant clamait :

— Oh! que c'est beau! Oh! que c'est beau!

Victoire Barbedette, qui ne connaissait pas le premier mot de cette agitation inaccoutumée, s'approcha de lui toute nerveuse et lui donna un coup sur le bras.

— Mais vas-tu te taire! Mais vas-tu te taire enfin! Voilà déjà les voisins qui regardent.

« Les voisins ne m'inquiétaient guère, ajoute ici Joseph; mais la brusque interruption de ma mère me fit comprendre que j'avais à me tenir au repos, ce que je fis sans quitter un instant des yeux la belle Dame qui souriait toujours. »

Eugène prit à son tour la parole :

— Maman, dit-il, regardez donc sur la maison Guidecoq, si vous ne voyez rien de beau ?

La mère Victoire — c'est ainsi qu'on nomme au pays la mère des enfants — s'écarquilla les yeux sur le point désigné, et sa réponse fut pareille à celle de son mari.

— Mais non, dit-elle, je ne vois absolument rien.

Très contrariés de se trouver contredits pour la troisième fois, Eugène et Joseph insistèrent ensemble sur un ton de plus en plus pénétrant :

— Vous ne voyez donc pas une belle grande Dame qui a une robe bleue..... des étoiles sur la robe..... une couronne d'or..... un voile noir, des chaussons bleus avec un nœud par-dessus ?

A cette question aussi précise que pressante, la mère redoubla d'attention. Mais pas plus la seconde fois que la première elle n'aperçut l'image de la Dame au milieu des airs.

— Je ne vois rien du tout, répéta-t-elle, et ce fut là son dernier mot.

A côté d'eux se trouvait César Barbedette, qui, durant tout ce dialogue, n'avait pas prononcé une seule parole. Indécis jusque-là, quoique secrètement remué, il n'avait prêté à la narration qu'une attention en quelque sorte superficielle. Mais, à ce moment, elle était devenue aussi réelle que profonde. A ces instances naïves, à l'accent si convaincu des enfants, à leurs petits gestes qui s'en allaient d'eux-mêmes vers la rayonnante vision, comme si la terre eût voulu se dérober sous leurs pieds, le père n'avait pu se contenir. Je ne sais quoi d'irrésistible s'était emparé de lui. Des profondeurs de l'âme, des larmes silencieuses lui étaient montées aux yeux.

« Maman les remarqua, raconte ici l'un d'eux, et sachant qu'il n'était pas dans nos habitudes de mentir, elle nous demanda quand et comment nous avions aperçu la

belle Dame. Quelques mots suffirent pour la mettre au courant de ce qui s'était passé.

Le récit des enfants mit un éclair dans l'esprit de la mère Victoire. « C'est peut-être une apparition de la Sainte Vierge, » pensa-t-elle. Puis, tout effrayée de sa propre réflexion, elle se prit à trembler de tous ses membres que ce ne fût l'annonce que son fils Auguste était mort. Chacun se rappelle qu'Auguste, l'aîné des enfants, était sous les drapeaux.

Ce qui donnait pour elle une apparence de vérité à sa terrible supposition, c'est que la Dame s'était montrée tout d'abord à Eugène, le filleul très aimant d'Auguste et très aimé de lui. De ce fait à la mort du parrain, il n'y avait pour elle que l'épaisseur d'un cheveu.

Cependant les cris de joie et les applaudissements d'admiration des voyants avaient été entendus. Sortant sur le seuil de leur porte, plusieurs voisins interrogeaient sur un ton de curiosité anxieuse.

— Que voyez-vous donc ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh ! là rien, répondit le père.

— Ce sont les enfants, ajouta Victoire, qui disent voir quelque chose, et nous, nous ne voyons rien. Ils ont la berlue.

Puis, obéissant en même temps à une inspiration qu'elle portait au cœur, elle resta dans la grange avec le père et les enfants, poussant la porte derrière eux, et tous quatre, à genoux, la face tournée du côté de l'Apparition, que personne n'apercevait plus, ils récitèrent ensemble cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.

La prière parut longue à Eugène et à Joseph. Sitôt qu'elle fut terminée, ils sollicitèrent leur mère du regard et se précipitèrent au premier signe sur la clanche de la porte qui se rouvrit.

La belle Dame était toujours là, souriante.

— Voyez-vous encore? demanda la mère.

— Oui, maman, c'est encore tout pareil.

— Eh bien, reprit-elle, je vais chercher mes lunettes, alors je verrai bien, moi aussi.

Conclusion d'autant plus plaisante qu'elle concorde point pour point avec celle du père, lui aussi dans l'embarras. Tout à l'heure désespéré, César Barbedette avait eu recours aux lumières de sa femme; la femme, impuissante à son tour, a recours à la lumière de ses lunettes.

Les lunettes, les voici maintenant à grands pas, dans les mains de Victoire. Louise arrive

derrière qui apporte à sa maîtresse le renfort de ses propres yeux.

— Voyons un peu, dit celle-ci, en s'assujétissant les verres sur le nez, où est-ce?

— Là, là, maman.

Et de leur index également tendu, les voyants semblaient vouloir planter ensemble et au même point deux clous sur le ciel.

Immobile comme une statue, la mère regarda fixement. « Si fixement que la vision, écrit Joseph, se prit à sourire d'une façon plus marquée. Puis la bonne Louise, avec une grande sûreté de pose, braqua à son tour les yeux au-dessus du toit de la maison et resta de la sorte quelques instants. Vains efforts! Les deux femmes, à bout d'attention, se répondirent en secouant la tête; elles ne voyaient pas le plus petit grain de poussière s'agiter entre elles et la voûte du firmament. »

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, vous qui, à La Salette, à Lourdes et à Pontmain, avez refusé à ceux qui l'auraient tant désirée la faveur incomparable de vous voir,

pour vous révéler à des enfants que seuls vous avez admis à votre vision, rendez à nos âmes l'innocence que possédaient alors vos voyants privilégiés, afin qu'il nous soit donné dès cette vie de ténèbres, de larmes et d'exil, de vous contempler du moins en esprit, de vivre des rayons de votre espérance sur le chemin de cette éternité bienheureuse dont vous êtes la porte, par votre grâce et avec votre sourire, qui fait la joie des anges et des élus du ciel. Ainsi soit-il.

ONZIÈME JOUR

L'absence d'apparition pour elle dans le ciel et l'inutilité de ses efforts pour y découvrir quelque chose achèvent de convaincre la mère de l'illusion de ses enfants. Apostrophant Eugène et Joseph, qui n'y comprenaient rien, Victoire, vaincue, leur dit avec humeur :

—Décidément, vous êtes de petits menteurs, de petits visionnaires, vous ne voyez rien du tout. Allons, au travail et du leste! je vais achever de préparer le souper.

Cette sortie, très inattendue, tomba comme la foudre sur les enfants. Ils en furent tout abasourdis. Bien que leur éducation fût dépourvue de tout ce qui ressemble à la gâterie, jamais pourtant ils n'avaient ouï paroles si sèches ni ordre si dur. Subissant donc à nouveau l'épreuve de la contradiction, la plus pénible de toutes, puisqu'elle venait de leur propre mère, nos deux voyants reprirent leurs maillets, avec le cœur très gros de ce qu'ils venaient d'entendre. Heureusement pour eux que le travail touchait à son terme. Quand il fut fini, l'heure du souper était arrivée.

Sortir de la grange et revoir la belle Dame, quel rêve pour eux! Ils repassèrent la porte avec la joie des condamnés qui sortent de leur prison. Mais l'ordre de rentrer étant formel, et la mère n'admettant aucune réplique, les instants du dehors étaient encore plus précieux que de coutume. Aussi, entre la grange et le corps du logis, sur le parcours de 10 mètres qui s'étend de l'un à l'autre, nos deux voyageurs, en s'avançant derrière leur père, tournèrent-t-ils sur eux-mêmes.

— Si on me laissait libre, disait Eugène

en chemin, je resterais ici tout le temps.

Quand ils furent parvenus sur le pas de la porte de la maison, ils rentrèrent à dos, reculant et reculant toujours, pour garder l'Apparition plus longtemps sous les yeux.

— Oh! que c'est beau! Oh! que c'est beau!

Ce fut l'exclamation répétée qui marqua la cadence de chacun de leurs pas.

Il était environ 6 h. 1/4 du soir.

Au même moment, Saint-Brieuc était réuni aux pieds de Notre-Dame d'Espérance. Ses supplications montaient vers son autel, pendant que de divers points de Paris de nombreux chrétiens, avec le désespoir dans l'âme, accouraient à leur tour s'agenouiller à Notre-Dame des Victoires.

— Maman, s'écria Joseph en arrivant, pourrons-nous retourner à la grange quand nous aurons soupé?

— Oui, répondit la mère, mais à condition — Joseph n'avait jamais faim à l'heure des repas — à condition que tu mangeras ton écuellée de soupe toute entière et sans te faire gronder.

— Alors, soupons vite, reprit Eugène.

— Soupons debout, conclut Joseph.

Le repas fut court.

Au moment de ressortir, la mère les arrêta :

— Puisque vous allez voir à nouveau, dit-elle, récitez encore, mais debout, à cause du froid, cinq *Pater* et cinq *Ave* à la Dame, si elle est toujours là, puis, après, revenez.

La Dame était bien toujours là. Ravis à sa vue, plus belle encore, nos deux voyants oublièrent le mot d'ordre reçu, et, pour réciter les cinq *Pater* et les cinq *Ave*, tombèrent d'eux-mêmes à genoux sur la porte de la grange.

— Ils voient toujours, murmura à sa femme César Barbedette, qui les avait silencieusement suivis des yeux. Les voilà qui commencent les prières que tu leur as demandé de réciter.

Quelques minutes après, Eugène et Joseph rentraient à la maison, en annonçant l'un et l'autre le même refrain : « C'est toujours tout pareil ! »

Répété au moins pour la sixième fois depuis une heure, ce « tout pareil » produisait une émotion de plus en plus grandissante chez la mère. Elle posa alors aux enfants cette autre question :

— De quelle grandeur est-elle, votre Dame ?

— Elle est grande comme Sœur Vitaline.

Sœur Vitaline, est-il besoin de le dire, était la religieuse qui leur faisait l'école. Son nom, tombé subitement dans le débat, fut un trait de lumière ponr Victoire.

Elle prit aussitôt Eugène par la main et s'en fut la chercher.

— Les Sœurs sont meilleures que nous, murmura-t-elle en sortant, et si vous voyez quelque chose, elle le verra bien aussi.

Joseph, qui n'avait pas la permission de les accompagner, resta seul avec son père à la maison.

Après la classe, Sœur Vitaline était demeurée à la salle d'école où elle récitait tranquillement son office, lorsque la mère Victoire fit son entrée mystérieuse, et glissa droit vers elle, puis, à bout portant et presque à voix basse, lui dit :

— Ma Sœur, venez chez nous, s'il vous plaît. Les enfants disent qu'ils voient quelque chose, mais ni le père ni moi ne voyons rien. La Louise est venue aussi et n'a pas plus vu que nous. Sans doute que nos yeux ne sont pas assez bons.

— Les miens sont excellents, riposta la Sœur Vitaline, et s'il y a quelque chose à découvrir, moi, je le verrai bien.

Sur ce, la mère Barbedette, Eugène et Sœur Vitaline se rendirent ensemble à la grange.

— C'est là, ma Sœur, dit Eugène en y arrivant.

La Sœur leva les yeux.

— Voyez-vous bien, maintenant?

— J'ai beau ouvrir les yeux, répondit-elle, je ne vois absolument rien.

— Comment, ma Sœur, vous ne voyez pas, vous non plus? reprit Eugène, que la réponse avait piqué et dépité. Apercevez-vous au moins ces trois étoiles qui forment comme un *trépied?*

— Oui, je les vois.

— Eh bien, ma Sœur, la plus élevée des trois est juste au-dessus de la tête de la belle Dame.

Sœur Vitaline fit un nouvel effort qui fut aussi vain que le premier, après quoi elle prit le parti de s'en retourner. Victoire l'accompagna jusqu'à sa porte, en lui recommandant le silence le plus absolu.

— Surtout, lui dit-elle, que rien ne transpire de tout cela. Si les enfants ont la berlue, tout le monde rirait de nous. Rien, n'est-ce pas? Pas même à vos pensionnaires, ça les épouvanterait.

Le silence promis eût certainement été gardé, mais voilà qu'apercevant à sa rentrée les trois pensionnaires de l'école qui s'amusaient au coin du feu, Sœur Vitaline, saisie par un entraînement irréfléchi, perdit contenance et les appela.

— Mes petites, allez donc un peu avec la mère Victoire, elle a quelque chose de beau à vous montrer.

Et les trois pensionnaires d'aller vite à la porte.

L'une était Françoise Richer, âgée de onze ans, née au Loroux, diocèse de Rennes; l'autre, Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans, née à Gosné, au même diocèse, et la troisième Augustine Mouton, originaire de Landivy, doyenné de Pontmain.

Arrivée sur la porte, Françoise Richer hésita. La nuit était venue, il faisait froid, et Françoise avait également peur du froid et de la nuit. Depuis qu'elle avait aperçu l'aurore boréale dont il a été fait mention plus haut, une frayeur secrète lui était restée au fond de l'âme.

— Je n'irai pas, dit-elle avec un mouvement de recul.

Mais, apercevant Victoire qui était dehors,

elle mêla sa voix à celle des autres, et toutes trois questionnèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que nous allons voir ?

— Venez toujours, répondit Victoire, vous allez voir quelque chose de beau ; pour moi, je ne sais pas, je n'ai rien vu.

Sur cette réponse, Françoise, oubliant la nuit, emboîta le pas derrière ses compagnes.

Au pignon de la maison Rousseau, cordonnier, celle-ci, la première, rompit le silence : « Je vois bien quelque chose, murmura-t-elle, mais je ne sais pas ce que c'est. » Ce quelque chose qu'elle commençait à entrevoir, elle ne le découvrait que confusément et par le côté.

On poursuivit son chemin.

Dès qu'Eugène, de retour sur la porte de la grange, entendit le son de leurs voix, il les appela. Les enfants se précipitèrent.....

Françoise et Jeanne-Marie de s'écrier aussitôt en admiration : « Oh ! la belle Dame! avec une robe bleue et des étoiles d'or », donnant ainsi de la tête aux pieds la description connue.

Attentif à tout ce qui pouvait se passer, Joseph n'avait point eu la sourde oreille à ces petits éclats de voix. Le moindre bruit

était arrivé jusqu'à lui. S'échappant de la prison où il était retenu, près de son père, il arriva en hâte à la porte de la grange, où il trouva réunis son frère, sa mère et les trois petites filles. Là-bas, s'annonçaient en même temps deux autres arrivées.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Je vous salue, Mère de notre espérance. Si vous êtes si belle que l'on ne puisse vous voir sans acclamer votre inénarrable beauté, comme les enfants de Saint-Brieuc, à la simple vue de votre statue planant à la pointe du clocher de la place Saint-Pierre, comme les voyants de Pontmain, transportés de ravissement à vous contempler au milieu des étoiles, sur la porte de votre divin Paradis, que sera-ce le jour où nos yeux mortels, dégagés des voiles de la terre, vous contempleront au ciel des cieux, au trône surélevé de votre éternelle gloire! De ce trône où le roi des cieux vous a placée, intercédez, nous vous en supplions, pour vos enfants qui subissent en gémissant l'épreuve de la vallée des larmes. Eclairez-les, réjouissez-les. Soyez leur consolation et leur plus tendre espérance dans l'œuvre du salut de leur âme. Ainsi soit-il.

DOUZIÈME JOUR

Après le départ des trois pensionnaires de l'école, qu'elle avait adressées à la mère Victoire, Sœur Vitaline, mise à la question par la curiosité de Sœur Marie-Edouard, sa compagne de classe, qui les avait vues sortir, n'avait pu s'empêcher de lui livrer le secret de la mère des enfants Barbedette. Et toutes deux, Sœur Vitaline, conduite au retour par Sœur Marie-Edouard, qui prit les devants, elles arrivaient à petits pas derrière les enfants, comme deux ombres silencieuses.

— Eh bien, que voyez-vous? leur dit en arrivant Sœur Marie-Edouard.

Et tous les quatre à la fois :

— Oh! ma Sœur, nous voyons une belle Dame, avec une robe bleue, couverte d'étoiles.

Sœur Marie-Edouard interrogea le ciel à son tour. Hélas! elle ne fut pas plus heureuse que Sœur Vitaline ne l'avait été.

— Puisque, dit-elle avec un bon sens consommé, ce sont les enfants qui voient, il faut aller en chercher d'autres.

Et sans hésiter, prenant Eugène avec elle,

elle se rendit d'abord chez Friteau, qu'elle pria de conduire son petit-fils dans la grange, puis au presbytère où, d'une voix que l'émotion faisait trembler, elle dit à l'excellent abbé Guérin :

— Monsieur le Curé, venez donc chez les Barbedette, il y a un prodige, une apparition..... Les enfants voient la Sainte Vierge.

— Un prodige!..... une apparition!..... la Sainte Vierge! s'exclama naïvement le serviteur de Marie..... Ma Sœur, vous me faites peur.

Et il resta là, muet, interdit, comme s'il eût été sous le coup d'un éblouissement.

Jeannette, sa domestique, qu'il ne faut pas confondre ni avec Jeanne-Marie Lebossé, ni avec Jeannette Détais, l'ensevelisseuse de morts, en ce pays où le nom de Jeanne fleurissait comme en pleine terre de Domremy, la vieille Jeannette n'avait pas perdu une minute; elle avait aussitôt allumé sa lanterne. Ce fut elle qui trancha la question par ce mot décisif :

— Monsieur le Curé, faut aller voir!

L'abbé Guérin obéit, tête baissée et silencieux.

A quelques pas du presbytère se trouvait

déjà le petit Eugène Friteau, âgé de six ans, d'une santé frêle et sans lendemain, que sa grand'mère emportait tout emmitouflé dans ses bras. La maison Friteau avoisinait celle du curé.

On s'en alla.

Chemin faisant, Sœur Marie-Edouard donna l'éveil de plusieurs côtés à la fois, dans les familles où se trouvaient des enfants. De-ci, de-là, il en sortit, accompagnés de leurs parents. Lorsque l'abbé Guérin arriva sur la place, un groupe de ses ouailles lui faisait cortège.

Cependant, ni Françoise Richer, ni Jeanne-Marie Lebossé, ni Joseph Barbedette n'avaient quitté la grange. Toujours au ravissement de leur apparition, ils étaient restés les yeux levés sur la maison Guidecoq, en compagnie de plusieurs voisins qui, très intrigués d'entendre ces allées et ces venues mystérieuses, d'eux-mêmes étaient sortis.

A partir de ce moment la scène va changer. L'éveil ainsi donné par Sœur Marie-Edouard, qui n'entend pas l'art de cacher le don de Dieu, devient un éveil général. On dirait qu'une lueur d'incendie est apparue au-dessus du bourg. Les enfants, les voix, les pas se

succèdent, tout commence à se confondre et à devenir murmure. Pauvre Victoire et pauvre César Barbedette, le scandale si fort redouté par eux n'est plus à éviter, il est déjà complet !

Debout sur le bord de la route, les voyants répondent aux questions qui leur sont posées. Tantôt c'est Sœur Vitaline qui les interroge et tantôt quelqu'un de l'assistance. Les trois étoiles en triangle, indiquées par Eugène à Sœur Vitaline, sont le point de mire où tous les regards se rencontrent. Chacun les voit obstinément; elles étincellent comme des astres de première grandeur. L'une, la plus élevée, est placée pour les enfants juste sur la couronne de la Dame, les deux autres mesurent à une faible distance l'extrémité des coudes.

Vaincue par ce qu'elle entend, Sœur Vitaline tire un rosaire de sa poche et commence au milieu du chemin, avec le petit groupe des personnes présentes, la récitation d'un chapelet très connu à Saint-Brieuc, le chapelet des Martyrs japonais.

C'est la voix de la prière qui commence et qui ne se taira plus. Sur chacun des vingt-six grains rouges qui composent la couronne,

elle s'élève en invocations amoureuses : *Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Mon Jésus, miséricorde* ! Et lorsque les gros grains passent sous les doigts, c'est le *Christ sanglant* qui est offert en sacrifice : « Père éternel, répètent les priants, je vous offre le sang très précieux de Jésus-Christ en expiation de mes péchés, et pour les besoins de la sainte Eglise. »

L'Apparition sourit au-dessus des têtes. Françoise, Jeanne, Marie et Joseph continuèrent à la regarder, servant d'interprètes entre la Dame et les curieux dont les questions ne tarissaient pas.

— La voyez-vous toujours ? cria de loin la Sœur Marie-Edouard qui arrivait en tête avec M. le curé et les habitants qu'elle avait requis.

— Oui, ma Sœur, nous la voyons toujours.

Et tout aussitôt, du milieu de la foule, faisant écho à ce *oui, ma Sœur*, Eugène Friteau poussa une petite exclamation de joie subite. Lui aussi avait découvert la Dame merveilleuse, à la robe bleue, couverte d'étoiles.

Sœur Vitaline achevait alors la première dizaine du chapelet commencé : *Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Mon Jésus, misé-*

ricorde! Elle récita ensuite l'admirable *Souvenez-vous.*

Accourant du milieu du bourg, voici, d'autre part, la femme de Boitin, le sabotier, qui arrive. Elle a entendu dans la rue un bruit de monde qui passe et elle s'est précipitée avec sa petite fille, âgée de deux ans et un mois, qu'elle a, en son effarement, emportée dans ses bras. L'enfant, quelque peu effrayée par la foule, reste un instant ahurie, puis, levant les yeux où chacun les tient levés, elle agite aussitôt ses mains innocentes en bégayant: *Le petit Jésus! le petit Jésus!*

Un frisson d'émoi parcourt l'assistance.

Vainement sa mère essaye-t-elle de la distraire en lui montrant divers autres objets, rien n'y fait. Les yeux de l'enfant restent obstinément tournés du côté de l'Apparition et ses petites mains continuent à s'agiter toujours.

Entre temps, quelque chose de nouveau se produit, ou, mieux encore, était produit spontanément. Sur la robe bleue de la belle Dame, à la place même du cœur, ce cœur si doux qui venait d'être invoqué, éclata aux yeux des enfants une croix rouge de six à sept centimètres. Aucun d'eux ne la vit ar-

river. Elle s'était révélée sur place, comme si elle eût passé jusque-là inaperçue, à l'étonnement de tous. Résumant sans doute en elle toutes les croix que le curé de Pontmain avait plantées un peu partout dans sa paroisse, la Vision bénie avait attendu son arrivée pour la montrer aux yeux des enfants, pendant que l'on récitait l'invocation plusieurs fois répétée : *Mon doux Jésus, miséricorde !*

Elle était le signe propre de la croisade de prières ouverte sous les plis de la bannière de Saint-Brieuc, signe posé par la main de Pie IX lui-même sur la poitrine des pèlerins de Rome et que porteront désormais tous les fidèles en mouvement derrière l'Apparition, Marie, premier pèlerin de la France vers le Christ sanglant, sur le chemin du Sacré Cœur de Jésus.

L'abbé Guérin, qui n'avait pas encore prononcé une seule parole, tant était profonde chez lui l'émotion ressentie, s'était contenté de lever les yeux. Mais sous la voûte où tout n'était que tranquille azur et chœur lointain d'étoiles, lui non plus n'avait rien vu qui ressemblât à une apparition.

Il allait s'approchant de la porte de la

grange, pour se poser mieux encore, lorsque tous ensemble les enfants élevèrent la voix :

— Oh ! voilà quelque chose qui se fait.

— Que voyez-vous ? demanda le pasteur.

— Un grand cercle ovale, d'un bleu encore plus bleu que la robe. Il est large comme la main dans toute sa longueur, il entoure la Dame à la distance d'un pied et demi environ.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre intercession ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, ma Mère, je cours, je viens à vous, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me jette à vos pieds. O Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

TREIZIÈME JOUR

A la vue du cercle qui venait de se révéler autour de l'Apparition, si l'abbé Guérin avait pu évoquer ses propres souvenirs, la confusion et l'amour fussent descendus comme un torrent dans son cœur. L'ovale qui lui était signalé, à sa première question, n'était point pour lui un phénomène inconnu. Il en avait tracé la maquette dans sa vieille église, et, en le faisant sien ce soir-là, la belle Dame avait commis le plus délicieux des larcins. Bleu contre bleu, tableau contre tableau, artiste d'en haut contre artiste d'en bas, c'était la revanche commencée de l'amour.

Le cercle n'enveloppait point les étoiles du triangle aperçu de tous. Celles-ci continuaient à étinceler au dehors avec un éclat qui rendait plus saisissant le contraste des couleurs.

La plus petite réflexion y eût fait reconnaître les armes de Pontmain.

Par une de ces admirables concordances qui se rencontrent dans les œuvres de Dieu, Mgr Wicart, alors évêque de Laval, possédait

également trois étoiles sur champ d'azur. Disposées côte à côte et en ligne droite, ces trois étoiles rayonnaient sur une *croix blanche* d'argent, symbole de paix que la belle Dame nous rappellera plus loin.

A l'intérieur, quatre bobèches, les mêmes que nous avons déjà vues à l'église de Saint-Brieuc, que nous avons retrouvées à l'église de Pontmain, achevaient les ressemblances, avec quatre bougies sans flamme, deux à la hauteur des épaules et deux à la hauteur des genoux. Le tout, d'une seule venue, a sailli ensemble sous le regard des voyants, aussitôt que le curé a pris la parole pour les interroger.

Jusqu'ici, le lecteur a pu le remarquer, aucune voix discordante ne s'est élevée ni de près ni de loin. Attentive et recueillie, la foule a tout écouté, comme si elle sentait en elle le poids mystérieux du surnaturel épanoui sur sa tête au milieu des airs.

Mais voici que le nombre des assistants s'est augmenté. Derrière les premiers accourus, d'autres sont arrivés ou arrivent encore, témoins de la dernière heure, mais témoins nécessaires à l'œuvre de Dieu, qui, sans le soupçonner aucunement, vont en quelques

minutes de scepticisme parmi la foule achever la conviction de tous.

Les saints Thomas, du reste, seront de courte durée. Lorsqu'au loin le canon gronde, que chacun tremble pour son propre foyer, que les larmes tombent silencieuses et que la voix de la prière, de minute en minute, demande à Dieu d'épargner le pays, qui pourrait, dans le peuple croyant, garder le doute au fond de son cœur? Heureuse autrefois, la France avait secoué la tête au pied des montagnes de La Salette. Mais à Pontmain, sur le point d'être arrosé par les torrents de sang qui coulaient d'un bout à l'autre du pays, une apparition du ciel sur la France était toute entière un besoin sorti des événements. Quiconque est devenu malheureux cesse d'être philosophe.

A force de regarder pourtant et de ne rien apercevoir de ce que désignaient les enfants, quelques impatiences commencèrent à se produire. Là-bas une contestation était née. A côté, on riait tout haut. Du dernier rang les voyants étaient pris à partie avec bonne humeur.

Parmi les malins se trouvait Jean Guidecoq, frère d'Augustin, sur la maison duquel la

belle Dame ne cessait de sourire. Il prétendit tout d'abord que c'était l'âme de Mme Morin, dont il était le fermier, qui s'envolait au ciel; car on avait appris qu'elle venait de mourir. Puis, après diverses plaisanteries qui faisaient peu à peu sortir l'assistance de son recueillement, il se tourna du côté d'Eugène et l'apostropha en ces termes :

— Tu vois, toi, mon garçon, mais qu'on apporte seulement des lunettes ou un foulard de soie, et tu verras bien si mes yeux ne seront pas aussi bons que les tiens.

Ce défi à bout pourtant,-qui le croirait? fit peine à Victoire qui ne l'attendait plus.

— C'est facile, interrompit-elle aussitôt, visant, non les lunettes qu'elle connaissait mieux que personne, mais le foulard qui n'avait pas été essayé : j'en ai un chez nous.

Et elle alla le quérir.

— Tiens, Guidecoq, lui dit-elle au retour, voilà! Maintenant, essaye.

Jean Guidecoq prit le foulard, le déploya gravement, l'éleva à la hauteur de ses yeux, et, tenant ainsi de chaque main une corne de la toile, se mit en docte position.

— Vois-tu? lui demandèrent les plus avisés.

Pas de réponse.

— Vois-tu enfin? lui firent entendre les mêmes voix..

— Ma foi non, répondit-il d'un air tout déconfit.

Et Joseph de riposter d'un trait:

— Comment pourrait-il y voir? Il a les yeux encore plus bouchés qu'auparavant.

Ce fut dans la foule un éclat de rire. Un brouhaha joyeux s'ensuivit qui dura quelques instants. Beaucoup faisaient des réflexions plus pittoresques les unes que les autres. La conversation était générale, et Jean Guidecoq en payait tous les frais, avec son foulard qui lui *bouchait* les yeux.

Cependant, sur cette foule qui s'oubliait à douter, à gloser et à rire, l'Apparition changea subitement de visage.

— Voilà qu'elle devient triste, s'écria Eugène.

— Elle est toute *tombée en humilité*, dirent les autres enfants, peignant ainsi d'un mot admirable la chute du visage dans l'ombre, après que le sourire de gloire, dont il était alors tout illuminé, s'est évanoui.

Pour la vingtième fois, le témoignage de chacun des voyants confirmait celui des voi-

sins. Une telle concordance frappa tous les assistants, à l'exception de Sœur Vitaline dont la sagacité profonde fut mise en éveil. Voyant les quatre enfants rapprochés l'un de l'autre au point de se toucher, elle eut un horrible soupçon. Ne se souffleraient-ils pas leur réponse ? pensa-t-elle. Et, soumettant sa trouvaille à ses voisins sous la forme d'un point d'interrogation, l'idée fit son chemin avec la rapidité d'une traînée de poudre :

— Séparez-les ! cria bientôt l'assistance.

« Et Sœur Vitaline, écrit Joseph, nous sépara sur l'ordre de tous. »

Face à face avec la grange, de l'autre côté de la route, s'élevait un mur de soutènement appelé « le mur de l'aire », parce que là se trouvait l'aire des Barbedette, sur laquelle les batteurs de blé noir venaient à la saison promener leurs fléaux en cadence. C'est le long de ce mur qu'Eugène et Joseph furent parqués, Eugène à droite et Joseph à gauche. Entre les deux, distants de dix mètres l'un de l'autre, sur la même ligne, prirent place aussi Françoise et Jeanne-Marie.

La foule envahit la route. Ainsi collés contre le mur, Eugène et Françoise y voyaient à peine. Plus jeunes, partant plus petits de

taille, Joseph et Jeanne n'y voyaient plus du tout. Les pauvres petits se levèrent sur le bout des pieds, pour chercher la tête de la Dame par-dessus le mur.

— Je ne suis pas bien là, dit Jeanne-Marie.

— Ni moi non plus, fit Joseph, le mur empêche.

Puis Jeanne reprit sa position première, Joseph en fit autant, Eugène et François imitèrent le mouvement, et tous quatre, en un clin d'œil, se retrouvèrent au même point du milieu du chemin, où tombaient exactement les yeux de l'Apparition et son ineffable sourire.

Alors les contestations reprirent : « Voilà qui est contre eux, » prétendaient les uns. « Mais non, c'est en leur faveur, » affirmèrent les autres. Le trouble, un trouble bruyant, reprit le dessus et dura quelques minutes.

— Silence! cria subitement la voix entendue du vénérable abbé Guérin. Si les enfants voient la Sainte Vierge, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous.

Et tout le monde se tut.

— Monsieur le Curé, proposa alors la Sœur Marie-Edouard, qui depuis le commencement n'avait cessé de presser le prêtre d'élever la

voix, si enfin vous parliez à la Sainte Vierge!

— Hélas! ma Sœur, gémit-il humblement, je ne la vois point, que lui dirais-je?

— Mais, insista la Sœur, si vous disiez aux enfants de lui parler.....

— Prions, mes amis.

Et l'abbé Guérin fit commencer le chapelet, ce qui, on le verra plus loin, était pour tous le véritable langage à tenir à la Visiteuse inconnue qui, ce soir-là, était descendue des cieux.

La foule tomba à genoux, ceux-ci au milieu de la route, ceux-là sur la blanche neige, les autres à l'entrée de la grange dont la porte de service était entr'ouverte, chacun à l'endroit où le hasard l'avait placé, implorant dans la nuit la rédemption de leur pays. Nuit touchante et nuit divine, unique dans notre histoire, où la France, placée entre la vie et la mort, était couchée, elle aussi, grelottante de froid, dans la neige au travers du chemin, tandis qu'en un coin du ciel perdu, s'irradiaient aux yeux de quelques enfants l'Etoile de l'espérance et le crucifix du salut.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, Mère de Celui qui prenait en pitié la foule si facile à émouvoir et parfois si légère en face des événements les plus graves, demandez à ce Dieu tout-puissant que vous lui avez donné pour la conduire et la sauver, de la défendre contre l'esprit de séduction qui l'entraîne si souvent dans les voies de l'erreur et du mensonge, contre les sourires du scepticisme qui partout essaye de la démoraliser et de la perdre. Guérissez-la, par votre médiation, de l'indifférence qui la pénètre de plus en plus et lui enlève le courage d'affirmer ses convictions comme les ont affirmées les témoins de l'apparition de Pontmain, en face du doute ou de la contradiction qui n'ont pu prendre pied chez eux. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME JOUR

Je vous salue, Marie, pleine de grâce! A cette invocation cinquante-trois fois répétée, la belle Dame se mit à grandir au milieu du ciel, comme pour dire que Marie pleine de grâce était celle qui était saluée. Les pieds

n'avaient point changé de place, mais, par un mouvement de distension qui embrassait toute la scène, le médaillon céleste, enflé comme la voile au vent par la voix des *Ave Maria*, allait grandissant, grandissant encore, grandissant toujours. Le chapelet fini, l'Apparition était au double. Avec la prière, l'espérance et les signes de l'espérance s'étaient multipliés!

— Elle est deux fois comme Sœur Vitaline! s'écrièrent les enfants.

Les trois étoiles, souvenir de celles que nous avons vues sur le médaillon du vieux Pontmain, les trois étoiles du triangle symbolique de la très auguste Trinité, qui avaient servi de point de mire à tous les regards, avaient elles-mêmes suivi le mouvement général. Celles d'or mat qui pointillaient la robe s'étaient multipliées. Détaché soit des voûtes de la vieille église où l'abbé Guérin avait fait peindre les constellations du ciel, soit des cierges de la merveilleuse procession du soir à Saint-Brieuc, sous le firmament bleu au milieu des chants, au milieu des invocations, au milieu des cris d'espérance qui font tous les ans écho aux voix innombrables de son Archiconfrérie, un essaim nouveau s'était

abattu subitement sur la Dame, à l'instar des flammèches d'un vaste incendie. En le voyant apparaître, puis s'accumuler fixe, papillons innombrables sur la robe bleue, les enfants s'exclamaient tout émerveillés!

— Il y en a-t-il! Il y en a-t-il! Ça se tape sur la robe, c'est comme une fourmilière.

Par contre, les autres étoiles, celles qui faisaient partie du monde sidéral, pareilles à une foule qui s'ouvre devant un char lancé à toute bride, reculèrent vivement sur elles-mêmes pour livrer passage à la Dame, en son merveilleux épanouissement, puis s'en vinrent deux à deux se ranger sous ses pieds. Au dernier *Gloria* de la dernière dizaine, elles y scintillaient une quarantaine en forme de trône de gloire.

Et la Vierge resta derechef immobile au milieu des astres : *Sublimis inter sidera!*

Cependant le froid, dans la nuit sereine, sévissait de plus en plus. Insensible jusque-là à son aiguillon, la foule commence à se plaindre. « Si nous entrions dans la grange? » proposa César Barbedette, qui voyait bon nombre d'assistants piétiner en frissonnant sur la neige.

Tout le monde goûta l'avis. Alors les deux battants de la grande porte s'ouvrirent, et la foule, en bonne partie du moins, y reflua pour se mettre à l'abri. Les autres, moins heureux, durent rester avec les voyants, qui, eux, ne souffrant aucunement des rigueurs de la saison, gardèrent leur place accoutumée. Sœur Vitaline ne lâcha point son avant-poste, elle resta intrépide derrière eux.

Lorsque chacun eut bien pris possession de sa nouvelle place, la prière recommença de plus belle. Sur l'ordre de l'abbé Guérin, Sœur Marie-Edouard entonna le *Magnificat*, cantique admirable de Marie, rendant grâce à son Créateur et à son Dieu de l'avoir comblée de ses magnificences; car, au ciel des cieux, sur son trône porté par les anges, Marie épanouie en sa gloire est la plus sublime au milieu de l'armée des élus : *Sublimis inter sidera !* Or, dès le premier mot *Magnificat*, un éclat de voix partait du dehors, comme une flèche qui s'élance vers le ciel. C'étaient les voyants qui s'écriaient tous quatre à la fois :

— Voilà quelque chose qui se fait !

Le chant commencé tomba d'un coup, et du fond de la grange, comme du milieu de

la route, l'émotion de tous attendit avec anxiété, dans un profond et solennel silence.

Une banderole, large de plus de quatre pieds et longue de trente-six à peu près, était apparue toute blanche au-dessous de la Vision et du cercle bleu, s'étendant d'une cheminée à l'autre, c'est-à-dire dans toute la longueur du toit de la maison. Sur ce fond éclatant et immaculé, une main invisible écrivait déjà. Pour répondre à la curiosité de la foule, les enfants lui racontèrent ce qui venait de se révéler à leurs yeux, puis aussitôt et subitement ils reprirent :

— Voilà un bâton qui est écrit!

La main mystérieuse allait lentement.

Le bâton doré était le jambage d'une lettre, la lettre M qui sortit tout d'abord. Après ce fut un A, puis un I, puis un S que les voyants nommaient de minute en minute à qui le premier, hauts de vingt à vingt-cinq centimètres, et tout semblables, disaient-ils, aux majuscules qui sont à l'en-tête d'un livre de messe.

Tenue en haleine par ces lettres d'or qui se dessinaient une à une, la foule écoutait les enfants, puis écoutait encore.

Or, il se fit un long temps d'arrêt : MAIS...

Une sorte de terreur pesa sur chacun.

Eugène crut pour son compte personnel que l'Apparition allait publiquement lui demander l'aveu de ses fautes.

En vain les yeux cherchèrent-ils autre chose, MAIS resta plus de dix minutes ainsi suspendu tout seul, comme une épée de Damoclès, comme un reproche troublant sur la tête de tous.

— Avez-vous parlé à la Dame? demanda-t-on plus tard à la petite Jeanne Lebossé.

— Pourquoi lui aurais-je parlé? répondit-elle naïvement, elle ne m'a rien dit.

Depuis une heure et demie, en effet, que l'Apparition était là, aucune parole n'était sortie de sa bouche. Sourires, tristesses, étoiles mobiles et croix rouge sur la poitrine, avaient été les signes uniques tombés du ciel sur la terre. Signes mystérieux pour tous qui demandaient le complément d'un message, et quand ce message arrive, ce n'est pas un son de voix comme à La Salette, pas une parole délicieuse et articulée comme à la Grotte de Lourdes, mais un écrit en *majuscules* d'or, *semblable au titre d'un livre*, pareil à un parchemin solennel; car, entre toutes les bourgades bénies, Pontmain a

l'honneur d'être le lieu des Ecritures de Marie, et les Ecritures commencent par un mot de réveil, mot d'insistance, mot de surprise et d'alarme, mot de commandement : MAIS!...

Il est vrai qu'à l'heure où nous voici, par delà les premières frontières que le pied rencontre, et au cœur même de l'Ouest envahi, une armée innombrable s'avance. De minute en minute se jouent les destinées du pays; le plus petit retard peut tout compromettre. Les trois jours de bataille du Mans ont livré passage à l'envahisseur. Le bruit des pas de celui-ci grandit d'étape en étape; il sonne comme en un jour de tempête le grondement des vagues de la marée qui monte. C'en est fait si Dieu n'intervient, touché par le spectacle de tant d'humiliations et de victimes, Dieu que la France révolutionnaire a méconnu et qui l'a abandonnée sur le champ de bataille, aux mains de barbares armés pour l'accomplissement de sa vengeance.

MAIS..... cela ne peut être, cela ne sera pas; car la France, c'est le peuple de Marie.

Il est vrai aussi qu'entre ce peuple et cette Reine d'illustres dialogues ont déjà été tenus.

A Maximin et à Mélanie, très ignorants des choses du ciel, elle a demandé sur les Alpes s'ils priaient matin et soir, et Maximin et Mélanie, enfants d'une génération condamnée qui ne priait plus, ont répondu timidement : *Pas guère, Madame.* « Priez bien », leur a alors enjoint l'Apparition d'un air désolé.

Douze ans plus tard, devenue maîtresse d'école, dans une grotte des Pyrénées, la même Souveraine a appris à une petite bergère la façon de réciter son chapelet, comme si l'enfance et le chapelet étaient les deux forces capables d'attirer le salut sur la France. Et quand Bernadette Soubirous a retenu sa céleste leçon, la Vierge Immaculée lui a révélé sa fonction future en lui disant : *Priez pour les pécheurs.*

Dialogue merveilleux de ressemblance, dont il est impossible de ne point se souvenir, sous le sens suspendu de ce Mais, conjonction grammaticale qui relie ce qui a été déjà dit à ce qui va l'être, et laisse pressentir par-dessus la tête des voyants qu'une heure d'alarme suprême est venue, heure où sera, dans un dernier effort à faire, décidé et fixé le sort de la France!

Il est vrai toujours que, chargée de plaider notre cause, l'Apparition a prié une première fois sous le fardeau de la justice de Dieu. Epuisée à cette ingrate besogne, elle est descendue sur la montagne de La Salette, pousser cet émouvant cri d'alarme : *Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils!* Priant depuis lors et toujours avec l'aide des âmes saintes, pour le salut de son royaume menacé, elle a finalement dû laisser passer la justice, comme passe l'eau d'une écluse trop pleine qui rompt ses digues en bouillonnant.

La voilà maintenant, cette justice redoutable qui se promène, la voilà appesantie sur le pays. La France est broyée dans son sang, la France se meurt, la France est morte, si la mesure de ses supplications ne monte rapidement à la hauteur de ses iniquités!

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Sainte Vierge Marie, qui, pour nous inspirer une confiance sans bornes, avez voulu prendre le nom si doux de Mère de l'Espérance, je vous supplie de me secourir en tout temps et en tout

lieu : dans mes tentations, après mes chutes, dans mes difficultés, dans toutes les misères de la vie et surtout au moment de ma mort. Donnez-moi, ô charitable Mère, la pensée et l'habitude de recourir toujours à vous ; car je suis sûr que si je vous invoque fidèlement, vous serez fidèle à me secourir. Procurez-moi donc cette grâce des grâces, la grâce de vous prier sans cesse et avec la confiance d'un enfant, afin que, par la vertu de cette prière fidèle, j'obtienne votre perpétuel secours et la persévérance qui me conduira au salut éternel. Bénissez-moi, ô tendre et secourable Mère, et priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

QUINZIÈME JOUR

Au moment le plus critique de la guerre et pendant que désastres s'accumulent sur désastres, Marie redouble d'efforts, sollicitée qu'elle est par tous les enfants de l'Archiconfrérie vouée à son Cœur Immaculé. Elle va, elle vient peut-être en secret, inspirant les âmes et réveillant au fond des cœurs découragés les plus invincibles espérances. Mais la

justice marche si vite que dans un élan sublime elle descend elle-même des cieux chez ses plus fidèles enfants de France, pour leur apporter ses consolations et leur demander un dernier secours. S'offrant à leurs yeux, comme si elle se fût habillée en l'église paroissiale, où ils l'avaient tant et depuis si longtemps invoquée, la voici, par une attention qui arrache les larmes des yeux, tant elle est touchante et adorable d'abandon, la voici costumée aux couleurs et à la mode de Bretagne. Elle la charge sur ses épaules. elle la transfigure au milieu du firmament, cette chère Bretagne où elle est née et d'où elle a passé à Rome et dans tous les diocèses de France; elle l'épanouit dans ce qu'elle en a reçu, dans ses voûtes constellées, dans les bougies de ses processions. dans la couronne d'or de Pie IX, le Pape de l'Immaculée Conception, et jusque dans la robe traînante dont elle est revêtue sur la flèche de l'église Saint-Pierre. Puis, cela fait, elle expose à Pontmain une requête finale, avant de lui annoncer pour la France la bonne nouvelle qu'elle est heureuse d'apporter.

Le ciel est disposé à s'apaiser, a-t-elle à leur dire, mais à la condition qu'on prie

encore, maintenant,..... et toujours. Il resterait implacable en sa fureur si le pardon de la France, promis à la Mère de Dieu, cessait d'être imploré. Marie, qui a déjà tant fait, comme elle l'a révélé à La Salette, quand elle disait : *Vous ne saurez jamais ce que j'ai fait pour vous autres*, Marie sucomberait à la tâche devant la justice de son Fils, si la France n'achevait elle-même l'œuvre de sa rédemption. Mot de la détresse et du commandement, ce MAIS suspendu ainsi en l'air crie longuement : *Au secours!* Il rétablit la vérité entre ceux qui croient déjà tout sauvé et ceux, plus nombreux, dont la foi ne fait un pas que pour reculer de deux.

Le gros des assistants, en effet, se ressaisit vite de son mouvement de frayeur. Ce MAIS ne pouvant rien signifier, les contradictions reprirent de plusieurs côtés à la fois. Plus d'un chercha à rebrouiller les cartes devant les enfants, mais ce fut peine perdue. Leur assurance resta inébranlable à répondre à tous, épelant, réépelant, à tour de rôle et à haute voix, chacune des lettres qui composaient le mot contesté, le mot ridicule, le mot incompréhensible.

Entre temps surgit un incident fort inat-

tendu. Réitérant sans le savoir et avec ironie ce que le bon curé avait déjà commandé : *Prions !* une deuxième invitation pressante à la prière arriva de la bouche d'un habitant du pays. Cet habitant était Joseph Babin, qui rentrait de voyage.

Surpris de ce rassemblement et de ces chants aussi insolites — car le *Magnificat* avait repris, malgré les contradicteurs, — il s'écria :

— Vous n'avez qu'à prier, les Prussiens sont à Laval.

Foudroyante nouvelle qui s'était répandue à Vitré et à Fougères, où la panique était grande ; mais nouvelle prématurée, car l'ennemi campait à deux kilomètres de la ville, et ses habitants, réfugiés à Notre-Dame d'Avesnières, où le curé de Pontmain avait été baptisé, s'attendaient de moment en moment à le voir entrer dans leurs murs.

— Qu'ils seraient encore à l'entrée du village, riposta clairement et haut une voix de femme, de celles-là qui croyaient tout sauvé, nous n'aurions pas peur !

Et Joseph Babin, fasciné par la curiosité d'un spectacle aussi singulier, ne rentra chez lui que pour revenir à la grange, où il apprit

tous les détails de l'événement. Saisi sur le vif et rempli d'une confiance subite à ce récit, il tomba à genoux pour mêler sa voix à la voix de ceux qui continuaient à chanter en face des étoiles :

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est; et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo; dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

L'un après l'autre, chaque verset continue un autre verset, chœur nocturne et chœur tremblant qui, sur les ailes de la prière idéale, monte vers l'Apparition, en lui rappelant ses joies surhumaines et ses incomparables grandeurs. Souriante et comme ravie en elle-même, la belle Dame écoute : elle écoute et avec elle les légions infinies dont elle est environnée, car de louanges en louanges, d'élancements en élancements vainqueurs, une main invisible, la main

d'un ange, sans doute, continue à écrire son mystérieux message.

— Voilà quelque chose encore qui se fait! s'écrient à nouveau les enfants. Voilà un P....., voilà un R....., voilà un I....., voilà un E....., voilà un Z!....

Avec le chant de l'*Amen*, une première phrase est finie : MAIS PRIEZ, MES ENFANTS.....

Alors la foule palpitante s'adresse aux voyants. Le curé, les Sœurs, les assistants rivalisent de questions. Chacun les oblige à répéter la phrase, les mots, les lettres. Quelques-uns se piquent même de torturer et de travestir le texte, pour les éprouver. Mais Joseph, Eugène, Jeanne-Marie et Françoise, ici successivement, là tous quatre ensemble, ne se lassent pas de lire et de relire au livre divin. Ils en épellent cent fois les lettres, en assemblent cent fois les mots, en redisent cent fois la phrase, sans jamais ni hésiter, ni se tromper, ni se contredire.

Spectacle unique de vérité parlant au cœur devant lequel la foule cette fois ne résiste plus. Les incrédules se taisent et les larmes commencent à couler : larmes silencieuses et attendries, que la belle Dame contemple du ciel en souriant.....

Il était 7 h. 1/2 du soir.

Au dernier verset du *Magnificat,* ceux qui se trouvaient dehors, poursuivis par le froid, avaient reculé vers la porte derrière laquelle ils cherchaient à se blottir. Leur créer des places nouvelles était bien difficile. Cependant on serra les rangs. Les voyants eux-mêmes furent un instant dérangés de leurs chaises sur lesquelles ils oubliaient du reste de s'asseoir, et les choses reprirent ainsi leur cours. Alors l'abbé Guérin, chef inspiré de cette chorale nocturne inouïe, prit à nouveau la parole :

— Mes enfants, dit-il, ne nous lassons pas de prier. La Sainte Vierge nous le demande, et nous avons besoin de connaître ses volontés. Prions aussi afin de mériter d'elle la grâce qu'elle nous apporte.

Et, sur un signe de lui, Sœur Marie-Edouard, incontinent, entonna les Litanies de la Sainte Vierge.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Tandis que montaient ces invocations chantées, l'Apparition, de son côté, allait

répondre du ciel. Le secrétaire céleste qu'elle avait choisi pour la circonstance avait déjà repris son prodigieux pinceau, et les voyants, eux, reprenaient l'exclamation accoutumée de leur étonnement toujours nouveau : « Voilà encore quelque chose qui se fait! »

C'était une nouvelle lettre qui annonçait une nouvelle phrase. *Jésus-Christ, exaucez-nous*, venait de supplier la foule, et la banderole blanche, dialoguant avec elle, donnait sa réponse d'espérance : *Dieu vous exaucera.....*

Il y eut une rivalité extraordinaire entre les quatre enfants :

« Voilà un D..... Voilà un I..... Voilà un E..... Voilà un U..... », s'écriaient-ils à l'envi. C'était à qui distancerait l'autre pour épeler de moment en moment les lettres merveilleuses écrites sur le tableau divin.

Interrompu, puis repris, puis interrompu à nouveau, le chant repartait ardent et suppliant.

Sainte Marie, Mère de Dieu, Mère très pure, Mère sans tache, Mère admirable, Vierge puissante, Vierge fidèle, Cause de notre joie, Rose mystérieuse, Tour de David, Arche d'alliance, Refuge des pécheurs, Consolatrice

des affligés, Secours des chrétiens, Reine des anges, Reine de tous les saints, priez pour nous.

Admirables invocations qui s'envolaient, s'envolaient vers l'Apparition, toute rayonnante de son ineffable sourire. Puis, lorsque par trois fois eut retenti : *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, exaucez-nous, ayez pitié de nous*, la phrase céleste était finie. Un gros point la suivait de toute la hauteur des lettres, et les enfants lurent sur une seule ligne :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●

A cette nouvelle, une émotion facile à comprendre s'empara de tous les cœurs. Il y eut des exclamations joyeuses, des soupirs, des sanglots dans la foule ; il y eut surtout des larmes. On voulut faire répéter la phrase sur tous les tons aux voyants, mais ceux-ci, ravis par la Vision qui dardait sur eux les rayons éclatants de son céleste sourire, devenu plus intense et plus doux, riaient eux-mêmes aux éclats en poussant ce petit cri : « Voilà qu'elle rit ! Voilà qu'elle rit ! » Vision inouïe ! c'était la beauté de Dieu qui

s'irradiait du ciel sur un épouvantable orage.

L'espérance revint dans tous les cœurs.

— C'est fini, conclurent les assistants, nous aurons la paix, la guerre va se terminer.

— Oui, répondit Eugène, oui, *mais priez*, donnant ainsi l'un des sens de ce MAIS que l'assistance avait tout d'abord discuté comme une énigme.

Et l'*Inviolata* éleva ses stances joyeuses et pieuses jusqu'au trône d'étoiles sur lequel Marie souriait en sa gloire.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre intercession, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, ma Mère, je cours, je viens à vous, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me jette à vos pieds. O Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

SEIZIÈME JOUR

Au cours de ces Litanies dont l'*Inviolata* vient de prendre la place, Litanies auxquelles répondit le message d'espérance, un événement extraordinaire s'était produit à l'insu de tous. La femme d'Augustin Guidecoq, qui était arrivée à la grange en même temps que le vénérable abbé Guérin, sentant le froid la saisir et dépitée de ne rien voir, avait, au milieu du *Magnificat*, repris le chemin de sa maison. Tourmentée cependant par une curiosité violente, elle était revenue au chant des Litanies reprendre la place qu'elle avait désertée. Et là, elle écoutait en silence, mais non sans faire de profondes réflexions. Sa science dépassait de beaucoup toute la scène et toutes les têtes. Les affirmations des voyants si précises et si nettes, leur accord si parfait, le message de consolation qu'ils lisaient dans le ciel, message qui répondait si bien à l'angoisse de tous, l'émotion et la foi des assistants dont presque tous priaient avec larmes, rien n'avait pu la convaincre ni l'entraîner à prier.

— M. le curé n'y voit rien, les Sœurs n'y voient rien, Victoire a mis vainement ses lunettes, et Jean Guidecoq son foulard de soie. Seuls les enfants disent que c'est sur notre maison, et moi, je n'y vois pas plus. Evidemment, c'est qu'ils ont tous quatre la berlue!

Et ce disant, en sa haute sagesse, elle s'était retirée une seconde fois, laissant la foule à sa crédulité.

Quand elle fut parvenue de l'autre côté du chemin, longeant l'aire qui sépare sa maison de celle des Barbedette, elle s'arrêta devant la barrière qui sert de limite à la petite place de l'église; et là, les yeux fixés une dernière fois sur le toit de sa demeure, elle murmura en hochant la tête : « Rien !..... rien en tout ! »

Puis elle s'avança, ou plutôt voulut s'avancer, car les jambes lui fléchirent tout d'un coup, et d'un bloc elle tomba irrésistiblement.

— Aïe! mon Dieu! pensa-t-elle, voici que Dieu me punit.

L'angoisse entra dans son cœur. Elle voulut se relever et ne le put. Un poids énorme pesait sur elle et la tenait collée à terre. Alors, levant les mains au ciel, en signe de pardon, elle récita en pleurant un

Pater et un *Ave*, puis essaya de se remonter debout. Ce fut peine perdue. D'autres *Pater* et d'autres *Ave* suivirent en l'honneur de la Sainte Vierge, tant et si bien qu'elle put se remettre sur pied.

Franchissant le pas de sa porte, elle traversa vivement la maison et ressortit au jardin, par l'autre côté, avec la pensée persévérante de se trouver mieux située pour découvrir l'Apparition. Nouvelle déception ! La belle Dame resta cachée à ses yeux, à l'Orient tout aussi bien qu'à l'Occident.

Elle rebroussa chemin pour rentrer ensuite à la grange, comme tout le monde, priant et pleurant toujours d'avoir été aussi incrédule.

Le point d'or, comme un soleil, étincelait toujours. A ce signe d'une grosseur si démesurée, le message du ciel, semblait-il, touchait à son terme. Le sens en était plein, il résumait admirablement le mot de la terre et le mot du ciel. MAIS PRIEZ MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●

Le curé, les religieuses institutrices, les témoins et les enfants croyaient peut-être que là se fermait le message divin. Notre-Dame d'Espérance, sa mission accomplie, avait arrondi son point final qui, lui aussi, était

un point majuscule. Mais la grammaire du ciel ne ressemble pas aux grammaires de la terre. L'encre en est dorée et les phrases ne commencent ni ne finissent comme la généralité des phrases d'ici-bas. Au lieu d'y être un article, un substantif ou un verbe, le premier mot y est une conjonction suspendue en l'air, et la fin un point inusité dans toutes les langues, que les Sœurs n'ont jamais enseigné, que les voyants n'ont jamais appris, point de la hauteur des lettres, comme on n'en a jamais rêvé dans aucune imagination en délire, destiné tout d'abord à dérouter, pour les âges futurs, la sagesse de tous les sages et la science de tous les savants qui seraient tentés de se lever en s'écriant : Comédie que tout cela !

Par un autre pareil jeu de la Toute-Puissance, une seconde phrase va suivre, non moins à l'encontre de la grammaire et des grammairiens; car celle-ci qui exigerait le point final déjà sorti par avance, puisqu'elle finit la page divine, restera en l'air et sans arrêt, comme si l'invisible maîtresse d'école, chargée de l'écrire, se plaisait à laisser la besogne inachevée, son message ouvert et toujours en activité du côté de l'avenir.

Une barre longue suivra le second message à l'exclusion du premier, puisque celui-ci s'arrête au rond point, point qui frappe, destiné à bien séparer ce qui précède de ce qui va suivre. Le premier message a pour borne un point :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS,
DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●

Le second aura pour mesure une ligne. *Il sera souligné*, afin d'attirer spécialement les regards sur chacun de ses mots et de leur révéler que le sens qu'il cache est un sens profond :

Mon Fils se laisse toucher

Du reste, entre les deux phrases, tout un abîme semble creusé. L'une parle au futur : Dieu vous *exaucera* ; l'autre va parler au présent comme on le verra ci-après. Le chant de l'*Inviolata* venait à peine d'éclater que la banderole blanche devenait le théâtre d'une autre merveille. Se levant de leur chaise, les voyants, comme de coutume, firent entendre un cri d'étonnement.

— Voilà encore quelque chose qui se fait ; c'est un bâton,.... c'est un M !

— Tiens, fit Jeanne-Marie, en forme de

réflexion, la belle Dame recommence la même phrase en dessous. *Elle croit peut-être bin que nous n'avons pas pu la lire.* Non pourtant, reprit-elle aussitôt avec les autres, voilà un O...., voilà un N...., c'est MON!

Les voix tombèrent à nouveau sous le nom de chaque lettre, pour reprendre ensuite leur essor avec plus d'enthousiasme et d'amour: « Vous qui êtes la rayonnante porte du ciel, *Quæ es effecta fulgida cœli porta.* » Lorsque s'éleva l'invocation admirable de tendresse: *O Mater alma Christi carissima,* ô Mère très douce et très aimée du Christ, une lettre nouvelle commençait un deuxième mot: c'était un F, dont l'épellation tomba sur la foule au moment de chanter le *Suscipe pia laudum præconia,* reçois le concert de nos louanges.

Et coup sur coup, entre chaque exclamation, *O benigna!.... O regina!.... O Maria!* d'autres lettres sortirent une à une, la dernière avec le *Quæ sola inviolata permansisti.* F..... I..... L..... S..... MON FILS.

Un vaste éclair tombant avec la foudre au milieu des priants n'y eut pas produit plus de terreur que ce MON FILS n'y produisit de joie. Il semblait à tous que le ciel s'était

entr'ouvert et que Marie, pleine de grâce, s'était irradiée à tous les yeux, avec son inénarrable sourire.

— C'est la Sainte Vierge! dirent pour la première fois les enfants qui, jusque-là, n'avaient pu encore articuler son nom.

— C'est elle! oui, c'est elle! répéta la foule avec un redoublement d'émotion intime et de larmes.

Pris d'une tendresse sans bornes, l'abbé Guérin faillit plier sous le poids de la reconnaissance qui débordait de son cœur.

Non contente d'avoir proclamé la miséricorde et le pardon, Marie faisait intervenir Jésus, Jésus de La Salette, en ce drame de paix : Mon Fils; Jésus, le rédempteur; Jésus, l'espoir et le salut; Jésus, maître de la France, surnommée la nation du Christ; Jésus, outragé; Jésus persécuté déjà par les politiciens, chassé de nos lois, nié par la science, souffleté par une presse avilie; Jésus dépouillé dans la personne de son vicaire; Jésus compatissant et touché dans son Cœur Sacré.

Marie l'appelle, Marie l'invoque, Marie, sa Mère, va parler en son nom. Alors un *Salve Regina* triomphant s'échappa lui-même de toutes les lèvres : « Salut, ô Reine, ô vous

la Mère de toute indulgence, notre vie. notre douceur, notre espérance! Malheureux exilés, enfants de la pécheresse Eve, nous crions vers vous; vers vous nous soupirons au milieu de nos gémissements et de nos larmes dans cette vallée de douleur. O notre avocate, tournez donc vers nous ces yeux de tendresse qui sont les vôtres et montrez-nous Jésus. »

Et Marie allait le montrer apportant le pardon; car l'invisible main continua d'écrire, MON FILS SE LAISSE, que les enfants, épelaient à l'envi, que la Sœur Vitaline seule ne comprenait pas. « Se laisse? se laisse?..... pensait-elle, ce n'est pas cela, ils se trompent. Puis, gourmandant ses élèves comme si elle fût au milieu de la salle d'école.

— Vous devez mal lire, il ne doit pas y avoir d'I, c'est Mon Fils se LASSE. Se LAISSE n'a pas de sens.

Sœur Vitaline faisait erreur. Ce n'était pas elle qui écrivait au tableau, ce soir-là. Se *lasse* était le vieux mot de La Salette, et se *laisse* le jeune mot de Pontmain.

— Non, ma Sœur, se récrièrent avec vivacité Eugène, Joseph, Jeanne-Marie et Françoise, il y a bien un I : L... A... I... S... S... E...

Et plus vivement encore :

— Attendez, ce n'est pas fini, voici d'autres lettres.

Elles se formaient l'une après l'autre, splendides, lumineuses, immenses. Bientôt la phrase de seconde ligne s'étendit entière sur la banderole blanche. Puis un grand trait de la même couleur se dessina lentement au-dessous, signifiant que la page divine était finie.

MAIS PRIEZ MES ENFANTS DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●

MON FILS SE LAISSE TOUCHER

Il était 8 heures du soir.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Notre-Dame d'Espérance, par votre double Message, vous nous apprenez que vous êtes la Mère de Dieu et la Mère des hommes. Mère des hommes, puisque vous les appelez mes enfants; Mère de Dieu puisque vous l'appelez mon Fils. A ce double titre qui fait notre consolation et

notre espérance, priez le Dieu de toute sainteté, auprès duquel vous êtes la toute-puissance suppliante, d'abaisser, en sa qualité de Fils, un regard de miséricorde et de pardon sur ses frères par nature, qui gémissent dans la vallée des larmes. Soyez notre avocate à son divin tribunal et montrez-le-nous, au sortir de notre exil. Ainsi soit-il.

DIX-SEPTIÈME JOUR

La page divine était finie.

Les chants s'étaient tus et la prière continuait en silence au fond de tous les cœurs, pleine de larmes, de consolations et de ravissements. Par intervalles, sur la foule à genoux, lisant et relisant d'un bout à l'autre l'inscription miraculeuse, les enfants élevaient la voix. Alors au milieu des priants montait une vague rumeur, un léger bruissement, un murmure comprimé.

On eût dit le premier souffle de la résurrection de la France!

C'était l'heure où, réunie pour la prière, une affluence épouvantée se pressait à cent

lieues de là, sous les voûtes de la petite église bâtie par Louis XIII. Notre-Dame des Victoires regorgeait de monde, et des milliers de bougies y scintillaient, elles aussi, comme une autre armée d'étoiles.

— Encore un cantique à la Sainte Vierge! s'écria le curé de Pontmain.

Et Sœur Marie-Edouard entonna celui-ci, dont les couplets furent entendus jusqu'au cœur de Paris :

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous.

Souvenez-vous, Marie,
Qu'un de nos souverains
Remit notre patrie
En vos augustes mains.

La crainte et la tristesse
Ont gagné tous les cœurs,
Rendez-nous l'allégresse,
La paix et le bonheur.

En ces jours de souffrance,
Sauvez-nous du danger,
Epargnez à la France,
Le joug de l'étranger!

Des mères en alarmes,
Raffermissez les cœurs,
Venez sécher les larmes,
O Mère des douleurs.

Pendant que ces strophes si touchantes et si éloquentes remplissaient la nuit étoilée, l'immaculée Vierge, pour témoigner son bonheur d'être saluée Notre-Dame d'Espérance, éleva doucement à la hauteur des épaules les mains qu'elle avait tenues abaissées jusque-là. Puis lentement, et par un mouvement de grâce inouïe, agitant les doigts avec cadence sur un clavier dont l'écho sans doute au ciel des cieux, se perdait à travers les légions infinies, elle regardait les enfants avec un sourire plus lumineux et plus ouvert que jamais. « Voilà qu'elle rit! Voilà qu'elle rit! » s'écriaient-ils avec véhémence. Et les pauvres petits sautaient et battaient des mains, répétant avec une expression qu'aucune langue ne saurait rendre ici-bas : « Oh! qu'elle est belle! Oh! qu'elle est belle! a Li a Li; si j'avais des ailes, j'irais à Li (à Elle)..... » Spectacle d'un autre monde que l'œil des justes contemplera un jour dans la gloire. L'assistance entière priait et riait aux larmes. Ce fut un moment unique dans ce drame divin.

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous!

Vers la fin du cantique qui comptait huit couplets, l'inscription tout entière pâlit et s'effaça. Un rouleau, couleur de temps, parut courir avec rapidité sur les lettres que les enfants n'aperçurent plus. La banderole blanche s'était repliée sous le rouleau mystérieux, et quand arriva la dernière strophe :

Au chemin de la gloire,
Conduisez les soldats,
Donnez-leur la victoire,

aucune lettre n'était déjà plus visible : le ciel était uni, profond et bleu dans l'immensité.

Si le livre divin s'était subitement refermé, le drame céleste allait seulement se dénouer dans une dernière scène plus solennelle que toutes les autres.

Lorsqu'il avait pris possession de sa paroisse, le curé de Pontmain, on s'en souvient, l'avait publiquement consacrée à Marie.

« Nous avons confiance, avait-il dit, comme s'il eût soulevé, par un regard prophétique, les voiles de l'avenir, nous avons confiance, que cette bonne et tendre Mère, notre *avocate* et notre *patronne*, sous la protection de laquelle je mets ma paroisse, plaidera pour nous auprès de son divin Fils *Jésus-Christ*, Notre-Seigneur, et que la Sainte Vierge intercédera pour nous auprès de Dieu. »

Prière extraordinaire que Marie avait elle-même inspirée, en avant des desseins providentiels, et que, mot pour mot, elle allait exaucer. Avocate, c'est bien ainsi qu'elle était descendue. Elle en avait la robe et la toque dans la couronne qui reposait sur sa tête; ses bras étaient couverts, pareillement aux bras de celui qui plaide; seul le grand Juge d'où relève le châtiment et le salut de la France, était absent. Mais voici que l'heure suprême est venue. La prière est sortie de milliers et de milliers de poitrines à Notre-Dame des Victoires, de milliers et de milliers de poitrines à Notre-Dame d'Espérance, de Saint-Brieuc. Du Nord et du Midi, sur tous les points du territoire, les deux Archiconfréries ont demandé grâce. Notre-Dame d'Espérance recevait tout à l'heure

le vœu d'une magnifique bannière, et Notre-Dame des Victoires reçoit en ce moment celui d'un cœur d'argent.

La bannière de Saint-Brieuc a remporté un premier triomphe, celui de faire apparaître Notre-Dame d'Espérance sur le trône de sa gloire; le cœur d'argent offert à Notre-Dame des Victoires va en remporter un second, plus éclatant encore, celui de toucher le cœur même de Jésus-Christ, au point qu'il apparaîtra, lui aussi, dans le ciel. Tout se tient, tout s'enchaîne; tout, de minute en minute, suit une marche harmonieuse et concordante dans le drame qui se déroule.

Pontmain doit prier, et il prie, parce qu'il est le lieu du pardon, c'est-à-dire de la prière exaucée. Cette prière, demandée et commandée par l'Apparition, est nécessaire à la réalisation des miséricordes de Dieu. C'est elle qui doit couronner les hauteurs; par elle la mesure sera comblée. Et lorsque penchera le plateau de la balance, la cause de la France, broyée par le talon du Prussien, devenue la cause de Pontmain, sera présentée par Marie elle-même, son avocate et sa patronne, Mère de l'espérance et Mère de la victoire, au tribunal de *Jésus-Christ* en croix, dont

seul le sang peut laisser descendre le pardon !

Quelque chose de divin et d'humain emplit en ce moment les airs : un vent de miséricorde souffle sur la France !

Les chants s'élèvent à nouveau, mais leur intonation a changé les voix. Sur un mode plus lent et plus suppliant, les Sœurs commencent et la foule poursuit avec de plus sublimes élancements :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps,
De pardonner à nos cœurs pénitents.
Nous n'offenserons jamais plus
Un père qui nous aime.
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême,
O doux Jésus !

Voix du repentir et cri de la pénitence auxquels le visage de l'Apparition devient subitement grave. « Voilà qu'elle retombe dans la tristesse ! » disent les voyants dont les traits se sont eux-mêmes assombris. A présent ce n'est plus elle qui est invoquée, la note d'appel monte plus haut, elle va droit au Dieu des armées. Celui-ci est resté jusqu'alors invisible dans l'océan des airs, mais cette fois les cieux sont ébranlés, il va paraître.

Il est apparu sous les yeux des voyants qui tous quatre s'écrient : « Voilà encore quelque chose qui se fait ! » Qui se fait, c'est-à-dire qui se prépare. Ce qu'ils aperçoivent est un signe à l'état incomplet. Un drame est en cours; il marche, il se forme. C'est une croix rouge qui commence, haute de soixante centimètres environ, sur laquelle est un Christ également rouge. La croix, suspendue dans le vide, se trouve à un pied de la belle Dame, qui saisit le crucifix, le retient entre ses mains, légèrement incliné vers les enfants, tandis que la foule continue, elle, à chanter toujours :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.
Nous n'offenserons jamais plus
Un père qui nous aime.
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême
O doux Jésus !

Le *Parce Domine* est ensuite entonné par un chœur de voix, et dans la nuit, sur la neige et sous le ciel, les échos pleurent comme pleura la voix de Rachel, comme pleure un peuple pénitent qui prie, en demandant son

pardon : « Pitié, Seigneur, pitié pour votre peuple! Que votre colère ne soit pas éternelle contre nous! » Note première et premier refrain, prière d'appel, lancée sur les hauteurs vers une autre prière qu'elle évoque, qui n'est pas encore née mais qui sortira bientôt du cœur humilié de la France vers le Sacré Cœur de Jésus, sur les hauteurs de Montmartre :

Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie
Que nous prions aux pieds de cet autel ;
Les bras liés et la face meurtrie,
Elle a levé ses regards vers le ciel.

Vers le ciel de Saint-Brieuc d'abord, où des voix ont entonné, depuis 1848, le chant ébauché du : *Sauvez Rome et la France :* ensuite vers le grand ciel étoilé de Pontmain.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Notre-Dame d'Espérance, vous qui, à Pontmain, avez reçu, de la bouche même du Pape Léon XIII, le vocable de Notre-Dame de la Prière, en souvenir de l'insistance avec laquelle vous

nous avez invité à la prière qui sauve, et de la participation que vous avez bien voulu y prendre, en implorant pour nous le Christ sanglant qui reposait dans vos mains sacrées, daignez unir à nouveau vos prières à nos prières, car nous crions toujours vers vous. A Lourdes, à La Salette, à Pellevoisin, à Pontmain, en mille autres lieux du pays, les âmes chrétiennes sont en détresse. Elles supplient, elles implorent à deux genoux. Elles désespéreraient si la leçon de Pontmain ne leur était donnée. Unissez donc, il n'en est que temps, votre voix à nos faibles voix, pour obtenir du Cœur de votre divin Fils Jésus, la défaite de ses implacables ennemis et le triomphe de l'Eglise de France, en butte aux sectaires qui ont juré de la détruire. Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME JOUR

Ainsi chantaient les enfants, ainsi priaient les assistants. De couplets en couplets, entre la complainte française *Mon Doux Jésus* et le *Parce Domine* de la liturgie, une troisième voix s'unit à celle de la foule éplorée : La Très Sainte Vierge pria avec les assistants. Des-

cendue pour mettre fin au châtiment, elle prit en ce moment solennel la cause de Pontmain et la plaida, sublime Avocate, auprès de son divin Fils Jésus-Christ, intercédant pour la France qui venait de lui offrir un cœur d'argent à Notre-Dame des Victoires. Les yeux de la Mère étaient fixés sur la croix du Fils. Le mouvement de ses lèvres indiquait un colloque mystérieux. Il était si visible, si accentué aux yeux des voyants que, par intervalle, ceux-ci aperçurent les dents blanches de la Vision. Avec le dernier *Parce Domine*, le signe du pardon descendit, l'autel aérien qui servait de cadre à la céleste Avocate s'illumina. Une étoile se détacha subitement de celles qui lui servaient de trône, s'éleva en l'air, et, montant légère, entra dans le cercle ovale où elle alluma successivement les deux bougies qui se trouvaient à gauche. Puis, soulevée au-dessus de la tête de la Sainte Vierge, elle passa du côté droit et alluma les deux autres bougies. Après quoi, elle prit derechef son essor à travers l'auréole bleue. Parvenue ensuite au-dessus de la tête de la Dame, elle y resta immobile.

L'autel est en fête, la bénédiction de Jésus-Christ va descendre, Sœur Marie-Edouard

entonne l'*Ave maris Stella*. L'espérance, l'espérance, figurée par l'étoile, est à son apogée. Elle ne montera ni plus haut ni plus loin. La voilà qui domine, fille du ciel, les champs de bataille, océan de feu, océan de sang qui couvre la France: *Ave maris Stella!*

A ce salut porté de la terre au ciel sur les ailes de la prière, le crucifix rouge s'évanouit, et l'Apparition reprit la pose de l'Immaculée Conception. Alors une petite croix blanche se révéla, haute de vingt centimètres, piquée comme une flèche sur chacune des épaules.

La Vierge prit en même temps son inénarrable sourire.

« Voilà qu'elle rit! voilà qu'elle rit! » s'écrièrent à l'unisson les quatre témoins. Sourire le plus éloquent et le plus touchant de tous; car c'était celui de la bénédiction descendue à travers la lumière des cierges, qui annonçait la victoire remportée sur la justice de Dieu : *Mon fils se laisse toucher.* Par ce sourire et sous ces croix blanches, c'est-à-dire lavées par la prière du sang répandu par nos mains déicides, l'Apparition, ouvrant les bras, disait à la France : *c'est la paix, vous aurez la paix.*

Il était 8 h. 1/2 du soir. A mesure que les

enfants avaient expliqué ces merveilles, la foule émue avait prié de plus en plus. Mais nul effectivement n'était plus bouleversé que le vénérable abbé Guérin. Marie venait de plaider dans la cause de Pontmain la cause de la France avec une incomparable solennité. Pour lui rappeler l'acte de consécration de la paroisse à son *avocate* et à sa *patronne*, la Mère de Dieu avait voulu que les cierges et l'ovale bleu de l'autel où tant d'invocations avaient été faites, fussent les témoins de la miséricorde, comme ils avaient été les témoins de la prière. A l'instar de la bannière de Jeanne la libératrice, ayant été à la peine, il était bien juste qu'ils fussent à l'honneur.

Et c'était un enchantement!

— Mes chers enfants, interrompit à ce moment le prêtre, sorti de son grand silence, faisons ensemble la prière du soir.

La foule se mit à genoux. On récita le *Pater* et l'*Ave*..... Mais voilà qu'aussitôt, pendant l'arrêt de l'examen de conscience, les voyants, qui n'avaient pas quitté des yeux la céleste messagère, annoncèrent qu'un grand voile blanc, parti de dessous les pieds de la Sainte Vierge et montant avec lenteur,

la dérobait jusqu'à mi-corps. S'élevant ensuite peu à peu, il l'enveloppa jusqu'au cou. La figure cependant leur souriait toujours.

Sourire de l'adieu, car bientôt le visage fut caché à son tour. Seule la couronne resta visible avec l'étoile qui scintillait dessus, puis tout disparut: le grand cercle bleu, les quatre bougies allumées, et les trois étoiles que personne n'a revues depuis aux profondeurs du firmament.

De la grange où il était à genoux, l'abbé Guérin interpella les enfants.

— Voyez-vous encore? leur demanda-t-il.

Et tous ensemble, d'une voix triste qui traduisait le charme rompu :

— Non, Monsieur le Curé, tout a disparu, c'est tout fini.

Il était à peu près 8 h. 3/4.

Au même moment un chrétien aux oreilles duquel le nom de Pontmain n'avait jamais été prononcé, s'était recueilli en sa demeure. Profondément bouleversé par ce qu'il venait de voir, d'ouïr et de sentir à Notre-Dame des Victoires, il prenait une feuille de papie pour y laisser déborder le trop plein de son cœur. Lui aussi était sous le charme intime

d'une espérance soudaine, et tandis que la bienheureuse Apparition s'évanouissait lentement au ciel des cieux, un rayon lointain de ses étoiles lui tomba sous la plume qui d'un seul trait, à *9 heures du soir*, écrivit à l'abbé Amodru la lettre mémorable que voici :

Paris, 17 janvier 1871.

« Monsieur l'Abbé,

» Je reviens de Notre-Dame des Victoires, profondément ému des paroles que, dans une improvisation évidemment *inspirée*, vous avez adressées ce soir aux nombreux fidèles réunis au pied de l'autel de Marie.

» Déjà bien souvent, en dépit de nos rêves et malgré les nuages sombres dont notre horizon se voile de plus en plus, vous avez ranimé notre foi chancelante, et, puisant dans votre cœur une inaltérable confiance en la Très Sainte Vierge, vous nous avez répété ce cri que vos lèvres articulent avec une émotion si communicative : Non, Paris ne tombera pas au pouvoir de l'ennemi et ne périra pas. *Une barrière infranchissable* s'élève entre lui et la capitale menacée. Notre-Dame des Victoires nous garde et nous défend.

» Mû, j'allais dire entraîné, par une confiance qui semble puiser une force nouvelle dans le péril qui grandit d'heure en heure, vous venez ce soir même, dans un langage aussi pieux qu'émouvant, de faire passer en nos âmes attristées la sainte conviction qui anime la vôtre !

» Une pensée, avez-vous dit, se présente en ce moment à mon esprit. Nous allons tous publiquement et solennellement supplier la Très Sainte Vierge de nous venir en aide, et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint temple consacré à sa gloire, sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent qui apprendra aux générations futures qu'aujourd'hui, *entre 8 et 9 heures du soir*, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires et a été sauvé par elle !

» Un tel discours, prononcé dans un semblable moment, appuyé, sanctionné d'ailleurs d'une exhortation véhémente de M. le curé, devait aller directement au cœur de chacun des assistants. Un long frémissement s'empara en effet de la pieuse assemblée, qu'un souffle divin venait de transformer tout à coup. L'émotion qui s'est emparée de

moi s'est produite dans toutes les âmes, c'est avec bonheur que je le constate, et chacun voudra, je n'en doute pas, réaliser au plus tôt un vœu à la fois si saint et si consolant.

» Je m'empresse, quant à moi, de venir dès ce soir même vous prier d'en recevoir ici l'expression solennelle. Veuillez, s'il se peut, l'offrir demain matin à Notre-Dame des Victoires, la suppliant de daigner l'accueillir comme un encens d'agréable odeur, composé des prières aussi bien que des vœux de ses plus fidèles sujets.

» Et maintenant, Monsieur l'Abbé, laissez moi vous le dire, avec le respect dû à votre personne, aussi bien qu'à votre caractère: Vous avez su, en ces temps de défaillance et de découragement, maintenir en nous, vos fidèles auditeurs, la foi qui soutient et l'espérance qui fortifie. Ce double sentiment, je dirais cette double vertu, si je ne parlais ici que des autres, a été le partage de tous ceux qui ont écouté votre voix. Je n'en veux d'autres preuves que cette parole dite à mon oreille au moment de la sortie du temple : « La « Sainte Vierge ne saurait se montrer insen- » sible à une foi si vive. *Avant huit jours,* » *la paix sera signée.* »

» Nous aurons donc, grâce à vous et à Notre-Dame des Victoires, attendu avec un calme égal à notre résignation l'heure fixée par la Providence pour le salut de notre malheureux pays. Cette heure bénie et si souvent attendue *a sonné ce soir, quelque chose me le dit.* A l'exemple du vieillard Siméon, nous pourrons bientôt entonner le cantique d'allégresse : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* et les annales de l'Archiconfrérie, déjà si riches en pieux souvenirs, s'illustreront encore de cette date à jamais mémorable: **17 janvier 1871.**

» Daignez, etc., etc.

» MARTEL,

» *Contrôleur des monnaies.* »

Prophéties et célestes coïncidences, tout rayonna autour de l'événement. Rien ne manqua, pas même le témoignage du vainqueur, à cette incomparable soirée de la France. A la pointe du jour qui suivit, sentant que tout avait changé de face, que le sol lui manquait en quelque sorte sous les pieds, il s'écria avec étonnement : « C'est fini, nous n'irons pas plus loin. Là-bas, du côté de la Bretagne, **une Madone invisible nous barre le chemin.** »

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15*).

PRIÈRE

Je vous salue, Notre-Dame d'Espérance, vous qui avez obtenu notre grâce du Cœur sacré de votre Fils, depuis si longtemps irrité contre nous. Une fois de plus, nous déclarons vous devoir une éternelle reconnaissance et nous vous saluons, Notre-Dame des Victoires, vous la victorieuse des Allemands qui avaient vaincu la France. Revenez, revenez parmi nous. Montrez-nous de nouveau votre sourire. Faites-le briller sur nos âmes, ce sourire de Pontmain. Il a charmé le cœur de Jésus.; il charmera les nôtres au milieu des tristesses dont ils sont accablés. Il leur rendra l'espérance de la victoire, dont ils ont si grand besoin. Il les soutiendra, il les ranimera pour de nouveaux combats, en face des nouveaux dangers que nous courons. Car, après quarante ans, nous chantons derechef, nous chantons toujours :

La crainte et la tristesse
Ont gagné tous les cœurs;
Rendez-nous l'allégresse,
La paix et le bonheur.

En ces jours de souffrance,
Sauvez-nous du danger;
Epargnez à la France
Le joug de l'étranger.

Des mères en alarmes,
Raffermissez les cœurs;
Venez sécher les larmes,
O Mère des douleurs!

Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME JOUR

Pendant que se manifestait ainsi la grande révélation de la fin de la guerre, les Prussiens, après avoir refoulé sur toute l'étendue du département les débris vaincus de l'armée de la Loire, étaient venus camper en vue de Laval. Leur avant-garde n'en était qu'à deux et trois kilomètres sur les coteaux qui dominent l'étang de Barbé, du côté de Bonchamp. Le général Schmidt avait reçu l'ordre de s'emparer de la ville, classée parmi les villes riches. Il la regardait si bien comme tombée en son pouvoir, que d'avance il l'avait frappée d'une contribution de trois millions. A l'évêché du Mans, où il s'était installé, le commandant en chef du corps d'armée disait, le soir du mardi 17, à Mgr Fillion : « En ce moment, mes troupes sont à Laval. »

Parole humaine qui comptait sans l'intervention du ciel. Non, les troupes n'étaient point à Laval. Le dernier combat de Saint-Jean-sur-Erve en avait arrêté la marche dès le lundi, et le mardi soir, à la vue des positions conquises par les Français, elles s'étaient tenues sur leurs rangs, sans faire un pas de plus, de sorte que leur entrée dans la place avait été remise au lendemain.

Le mercredi, dès la pointe de l'aurore, le feu recommença. Saisie de terreur, la population de Laval entendait distinctement tous les coups de canon et le bruit strident des mitrailleuses. La canonnade se prolongea jusque 2 heures de l'après-midi. De moment en moment la ville s'attendait à être envahie et rançonnée ; mais quand le soir fut venu, malgré les chocs terribles qu'elles avaient subis, nos troupes maintenaient toujours leurs positions, face à l'ennemi.

Le jeudi 19, aussi loin que nos éclaireurs purent se porter le long de la rivière, ils aperçurent d'innombrables soldats prussiens, dont il était impossible de découvrir les mouvements. Et ce fut tout. Ce jour-là aucune manifestation n'eut lieu.

Le 20, quatre coups de canon retentirent.

D'où venaient-ils? Que signifiaient-il? On ne pouvait le deviner. L'effroi entra dans toutes les âmes. Une bataille, oui, une bataille générale, se disait-on, allait commencer. Alors un moment de panique indescriptible s'ensuivit. La pensée d'un vœu à Notre-Dame d'Avesnières s'empara de toutes les âmes, qui affluèrent de divers côtés à l'évêché pour lui communiquer leur résolution.

Il fut décidé que l'on s'engagerait à restaurer dans le délai de dix années la tour de la flèche de l'église d'Avesnières, si la Sainte Vierge préservait la ville de Laval des horreurs du pillage et de l'incendie.

Entre temps, le bruit se répandit dans la cité que Mgr Wicart irait à 3 heures prononcer solennellement ce vœu dans l'église d'Avesnières, nouvelle qui réjouit les cœurs et ranima la confiance. A l'heure fixée, trois à quatre mille personnes envahissaient à flots pressés la vieille église, où Monseigneur arriva suivi des membres de son Chapitre et d'un nombreux clergé.

On a lu plus haut la touchante formule du vœu que l'évêque, au nom de tous, prononça du haut de la chaire, et qui fit rentrer l'espérance et la consolation dans toutes les

âmes. La nuit qui suivit fut tranquille; la journée le fut également. Dans toutes les directions, les Prussiens n'apparaissaient plus. A peine quelques groupes dispersés, çà et là, du côté de la Sarthe et de l'Orne en composaient-ils plus tard l'arrière-garde. C'était bien la fin de la guerre.

Par quels secrets ressorts? sous quel vent prodigieux? Tout cela parut aux yeux de l'ennemi lui-même un inexplicable mystère. Confirmant de tous points cet arrêt subit qu'aucune cause apparente ne pouvait expliquer, le journal du grand état-major allemand, enregistre comme il suit ce mouvement de retraite inattendu :

« Le 17 janvier, dit-il, le 9e corps faisait occuper Sillé-le-Guillaume par les troupes de tête seulement. Le 10e corps rappelait à lui le colonel Leckmann. Après avoir relevé l'infanterie et une partie de l'artillerie, attachée à la colonne du général Schmidt, il les mettait en marche, avec mission de suivre l'adversaire aussi longtemps qu'elles le pourraient, sans engager une affaire sérieuse. La 20e division s'établissait auprès de Vaiges pour former repli.

Le général Schmidt, prenant par la grande

route, atteignit les bords de la Jouanne sans être inquiété. Informé que les colonnes ennemies rétrogradaient du côté de Montsûrs, il envoya un détachement assez fort, conduit par le colonel d'Avensleben, pour leur barrer le passage.....

Dans la direction de Laval, on rencontrait des troupes de toutes armes. Les dragons de Magdebourg battaient le pays au sud de la grande route et se heurtaient à une **vive résistance qui les empêcha d'avancer.**

Le général Schmidt *arrêta alors son mouvement* et installa les troupes en *cantonnement* derrière le cours d'eau de la Jouanne. Le 18, la colonne d'Avensleben ramenait avec elle une centaine de prisonniers, *venait prendre ses quartiers derrière Vaiges.* »

Ainsi se trouvèrent réalisées les promesses de l'apparition bénie. Ainsi le 17 janvier, sous la nuit tombante, les troupes du général Schmidt s'arrêtèrent derrière la Jouanne, et le 18 au matin, c'était la retraite de Vaiges!

Le premier pas s'accomplissait ainsi vers cette paix que les priants de Pontmain demandaient avec une ardeur si persévérante. Car, à peine l'invisible main avait-

elle tracé dans le ciel son céleste message à la France : *Dieu vous exaucera en peu de temps.* que sur toute la surface du territoire envahi, des milliers de liens s'étaient rompus, des milliers de volontés subissaient une détente mystérieuse. Le premier jour de la neuvaine commencée le 17 à Notre-Dame des Victoires avait été le signal du prodige. Dix jours après l'apparition de Pontmain, neuf jours après le vœu d'Avesnières, le 28 janvier, à minuit, l'armistice était conclu à Versailles et la paix garantie. La France cessait enfin de mourir, fortifiée par l'espérance et sauvée par l'étoile de la Vierge libératrice, plus redoutable que les armées rangées en bataille.

EN PEU DE TEMPS !

La France en larmes avait engagé un dialogue avec le ciel. Elle avait écrit des amendes honorables et des vœux. Marie à son tour, dialoguant avec la France, avait voulu pareillement *écrire* sa réponse à ses amendes honorables et à ses vœux ! Médiatrice divine, Ambassadrice de l'espérance et de la miséricorde, elle venait d'apporter à la terre, sur un seul parchemin, un double message.

Aux prières du tombeau de saint Martin de Tours, au vœu du Chapitre insigne de la cathédrale de Rennes, aux supplications de Laval, au vœu de la bannière de Saint-Brieuc, au vœu du cœur d'argent de Notre-Dame des Victoires, aux prières de Pontmain et à toutes celles qui s'étaient élevées en secret du fond des âmes, sur tous les points du territoire envahi, l'apparition avait répondu par un mot d'encouragement et d'espérance : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps* ●

La phrase était complète, elle suffisait à tous les désirs.

Mais en ce moment quelque chose de tout-puissant sur le cœur de Jésus s'agitait aussi dans les profondeurs. Si le trait accentué et fort qui souligne *mon Fils se laisse toucher* fait une allusion formelle à l'autre phrase, celle de La Salette : *je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils :* s'il est en face du terrible châtiment de 1871, l'antithèse ou la juxtaposition des avertissements de 1846, alors que Marie avait annoncé à Mélanie et à Maximin la « Grande Nouvelle », expression dont elle s'était servie pour frapper les esprits ; s'il proclame solennellement la

vérité du récit des Alpes, comme si on lisait sur la banderole: Peuple de France, mon peuple, avais-je raison de t'avertir? Es-tu convaincu maintenant? As-tu senti, oui ou non, ce bras de mon Fils appesanti sur toi?..... toi qui avais secoué la tête avec incrédulité, au lieu d'accueillir comme elles le méritaient mes prévenances maternelles sur la montagne des Alpes, mes désolations et mes larmes; toi qui avais bouché tes oreilles au lieu de les ouvrir, lorsque deux fois de suite, pour en marquer la haute importance, j'avais congédié mes deux confidents par ces paroles : *Allez, mes enfants, ce que je viens de vous dire, faites-le passer à tout mon peuple;* si le trait, dis-je, qui souligne le second message pour rappeler le premier est un signe de reproche, tiré sous les paroles de la miséricorde enfin obtenue, ne serait-il pas en même temps, à cette heure du monde, la réponse du ciel au mémorable événement qui vient enfin de sortir de l'abîme de nos malheurs, avec le vœu formulé à Poitiers, d'élever un temple national au Sacré Cœur de Jésus? Parmi toutes les prières qui sont montées au trône de Dieu, celle-là a fait pencher la balance. Le monument de l'expiation, de la

pénitence, de la réparation vient de sortir du cœur de la France. Avant de s'élever à Montmartre, sa flèche a touché d'une blessure de miséricorde le cœur du Christ qui aima les Francs. La Vierge de Pontmain en a donné l'assurance. *Mon Fils se laisse toucher.* Phrase sublime, dans ses lettres d'or, qui n'est ni accompagnée ni suivie d'un point final, parce qu'elle ne doit plus avoir de fin. Le monde et la dernière phase du monde seront sa durée. C'est à proprement parler, avec le Vœu national, le règne du Sacré Cœur de Jésus qui est ouvert, ainsi que la Vierge de Pellevoisin le répétait une deuxième fois cinq ans après, quand elle disait à la voyante, en parlant des Français : LES TRÉSORS DE MON FILS SONT OUVERTS : QU'ILS PRIENT.

C'était le message de Pontmain répété une deuxième fois.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Notre-Dame des Victoires, vous êtes avec le Sacré-Cœur de Montmartre la gloire et le paratonnerre de Paris. En reliant par un invisible

arc-en-ciel la soirée du 17 janvier entre Paris, Saint-Brieuc et Pontmain, vous avez voulu signifier que votre message d'espérance était la réponse aux prières de la nation tout entière. Votre intervention en notre faveur ne fut jamais plus visible. Que les yeux des aveugles s'ouvrent à la lumière d'un tel prodige, prodige que rien ne saurait expliquer et dont seules les annales de notre histoire ont été favorisées. Soyez-en à tout jamais bénie, céleste Libératrice du 17 janvier. Ainsi soit-il.

VINGTIÈME JOUR

Si le 17 janvier 1871 le Fils de Marie se laissait toucher, c'est évidemment, comme il a été dit plus haut, qu'il avait été en colère, non seulement par l'ingratitude de son peuple, ses désobéissances et ses prévarications énumérées par l'apparition de La Salette, mais encore par une infidélité de fond, par une faute capitale qui devait cesser, sous peine d'anéantissement, du côté de la France. Colère terrible, colère du Fils de Marie, qu'étais-tu donc et d'où venais-tu ? Ces vents et ces éclairs,

cette longue suite de signes du ciel au milieu d'épouvantables malheurs me bouleversent l'âme. Après une inexorable et effroyable guerre, pourquoi cette paix solennellement annoncée dans le ciel étoilé par la Vierge de Pontmain à la France, puis signée quelques jours plus tard, avec l'Alsace-Lorraine pour rançon, dans le palais désert de Versailles, entre la France sans souverain et Guillaume de Prusse, proclamé empereur d'Allemagne sur le trône de Louis XIV, alors que Louis XIV est couché depuis cent cinquante ans sur les lauriers de sa conquête de l'Alsace, alors que depuis cent ans Louis XV dort aussi son dernier sommeil sur les lauriers de sa Lorraine conquise à la France.

Ce n'est plus ici Charlemagne qui triomphe et refait au profit de la fille aînée de l'Église le saint empire d'Occident. La France vient de voir ses drapeaux emportés dans les fourgons de l'étranger. Jamais guerre n'en a fait pareille hécatombe : Metz en a perdu des milliers ; Sedan en a abandonné d'autres, ensevelis parmi les trophées du vainqueur. Louis XIV, s'il ressuscitait au milieu des splendeurs désolées de son Versailles, maintenant occupé par l'état-major du nouvel

empereur, ne verrait plus que sang, plus que larmes, plus que deuils, plus que les grandes aigles noires du nord, flotter à la place de la fleur de lis d'or qui fit autrefois le tour du monde et qui n'existe même plus sur ses malheureux étendards!..... Inexorable fatalité! Les voilà qui s'en vont, qui sont déjà partis de l'autre côté de l'Alsace-Lorraine, frissonnants et caducs, comme les feuilles d'une forêt traversée par un violent ouragan.

Pourquoi le 17 au soir, cette apparition de Pontmain, prodige de miséricorde, et le 18 au matin, c'est-à-dire quelques heures après, cette autre apparition toute différente de Guillaume Ier à Versailles, prodige de déchéance pour la France, pour sa monarchie, pour son drapeau? Pourquoi cette étonnante et visible corrélation des événements? Histoire, histoire, ouvre-toi! Seule tu peux donner l'explication de ce prodigieux contraste et apprendre aux générations futures le sens profond de ce message souligné par une main céleste, en majuscules d'or, sur la banderole de Pontmain :

Mon Fils se laisse toucher.

Sous les voûtes d'un cloître ignoré s'épanouissait autrefois, comme une blanche fleur en son jardin, une âme sainte que Dieu avait choisie pour une grande œuvre entre lui et les hommes. En pleine gloire du grand siècle de Louis XIV, alors que l'Europe civilisée tournait de tous côtés ses regards vers celui que l'on appelait le roi-soleil, une religieuse du nom de Marguerite-Marie, à la suite de plusieurs révélations descendues du ciel, écrivait que Notre-Seigneur, *en prévision de malheurs prochains*, voulait se servir de notre patrie pour réparer les amertumes et les outrages qui lui étaient prodigués, et qu'il demandait l'érection d'un édifice à son divin Cœur, pour y recevoir la consécration du roi, des grands de la cour, de tous les enfants de la France.

« Il veut, disait-elle, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré, pour y recevoir autant de plaisir à voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, qu'il a senti d'amertume à se voir, au cours de sa passion à Jérusalem, anéanti à leurs pieds.

« Fais savoir, lui avait dit en propres » termes le Fils de Dieu, fais savoir au Fils

» aîné de mon Sacré Cœur, que je veux me » servir de lui pour l'exécution de mon dessein » qui est de faire bâtir un édifice où sera le » tableau de mon divin Cœur, destiné à » recevoir la consécration et les hommages du » roi et de la cour. »

La Bienheureuse faisait ensuite l'énumération des faveurs de toutes sortes, spirituelles et temporelles, que la nation prédestinée attirerait sur elle, si elle donnait au Sacré Cœur le plaisir si ardemment désiré. Le céleste Confident sollicitait en outre que l'image de ce Cœur fût exposée et honoré dans toutes les familles, puis placé sur les drapeaux du pays qui, *par là*, deviendraient *invincibles* et *plus glorieux que jamais*; enfin que les représentants du pouvoir — qui se résumaient alors dans le roi — fissent auprès du Saint-Siège les démarches voulues pour obtenir l'approbation de la messe et du culte du Sacré Cœur. Comme conclusion à ses lettres, Marguerite-Marie ajoutait néanmoins que *tout cela était bien difficile, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre, que pour toutes les autres difficultés que Dieu permet, afin de faire voir sa puissance qui peut tout ce qui lui plaît, quoiqu'il ne le fasse pas toujours,*

ne voulant pas violenter le cœur de l'homme. IL Y FAUDRA DU TEMPS ET RIEN MOINS QUE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

Il faudra prier et faire beaucoup prier pour cela.

D'effroyables malheurs seront aussi nécessaires. »

Louis XIV, appelé par Notre-Seigneur « le fils aîné du Sacré Cœur » parce qu'il l'avait choisi pour répandre ce culte, non seulement en France, mais encore dans tous les royaumes de l'Eglise universelle, n'exécuta point, soit qu'il n'y crut pas, soit qu'il l'eut ignorée, la demande qui lui était venue du ciel. Les tendres et magnifiques avances du Cœur de Jésus demeurèrent sans résultat. Le temple ne fut pas élevé ; le roi ne lui consacra ni sa personne ni son royaume. Du faîte des grandeurs où il était assis, environné du cortège pompeux de toutes les illustrations, capitaines, orateurs, artistes, pléiades de génies comme la France n'en avait jamais vu de réunis, Louis XIV était bien loin de soupçonner l'avenir qui s'ouvrait béant sous ses pas ! Il eût secoué la tête si on lui eût parlé des graves périls qui menaçaient le royaume, et celui-ci, touché par le souffle impur de

l'hérésie, n'en allait pas moins descendre, par une pente aussi rapide que terrible, du Roi-Soleil à Louis XV, de Louis XV à Voltaire, de Voltaire à Robespierre, de Robespierre à Marat.

Le Christ, qui avait tout prévu, apportait à point nommé le paratonnerre qui devait conjurer cet épouvantable orage, avec des promesses telles que ses avances auraient dû être, semble-t-il, irrésistibles.

Mais, impuissant auprès de Louis XIV, le message divin ne le fut pas moins auprès de Louis XV, comme du reste auprès des gens d'église à ses débuts, tant le surnaturel est difficile à implanter ici-bas; il ne prend racine qu'au milieu des persécutions. Pourtant le Dauphin, fils de Louis XV, en reçut l'héritage intact avec le désir d'y donner suite. De concert avec sa mère, Marie Leczinska, avec sa sœur, la vénérable Louise de France, il fit bien ériger, dans le palais de Versailles, une chapelle en l'honneur du Sacré Cœur, chapelle qui subsiste toujours, mais la mort arrêta le jeune prince en si bon chemin.

Avec LouisXVI la dévotion au Sacré Cœur monta sur le trône de France. Elle y monta,

non comme dévotion publique, mais comme religion privée du prince et de la famille royale. Lorsque la tempête eut passé, balayant en sa fureur et les autels et le trône, le Sacré-Cœur descendit avec les illustres captifs dans la prison du Temple. Il y fut leur unique soutien, la consolation de leurs derniers jours. Au cours d'une perquisition qu'ils y firent, Hébert et Chaumette ne découvrirent que deux choses au Temple : l'image du Sacré-Cœur et un livre de prières où se trouvait une feuille de quatre pages, écrites à la main. L'image appartenait à Madame Elisabeth, la feuille renfermait l'acte de consécration de la France au Sacré Cœur.

Pénétré de la conviction intime que le bras de Dieu n'était appesanti à ce point sur la France que parce que ses prédécesseurs n'avaient pas répondu à l'appel miséricordieux de Jésus, Louis XVI avait, lui aussi, écrit dans sa prison son Vœu national, vœu si touchant qu'il est impossible de le lire sans verser des larmes; vœu si profond, si suppliant, si plein d'angoisse qu'en le répétant, les genoux fléchissent et le cœur se remplit d'une incomparable pitié.

Mais ce cri sublime, qui ressemble à un

gémissement prolongé d'agonie dans les profondeurs du Temple, alla se briser impuissant contre les voûtes de pierre. La Révolution satanique n'en continua pas moins à opérer son œuvre de démence. A la place du Sacré Cœur de Jésus, elle adora le cœur abominable de Marat, réalisant ainsi le vœu de Louis XVI mourant sur l'échafaud : « *Je prie Dieu que ce sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France !* »

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Sacré Cœur de Jésus, je vous salue, source vive et vivifiante de la vie éternelle, trésor infini de la divinité, fournaise ardente du divin amour ! Vous êtes le lieu de mon repos et de mon asile. O mon doux Sauveur, embrasez mon cœur de l'ardent amour dont le vôtre est embrasé, répandez dans mon cœur les grandes grâces dont le vôtre est la source, et faites que mon cœur soit tellement uni au vôtre que votre volonté soit la mienne, et que la mienne soit éternellement conforme à la vôtre, puisque je désire que désormais votre sainte volonté soit la règle de tous mes désirs et de toutes mes actions. Ainsi soit-il.

VINGT ET UNIÈME JOUR

Pendant que notre pays oubliait ainsi sa mission, Jésus, lui. n'était infidèle ni à ses promesses ni à ses instances. A divers intervalles, il les rappela aux âmes saintes auxquelles il se plaignit de son abandon. La Mère Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, écrivait en 1815 : « Il y a lieu d'espérer que Sa Majesté Louis XVIII cédera au désir de ses plus fidèles sujets et que, accomplissant le vœu de Louis XVI, il mettra son royaume sous la protection du Sacré Cœur. Ce fut ensuite le tour de la Sœur Marie de Jésus, du couvent des Oiseaux, à Paris. Jésus lui rappela les demandes adressées à la bienheureuse Marguerite-Marie. Il lui fit connaître son ardent désir de voir le vœu de Louis XVI accompli, c'est-à-dire le royaume de France consacré au Sacré Cœur, une fête solennelle célébrée tous les ans le vendredi après l'octave du Saint Sacrement, une chapelle bâtie et un autel érigé en son honneur.

La révolution du 1830 éclata et le vœu

national, toujours ballotté et jamais parvenu à terme, fut derechef ajourné, sans espoir visible d'aboutir.

Qu'advint-il alors?

Alors..... alors..... la Vierge apparut à la Sœur Catherine Labouré; alors..... alors..... elle lui annonça toute une série de châtiments et de malheurs qui allaient tomber sur la France. Alors, en 1846, un premier coup de tonnerre éclata subitement sur les hauteurs de La Salette: *Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils!*

Colère de l'Agneau, la plus terrible des colères; vengeance du Bel Amour, méconnu et méprisé, la plus cruelle et la plus obstinée, que rien ne fléchit, que rien n'arrête, que rien ne désarme, pas même les larmes d'une Mère éplorée, la Mère des Sept-Douleurs: *Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils!*

Depuis cent cinquante ans qu'elle frappait à la porte avec des voix d'amour et des promesses de bénédictions, sans que personne lui ouvrît; depuis cent cinquante ans qu'elle attendait au seuil même de la France, la patience de Dieu avait fini par se lasser. La mesure était devenue comble. Sa colère alors

s'était allumée comme un éclair de tempête, et Marie, qui portait pour nous le poids de sa justice prête à descendre, pleurait sur les hauteurs : *Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils!*

La tristesse de la Vierge était inouïe. Ses mains, ses mains de mère, naturellement faites pour s'ouvrir et pour donner, restèrent cachées dans sa robe de servante du Seigneur, si bien que les voyants ne les apercevaient pas. A la France qui n'avait rien apporté à Jésus, sauf le témoignage persévérant de son ingratitude et de sa rébellion, Notre-Dame de La Salette n'apportait rien, sauf l'annonce des châtiments qui s'accumulaient sur elle : « Vous ne saurez jamais ce que j'ai fait pour vous autres », gémissait-elle : *Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils!*

Vingt-quatre ans s'écoulent encore, mais voilà que l'image du Sacré-Cœur ressort à nouveau du milieu des événements. Vers la fin du mois d'août 1870, un laïque s'entretenait tristement avec un prêtre de la situation. Jusqu'à ce jour, disait M. Auguste Fiot à son ami, l'abbé Herpin, aumônier de la princesse Clotilde, jusqu'à ce jour rien n'a été fait pour intéresser le ciel à la cause de nos

malheurs. Rien du côté de l'impératrice, rien du côté du peuple. L'impératrice devrait aller à pied à Notre-Dame, vêtue de deuil et suivie de tous les corps constitués, pour y consacrer le royaume au Sacré Cœur.

— Vous avez raison, répondit l'abbé Herpin.

Et tout aussitôt il se rendit chez la princesse Clotilde. Celle-ci, qui goûtait l'avis, partit à son tour pour les Tuileries, proposa à l'impératrice un acte solennel. L'impératrice répondit que l'empereur, s'il eût été à Paris, aurait lui-même fait cette consécration.

Survint la débâcle de Sedan. L'empire tomba et le Vœu national subit dans sa chute un nouvel atermoiement.

Et voilà qu'une nuit noire s'étendit sur la France. Aux revers succédèrent les revers, les désastres aux désastres. Du milieu de ces ténèbres, à travers les flots du sang répandu et sur l'amoncellement des drapeaux de Metz rendus à l'étranger, un seul rayon d'espoir illumina pourtant le champ de bataille de la défaite : ce fut la bannière de Patay. Chose mémorable entre toutes! De même qu'en 1793, le recours au Sacré Cœur s'était présenté de lui-même aux prisonniers du Temple,

de même, après soixante ans de sommeil, il se réveilla dans l'âme des vaincus, à la lueur sanglante de nos malheurs.

Nous avons raconté plus haut la façon dont la pensée vint alors à MM. Legentil et Rohault de Fleury, d'intéresser le Sacré Cœur à la cessation de nos calamités.

« Nous espérions encore la délivrance, écrivait M. Legentil ; sur certains points la victoire nous avait conservé quelques sourires et nous pouvions croire au retour de ces jours de triomphe, si nombreux dans notre histoire. Mais un moment arriva où la pensée du plus immense désastre s'imposa à nos esprits. Alors il nous parut nécessaire avant tout de chercher à désarmer la colère divine par un grand acte d'expiation et de pénitence qui serait aussi, avec l'aide de Dieu, un moyen de préservation, et ce moyen, dans notre pensée, parut être l'érection à Paris d'une église monumentale dédiée au Sacré Cœur.

» Elle s'élèverait dans la ville coupable et châtiée, comme une amende honorable, faite sur le lieu du crime. En même temps elle repousserait les dangers du présent, elle servirait de leçon pour l'avenir, et ce mo-

nument de foi apprendrait à nos neveux nos malheurs, notre repentir et, s'il plait à Dieu, notre délivrance. »

Une formule fut donc rédigée qui unissait la mère et la fille dans une même pensée, protestant avec énergie contre les malheurs de l'une et de l'autre, et promettant, si Dieu sauvait Paris, si Dieu sauvait la France et délivrait le Saint-Siège, que M. Legentil contribuerait, selon ses moyens, à la construction dans Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré Cœur.

On sait le reste. C'est le 11, il faut le répéter, c'est-à-dire le mercredi qui précéda l'apparition de la Vierge de l'espérance, laquelle eut lieu le mardi 17 janvier, que la formule du vœu prit son premier essor, en même temps que sous le ciel étoilé de Pontmain se levait la magnifique aurore boréale qui émerveilla tous les habitants de la contrée, comme un *signe du temps*.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, chef-d'œuvre de la sagesse éternelle dans l'œuvre de la création des mondes, vous

qui ne faites rien de superficiel et dont les manifestations ont un sens profond pour l'enseignement des âmes, nous vous demandons en grâce que celle de Pontmain ne soit jamais oubliée. Parmi tous les messages que vous avez transmis à la terre, nul n'est plus formel ni plus accentué que celui-ci. Il n'est point parlé, il est écrit. Pontmain est le lieu de vos écritures solennelles en majuscules d'or, comme sur le labarum de Constantin; il est la bourgade du parchemin céleste où la France est appelée à reporter incessamment ses regards, parce qu'il lui parle de son passé, de son présent et de son avenir. Tout y serait mystère, dans la façon dont il est libellé, s'il ne trouvait son explication admirable de sens, à la lumière des événements qui se sont déroulés, se déroulent et se dérouleront encore. O Marie, notre Mère, aidez-nous à le bien comprendre, afin d'en tirer profit pour nos âmes. Nous vous en supplions, en notre nom et au nom de la France, votre royaume. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

Le vœu national! Le vœu national! Telle était, en décembre 1870 et en janvier 1871, la préoccupation qui s'agitait au fond des entrailles du pays, tandis que les événements

les plus prodigieux se déroulaient à la surface. La terre et le ciel semblaient en conflagration, comme si un nouveau monde allait en sortir. Par en haut grondaient toutes les foudres du ciel, par en bas montaient toutes les angoisses de l'abandon, les cris des blessés, la flamme des incendies, la fumée des torrents du sang répandu, le fracas des ruines, les voix de l'agonie et par-dessus tout les prières des âmes saintes qui demandaient grâce et pardon. A Notre-Dame d'Espérance, à Notre-Dame des Victoires, à Pontmain, de toutes parts, comme on l'a vu, les bras s'étaient levés du côté de la Vierge libératrice. Deux vœux à Marie étaient écrits, un troisième au Sacré Cœur de Jésus l'était aussi. N'était-ce point l'heure prédite par la bienheureuse Marguerite-Marie, quand, en prévision des obstacles que soulèverait Satan, elle avait écrit ces graves paroles : *Il y faudra beaucoup de temps, et rien moins que la toute-puissance de Dieu. Priez et faites prier pour cela.*

A ce concert de supplications qui avait abouti à des vœux, des vœux écrits pour elle, l'Apparition écrivait, elle aussi, sa première réponse : MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●

Aussi longtemps que le point mystérieux resta posé au bout de la phrase connue, le vœu de Poitiers, cœur de la France au Cœur de Jésus, demeura sans réponse. « C'est la fin de la guerre », murmura la foule. Or, voilà que sous les yeux des voyants étonnés la plume invisible de l'Apparition était revenue à la ligne. Après trois révolutions et cinq trônes renversés par les fils de Satan, la Vierge de Pontmain continue de dicter et d'écrire. Au simple papier de M. Legentil, qui s'était souvenu de Louis XVI, à la bannière des zouaves, qui flottait en l'air avec le Sacré Cœur, elle répondit par un parchemin, par une bannière du ciel. L'encre noire de la terre avait parlé, voici maintenant que parlait l'encre d'or de Dieu : *Mon Fils se laisse toucher.*

La Vierge tenait entre ses mains un crucifix rouge, replongé à la source du sang que la lance de Longin fit couler, lorsqu'elle perça le Cœur de Jésus. Reproche sanglant, élevé dans les airs pour être visible aux regards de tous. Le voilà, oui, le voilà ce Jésus-Christ que tu as tant méprisé ; la voilà, France ingrate, cette Victime d'amour qui t'a attendue si longtemps, elle qui

pourtant a aimé à ce point les hommes!

Deux croix blanches se révélèrent en ce moment sur les épaules de l'Apparition, symbole et confirmation du double message qui arrivait à la terre. Et toutes deux chantaient, sous le ciel étoilé, ce duo de paix; paix de la part du Fils, paix au nom de la Mère, que Marie, céleste parlementaire envoyée par Dieu, apportait à la France.

L'événement de Pontmain portait avec lui de tels caractères qu'il ne pouvait, une fois connu par le détail, soulever d'objections, même parmi les incrédules. Il constituait plus qu'une certitude historique, il était l'évidence même. Par le trouble profond des temps, par les larmes qui étaient au fond de toutes les âmes, le bruit s'en répandit aux alentours avec la rapidité de l'éclair. A Saint-Mars-sur-la-Futaie, à Saint-Ellier, dans plusieurs autres bourgades, une lueur extraordinaire dans la nuit avait été aperçue, pareille à la lueur lointaine d'un incendie. On s'était rappelé l'aurore boréale qui, un instant, avait hanté les esprits. Dans le ciel, dit l'Apocalypse, un grand signe est apparu, et l'on a vu une femme couronnée d'étoiles : *Signum*

magnum apparuit in cœlo, mulier coronata stellarum duodecim.

Renseignés par la rumeur publique, les fidèles ne tardent pas à accourir. De toutes les bourgades les plus rapprochées il en arrive qui, tous les soirs, avec la population de Pontmain, se rendent à la vieille église. On y récite le chapelet, on y chante les hymnes et les cantiques chantés à la grange au cours de l'Apparition : c'est un entraînement irrésistible. L'émotion gagne de proche en proche, les actes de foi se multiplient. On tressaille là où les voyants ont tressailli; on pleure là où la foule a pleuré.

De son côté, l'abbé Guérin commençait à être assiégé de toutes parts. Chacun s'adressant à lui pour entendre son témoignage, il ne pouvait y suffire. Souvent, au cours de ses réponses, sa voix s'attendrissait, et lorsque certaines paroles lui sortaient de la bouche, certains souvenirs lui revenaient à l'esprit, les larmes lui coulaient des yeux.

L'évêché de Laval, mis au courant des faits par un récit aussi détaillé que possible de l'événement, en avait pris aussitôt connaissance. « Il me paraît bon, avait écrit le curé doyen de Landivy, dès le 23 janvier, il me

paraît bon de ne pas laisser ignorer à Votre Grandeur un fait bien extraordinaire arrivé mardi dernier à Pontmain, doyenné de Landivy, fait qui a déjà un grand retentissement dans toute la contrée. Il s'agit de l'apparition de la Sainte Vierge à des enfants. Dès le lendemain mercredi, le bon curé de Pontmain m'écrivit une lettre que j'envoie ci-jointe à Votre Grandeur. me priant instamment d'aller m'enquérir dès le jeudi sur les lieux de ce qui était arrivé. Je m'y rendis avec beaucoup d'incrédulité, je vous l'avoue, je croyais à une hallucination. Mon incrédulité ne dura pas. Après avoir vu les enfants et les avoir interrogés séparément, usant de bien des artifices pour les déconcerter, je reconnus en eux beaucoup de simplicité, de naïveté et de candeur, et j'acquis, après une minutieuse enquête, la pleine conviction de la réalité de la vision que m'ont attestée les enfants. Cependant, je ne me décidai point d'écrire dès vendredi pour informer Votre Grandeur. Ayant attendu, je me suis informé de nouveau et j'ai appris de personnes bien dignes de foi que les enfants, souvent questionnés par de nombreux visiteurs, ne varient jamais dans les déclarations qu'ils me firent

jeudi, et persistent sans jamais se contredire à affirmer ce que j'ai recueilli de leur bouche.

» C'est ce que je transmets à Votre Grandeur, dans les termes mêmes, sauf la contexture des phrases dont les enfants se servirent en me parlant. Il me paraît bien impossible qu'ils eussent pu inventer ce que je vais relater. »

Suivait le récit sommaire, en quatre pages, de l'événement.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard sur nous qui sommes humblement prosternés devant votre autel. Nous sommes à vous, nous voulons être à vous, et afin de vous être plus fermement unis, voici que, en ce jour, chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré Cœur.

Beaucoup ne vous ont jamais connu, beaucoup ont méprisé vos commandements et vous ont renié, Miséricordieux Jésus, ayez pitié des uns et des autres et ramenez-les à votre Sacré Cœur. Soyez le roi, non seulement des fidèles qui ne se

sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné. Soyez le roi de ceux que leurs opinions erronées ont trompés et de ceux qu'un désaccord a séparés de l'Eglise. Ramenez-les au port de la vérité et de l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Ainsi soit-il.

VINGT-TROISIÈME JOUR

Au premier envoi du curé-doyen de Landivy, l'abbé Guérin avait ajouté, quelques jours après, la lettre suivante :

« Monseigneur,

» Il me tarde d'écrire à Votre Grandeur relativement à l'apparition de la Très Sainte Vierge à Pontmain, apparition dont le récit historique est entre vos mains.

» Il n'y a rien à y ajouter, rien à y retrancher. Voici les fruits que produit ce prodige merveilleux : les prières multipliées dans les paroisses environnantes, non seulement

de votre diocèse, mais encore des diocèses de Rennes et de Coutances; des conversions qui, humainement parlant, paraissaient très difficiles.

» Quant à ma paroisse, si elle a été privilégiée, c'est à cause des prières qui y sont faites depuis le commencement de la guerre et qui continuent toujours. Tous les matins, bon nombre de personnes assistent à la messe; le soir, au chapelet et aux prières, on en compte de deux à trois cents.

» Si Votre Grandeur voyait ce que nous voyons ici, je suis sûr que son cœur si pieux en serait attendri. Les larmes coulent souvent des yeux des fidèles. Il semble que tous n'aient pas assez de voix pour chanter les louanges de Marie. Pour croire ce qui se passe, il faut voir de ses yeux.

» Je crois, Monseigneur, que ces renseignements seront agréables à Votre Grandeur.

» Si j'étais muet, je ne serais pas serviteur de Marie. Ce ne sont pas des louanges que nous recherchons, ce qu'à Dieu ne plaise; non, non, c'est la gloire de Dieu. Ce qui nous rend heureux, c'est de voir augmenter de plus en plus la confiance en notre bonne Mère, l'auguste Marie, *de qua natus est Jesus*.

» Voici, Monseigneur, quelle serait notre intention, si vous jugiez bon de l'agréer : ce serait de bâtir une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Déjà le terrain nécessaire nous est offert dans le champ au-dessus duquel elle est apparue. Des offrandes nous sont proposées par des confrères de différents diocèses, du vôtre en particulier. S'il plaît à Votre Grandeur de donner une réponse favorable à notre demande, nous prendrons en cela, comme en tout, vos conseils, et nous vous prierons de venir, quand il en sera temps, bénir la première pierre de ce sanctuaire en l'honneur de la Reine du ciel.

» Dire le nombre de pèlerins qui viennent de toutes parts et s'en retournent le cœur touché et rempli d'espérance n'est pas possible. De toutes parts aussi je reçois des lettres. Ce n'est qu'une voix pour glorifier Marie, pour la remercier d'être venue à notre secours, nous consoler dans des temps si malheureux.

» Tout le monde est dans la jubilation à cause des promesses de la Sainte Vierge. Non, non, l'ennemi de la France ne triomphera pas : *Spes nostra, salve!*

» Gloire à Dieu! Amour et honneur à Marie! »

Parmi les pèlerins qui affluaient de toutes parts vers la petite bourgade, inconnue jusque-là, arrivait le 10 mars un glorieux soldat de la défaite, suivi de cinq à six officiers. Celui qui avait arboré l'étendard du Sacré-Cœur, envoyé par les Sœurs de Paray-le-Monial, avait entendu, sans doute, au fond de son cœur, retentir une voix, celle de la Vierge, qui, parlant pour Jésus, avait écrit à la France deux mois auparavant: *Mon Fils se laisse toucher*. La Providence l'avait conduit là. Quand il eut incliné son cœur et sa bannière sous la banderole aérienne, autre fanion céleste, l'émotion s'empara de lui. Et comme réponse au message du ciel, Charette écrivit à son tour ces deux mots qui devaient être un jour ceux de la France: JE CROIS!

Quelques jours plus tard, ce fut le tour des enfants de Pontmain. Partis au nombre de vingt-huit, ils revinrent au nombre de vingt-huit, miraculeusement protégés dans la bataille, saluer en action de grâces Celle qui était descendue annoncer elle-même leur

conservation aux voyants qui priaient pour eux : *Dieu vous exaucera en peu de temps* ●

Avec la prudence qui caractérise l'Eglise en ces délicates matières, Monseigneur de Laval ne se pressa pas. Sa grandeur avait reçu la lettre du curé de Pontmain le 8 février, et le 13 elle répondit que le moment n'était pas encore venu de se prononcer sur l'incomparable faveur accordée à la paroisse de Pontmain.

« L'Eglise, y était-il dit, ne précipite pas ses jugements en matière si grave, et avant de nous prononcer nous ferons ce qu'elle a toujours fait. Mais si le moment vient, comme nous croyons pouvoir l'espérer, où il sera possible et permis de déclarer qu'il n'y a point là un abominable concert de quatre jeunes enfants qui auraient inventé cette étrange histoire, mais que ces enfants, dont le plus âgé n'a que douze ans, appartiennent à de très honnêtes familles, bien sincèrement chrétiennes, qu'ils ne manquent pas d'intelligence, qu'ils sont vertueux et pieux, et qu'il n'y a pas l'ombre d'hallucination ni de mensonge dans leurs dires, cela sera très certainement déclaré. »

La déclaration attendue par le prélat fut faite à l'unanimité des voix par les médecins auxquels fut dévolu le soin d'examiner par le menu les enfants. Plusieurs enquêtes eurent lieu successivement avec une lenteur qui défiait toute imprudence et toute erreur. Quatre fois de suite les ambassadeurs de l'évêché dressèrent leur tribunal. Le premier interrogatoire eut lieu le 27 et le 28 mars.

A la fin de la même année, la seconde enquête avait lieu, avec le concours du supérieur du Grand Séminaire et du théologal du Chapitre diocésain. Interrogatoires, questions répétées sous toutes les formes, objections, rien ne fut ménagé pour faire jaillir la lumière autour de l'événement. Les quatre enfants qui avaient été mandés cette fois à l'évêché sortirent admirablement victorieux de l'épreuve. Leurs dépositions ressemblèrent au granit qui couvre le sol du Bas-Maine. Elles furent un bloc infrangible qu'aucune tentative ne put ni diviser ni amollir. Une contre-épreuve de la première eut lieu le même jour, plus rigoureuse encore et plus décisive.

A l'instar de ce qui se pratique pour les dépositions dans une affaire de Cour d'assises,

chaque enfant à tour de rôle dut passer devant la Commission requise pour les interroger. Dans l'antichambre où se trouvaient réunis les petits témoins, ceux d'entre eux dont le tour n'était pas venu de comparaître jouaient gaiement ensemble jusqu'à ce que la voix de l'intérieur se fît entendre.

Ceci se passait le 5 décembre 1871. onze mois après l'apparition, alors que déjà de tous côtés la foule des pèlerins avait grandi d'une façon si extraordinaire, que le petit bourg ne pouvait plus la contenir. Mais où la sollicitude de Mgr Wicart prit une dernière précaution qui semblera excessive, si l'on considère l'événement dans ses détails, aussi clairs que l'évidence, c'est dans la quatrième épreuve que durent subir les voyants en face des médecins. Le Dr Gustave Regnault, professeur à l'école de médecine de Rennes; Anatole Bucquet, président du conseil d'hygiène du département; Emile Ponthault, attaché aux hôpitaux de Mayenne, telle fut la composition du nouvel aréopage chargé, au point de vue physiologique, de donner le dernier avis.

Leur témoignage, garantie suprême d'authenticité, concorda de tous points avec les

exigences de la critique la plus difficile. Il est daté du 5 décembre, comme le précédent l'est du 2; et, à la suite de tant de témoins réunis, à la suite de tant de garanties accumulées sans une seule ombre, pas même la plus petite divergence et le plus petit oubli de mémoire, Mgr Wicart se recueillit devant Dieu pendant deux nouveaux mois encore. Sa conviction était faite, mais la prudence chez lui débordait sur les certitudes de l'âme. Il imita saint Thomas, mais un saint Thomas raisonné qui ne veut donner prise ni à la critique des incrédules ni à celle des croyants, lesquels demandaient une parole officielle, avec une impatience qui s'exprimait de plus en plus.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Marie, refuge des pécheurs, demandez, nous vous en supplions, grâce et lumière pour la conversion de ceux qui ont renié leur Mère, la sainte Eglise, à laquelle ils refusent l'obéissance, l'accusant d'être le foyer de la superstition, la patrie des ténèbres et le lieu de l'asservissement des intelligences. Ouvrez leurs yeux et leurs oreilles devant

les enquêtes qu'elle poursuit et les lenteurs qu'elle y met pour éviter tout malentendu et toute erreur. Que leur orgueil s'abaisse, que leur esprit se laisse convaincre par la réalité de pareils faits! En un mot, qu'ils se guérissent de la triste maladie de notre temps : de l'incrédulité, par la grâce de votre intercession auprès de Jésus, votre divin Fils. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME JOUR

La parole officielle si impatiemment attendue par les fidèles leur arriva le 2 février, fête de la Purification de la Très Sainte Vierge, dans un mandement qui prononçait sur l'Apparition elle-même. Jugeant dans ses déclarations que la Mère de Dieu avait apparu, soumettant son jugement au jugement du Saint-Siège, l'évêque autorisait dans son diocèse le culte de la Sainte Vierge Marie sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.

Après avoir décrit l'apparition de la Vierge, Mgr l'évêque de Laval rend ainsi compte des

interrogatoires dont il a été le promoteur et le directeur :

« Dès le mois de mars, une enquête s'ouvrit à Pontmain sous la présidence de l'un de nos vicaires généraux et avec le concours de M. l'archiprêtre d'Ernée et de M. le doyen de Landivy. Les résultats de cette enquête, dans laquelle furent interrogés, avec le soin le plus minutieux, non seulement les enfants eux-mêmes, mais les principaux témoins de tout ce qui s'était dit et fait dans la mémorable soirée du 17 janvier, ces résultats, disons-nous, sont consignés dans un long rapport où se trouvent reproduits en toute leur étendue chacun des interrogatoires, et qui reste déposé dans nos archives. Ils auraient pu suffire pour établir la réalité des faits; mais, fidèle à la règle que nous nous étions imposée, de ne procéder qu'avec la plus grande maturité, nous nous décidâmes à surseoir.

» Quelques semaines plus tard, nous nous trouvions nous-même à Pontmain, en cours de visites pastorales. Dans la matinée du jour de notre arrivée, les quatre enfants avaient fait, les uns leur Première Communion et les autres leur seconde Communion, et une heure

à peine les séparait de l'instant où ils devaient recevoir le don de l'Esprit-Saint dans le sacrement de Confirmation. Or, vous ne l'ignorez pas, nos très chers frères, ces grands actes de la vie chrétienne ne s'accomplissent pas dans nos religieuses campagnes comme on a parfois la douleur de le voir dans les villes dissipées de notre pauvre France. Nous pouvions compter avec la plus entière assurance que ces chers enfants étaient parfaitement soignés et préparés par leurs bons parents, par leurs religieuses institutrices, et plus particulièrement encore par leur très pieux et très dévoué pasteur.

» Nous saisîmes ce moment si favorable pour les voir, les interroger, et entendre séparément leurs réponses sur tout ce qu'ils avaient dit et tout ce qu'ils prétendaient avoir vu le soir du 17 janvier. Eh bien, nous pouvons l'affirmer, rien de plus calme, rien de plus modeste ne peut frapper les yeux ou les oreilles; rien de plus net non plus et de plus ferme que les déclarations successivement faites, sur ces grands souvenirs, par ces quatre enfants pleins de candeur, en ce jour et dans ce moment les plus saints et les plus solennels de la vie.

» Un nouvel élément de conviction venait ainsi s'ajouter, en les confirmant, à ceux que nous possédions déjà, et néanmoins, quelques mois plus tard, poussant ce semble jusqu'à leurs dernières limites les précautions que peut suggérer la prudence la plus sévère, nous résolûmes d'instituer une nouvelle procédure qui s'ouvrit à Laval même, le 5 décembre, sinon sous nos yeux, au moins dans notre demeure. Là, pendant trois jours, les enfants de Pontmain furent soumis à des interrogatoires longs et réitérés qui ne réussirent qu'à mettre dans une plus complète évidence leur sincérité, leur horreur pour le mensonge et la parfaite conformité de leurs réponses, non seulement sur les phases principales et les accidents les plus notables de l'Apparition, mais jusque sur le grand nombre de détails que leurs yeux avaient pu observer.

» Vous n'aurez, sans nul doute, demandé rien de plus, nos très chers frères, pour être assurés que nous n'avons négligé aucun moyen d'éclairer notre jugement et notre conscience. Une dernière épreuve cependant, une épreuve plus rigoureuse encore et plus décisive, devait succéder aux deux enquêtes cano-

niques. Une Commission de théologiens fut chargée de soumettre à un examen approfondi les dépositions des enfants et des autres témoins, de discuter la valeur de leur témoignage, d'assigner au fait lui-même son véritable caractère et sa cause, de résoudre, en un mot, toutes les questions qu'il peut soulever, au triple point de vue des formes juridiques, de la certitude philosophique et de la théologie.

» Mais il peut n'être pas sans importance, nos très chers frères, de noter ici, au moins en passant, plusieurs circonstances qui n'ont pas trouvé place dans ce qui précède ou qui n'ont pu y être qu'indiquées. C'est d'abord le peu d'accueil que rencontrèrent dans la foule, malgré leur invincible persistance, les affirmations unanimes des enfants. Les uns répondaient par un rire d'incrédulité, les autres traitaient les enfants de visionnaires, les accusant d'illusion et d'erreur, sinon de mensonge. Mais lorsque d'une même voix ils eurent lu et relu vingt fois ces mots qui peuvent sembler prophétiques : *Dieu vous exaucera en peu de temps* ●, et ces autres paroles non moins consolantes : *Mon Fils se laisse toucher*, il n'y eut plus d'incrédules. Un fré-

missement de joie agitait tous les cœurs : un sentiment profond de foi, d'admiration et d'espérance avait subjugué les âmes.

» Notons en second lieu que, le jour même où toutes ces étonnantes choses se passaient à Pontmain, l'armée prussienne lançait ses avant-postes jusque dans le plus proche voisinage de Laval, et le lendemain, à deux kilomètres de la ville, se faisaient entendre les derniers coups de canon (les derniers au moins pour nos contrées) de cette effroyable guerre qui a inondé de sang et couvert de tant de ruines le sol de notre infortunée patrie. Trois jours plus tard, les troupes ennemies, disséminées sur la zone comprise entre la Mayenne et la limite orientale du département, commençaient à se replier sur Maine-et-Loire et la Sarthe. Enfin, les parties belligérantes concluaient un armistice et signaient les préliminaires de la paix le 28 janvier. C'était, par conséquent, jour pour jour, le onzième après celui où sur la blanche banderole avaient resplendi en lettres d'or les paroles bénies : *Dieu vous exaucera en peu de temps.* Nous citons ces faits et ces dates sans en déduire aucune conclusion. Mais il n'est personne qui, en les rapprochant de l'événement

de Pontmain, n'ait été frappé de l'exacte concordance des paroles que nous venons de rappeler avec les circonstances décisives qui ont immédiatement suivi l'événement lui-même.

» Vous n'avez certainement pas oublié, nos très chers frères, mais il est bon néanmoins de redire ici avec quelle ardeur et quelle allégresse furent recueillis et répétés les premiers récits qui circulèrent dans le public. Le nom de Pontmain était dans toutes les bouches.

» Une relation de l'événement, publiée avec notre permission, fut demandée et recherchée avec un empressement presque sans exemple, et en quelques mois plus de vingt mille exemplaires se trouvèrent répandus sur tous les points de la France, tandis que la presse étrangère en multipliait les traductions en Suisse, en Italie et en Angleterre.

» Et pendant ce temps, que se passait-il aux lieux mêmes où s'étaient accomplies ces grandes choses ? On venait de près, on venait de loin visiter, prier, s'édifier. La foi des peuples et la confiance croissaient et s'étendaient de plus en plus. Des paroisses presque tout entières, leurs pasteurs en tête, venaient

solliciter des bénédictions et des grâces de tout genre, et s'en retournaient presque toujours touchées, consolées, réjouies. Il y avait jusqu'à vingt, jusqu'à trente et parfois jusqu'à près de cinquante messes par jour, et, à la plupart de ces messes, des communions souvent en grand nombre. Des visiteurs de toute condition, des familles considérables écrivaient leurs noms sur le registre du pèlerinage, demandant avec instance qu'il fût donné suite au projet déjà conçu d'élever en ce lieu béni un monument à la sainte Mère de Dieu, et laissaient en partant, ou bien de retour dans leur foyers, envoyaient, en signe de reconnaissance pour des bienfaits obtenus, des offrandes destinées à concourir à l'érection du monument désiré.

» Nous pourrions ajouter ici plus d'un fait particulier digne de toute attention ; mais ce n'est pas, croyons-nous, le moment d'en parler. Ce moment viendra à son tour, et nous aimons mieux aujourd'hui ne chercher les preuves de l'apparition que dans l'apparition elle-même, c'est-à-dire dans le témoignage des quatre jeunes enfants, admirablement corroboré par les témoignages que leur rendent à eux-mêmes les nombreuses

personnes qui ont déposé sous la foi du serment dans les diverses enquêtes.

» Ce qu'étaient ces enfants avant la journée du 17 janvier, ce qu'ils n'ont pas cessé d'être, c'est-à-dire des enfants sages et pieux, ce que nous apprirent nos observations propres et personnelles touchant leur caractère et leurs qualités intellectuelles et morales, nous l'avons brièvement exposé déjà. Mais c'est le moment d'y revenir, afin de mettre dans tout son jour la sincérité et la droiture ingénue de ces jeunes âmes. »

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre intercession, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, ma Mère, je cours, je viens à vous, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me jette à vos pieds. Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

VINGT-CINQUIÈME JOUR

Mgr Wicart, évêque de Laval, continue ainsi son mandement :

« Dans le cours des deux enquêtes canoniques, on demande à l'un d'entre eux s'il n'aurait pas fait chose louable et bonne *en imaginant l'apparition* afin d'exalter la puissance et la gloire de Marie. Et il répond : « Non, le mensonge n'est jamais permis. » Et les autres, interrogés à leur tour, déclarent, en termes identiques pour le fond, qu'à aucun prix ils ne consentiraient à se rendre coupables de mensonge.

» Mais oseraient-ils maintenir leurs dires en face de la mort, au moment de paraître devant le tribunal du souverain Juge? Sans ombre d'hésitation, ils répondaient : « Oui. » N'auraient-ils pas au moins quelques craintes? « Non, réplique l'enfant de dix ans, la plus » jeune des petites filles, car, en le disant, » je n'ai pas commis de péché. »

» Mais peut-être ces enfants, au souvenir du double prodige de Lourdes et de La Salette, ont-ils conçu la pensée et l'espoir de voir un jour quelque chose de semblable? Non,

aucun d'eux n'a lu un récit circonstancié de ces prodiges; aucun n'a vu une seule des images ou représentations, si répandues cependant, qu'en ont données la gravure et la statuaire. Le peu qu'ils avaient su de ces deux apparitions, antérieures l'une et l'autre à leur entrée dans la vie, ne s'était conservé dans leur mémoire que comme un souvenir à demi effacé, et, pour toute réponse à la question qui leur était adressée, l'un des jeunes garçons et l'une des petites filles disaient à peu près dans les mêmes termes : « Je n'es- » pérais voir la Sainte Vierge qu'au ciel. »

» L'apparition imaginée par les enfants! Mais est-il personne qui ne voie au premier coup d'œil à quelles invraisemblances, pour ne pas dire à quelles impossibilités morales vient se heurter une semblable supposition? Il s'agit, ne l'oublions pas, nos très chers frères, d'enfants de dix à douze ans. « Ils » sont (au moins trois d'entre eux) d'une » constitution plutôt lympatique que ner- veuse, d'un caractère parfaitement tranquille et peu facile à émouvoir. » (1) Tous ont été

(1) Rapport des médecins priés et chargés d'office d'examiner ces enfants.

élevés dans la simplicité qui convient à leur âge et à la modeste condition de leurs familles ; et les facultés de leur âme, l'intelligence, l'imagination, la mémoire, ont reçu à peine le commencement si limité de culture que peut offrir une école primaire de village. Et pourtant c'est par ces imaginations si jeunes et si peu cultivées qu'aurait été créé ce splendide tableau avec ses aspects changeants, ses phases multiples et si variées, avec cette multitude de circonstances toutes également extraordinaires, se succédant dans un ordre merveilleux, et, par une coïncidence plus merveilleuse encore, répondant (du moins quelques-unes des plus remarquables d'entre elles) au sens des prières chantées par la foule, non sur leur demande, mais sur l'ordre du pasteur de la paroisse et sous la direction des Sœurs institutrices ! Et ces enfants, en qui il faudrait bien, en dépit de leur jeunesse, reconnaître un certain degré d'habileté et de prévoyance, auraient osé affronter l'éclat et la solennité d'une épreuve sur la place publique pour y débiter leur fabuleuse invention, non en société d'un petit nombre de leurs compagnons d'enfance, mais en présence de quiconque voudrait

entendre leurs étranges récits! Et ils auraient pu soutenir leurs rôles pendant deux et trois heures, sans que le moindre désaccord, la plus légère hésitation, aucun indice d'aucun genre eût trahi leur imposture! Ils auraient réussi, au contraire, grâce à l'apparente sincérité d'une joie et d'un enthousiasme menteurs, non seulement à captiver et à retenir comme sous un charme, durant ces longues heures et malgré les rigueurs du froid, les cinquante ou soixante témoins de tout âge et de toute condition qui se pressaient autour d'eux, mais encore à triompher de leurs doutes, de leur méfiance ou de leur incrédulité!

» Ce n'est pas tout, d'ailleurs. Si l'on admettait que l'apparition a pu être conçue et naître dans le cerveau de quelqu'un de ces enfants, évidemment il faudrait admettre aussi qu'elle n'en est pas sortie comme d'un seul jet et tout d'une pièce. Cet ensemble de choses si bien coordonnées entre elles ne pourrait être que le fruit de longues et laborieuses combinaisons. L'inventeur et ses complices auraient dû nécessairement se voir, se concerter, régler en commun tous les détails de la mise en scène, et se pénétrer profon-

dément de tout ce qu'ils seraient convenus de dire et de faire. Or, cette hypothèse d'un concert ou d'une entente préalable tombe d'elle-même devant les preuves que nous allons produire.

» Interpellés sur ce point dans l'une et l'autre enquête, ces chers enfants (et dans la dernière ils avaient fait serment sur les saints Evangiles) ont protesté, avec autant de calme que d'assurance, qu'il n'a existé entre eux aucune entente d'aucun genre « ni » avant, ni pendant, ni après » l'événement.

» Ces protestations, il est vrai, et nous en convenons sans hésiter, ne sauraient suffire seules pour dissiper tout doute sur l'existence d'un plan préparé d'avance par les enfants. Il faut d'autres témoignages, des témoignages sûrs et désintéressés, qui servent d'appui et de garant à leurs affirmations, même les plus solennelles. Ces témoignages, nous vous les apportons, nos très chers frères. Presque à la dernière heure, au moment où s'achevait le travail que nous vous livrons aujourd'hui, nous avons voulu entendre nous-même, une dernière fois, plusieurs des témoins appelés à l'enquête du mois de mars.

» Ce sont d'abord les Sœurs institutrices, dont nous avons constaté, avec un soin rigoureux, le zèle et l'intelligente vigilance. L'une et l'autre ont affirmé avec serment que « ni » le jour » où le fait s'est produit. « ni les » jours précédents », les quatre enfants n'ont eu entre eux ni « rapports particuliers » ni « aucune communication ». L'une d'elles avait dit auparavant : « Je signerais de mon » sang que les enfants ne se sont pas concer- » tés entre eux », et l'autre : « C'est le cri » de ma conscience que les enfants n'ont » subi d'aucun côté aucune influence. »

» Le vénérable curé qui administre la paroisse de Pontmain depuis plus de trente-cinq ans, M. Michel Guérin, que ses vertus bien plus encore que ses années recommandent au respect de tous, interrogé à son tour, nous répondit : « J'atteste devant Dieu » qu'il est impossible que les enfants se » soient concertés; devant Dieu, j'affirme » qu'ils n'ont été ni trompés ni voulu trom- » per. »

» Déjà, dans la première enquête, le digne pasteur, invité à dire quelle était leur conduite, avait répondu : « Très bonne; inca- » pables de mentir et pieux. Ils faisaient beau-

» coup d'exercices de piété extraordinaires » depuis le commencement de la guerre, et ils » continuent encore. » Et, quelques jours après, huit nouveaux témoins affirmaient sur les saints Evangiles l'entière sincérité des enfants.

» A la suite de ces témoignages si nets, si précis, et plusieurs fois si énergiquement exprimés, nous ne craindrons pas de produire même le témoignage de la mère des deux jeunes garçons. Sans doute le cœur d'une mère peut paraître suspect d'indulgence exagérée en ce qui touche ses enfants; mais il s'agit ici d'une femme d'un esprit droit et juste, d'une mère vraiment chrétienne, dont la parole emprunte une nouvelle autorité à la sainteté du serment qu'elle a prêté comme tous les autres témoins cités à l'enquête. Or, elle déclare que « jamais » ni elle ni son mari « n'ont aperçu que les » enfants aient fait le plus petit mensonge », et que « personne au monde n'a pu leur » donner l'idée de mentir et d'inventer le » fait ».

» Pour clore enfin cette série déjà longue de témoignages, nous extrayons quelques lignes encore de la première déposition de l'une

des Sœurs institutrices. « Je ne crois pas. » dit-elle, que les enfants fussent capables » de mentir. » Et sur cette seconde question qui lui est adressée : « Quelle est leur con- » duite ordinaire? » voici sa réponse : « En » tous, il y a un peu de légèreté, mais point » de malice; tous sont fort obéissants et » pieux, faisant beaucoup de prières. »

» Ce seraient cependant ces enfants dociles, craignant Dieu, ennemis de tout mensonge, qui auraient brusquement passé tous les quatre, sans aucune exception, de la plus grande réserve à la plus audacieuse invention qui se puisse concevoir dans un âge si tendre, et de la plus constante piété à la plus sacrilège comédie, où Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère auraient été indignement joués! Et cela au milieu du deuil profond de la patrie entière, quand l'angoisse était dans toutes les familles, la tristesse dans tous les cœurs; quand eux-mêmes avaient un frère pour lequel ils priaient tous les jours et qui pouvait être déjà tombé sous le fer ou sous le feu de l'ennemi prussien! Non, non, ces vertueux enfants ne se sont pas transformés tout d'un coup en imposteurs sans honte ni frein; non, c'est impossible, et votre raison

et vos consciences, nous n'en saurions douter, nos très chers frères, le proclament non moins haut que la nôtre.

» Soit, pourrait-on dire; mais s'ils n'ont pas voulu tromper, d'autres ont pu les tromper eux-mêmes, en leur suggérant l'erreur où ils sont tombés. L'imagination ardente fait aisément accepter, surtout à des enfants, des fables pleines de prestige. Nous le voulons bien. Mais où trouverez-vous ces imaginations ardentes et ces coupables instigateurs dans l'humble et obscur village de Pontmain? Les deux petites filles étaient pensionnaires des Sœurs institutrices, l'une depuis l'âge de cinq ans et demi, l'autre depuis l'âge de trois ans. Elles vivaient donc à peu près en dehors de tout contact avec les personnes étrangères à l'établissement; et les jeunes garçons, élèves externes de ce même établissement, formés dès lors aux salutaires habitudes de travail, si bien conservées dans nos campagnes, passaient sous les yeux de leur père, et en partageant son labeur, les heures de loisir que leur laissait l'école.

» Quels étaient d'ailleurs les guides, les directeurs, les conseillers de tous les jours

que suivaient seuls, en toute occasion, ces dociles enfants? C'étaient uniquement leurs parents, leurs institutrices et leur vénérable pasteur. C'est par conséquent sur eux, ou du moins sur l'un d'eux qu'il faudrait, contre toute raison et toute évidence, faire tomber l'horrible accusation d'avoir ourdi une si indigne et si criminelle trame. Nous vous le demandons à vous-mêmes, nos très chers frères, est-ce chose admissible ou même supposable? »

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Notre-Dame d'Espérance, appelée aussi à Pontmain Notre-Dame de la Prière, soyez mon secours perpétuel dans toutes les situations de la vie. Formez en moi des convictions inébranlables sur les vérités de la religion et sur tous mes devoirs. Donnez-moi un grand esprit de foi, un amour passionné pour la prière, cette prière que vous avez si instamment demandée aux enfants de Pontmain et par les enfants de Pontmain à tous les enfants de la France. Obtenez-moi, je vous prie, un cœur docile, une volonté énergique et généreuse dans les sacrifices que la

conscience exige, pour changer mes jugements, mes affections, ma conduite et tout ce qui en moi doit être réformé. Que par vous toujours je ne me décourage jamais en voyant le nombre et la gravité de mes fautes passées, ma faiblesse présente et les dangers de mon avenir. Ainsi soit-il.

VINGT-SIXIÈME JOUR

Suite du mandement de Mgr l'Évêque de Laval :

« Il est une autre question qui se pose comme d'elle-même et qui, au jugement d'un grand nombre, pourra paraître importante entre toutes. Ces enfants n'ont-ils pas été le jouet d'une illusion des yeux ou d'une hallucination ? Cette question, nous ne le dissimulons pas, nos très chers frères, dès les premiers jours nous parut sérieuse, et, trop incompétent pour la résoudre seul, nous comprîmes dès lors qu'une Commission médicale, aussi sûre et savante que les circonstances nous permettraient de la former, aurait à nous prêter le concours de

sa bonne volonté et de ses lumières. Cette Commission s'est aisément trouvée, et, le 5 décembre, se réunissait à l'évêché : MM. les docteurs Gustave Régnault, professeur à l'école de médecine de Rennes ; Anatole Bucquet, président du Conseil d'hygiène du département ; Emile Ponthault, médecin des hôpitaux de Mayenne, pour procéder à l'examen de la question spéciale que nous venons d'énoncer, et qui appartient essentiellement, et presque sous tous ses aspects divers, au domaine de la physiologie et de la médecine. Là, en notre présence et en celle des membres de la Commission désignée pour la seconde enquête, se présentèrent et furent examinés et interrogés, l'un après l'autre, les quatre enfants, uniques témoins oculaires du fait de l'apparition.

» Dans le docte travail qui résume leurs observations et expose les appréciations de chacun, les médecins déclarent, à l'unanimité, qu'il est impossible d'expliquer le fait par une affection morbide des yeux. « Les yeux des enfants, ajoutent-ils, sont dans » l'état le plus satisfaisant ; et, d'ailleurs, au- » cune affection connue de l'appareil visuel » ne saurait produire un semblable effet. »

» La possibilité d'une illusion d'optique leur paraît également devoir être écartée en l'absence de toute cause capable d'en provoquer. Aucun point lumineux n'existait ni à l'horizon ni au voisinage. Les enfants, dont rien n'avait à l'avance surexcité l'imagination, voyaient tous simultanément le même objet et l'indiquaient tous en même temps, sans s'être fait part de leurs impressions particulières. Rien, par conséquent, ne peut faire songer à une illusion résultant chez quelques-uns de ces enfants du désir de voir le fait extraordinaire dont leurs petits camarades prétendaient être témoins.

» Mais pourrait-on admettre l'existence d'une hallucination de la vue?

» Les médecins, d'un commun accord, ont également repoussé cette hypothèse, suivant laquelle une hallucination se serait produite simultanément, avec la même forme, de la même manière, pendant le même temps, et un temps aussi long (3 heures), chez quatre individus. Ils voient dans l'hallucination le résultat d'un état anormal et morbide du cerveau qui reste personnel, non communicable, et rejettent d'une manière formelle une interprétation aussi déraisonnable que

celle d'après laquelle on voudrait, chez des sujets différents d'humeur, d'allure et de constitution, généraliser un pareil fait.

» Les médecins concluent donc « qu'on ne » saurait, en aucune façon, expliquer le récit » de ces enfants, ni par l'existence d'une affec- » tion morbide des yeux, ni par une illusion » d'optique, ni par le fait d'une hallucination. »

» Tel est, nos très chers frères, le jugement porté par les représentants autorisés de la science médicale, que nous avions choisis pour suppléer à notre insuffisance personnelle. Vous ne nous reprocherez certainement pas la longueur des citations que nous avons empruntées à leur rapport; car il n'est personne parmi vous qui n'ait été, ou qui ne sera frappé, comme nous, de la vive lumière que ces citations répandent sur un point qui aurait pu paraître obscur au premier abord; et, après les avoir lues ou entendu lire, vous serez pleinement convaincus que si la supposition d'une imposture et d'une collusion criminelle de la part des enfants est chose absolument inadmissible, la science humaine n'a rien de plausible non plus à objecter contre le fait affirmé par les enfants de Pontmain.

» Mais ne reste-t-il plus aucune difficulté à prévenir ou à résoudre, aucune ombre à dissiper? N'y a-t-il pas quelque autre hypothèse encore dont on puisse s'armer, sinon pour ébranler la certitude de l'apparition elle-même, du moins pour en dénaturer l'origine et le caractère? Cette apparition n'est-elle pas peut-être une illusion fantastique produite par quelqu'un de ces prestiges, tels qu'on en trouve plus d'un exemple dans nos livres sacrés, et dont l'auteur n'est autre que Satan, le père du mensonge? Ce n'est ici, nos très chers frères, ni le temps ni le lieu d'entrer dans un long examen des signes auxquels se reconnaissent les opérations diaboliques, et moins encore d'entreprendre une discussion théologique pour montrer quelle puissance Dieu a laissée aux anges des ténèbres et dans quelles limites cette puissance peut s'exercer. Nous demanderons seulement par quel motif, pour quelle fin, dans quel intérêt aurait agi l'esprit séducteur, en faisant apparaître dans les airs cette femme mystérieuse, avec son brillant cortège d'étoiles se rangeant avec une sorte de respect sous ses pieds et autour de sa tête. Eh quoi! c'est lui, c'est Satan qui aurait provoqué cet admirable

concert de supplications et de louanges qui pendant de longues heures n'a cessé de monter vers le trône de Dieu! C'est lui qui aurait excité et les enfants et la foule à prier et à prier encore! C'est lui, l'éternel ennemi de Dieu et des hommes, qui aurait de sa main tracé ces paroles : DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. Et c'est cette infernale main encore qui aurait ajouté : MON FILS SE LAISSE TOUCHER, pour révéler, quelques instants après, le nom de ce Fils lui-même, en écrivant en lettres de sang, au-dessus de l'image du divin Crucifié : JÉSUS-CHRIST! Satan se serait donc fait le héraut et l'apôtre de la glorieuse maternité divine de Marie! Mais *comment se maintiendrait debout son empire* (1) s'il travaillait ainsi lui-même à le détruire? Non, non, une telle interprétation est absolument inadmissible. Satan est et sera à jamais l'ennemi juré de Marie et de son culte. Et nous, frères bien-aimés, nous continuerons à la vie et à la mort de la bénir, d'exalter sa miséricorde et sa puissance, et de l'invoquer avec une ardeur, chaque jour renou-

---

(1) *Matth.* XII, 26.

velée et plus vive, de foi, d'espérance et d'amour.

» Notre tâche est accomplie, nos très chers frères, il ne nous reste plus qu'à conclure.

» A ces causes, et le saint nom de Dieu invoqué,

» Vu les procès-verbaux des deux Commissions successivement chargées d'informer sur le fait de l'apparition de la Sainte Vierge à Pontmain, et ceux des compléments d'enquête faits le 19 janvier et les 20 et 21 du même mois;

» Vu le témoignage écrit des docteurs-médecins appelés à émettre leur jugement sur les circonstances qui sont du domaine de la science médicale et physiologique;

» Vu le rapport et l'avis de la Commission de théologiens chargés d'étudier le fait précité au point de vue de la théologie, de la certitude philosophique et des formes juridiques;

» Considérant que l'apparition ne peut être attribuée ni à la fraude ou à l'imposture, ni à un état maladif des organes de la vue chez les enfants, ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination;

» Considérant que le fait excède les forces

de l'homme et celles de toute la nature corporelle et visible; que dès lors il appartient à l'ordre des faits surnaturels ou du moins *préternaturels :*

» Considérant qu'il ne peut pas davantage s'expliquer par l'action des puissances diaboliques;

» Considérant d'ailleurs qu'il porte, soit en lui-même, soit dans l'ensemble des circonstances qui l'ont accompagné et suivi, le caractère d'un fait de l'ordre surnaturel et divin,

» Avons déclaré et déclarons ce qui suit :

» Article premier. — Nous jugeons que l'*Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu*, a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain.

» Nous soumettons, en toute humilité et obéissance, ce jugement au jugement suprême du Saint-Siège apostolique, centre de l'unité et organe infaillible de la vérité dans toute l'Eglise.

» Art. 2. — Nous autorisons dans notre diocèse le culte de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de *Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.*

» Art. 3. — Nous nous réservons expressément l'approbation de toute formule de prière, de tout cantique, de tout livre de piété ayant rapport à l'apparition, et nous défendons de publier aucun écrit de ce genre sans notre approbation préalable donnée par écrit.

» Art. 4. — Répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même au-dessus duquel Elle a daigné apparaître.

» Les fidèles de notre religieux diocèse voudront, nous n'en doutons point, contribuer, dans la plus large proportion possible, à l'édification de ce monument, destiné à perpétuer à la fois le souvenir de la protection spéciale dont l'auguste Mère de Dieu à couvert notre contrée, et celui de la reconnaissance sans terme ni mesure que nos cœurs lui ont vouée.

» Et sera notre présent mandement lu et publié dans toutes les églises et les chapelles du diocèse, le dimanche qui en suivra immédiatement la réception.

» Donné à Laval, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le

contre-seing du secrétaire général de notre évêché, le 2 février, fête de la Purification de l'Immaculée Vierge et Mère Marie, 1872.

» † Casimir-Alexis-Joseph,
Ev. de Laval. »

Par mandement :

Guiller,
Chan., secrétaire général.

Tel fut l'acte par lequel Mgr l'évêque de Laval signa sa croyance à Notre-Dame de Pontmain.

L'Eglise faisait entendre sa voix par la parole d'un de ses pontifes.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Notre-Dame d'Espérance, Vierge de la Prière qui obtient votre secours perpétuel dans les épreuves d'ici-bas, voici à vos pieds un pauvre pécheur qui a recours à vous et met en vous sa confiance. Mère de miséricorde, ayez pitié de lui. Tout le monde vous appelle le refuge et l'espérance des pécheurs; soyez aussi mon refuge et

mon espérance. Secourez-moi pour l'amour de Jésus-Christ et tendez-moi la main ; je me consacre pour toujours à votre service en remerciant Dieu de m'avoir, en sa miséricorde, inspiré cette confiance en vous, que je regarde comme le gage de mon salut, puisque vos fidèles serviteurs ne peuvent être perdus ni tomber dans la damnation éternelle. Ainsi soit-il.

VINGT-SEPTIÈME JOUR

Depuis le jour où la première pierre de l'église votive au Sacré Cœur a été posée, c'est-à-dire depuis près de quarante ans, la France, au lieu de s'amender, semble s'être divisée en deux peuples, ennemis acharnés, dont l'un, le plus petit, prie et supplie en disant à Jésus : *Que votre règne arrive!* dont l'autre, le plus nombreux, à la remorque de son gouvernement, s'est déclaré en guerre ouverte contre Dieu.

Une lutte gigantesque est engagée entre la France de la Révolution et la France du Sacré Cœur. Cris de fureur, hurlements de la

rébellion sortis des couches les plus profondes de l'ordre social et montant contre le Christ comme une formidable tempête. Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos!* Flots de la haine suprême qui s'élèvent en bouillonnant contre le suprême amour.

Acharnée contre le règne social de Jésus par le Sacré Cœur, cette guerre n'a cessé. cruelle et profonde, depuis les révélations de Paray à la bienheureuse Marguerite-Marie. Elle a pu prendre les formes les plus diverses ; mais elle n'a changé que pour se répéter, tantôt plus sourde, tantôt plus éclatante, procédant par périodes qui marquent de nouveaux efforts tentés avec d'effroyables redoublements.

Dès 1669, la voyante de Paray avait prédit à plusieurs reprises d'innombrables difficultés. Tantôt c'était à demi-mots et tantôt à mots découverts. *Tout cela,* disait-elle, *sera bien difficile, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre que pour toutes les autres difficultés* que Dieu permet, afin de faire voir sa puissance qui peut tout ce qui lui plaît, quoiqu'il ne le fasse pas toujours, ne voulant pas violenter le cœur de

l'homme. *Il faut beaucoup prier et faire prier pour cela*. Et ailleurs : *La toute-puissance de Dieu sera nécessaire.*

La guerre annoncée ne tarda pas à être déclarée, et dès le début elle fut terrible contre Marguerite-Marie, qui en reçut les premiers coups.

On la traita de visionnaire, et quand son tour fut fini, il recommença par les autres Sœurs.

La dévotion au Sacré Cœur était une dévotion de confiance et d'amour, et voilà que pour en arrêter l'essor, arriva le jansénisme, religion de la terreur et de l'éloignement. Le jansénisme, premier pas fait vers l'athéisme révolutionnaire, se préoccupa si gravement du Sacré Cœur de Jésus, qui semblait la condamnation de son dogme austère, que, s'érigeant en persécutrice, la nouvelle hérésie alla jusqu'à interdire tout ouvrage, toute image, toute brochure traitant de la dévotion au Sacré Cœur. A mesure que le Christ se rapprochait des Français, ceux-ci commençaient à s'en éloigner de plus en plus.

Le jansénisme avec son frère le protestantisme étaient les deux colonnes d'avant-garde de la révolution qui adora une chair pros-

tituée et baptisa Montmartre, la future montagne du Sacré Cœur, du nom de l'infâme Marat.

Lorsque la Vierge de Pontmain écrivait lentement et solennellement ses majuscules d'or, à la façon de l'artiste qui compose un chef-d'œuvre destiné à la postérité, n'était-ce point là le titre d'un livre dont les pages se déroulaient moitié sur le passé et moitié sur l'avenir ? Entre la prise de possession du vœu de Poitiers et les efforts qui vont redoubler de la part de Satan pour disputer le cœur de la France au Cœur de Jésus, Marie est apparue une dernière fois, pour ranimer le zèle de ses enfants, non plus par les menaces, comme à La Salette, non plus par le souvenir idéal de son Immaculée Conception comme à Lourdes, mais par quelque chose de plus explicite et de plus concentré. par le sourire, par les larmes, par le crucifix rouge et surtout par un céleste message, sorte de proclamation lancée à la tête des combattants, pour les avertir que ce n'est pas encore le terme d'arrivée, mais seulement une dernière étape, avec l'espérance de la victoire qui approche. Il y a un MAIS dans

le message, MAIS, longuement demeuré seul en l'air..... accentué comme la force de résistance qu'il porte avec lui, face aux événements sur lesquels la banderole se déroule. Bien..... c'est déjà bien, mes enfants, semble leur dire l'Apparition.

Un grand pas est fait dans la voie du Vœu. Le drapeau du Sacré Cœur n'est pas loin, les zouaves de Charette sont proches d'ici. Le temple national, je le vois d'avance; il existe sur le papier, le ciel désarme. A sa vue *mon Fils se laisse toucher*. Un grand effort reste à faire cependant, parce que d'ici à ce que les désirs de Jésus soient pleinement réalisés, l'ennemi lèvera de nouvelles armées, pour lutter contre la France, afin que la France n'arrive pas au dernier terme des volontés de ce Fils, lequel est la *Consécration nationale* de la France au Sacré Cœur.

Consécration nationale de la France au Sacré Cœur!

Pour l'empêcher de se réaliser par les pouvoirs publics, par le roi qui est appelé le fils aîné du Sacré Cœur, tout sera mis en œuvre du côté des Juifs, des impies et des francs-maçons. Sitôt que la première pierre

de l'église votive sera posée, ils monteront en désordre à l'assaut du pouvoir.

Vous verrez leur triomphe, semble articuler la banderole aux jeunes voyants. Ils seront les maîtres de la France. Alors une nouvelle persécution, plus redoutable que les autres, parce qu'elle sera plus hypocrite et opportunément progressive dans sa marche, éclatera au milieu de vous. Le peuple ignorant et aveugle s'y laissera tromper. Le peuple hissera lui-même sur ses propres épaules les persécuteurs contre les murs de ses églises. Il continuera à délivrer Barabbas et à emprisonner Jésus.

Voltaire avait dit à la fin du XVIII^e^ siècle : *Ecrasons l'infâme !* Un autre mot d'ordre sera donné à la fin du XIX^e^, mot d'ordre plus déguisé, mais tout semblable quant au fond : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* Le cri de Voltaire a triomphé, celui de Gambetta fera fortune à son tour. Ce sera une nouvelle guerre déchaînée : *Mais priez, mes enfants.....*

De la foule qui souffrira sans courage, parce qu'elle sera sans vérité; de la foule pour laquelle le Cœur de mon fils est chargé de tendresses et de miséricordes; de la foule où il ne demande qu'à entrer pour embrasser

la haine et l'étouffer; de la foule sur laquelle il apporte le baume d'amour qui unit les uns aux autres les membres divers du corps social; de la foule enfin au milieu de laquelle le Sacré Cœur de Jésus désire depuis si longtemps régner en largeur, en hauteur, en profondeur, celui-là même qui est son propre envoyé, l'ambassadeur de la grâce et de la vérité, le prêtre, sera écarté comme un malfaiteur public et renvoyé au fond de sa sacristie.

Etouffement et bannissement! *Mais priez, mes enfants.....*

Les Séminaires, ces pépinières du sacerdoce catholique, seront frappés par de nouvelles lois, lois aussi d'étouffement, destinées à diminuer les vocations et à les perdre. Le lévite en sera arraché, dans sa jeunesse toute vive, et, sous prétexte d'égalité, il montera la garde à la porte des casernes, fera l'exercice sur les places publiques, apprendra le maniement de l'épée et du fusil, lui qui, devenu prêtre, ne peut ouvrir une blessure ni faire couler une goutte de sang. Autour de lui vous entendrez les propos libertins s'égrener et rire. Une atmosphère de corruption l'enveloppera par intervalles au point de porter atteinte

à son âme. Bien des anges tomberont du ciel : *Mais priez, mes enfants.*

A la porte des monastères où vivent librement les âmes saintes, religieux et religieuses consacrés à Dieu, missionnaires de France et éducateurs de la jeunesse catholique, porte-paroles de la civilisation, semant parmi la foule l'espérance et la morale qui nourrit les âmes, comme le semeur jette au sillon la graine qui germera en belles moissons pour nourrir les corps, les envoyés du pouvoir se présenteront tout armés.

» La liberté, l'égalité et la fraternité, ces trois grands mots de la Révolution, disparaîtront devant les coups de la hache qui défonce les portes et le grincement des pinces qui font sauter les serrures. Au point qu'en voyant les milices apostoliques mises à la porte de leur domicile par la force de la haine de Dieu, les simples chrétiens trembleront eux-mêmes pour leur propre foyer. Oui, cela se verra bientôt, en plein siècle de progrès : MAIS PRIEZ, MES ENFANTS.....

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Notre-Dame de la Prière, apprenez-moi à prier, car si je prie quelquefois, j'avoue ne pas bien prier ni assez souvent. Mon esprit, tout rempli de mille préoccupations étrangères, se laisse aller, hélas! devant Dieu et devant vous, comme la poussière ou le fétu de paille que le vent emporte; mes lèvres ont beau courir, ma pensée court plus vite encore. De grâce, ô Marie, Notre-Dame d'Espérance, que l'Eglise a baptisée aussi du nom de Notre-Dame de la Prière, prenez-moi en pitié et hâtez-vous de me secourir. Vous avez appris à Bernadette la façon de prier devant la Grotte de Lourdes; apprenez-moi aussi à recueillir mes esprits et mon cœur, pour mettre en pratique votre message de Pontmain : *Mais priez, mes enfants!* Abaissez mes yeux qui doivent regarder en moi-même; mon cœur qui doit se détacher de toutes les vanités de la terre, pour s'élever jusqu'à vous, mon âme engourdie qui trop souvent n'a pas d'ailes pour s'envoler et retombe lourdement sur elle-même. Mère de l'Espérance, Notre-Dame de la Prière de Pontmain, obtenez-moi la grâce de la bonne prière. Ainsi soit-il.

VINGT-HUITIÈME JOUR

Mais priez, mes enfants!

D'autres attentats se verront encore. Pour ruiner, c'est-à-dire condamner à mort avec plus de sécurité les Associations consacrées au service de mon Fils, des lois seront édictées en vertu desquelles, sous le nom de droit d'accroissement, chaque religieux mort dans la pauvreté sera frappé d'un impôt à payer pour toutes les maisons de son Ordre, qui sont sensées hériter de lui. Droit exorbitant, prélevé par le fisc contre toute mesure, contre toute justice et toute raison, qui finira par l'expropriation des maisons elles-mêmes et l'anéantissement des plus belles œuvres que la charité chrétienne a créées. Le pain des vieillards infirmes, la nourriture des orphelins, les vêtements des pauvres payeront redevance à l'Etat, devenu maître absolu : *Mais priez, mes enfants!*.....

Sur un rapport, sur une dénonciation des méchants, dictée par la haine de tout joug surnaturel, les pasteurs des âmes seront soumis à toutes les vexations et à tous les arbi-

traires. Dans chaque village et dans chaque bourg, au sein des plus petites localités perdues, ils se trouveront tantôt environnés de fonctionnaires dédaigneux ou violents, tantôt surveillés par des instituteurs investis d'un mandat d'espionnage, tantôt dominés par des conseillers municipaux tracassiers. tous plus ou moins désireux de mériter les bonnes grâces du gouvernement qu'ils représentent : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* Et la vie sacerdotale ne sera plus que l'ombre d'elle-même, sans crédit, sans prestige, sans respect, et les populations, mal édifiées par l'exemple des gens en place, petits ou gros bourgeois, ne seront plus que des champs semés de zizanie, des groupements de hasard, morcelés en tous les sens par des divisions profondes : *Mais priez, mes enfants!*.....

L'enfance, cette plante si délicate qui ne peut s'épanouir que sous le rayon de l'éternel Soleil, l'enfance elle-même sera persécutée dès le berceau. Des murs de ses écoles, le crucifix que je vous présente ce soir, tout couvert du sang de Gethsémani, enfants de l'école de Pontmain, vous qui représentez ici les enfants de mon peuple et mon peuple lui-même, on le décrochera pour l'enterrer

bien profondément, afin que vos yeux ne le voyant plus souffrir, vos cœurs ne sachent plus l'aimer. Accusé d'attentat à la liberté de conscience, il sera condamné de par la haine d'une secte de juifs et de francs-maçons qui régneront en maîtres sur la France. La prière, ce soupir de l'âme, qui monte si naturellement vers Dieu pour implorer sa lumière et reconnaître sa toute-puissance, ne sera pas épargnée. On la bannira. On bannira jusqu'aux instituteurs religieux qui vous enseignaient à prier. Des maîtres nouveaux seront envoyés dans les écoles, qui tourneront en ridicule la religion de mon Fils. Ils la mépriseront au point de ne plus prononcer jamais le nom de Jésus-Christ. Vous chanterez des hymnes à la Révolution qui le nia. A vous faibles, à vous petits, à vous nés de sang chrétien, à vous baptisés dans l'eau qui ouvre les portes de l'Eglise, ils diront : C'est fini, la prière a fait son temps, ne priez plus : *Mais priez, mes enfants !*.....

A la place du prêtre lié par la loi, à la place de Jésus-Christ proscrit du milieu du peuple, sur les couches les plus profondes de l'ordre social, vous verrez, mes enfants, s'abattre une nuée innombrable de journaux

et de livres. Erreurs et mensonges, disputes et contradictions, chimères et rêves, nouveaux apôtres et nouvel Evangile afflueront de toutes parts. Alors, un trouble inexprimable s'élèvera, des souffles de haine traverseront les foules, les bases séculaires de l'ordre social seront ébranlées et le monde se demandera dans l'étonnement : Que va-t-il advenir? MAIS PRIEZ, MES ENFANTS.....

Au cours de ce désarroi et de cette confusion universelle, des spectacles inouïs seront donnés entre-temps qui feront trembler du côté des vengeances de mon Fils. Les grands, les puissants du jour arboreront publiquement l'étendard de la rébellion. Leur vie sera un défi jeté à la Providence, leur mort une manifestation nationale d'impiété et de mépris. Derrière le char où se presseront les multitudes en deuil aucune croix, aucun signe qui distingue l'homme de la bête ne sera arboré. Plus païens que les païens de l'antiquité eux-mêmes, ils feront de leur mort une dernière solennité du néant, outrageant ainsi mon Fils jusque par delà la tombe, ce Fils au Cœur si plein de miséricorde, qui a tant aimé les hommes! Renan, son insulteur; Ferry, son proscripteur; Ferrer, âme

damnée de Lucifer, recevront les honneurs officiels. On louera leur vie; les couronnes de fleurs écraseront leur cercueil! Victoires de l'enfer! *Mais priez, mes enfants.*

Autour de ces cadavres et sous ces apothéoses qualifiées de nationales, la société pourtant sentira s'agiter en ses entrailles la lave des révolutions. Le socialisme naîtra bouillant d'en bas vers les hauteurs. A l'agitation des doctrines succédera la poussée des actions! Grondements, menaces, appétits affamés. Et la foule, dont Dieu sera le grand Absent, fera entendre le cri de sa misère; elle lèvera ses bras, elle montrera ses dents, elle proclamera ses revendications. De l'or! De l'or, tandis que, hurlant devant elle avec des promesses aussi vaines que mensongères, les politiciens du pouvoir lui montreront en pâture les ministres de mon Fils: *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* Guerre au Dieu d'amour! *Mais priez, mes enfants.....*

Poussant jusqu'au bout la logique des appétits en furie, le socialisme deviendra l'anarchie. *Ni Dieu, ni maître!* Dernier mot de la révolution qui renverse le trône pour arriver à l'autel, et qui, débarrassée de l'un et de l'autre, se lancera déchaînée dans le

vide effrayant, pour culbuter ainsi tous les obstacles sur le chemin de la conquête des biens de la terre. Précurseurs de l'orage qui monte, si mon Fils n'intervient, des coups de tonnerre éclateront en plein jour contre le mur des maisons. Des monceaux de cadavres seront vus, la dynamite fera trembler le monde.

Ce sera épouvantable! *Mais priez, mes enfants.*

La fortune publique, livrée à l'agiotage, aux jeux de la bourse, à la puissance des comptoirs, à la dilapidation sans frein, aux calculs de l'égoïsme qui n'a plus d'autre Dieu que l'or, cette fortune, accumulée dans certaines bourses, deviendra un scandale condamné par l'Evangile. Et devant ce Babel d'or dont le christianisme est absent et où la charité se meurt d'inanition, la société sans lien, sans entrailles, de bas en haut et de haut en bas, deviendra un monde bouleversé, déchiré, chancelant comme un homme ivre : *Mais priez, mes enfants!*

Les fidèles amis de mon Fils, ceux qui garderont dans leur âme le flambeau de l'Evangile, seront dans la tristesse! Ils regarderont autour d'eux et de tous côtés,

ils ne verront qu'affliction et découragement. Leurs œuvres seront combattues, leurs journaux impuissants. Une heure viendra où tout paraîtra tourner contre eux avec le signe de la défaite assurée. Ils sèmeront et la moisson ne poussera pas. Ils arroseront et leurs plantes retomberont desséchées sur leurs tiges languissantes. Ils supplieront, ils tendront la main, et le rire moqueur de leurs ennemis, des ennemis de Jésus-Christ, accueillera leurs avances!

Ce sera la désolation des désolations. *Mais priez, mes enfants.....*

Au dehors, rien ne paraîtra stable; toute l'Europe dans l'attente de quelque chose, pleine d'incertitude, d'inquiétudes, de tremblements. Sur toutes les frontières de formidables armées seront debout, épiant l'heure et attendant le signal. L'Italie, qui vient de s'emparer du territoire pontifical, avec la complicité de la France, l'Italie sera en lutte avec elle-même sur toute les parties de son territoire. Elle gémira et elle frémira, cherchant à sortir par une porte ou par une autre du lit ou elle s'était couchée triomphante, où elle se retourne malade et sans lendemain assuré. Et la France dira : Les Alpes sont

menaçantes, une fumée s'en élève comme le signal d'un prochain incendie, destinée à mettre le feu aux poudres de l'Europe : *Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps* ●

Car mon Fils sera là, au milieu de vous, sur les hauteurs de Montmartre, où la France, je le sais, va lui élever un temple selon ses désirs; là où d'avance il accepte et la promesse qui lui est faite et la bannière du Sacré-Cœur, arborée par les zouaves du Pape sur le champ de bataille de Loigny ; là où il vous attend, plein d'amour, plein de tendresse, plein de grâces, telles que jamais vous n'en aurez vu, pour le jour où il recevra le serment solennel et national de fidélité des enfants de France à son Sacré Cœur. Autrefois le monde vivait sous la loi de *justice;* depuis lors, il a vécu sous la loi de *grâce*. Mais ce soir, aux rayons de la banderole où vous lisez mon message, Pontmain inaugure une nouvelle loi pour l'avenir du monde chrétien : c'est la loi *d'amour*, la loi du cœur !

Livre profond et livre sublime! Nous avons cru le lire, page par page, derrière la banderole qui, le 17 janvier, en portait le titre, majuscules d'or déroulées sur la tête des

voyants, afin que par de-là le ciel de Pontmain, ce titre pût être lu de loin par tous les enfants de la France!

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Notre-Dame d'Espérance, lorsque vous êtes venue écrire sur le parchemin céleste du 17 janvier le commandement de la prière, lorsque vous nous avez montré entre vos mains le crucifix de la flagellation, que vous avez invoqué vous-même pour implorer de sa miséricorde le pardon de la France expirante, vous aviez vu, par delà le châtiment de la guerre, les efforts prochains de la franc-maçonnerie et de la libre-pensée contre le règne social du Sacré Cœur de Jésus. Votre regard avait plongé dans les abîmes du temps, et d'avance vous avez voulu répondre à toutes les objections du pessimisme découragé. Et nous avons entendu, ô Notre-Dame de la Prière, sur l'ordre du Chef de l'Eglise, tous les jours des milliers de prêtres et de fidèles implorant la Mère de miséricorde. Dans tous vos sanctuaires, vous avez été invoquée par des foules confiantes. Sur les hauteurs de Montmartre, huit millions de souscripteurs ont élevé le temple votif dont chaque pierre est une prière, où la miséricorde

doit venir embrasser la justice, et d'où le cœur du Roi d'amour doit régner sur la France. C'est pourquoi, ô Notre-Dame de la Prière, nous espérons infailliblement notre salut du Sacré Cœur de Jésus. Si dix justes pouvaient sauver Sodome, comment n'aurions-nous pas la certitude que des milliers de croyants, unis dans un même vœu, puissent sauver la France. Vous nous en avez donné le gage et l'espérance. Soyez-en bénie à tout jamais, ô Marie. Ainsi soit-il.

VINGT-NEUVIÈME JOUR

Celle qui a donné au monde les deux plus grands mots de ce siècle : *Je suis l'Immaculée Conception* à Lourdes, et *Mon Fils se laisse toucher* à Pontmain, l'immaculée Mère de l'espérance, triomphe. Elle triomphe dans les Pyrénées où, sur son invitation, les foules sont accourues de tous les pays, jusqu'aux confins du monde. Au pays de la Mayenne, sa gloire est restée mystérieusement ensevelie dans la solitude où son trône s'élève, où les populations de la Normandie, de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine viennent

l'invoquer, mais où le chemin de fer a tardé pendant trente ans à venir, sous la forme d'un tramway départemental dont une ligne la dessert depuis quelques années. Deux ou trois villas, des maisons neuves, un certain nombre d'hôtelleries, l'établissement hospitalier des religieuses d'Evron, le couvent des Pères Oblats, remplacés par des prêtres diocésains, voilà ce que le prodige du 17 janvier a fait éclore jusqu'ici, en la bourgade où le drame de la guerre franco-allemande a pris fin.

Du milieu de cette thébaïde, sillonnée de collines, parsemée de prairies, de ruisseaux clairs et de sources vives, un vrai prodige éclate pourtant entre les haies, par-dessus les grands hêtres et les épais feuillages. C'est une basilique de granit, dont la première pierre a été posée à la même date que celle de Montmartre, le 17 juin 1873, et dont les deux flèches, sous leurs dentelles de pierre, percent bien haut du côté des étoiles. De loin, quand vous les découvrez sur l'horizon, vous seriez tenté de vous écrier avec le Prophète : « Quelle est cette nouvelle Jérusalem qui s'élève du désert, toute brillante de jeunesse et de clarté? »

Je dis désert; car rien ne ressemble plus à une religieuse solitude que le pays de Pontmain, assis autrefois, au milieu des vastes forêts, dont mille souvenirs sont toujours là vivants. Lisez le nom des villes ou villages qui forment sa couronne: Fougères, Fougerolles, Landivy, Landéan-du-Désert, la Bazouges-du-Désert, Louvigné-du-Désert, Désertines, Saint-Mars-sur-la-Futaie la Futaie! Quel concert de mots harmonieux, tous pleins d'un vieil arôme, murmurant ensemble autour de cette thébaïde, où le grand saint Antoine, qui, lui aussi, est un saint du 17 janvier, eût été heureux de vivre, de prier ses interminables prières et de mourir.

Tous les ans, lorsque les beaux jours sont revenus, que le merle siffle, que les pommiers sont en fleurs, entre les haies bourdonnantes et les arbres semés le long des routes qui vont se croisant en tous les sens, voici venir tantôt à pied, tantôt en voiture, des caravanes, puis des caravanes encore. Elles chantent, et elles prient, se répondant l'une à l'autre par des cantiques de gratitude et d'espérance.

Joyeux retour! C'est le réveil de la vie, la

réouverture des pèlerinages, au cours desquels Pontmain, transfiguré, donne six mois durant l'étrange spectacle d'une ville au désert. Alors tout se ranime, tout murmure, tout est en prière. Les voûtes de la basilique, d'accord avec la grande sonnerie ou le joyeux carillon de ses trente-six cloches, qui portent les plus beaux noms de France, qui s'appellent la France, la Maine, la Bretagne, la Normandie, la Vendée, la Tourangelle, la Messine, la Lorraine, la Provence, et d'autres provinces du Nord et du Midi, chantent ensemble, avec de célestes cadences, l'apparition bienheureuse.

De notre France,
Douce espérance,
Entends la voix du pèlerin!

Des milliers et des milliers de priants sont arrivés et arrivent ainsi, réalisant admirablement la parole d'Isaïe, lorsqu'il annonçait à travers les âges que des champs de fleurs s'épanouiraient au fond des solitudes.

Sans être aussi éclatantes que celles de Lourdes, les grâces de Pontmain sont de tous les jours et tous les instants. Bien des pèlerins

se les sont racontées, les joies dans l'âme et quelquefois les larmes dans les yeux. Ici c'est un enfant guéri, là un soldat converti, là une jeune fille, là une mère menacée de la mort et retrouvant la santé après une visite faite à Pontmain. Les recommandations y sont innombrables et les bénédictions aussi.

Telle et telle guérison y ont eu lieu avec une facilité vraiment surprenante. L'histoire en serait aussi touchante que délicieuse.

Celle-ci remonte à 1891.

Le 8 septembre était jour d'espérance pour Michel Leblanc, du Point-du-Jour, commune de Saint-Ellier. Souffrant d'un mal terrible qui lui rongeait la figure et grandissait à vue d'œil, il voyait ce jour-là ses prières exaucées avec une rapidité qui était la traduction fidèle du : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps.*

Chez lui la guérison se fit sans grand effort : à la première prière, au premier désir, à la première promesse.

Atteint depuis quatre ans d'un ulcère au nez, il avait vu envahir et l'œil et le nez avec une égale menace pour tous deux. Une verrue écorchée avait produit chez lui ce redoutable parasite, et sans que rien ne pût l'arrêter en

sa marche ou le supprimer, le mal tenait bon contre toute tentative de le guérir. Un premier médecin en avait haussé les épaules. Celui d'Ernée, le Dr Lambert, s'était également montré sceptique du côté de sa guérison. Tout le monde dans le bourg secouait la tête, à la vue de cette excroissance en forme de croûte, de la grosseur d'un œuf, et se disait en passant: « Voilà un homme perdu; un ennemi est entré chez lui qui le conduira très loin. »

Finalement Michel Leblanc s'était rendu à Fougères. Aux grands maux, les grands médecins! Le Dr Pisotais ausculta, considéra et conclut à une amputation, moyen radical, comme chacun sait.

— Combien me demandez-vous? interrogea aussitôt le paysan, que ce mot d'amputation faisait trembler.

— 100 francs, répondit l'homme de l'art.

— 100 francs! 100 francs! c'est beaucoup, oui, beaucoup plus que je ne vaux à mon âge. J'ai soixante-cinq ans.

Puis, reprenant son chapeau et son chemin, il s'en retourna comme devant, au Point-du-Jour, de Saint-Ellier.

Cependant, l'idée de sa guérison était

entrée dans sa tête. Elle le tenait, le hantait, l'obsédait à tel point que, la nuit suivante, il ne put dormir. Il rêva à mille et mille choses, toutes plus tristes les unes que les autres, sauf une seule qui lui traversa l'esprit comme l'éclair traverse un ciel d'orage.

Il avait rencontré sur son chemin quelque temps auparavant un pèlerin guéri avec lequel il s'était entretenu. Celui-ci lui avait raconté son histoire, et son récit lui trotta dans la tête pendant son insomnie.

« J'irai à Pontmain, moi aussi, se dit-il, la Vierge ne me demandera pas 100 francs. Elle me coûtera une messe que je ferai dire, plus un voyage que je ferai tous les ans. Et pour commencer tout de suite, demain matin, je prendrai mon bâton et je m'acheminerai là-bas. »

Là-bas n'était pas loin. De chez lui il peut apercevoir la tour qui s'élève, et si Michel n'avait pas songé plus tôt au médecin merveilleux de Pontmain, c'est que pour diverses raisons il n'était pas toujours d'accord avec les choses surnaturelles. Son petit train de vie était assez large, sans pourtant aboutir à l'incrédulité. Une dévotion lui était restée au milieu de la disparition de certaines

autres. Entre temps il priait la Sainte Vierge, et c'est cette dévotion qui, le 4 septembre 1891, le mettait avec son chapelet sur la grand'route de Pontmain.

— Où vas-tu? lui demanda sa femme en le voyant partir dès l'aube.

— A Pontmain que je vais, fit-il. et je crois bin que la Vierge me guérira.

Arrivé sur le coup de 7 à 8 heures, il se confessa dévotement, assista à la messe qu'il fit dire, et, après quelques prières où il demanda sa guérison, il se leva tranquillement, prit son bâton et ressortit.

Une heure après, il rentrait à Saint-Ellier, avec la joie, c'est-à-dire l'espérance dans l'âme, bien que son mal fût toujours là.

Il ne se trompait pas.

Trois jours après, un matin, pareille à la noix qui tombe de l'arbre quand elle est mûre, la croûte hideuse qui lui bouchait l'œil et lui rongeait le nez, tomba toute seule, sous son propre poids, je veux dire sous les ciseaux d'une opératrice invisible qu'il reconnut sans la voir et qui lui fit couler les plus douces larmes de sa vie.

« O bonne Vierge, lui dit-il, je savais bien que vous me guéririez. Vous n'aurez pas ma

bourse, mais vous aurez quelque chose de ma bourse et mon cœur par-dessus; car je vous ferai une offrande et vous serai fidèle toute ma vie. »

La trace du mal resta seule visible, entre l'œil et le nez, tandis que la figure rajeunie du brave paysan souriait toujours.

Michel Leblanc a gardé ses 100 francs et sa santé! mais j'estime que les 100 francs ont été placés en viager et que la Sainte Vierge en a tiré les rentes.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

O Notre-Dame d'Espérance, vous qui guérissez les infirmes de corps et d'âme, guérissez cette grande malade qui se nomme la France! Bien des maux l'oppriment et l'accablent. L'orgueil de la révolution l'a empoisonnée d'un venin qui a fait d'innombrables victimes. Nous sommes sourds, nous sommes aveugles, nous sommes paralytiques; nous sommes mourants. O Mère du Dieu tout-puissant, du fond de notre abîme nous élevons nos cris vers vous. Suscitez des apôtres parmi nous pour rendre l'ouïe à notre oreille insensible, la vue à nos yeux éteints, le mou-

vement à notre corps infirme, pour ressusciter notre cadavre social, presque aussi pourri dans sa tombe et dans les liens du péché que celui de Lazare, sous ses bandelettes funèbres. Reine des apôtres, Mère du Dieu-Homme, Mère du Dieu ressusciteur, Mère de l'Homme ressuscité, Notre-Dame de Pontmain, priez pour notre résurrection. Ainsi soit-il.

TRENTIÈME JOUR

Le diocèse de Laval ainsi que tous ceux de la région ont eu chacun de nombreuses guérisons, mais le diocèse de Coutances, c'est-à-dire celui du Mont Saint-Michel, les a peut-être surpassés tous par les faveurs les plus nombreuses et les plus signalées. La *Semaine religieuse* de Laval en a publié un certain nombre. Voici l'une d'elles, racontée dans la lettre qui suit, écrite de la main de M. l'abbé Philippe, curé de saint-Martin-de-Landelle.

« Je m'empresse de vous informer que Notre-Dame d'Espérance a daigné accorder à ma paroisse une immense faveur. Un fait

bien consolant et merveilleux vient en effet de se produire à Saint-Martin-de-Landelle. Désireux de réjouir votre cœur si dévoué à la Très Sainte Vierge, je me permets de vous le raconter avec détails.

» Eugénie Pioger, âgée d'environ treize ans, fille d'Alexis Pioger et de Joséphine Normand, née à Fontenay, canton de Mortain, et domiciliée à Saint-Martin-de-Landelle (Manche) depuis environ dix ans, faisait partie de notre pèlerinage du mardi 31 mai dernier. Cette jeune enfant, très pieuse et très intelligente, fut à l'âge de neuf ans, le 7 juin 1883, atteinte d'une maladie très grave, très extraordinaire, et perdit à midi l'usage de la parole. Le lendemain, ses parents la conduisirent chez un médecin du pays. Les remèdes prescrits par le docteur ne produisirent aucun effet, et l'état de l'enfant alla toujours en s'aggravant. La petite malade éprouvait sans cesse des crises affreuses et était, dit sa mère, persécutée comme avec des « aiguilles rouges ». Souvent, à la suite de ses crises, elle était deux heures sans connaissance. Pendant onze jours, elle perdit complètement l'usage de la vue. Elle fut six semaines sans prendre la moindre nourriture, ne pouvant pas même avaler

quelques gouttes d'eau de Lourdes. Sa tête était toujours fortement inclinée sur l'épaule gauche, quelque effort que fit la malade pour la redresser. Elle était constamment obligée de garder le lit.

» La mère désolée, mais pleine de foi, voyant la science impuissante, prend le parti de s'adresser au ciel. Elle part à pied pour Pontmain, va se prosterner à l'autel de Notre-Dame d'Espérance et communie avec toute la ferveur possible. Marie ne reste pas insensible à la prière de cette mère affligée. Elle la console au contraire en procurant à sa pauvre infirme un soulagement considérable. La tête, en effet, se redresse, les crises disparaissent, l'enfant peut marcher, manger, mais elle reste toujours sans parole : impossible de prononcer un mot ni de faire entendre le moindre son.

» Pendant deux ans, les trois derniers jours de chaque semaine furent mauvais. L'enfant était obligée de se mettre au lit et ne pouvait prendre, pendant ces trois jours, que fort peu de nourriture. Le dimanche, sans être forte, elle repartait, assistait aux offices de la paroisse, et, les jours suivants, se rendait en classe ; mais elle était toujours privée de la parole.

» Arrive l'époque de la Première Communion. A l'examen qui précède, la petite muette répond par écrit aux questions qui lui sont adressées, et c'est aussi par écrit qu'elle donne la preuve qu'elle sait ses prières.

» Vient la semaine de la retraite préparatoire à la Première Communion. La mère n'est pas sans inquiétude. Comment pourra faire sa fille si, comme d'habitude, elle est dans son lit les trois derniers jours? Elle prie..... et l'enfant peut faire sa retraite en entier. Par extraordinaire, les trois derniers jours de la semaine furent aussi bons que les premiers; et, depuis cette époque jusqu'à ce jour, il en a été constamment ainsi.

» Cependant Eugénie est toujours sans parler, et il est à croire que cette infirmité ne disparaîtra pas. Telle a été, paraît-il, l'opinion des différents médecins qui l'ont soignée (1). Le jour même de notre pèlerinage, l'un d'eux disait encore que la pauvre enfant

---

(1) Dans un certificat que nous avons entre les mains, à la date du 15 juin 1887, un docteur-médecin de Cherbourg reconnaît avoir déclaré « que la médecine lui paraissait absolument impuissante dans le cas qui lui était soumis ». (*Note de la Rédaction.*)

ne guérirait pas de sa paralysie et ne parlerait jamais.

» Cependant la mère et l'enfant ont prié et fait prier beaucoup. Depuis quatre ans, la mère a fait huit fois le pèlerinage de Pontmain ; sa fille l'a accompagnée six fois. Le 31 mai dernier, toutes deux s'y rendaient encore avec nous. Pendant le voyage, les pèlerins faisaient des prières en commun, auxquelles l'enfant s'unissait de cœur et avec la plus tendre piété..... et la parole ne revint pas. La mère et son enfant assistent à la messe, font la sainte communion..... et la malade ne paraît ressentir aucun soulagement. Elles nous accompagnent à la procession..... rien encore. On rentre à la basilique, Jésus sort de son tabernacle pour bénir les pèlerins ; l'enfant, à genoux devant la statue de Notre-Dame d'Espérance, s'adresse à Notre-Seigneur et lui dit intérieurement, ne pouvant, hélas ! le faire de vive voix : « Mon Dieu, guérissez-moi. » Puis aussitôt, sentant sa petitesse et son impuissance, elle se tourne vers la Très Sainte Vierge, et, les mains jointes, les regards fixés sur la statue, elle dit au fond de son cœur, par trois fois : « Ma bonne Mère, guérissez-moi. » Elle est prise alors d'un mal subit ;

elle souffre de la poitrine, de la tête. Elle prend son chapelet, essaye de prononcer, mais impossible. Cependant, sa confiance augmente, car une voix intérieure lui dit : « Tu vas parler aujourd'hui. » Le salut se termine, et Eugénie continue à prier avec une ferveur remarquée par plusieurs pèlerins.

» L'heure du retour venue, on se remet en route, et l'état de souffrance persiste toujours. L'enfant est d'une pâleur extrême. Elle continue cependant à prier, prend part, mentalement, à la récitation, faite au moment indiqué, du troisième chapelet; elle est toujours confiante, se rappelant sans cesse la voix qui lui a dit : « Tu vas parler aujour-» d'hui. »

» Elle arrive au village, suit sa mère chez un voisin, M. Louis Landry. Elle s'approche d'un petit enfant de deux à trois ans, qui est dans la maison, et, par deux fois, lui fait embrasser la croix qu'elle porte ostensiblement sur la poitrine, comme toutes les jeunes filles de la paroisse.

» Elle rentre à la maison paternelle et, accompagnée de sa sœur Louise, âgée de cinq ans, elle se rend au jardin. Tout en ramassant quelques légumes pour le repas

du soir, elle pense à la voix qu'elle a entendue aux pieds de Notre-Dame d'Espérance, et répète intérieurement, par deux fois : « Ma bonne Mère, guérissez-moi » ; et soudain, sans aucun effort, elle *prononce* distinctement ces paroles : « Notre-Dame de Pontmain, priez pour moi ! » Transportée de joie, l'heureuse enfant s'écrie :

» — Louise, je parle !

» Louise court à Marie, une autre sœur de onze ans, qui s'empresse de venir, constate le fait, vole vers sa mère qu'elle trouve revenant de la fontaine, portant un vase d'eau, et lui annonce l'heureuse nouvelle. La pauvre mère n'ose y croire ; mais bientôt elle dut céder à l'évidence, en s'entendant appeler par cette enfant muette depuis quatre ans. Ivre de bonheur, elle laisse le vase plein d'eau qu'elle tient à la main, lève les bras vers le ciel et s'écrie :

» — Ah ! mon Dieu !

» Les voisins se hâtent d'accourir, reconnaissent la guérison et mêlent leurs larmes aux larmes des heureuses protégées de Notre-Dame d'Espérance. La scène, paraît-il, fut indescriptible, et je n'en suis pas surpris. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'une

tumeur que l'enfant avait à la gorge depuis le commencement de son infirmité a complètement disparu, ne laissant aucune trace : la Sainte Vierge n'a pas fait les choses à demi.

» Cependant le père était absent, ainsi que le fils aîné. On pense à son arrivée :

» — Maman, dit la jeune fille, il ne faut » pas dire à papa que je suis guérie, c'est » moi qui vais le lui annoncer.

» Le père paraît; Eugénie court au-devant de lui, se jette à son cou :

» — Papa, je parle!

» Le bon père serre dans ses bras l'heureuse enfant, et s'empresse de rentrer dans sa maison pour pleurer de joie avec tous les siens et partager leur bonheur.

» Après un si grand bienfait, cette famille chrétienne ne néglige pas le devoir de la reconnaissance. Tous ensemble récitent le chapelet et prolongent leurs ferventes prières.

» Le lendemain matin, de bonne heure, la mère, toujours très émue, se trouvait près du lit de son enfant bien-aimée. Elle l'interroge :

» — Es-tu encore souffrante, Eugénie?

» — Non, maman, je ne souffre plus, je » ne souffre plus du tout.

» Cependant l'heureux événement n'est encore connu que des habitants du village, et chacun sent le besoin de le publier. « Il faut, » dit-on, se hâter de l'annoncer aux prêtres » de la paroisse; ils seront bien heureux. »

» La mère et l'enfant se mettent en route, font quatre kilomètres pour se rendre à l'église, et, pendant le voyage, la jeune protégée de Notre-Dame d'Espérance dit et répète : « Oh! que je suis heureuse! je n'ai jamais été si heureuse! » Elles récitent le long du chemin une dizaine de chapelet, et arrivent à l'église, non sans avoir annoncé aux personnes qu'elles ont rencontrées la grande nouvelle qui fait leur bonheur. Les deux prêtres de la paroisse étaient occupés à entendre les confessions des enfants. Tout à coup, vers 9 heures du matin, du milieu de l'église, une voix tout éplorée se fait entendre : « Monsieur le Curé, Monsieur le » Curé..... » Je sors immédiatement de mon confessionnal, croyant à un malheur. Et que vois-je? La jeune Eugénie Pioger et sa mère bouleversées par l'émotion. J'entends de nouveau cette dernière s'écrier à haute voix :

» — Monsieur le curé, ma fille est guérie.

» L'une et l'autre me suivent à la sacristie

J'interroge l'enfant et reconnais avec bonheur que, malgré son émotion, elle parle très bien.

» Je l'envoie elle-même chercher M. l'abbé Delarue, vicaire, qui, tout surpris d'entendre Eugénie parler, vient en hâte nous rejoindre. Bientôt toute une foule nous entoure. On interroge l'enfant; chacun veut l'entendre, la faire prier, savoir d'elle qui l'a guérie... Et tous, émus jusqu'aux larmes, de publier la puissance et la bonté de Notre-Dame.

» Les enfants qui étaient venus pour se confesser sont aussitôt renvoyés dans leurs familles et invités à dire dans les villages qu'Eugénie Pioger parle, qu'elle est guérie, et que le soir, à l'église, il y aura une cérémonie en action de grâces. La nouvelle se répand promptement par toute la paroisse et cause une surprise profonde. Le soir, une foule très nombreuse se presse dans l'église. L'enfant si subitement guérie est là, près du trône de la Sainte Vierge, qui n'avait pas été enlevé depuis la clôture des exercices du mois de Marie. On récite le chapelet et la prière du soir; puis M. l'abbé Delarue rappelle quel était, depuis quatre ans, l'état de

la jeune Eugénie Pioger et ce qu'il est aujourd'hui. Il donne avec une grande précision les détails que nous avons recueillis de la bouche même de la mère et de l'enfant; et, dès ce moment, bien des larmes coulent. L'émotion est profonde; elle est à son comble lorsque l'enfant, au milieu de l'assemblée respirant à peine, chante par trois fois le refrain du cantique : « Mère de l'espérance », et récite d'une voix claire et distincte le « Souvenez-vous ». Après cette prière, retentit le *Magnificat*, que nous chantons de toutes nos forces, avec le refrain : « O Notre-Dame » de Pontmain! » Je puis vous assurer que, depuis bientôt quinze ans que je suis à Saint-Martin-de-Landelle, je n'y ai jamais entendu chanter avec autant d'entrain. Nous donnons ensuite le salut du Saint Sacrement à la suite duquel on entonne le cantique : Salut, Mère de l'espérance. *Laudate Mariam*. Nous l'avons chanté en entier, avec un enthousiasme que je ne saurais décrire. Bien qu'il fût 9 heures du soir, la plus grande partie de l'assistance ne pouvait se résoudre à s'éloigner de sa Bienfaitrice, Notre-Dame de Pontmain. Belle soirée, heureux événement, qui ont fortement impressionné tous les

cœurs et qui, je l'espère, produiront d'heureux fruits en augmentant encore parmi nous la dévotion à la Très Sainte Vierge, et en rendant de plus en plus populaire notre Rosaire perpétuel, qui compte aujourd'hui 560 associés, parmi lesquels près de 120 hommes et jeunes gens!

» Vous nous aiderez, n'est-ce pas? à remercier Notre-Dame d'Espérance.

» J'ai l'honneur d'être.....

» PHILIPPE,

» *Curé de Saint-Martin-de-Landelle.* »

St-Martin-de-Landelle, 6 juin 1887.

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour, p. 15.*)

PRIÈRE

Je vous salue, Notre-Dame d'Espérance, vous qui priez et nous demandez de prier avec la promesse d'être exaucés en peu de temps! A côté de l'enfant muette que vous avez guérie, souffrez que nous venions vous entretenir d'une autre muette qui parlait autrefois, dont la voix remplissait le monde du nom de votre Fils, et qui

maintenant, si cela continue, ne parlera bientôt plus. Fille aînée de l'Eglise pendant de longs siècles, son porte-voix et soldat de Dieu dans l'univers, au point d'être appelée sa main droite parmi les nations chrétiennes, elle est tombée au pouvoir de ses ennemis qui la bâillonnent, la couvrent des liens de leur tyrannie, lui défendent même de prononcer son nom et d'entrer dans ses temples. O Marie, convertissez les pécheurs qui en usent ainsi, et, s'ils ne veulent pas se convertir, renversez-les avec leur domination, afin que la France ressuscite au Christ que vous lui avez montré sous le ciel de Pontmain, conformément à la devise de son Vicaire, le saint Pontife Pie X, qui est de restaurer tout en Jésus-Christ, salut des nations comme des individus. Ainsi soit-il.

TRENTE ET UNIÈME JOUR

En l'année 1910, soixante-quatre ans après l'apparition de La Salette, cinquante-deux ans après les dix-huit apparitions de Lourdes, trente-neuf ans après celle de Pontmain et dix ans seulement après les derniers jours du XIX^e^ siècle, si tourmenté, si mystérieux et si

sombre, deux grands faits s'affirment qui marquent l'aurore de temps nouveaux.

La basilique de Montmartre s'achève. Huit millions de Français, c'est-à-dire le quart de la nation, ont souscrit pour l'édification de ce temple au Cœur du Christ qui aime les Francs. Ses dômes et ses tours se dressent vers le ciel, au-dessus de Paris, comme des bras suppliants. Seigneur, Seigneur, il me semble, que les anges y descendront pour chanter avec la France, le jour où *malgré Satan et ses suppôts*, qui font rage aujourd'hui, mais dont vous avez annoncé la défaite certaine quand vous avez dit : *Je régnerai malgré Satan et ses suppôts*, la France, dis-je, y montera avec un nouveau gouvernement pour y faire sa consécration solennelle.

Dieu d'espérance,
O Dieu vainqueur,
Sauvez, sauvez la France,
Au nom du Sacré-Cœur.

Reims, ville du baptême, avant d'être la ville du sacre, après avoir, le jour de Noël 1896, en la basilique de Saint-Remi, célébré la mémoire quatorze fois séculaire du bap-

tême de Clovis, qui fit de la nation française, à l'origine et pour jamais, la fille aînée de l'Eglise et le soldat du Christ; Reims, après avoir rouvert toute l'histoire des aïeux, de Clovis à saint Louis, de saint Louis à Jeanne d'Arc, de Jeanne d'Arc à Louis XIV, unissant par-dessus toutes les apostasies sociales, accumulées par la Révolution, le berceau de la France et le berceau de Bethléem, pour refaire le pacte rompu et renouer ainsi les serments anciens aux destinées de l'avenir, Reims, après Orléans, après Rome, après Paris, après Rouen, avec d'innombrables villes, vient d'acclamer Jeanne la libératrice, Jeanne l'envoyée de Dieu, comme Notre-Dame de Pontmain, au secours de la France; Jeanne qui fit battre, il y a plus de quatre cents ans, dans sa cathédrale, le cœur de la France ressuscitée au nom de Dieu par elle.

Elle revient vers la France morcelée, divisée, à l'heure même où elle est conquise par d'innombrables ennemis. Elle revient tout auréolée de la gloire des bienheureux. Son cheval de bataille n'existe plus, mais son âme immortelle. blanche colombe redescendant du ciel, où du milieu des flammes du bûcher elle s'était envolée, planera de nou-

veau, plane déjà sur la France. Sainte Geneviève, sainte Catherine, sainte Clotilde, saint Denis, saint Louis, l'archange saint Michel lui font cortège : phalange d'élus tout-puissants auprès du trône de Dieu, à la tête desquels elle redevient la messagère de l'union entre tous les Français.

Toute fière déjà de pouvoir l'appeler Bienheureuse, la France catholique attend avec bonheur qu'elle puisse l'appeler sainte. Elle lui fera un triomphe digne d'elle dans la joie de tous ses enfants. Elle lui chante déjà des hymnes de concorde :

Et toi, sublime et sainte image
De la patrie et du devoir,
Jeanne d'Arc, reçois notre hommage ;
Près de toi grandit notre espoir.
Ton oriflamme triomphale
Nous sauve du joug de l'Anglais.
Près d'elle tous les cœurs français
Scelleront la paix sociale.

La paix sociale! Elle reviendra malgré *Satan et ses suppôts*, oui, elle reviendra avec le culte et par la grâce du Sauveur Jésus, parfum de l'amour qui murmura, il y a deux cents ans, à l'oreille de la nation : Mon Cœur que je t'offre sera ton salut. A l'atelier et

dans la rue, le nom de Jésus-Christ, chassé de toutes les écoles, commence à remonter, acclamé par les foules, qui le relisent sur la bannière de la Pucelle d'Orléans. Il remonte aussi dans la personne de son Vicaire, Pie X, qui demande à la France, encore chrétienne, de se rallier sous le drapeau de Dieu.

A l'heure où nous voici, sur tous les points du territoire, les échos retentissent de toutes sortes d'attentats qui se consomment ou qui se sont déjà consommés. Attentats de la Chambre contre l'enfance, contre la famille, contre le prêtre, contre l'Eglise, on dirait le dernier acte de la révolution contre le règne social du Sacré Cœur de Jésus. Mais si la lutte compte des heures terribles, que personne ne perde l'espérance : La France ne périra pas. Le Sacré Cœur et Notre-Dame de Pontmain lui ont promis la victoire.

Je régnerai, annonçait en 1669 le Sacré Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie, je régnerai, MALGRÉ SATAN ET SES SUPPOTS.

J'ARRÊTERAI DANS LEUR MARCHE CEUX QUI S'OPPOSERONT A MON RÈGNE.

J'arrêterai dans leur marche! Socialistes, hervéistes, apaches, antimilitaristes, anar-

chistes et athées, qui, pour le déshonorer et l'anéantir, plantez dans le fumier le drapeau actuel du pays, dont Notre-Seigneur n'assura la victoire à Louis XIV que lorsque le drapeau d'alors porterait l'image de son divin Cœur dans ses plis; vous tous qui composez l'armée des *suppôts de Satan* avec la menace sur les lèvres et l'épouvante dans les mains, ne seriez-vous pas les voix sorties de l'abîme pour crier sans le vouloir aux meneurs de la Révolution l'avertissement suprême du néant. Arrière, vous tous qui bannissez Dieu du monde social. Sans lui tout hurle, tout craque, tout croule. Place à l'amour éternel de Celui qui depuis l'origine aima les Francs, et qui seul peut refaire et cimenter l'unité du pays.

« Le châtiment des Français, dit le comte de Maistre, sort de toutes les règles ordinaires, et la protection accordée à la France en sort aussi. » C'est là précisément le signe d'une espérance quatorze fois séculaire, qui ne peut mourir. La justice n'est si lourde que parce que l'amour a plus de poids encore. Cette justice est fille de cet inexorable amour qui, depuis le baptême de Clovis, ne désarme pas.

Cet amour s'appelle aujourd'hui le Sacré Cœur de Jésus, inscrit sur la banderole de Pontmain : *Mon fils se laisse toucher*.

Français, vous n'avez cessé de vivre de la vie que vous avez méritée. triomphants avec le ciel, misérables avec la terre. A toutes vos infidélités une puissance surnaturelle a toujours répondu par des fidélités terribles. Vous avez beau devenir les renégats de Dieu, Dieu ne devient pas le renégat de la France. Tant que vous le bannirez, que vous mépriserez son nom par l'affirmation de vos prétendus droits contre les siens, attendez-vous aux plus effroyables calamités. attendez-vous à voir diminuer vos berceaux. Dieu frappe de stérilité les nations coupables. Mais sitôt que vous reviendrez à lui, sincères et pénitents, rien n'empêchera le ciel de s'ouvrir pour laisser passer encore le miracle des anciens jours, qui vous délivrera de vous-mêmes.

Sur la haute mer dont les rivages immenses baignent le vaste continent européen, la France, elle aussi, est un transatlantique qui porte la fortune du divin César, avec son Eglise à travers les temps, lancé par une invisible main, qui le suit sans désemparer, tantôt douce, tantôt terrible, selon la direction

des vents qui enflent la voile. A l'heure de la tempête, quand les flots bouillonnants sont prêts à l'engloutir, le signe du pilote se révèle, l'ancre de fond s'irradie subitement aux couleurs de l'espérance sous la grande voûte étoilée du ciel qui paraît plus pur. Un nouveau coup de tonnerre peut éclater sur les Français de la Révolution ; la Révolution elle-même peut s'épuiser dans les convulsions d'une épouvantable agonie, le naufrage de la France ne se produira pas.

Ce sont les passagers infidèles qui jonglent avec la foudre.

C'est le Sacré Cœur de Jésus qui présentement conduit le navire.

O France, fille du Christ, fais flotter bien haut, dans les plis de tes étendards, ce Cœur royal d'amour. Monte à Montmartre, la Sion sainte qui porte la nouvelle alliance, et là, par la bouche du gouvernement libérateur que tu auras mérité pour conduire à nouveau tes destinées, fais ta consécration nationale et solennelle au Sacré Cœur de Jésus. Il y a deux cents ans qu'il t'a promis sa protection souveraine contre tes ennemis, quand il a dit : *Je régnerai malgré Satan et ses suppôts.* Il se penchera vers toi, il te délivrera, il te relèvera.

Alors, et seulement alors, la croisade de prières pour le salut de la France et l'indépendance du Souverain Pontife, ouverte à Saint-Brieuc, prêchée à Pontmain, épanouie à Lourdes, triomphante à Montmartre, pourra célébrer sa victoire. Alors, conformément à la formule du Vœu national, la fille aînée de l'Eglise aura vu venir *les secours extraordinaires* qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife et faire cesser les malheurs de la France.

Alors, enfin, le déluge de grâces annoncé tombera à son heure sur la France, par la France sur le monde, et l'Immaculée Conception pourra répéter au ciel et sur la terre le mot d'or de Pontmain : *Mon Fils se laisse toucher.*

INVOCATIONS

(*Comme au premier jour. p. 15.*)

PRIÈRE

Notre-Dame d'Espérance, vous qui êtes descendue du ciel pour nous annoncer la fin de la guerre qui avait été notre châtiment, reparaissez, oui, reparaissez parmi nous. En la nuit si désolée que nous traversons, au milieu des angoisses les

plus cruelles de notre foi, faites briller à nos yeux les étoiles qui consolèrent les enfants de Pontmain. Souriez-nous comme vous leur avez souri; car les enfants d'aujourd'hui ne sont pas moins désolés que ne l'étaient ceux de ce temps-là. Ce sont eux qui sont en cause, eux qui sont en péril de mort et qui, d'un bout à l'autre du pays, lèvent vers vous leurs milliers de mains suppliantes. Ils vous demandent grâce, ils vous crient pitié. Grâce pour leurs âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ et devenue la proie des loups ravisseurs; pitié pour leurs mères, qui pleurent comme Rachel pleura sur ses fils, ne voulant pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. O Mère de Jésus, souvenez-vous de la mort de votre divin Fils, et sauvez, puisque vous le pouvez, nos enfants de la mort éternelle où les fils de Satan veulent les conduire.

Et vous, ô Jésus, mettez votre Cœur sur le cœur de la France! Vous savez de quels éléments il est fait. Pour être bon, il a besoin d'aimer. Quand l'enthousiasme le soulève, il est sublime. O divin Enchanteur, ravissez-le par votre beauté. Percez-le de traits si vifs qu'il soit obligé de se rendre. Il a été si grand, ce peuple, quand l'amour le suspendait à vos pieds et à vos mains percés! Que serait-ce donc, s'il montait jusqu'à votre Cœur? Alors tous nos maux seraient finis. On reverrait cette vieille France que l'Eglise a tant aimée, que l'Europe contemplait avec une noble

jalousie, dont l'épée, le génie et le cœur étaient au service de toutes les bonnes causes, et qui, débarrassée enfin de l'effroyable virus révolutionnaire qui la consume, reprendrait son rang, à la tête des peuples, pour le bonheur de tous. Notre-Dame d'Espérance, hâtez, oui, hâtez l'arrivée de Celui qui doit venir pour le jour attendu de la consécration nationale à Montmartre. Au plus vite annoncez-nous cette heure à jamais bénie, où le Cœur sacré de votre divin Fils la relèvera dans l'embrassement du repentir et de la résurrection!

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR v

Lecture préparatoire. — Comment ce livre est né. 1

Premier jour. — La Médaille miraculeuse. Malheurs prédits. L'Apparition de la Salette 9

Deuxième jour. — Le secret de Mélanie. Le prodige de Soriano 16

Troisième jour. — Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, ou le divin Paratonnerre. Son érection en 1848 25

Quatrième jour. — La guerre de 1870. Les signes visibles du châtiment 34

Cinquième jour. — La France en agonie. Lettre de Pie IX. La bannière de Loigny. Le vœu national. Les prières publiques 44

Sixième jour. — Les vœux de Rennes, de Saint-Brieuc, de Notre-Dame des Victoires. Les neuvaines du 17 janvier 54

Septième jour. — Pontmain, son histoire. Son curé, ses habitants 62

Huitième jour. — Les enfants de Pontmain. Leurs prières. La détresse publique. Sur la porte de la grange et sous le ciel étoilé 72

Neuvième jour. — L'Apparition 80

Dixième jour. — L'Apparition (*suite*) 87

Onzième jour. — L'Apparition (*suite*) 95

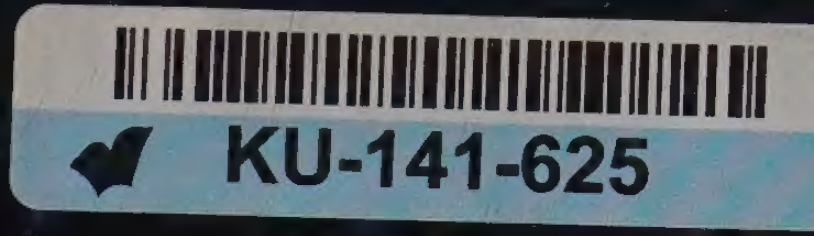
Douzième jour. — L'Apparition (*suite*) 104

Treizième jour. — L'Apparition (*suite*) 112

Quatorzième jour. — L'Apparition. Le message d'espérance 120

Quinzième jour. — Le message. Fin de la guerre. 129
Seizième jour. — Le message. Deuxième partie.. 139
Dix-septième jour. — L'Apparition du Crucifix rouge : le nom de JESUS-CHRIST. La prière de la Sainte Vierge pour la France..... 148
Dix-huitième jour. — Dernière phase de l'Apparition. La banderole se replie ; l'Apparition disparaît avec lenteur. Une soirée prodigieuse à Notre-Dame des Victoires..... 157
Dix-neuvième jour. — Les aveux de l'état-major allemand..... 167
Vingtième jour. — Le 17 à Pontmain. Le 18 au Palais de Versailles. Concordances historiques..... 176
Vingt et unième jour. — Le vœu national sorti des malheurs de la France. Le 11 janvier à Poitiers. 185
Vingt deuxième jour. — Réponse du ciel à ce vœu. L'Apparition de Pontmain et l'évêché de Laval. 191
Vingt-troisième jour. — Même sujet. Lettre de M. Guérin à Mgr Wicart. Comparution des voyants. 198
Vingt quatrième jour. — Mandement de l'évêque de Laval..... 206
Vingt-cinquième jour. — Suite du même mandement..... 215
Vingt-sixième jour. — Fin du mandement épiscopal. 225
Vingt-septième jour. — La lutte du libéralisme social contre le règne social du Sacré Cœur. La révolte de Satan contre le Sacré Cœur. La neutralité.. 235
Vingt-huitième jour. — « Mais priez, mes enfants ! » La prière, salut de la France..... 244
Vingt-neuvième jour. — La résurrection de Pontmain. Les guérisons..... 253
Trentième jour. — La guérison d'Eugénie Pioger. 262
Trente et unième jour. — La paix sociale rendue à la France par le Sacré Cœur. Le triomphe de la prière. La défaite annoncée de Satan et de ses suppôts..... 274

222-10. — Imp. P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.


KU-141-625